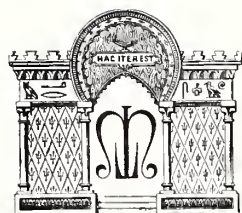


Division PJ1025
Section .B58
v. 25

BIBLIOTHÈQUE

ÉGYPTOLOGIQUE

TOME VINGT-CINQUIÈME



CHALON-SUR-SAONE

IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE DE E. BERTRAND

LIBRAIRIE
S
THEOL

✓
BIBLIOTHÈQUE
ÉGYPTOLOGIQUE

CONTENANT LES

ŒUVRES DES ÉGYPTOLOGUES FRANÇAIS

dispersées dans divers Recueils
et qui n'ont pas encore été réunies jusqu'à ce jour

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

G. MASPERO

Membre de l'Institut
Directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études
Professeur au Collège de France

TOME VINGT-CINQUIÈME

EMMANUEL DE ROUGÉ

ŒUVRES DIVERSES

TOME CINQUIÈME

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

—
1914

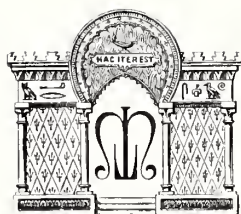


Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Princeton Theological Seminary Library

EMMANUEL DE ROUGÉ

ŒUVRES DIVERSES

TOME CINQUIÈME



CHALON-SUR-SAONE
IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE DE E. BERTRAND

EMMANUEL DE ROUGÉ

ŒUVRES DIVERSES

PUBLIÉES PAR

G. MASPERO

Membre de l'Institut

Directeur d'études à l'École pratique des Hautes Etudes

Professeur au Collège de France

TOME CINQUIÈME



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1914

LEÇONS PROFESSÉES AU COLLÈGE DE FRANCE

I

COURS DE 1865¹

I

Les leçons historiques du cours de M. de Rougé, menées de front aujourd'hui avec les leçons de philologie égyptienne, n'ont été entreprises qu'après plusieurs semestres uniquement consacrés d'abord aux principes de la lecture et de la grammaire, puis, une fois les auditeurs mis au courant du déchiffrement des textes, à l'explication des textes eux-mêmes. Le professeur n'a donc abordé l'interprétation des monuments historiques qu'après avoir familiarisé son auditoire avec les preuves de la méthode rigoureuse, qui permet un déchiffrement généralement aussi exact et aussi sûr pour les textes hiéroglyphiques que pour les manuscrits grecs ou latins.

L'an dernier, il s'était occupé de faire connaître les monuments de l'Ancien Empire, c'est-à-dire des siècles antérieurs à l'invasion des Pasteurs, en s'attachant de préférence à ceux qui n'étaient pas encore expliqués et surtout à un

1. Publié dans la *Revue de l'Instruction publique*, t. XXV, p. 626-628, 658-659, 706-708, et t. XXVI, p. 372-374, 387-388, 404-405, sous le titre d'*Études sur la Chronologie égyptienne*, rédigées par M. F. Robiou, professeur d'histoire, d'après les notes prises au cours professé au Collège de France par M. le vicomte E. de Rougé, membre de l'Institut.

grand nombre de monuments inédits qu'il a pu étudier pendant sa mission en Égypte, exécutée dans l'hiver de 1863-1864¹. Durant le premier semestre de la présente année, il avait traité de la domination des Pasteurs, de leur expulsion et des résultats considérables pour la civilisation du monde qui sont provenus d'un contact prolongé entre les peuples de l'Égypte et ceux du sud-ouest de l'Asie. Conduit par la suite des événements à l'étude des monuments de la XVIII^e dynastie, il s'est arrêté pour rechercher à quelle époque ils devaient être rapportés dans la série de l'histoire générale du monde.

Jusqu'à l'expulsion des Pasteurs, ce cours historique avait été fait en dehors de toute appréciation chronologique, parce que les sources d'une pareille estimation manquent en effet, pour l'Ancien Empire. Dans l'histoire du Nouveau, ou dans les éléments de cette histoire future, on peut du moins établir les limites de l'erreur possible à cet égard. C'est donc en commençant à s'occuper de cette période qu'il convient d'examiner ce que l'on peut affirmer en cette matière, se tenant également en garde et contre le préjugé qui ne reconnaîtrait pour certaines, dans cet ordre d'antiquités, que des séries de noms propres, et contre celui qui attribue une sorte d'infailibilité aux listes extraites du livre perdu de Manéthon.

Champollion ne s'est jamais expliqué sur la valeur des chiffres contenus dans ces extraits, quant à l'histoire de l'Ancien Empire, mais, il admettait que, traités par une interprétation critique, ils pouvaient du moins être utiles pour la XVIII^e dynastie et les temps postérieurs; quant au *Papyrus royal de Turin*, document original qui contient des listes de même nature, il n'avait pas eu le temps de

1. Les portions principales de ce cours furent publiées par M. de Rougé lui-même dans son *Essai sur les Monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manéthon*, in-4°, Paris, 1868. — G. M.

l'étudier à fond. La lecture et l'interprétation en restent d'ailleurs très difficiles, même après les essais de M. Brugsch. Il est de plus affreusement lacéré et réduit en une multitude de fragments dont l'ordre est incertain; néanmoins, tel qu'il est, il permet encore, quand on le compare aux listes monumentales, d'y faire reconnaître en certains endroits des fautes ou des lacunes. Il permet aussi de constater que le plan suivi par son rédacteur était, en chronologie, analogue à celui que nous trouvons dans les extraits de Manéthon, avec leurs résumés partiels. Ce manuscrit est d'ailleurs fort ancien. Le texte écrit au revers est du temps de la XIX^e dynastie, et lui-même pourrait être de la XVIII^e.

Manéthon a dû avoir entre les mains des documents tels que celui-là. La tradition égyptienne ne signale nulle part de roi destructeur de livres, comme celui des Annales chinoises; l'époque des Pasteurs est la seule à laquelle on eût pu attribuer, d'après le passage fameux de Josèphe, une destruction générale des documents historiques. Cette crainte est aujourd'hui dissipée. Non seulement les Hyksos ont fini par devenir eux-mêmes des espèces de Pharaons, mais à supposer que les Pasteurs aient pénétré jusqu'à Thèbes, en tout cas, les tombeaux n'avaient point été détruits, même au temps de l'invasion, et c'est là que les Égyptiens déposaient leurs titres de famille. Le *Papyrus de Turin* appartient aux premiers siècles du Nouvel Empire, comme les Tables d'Abydos, de Karnak et de Memphis: la paléographie est sur ce point décisive. Or, comme nous l'avons dit, ce papyrus donne des résumés du nombre des rois et de la durée de leurs règnes, calculés en remontant jusqu'à Ménès. Manéthon a donc dû avoir à sa disposition des ressources suffisantes pour un travail d'ensemble. Vivant à l'époque alexandrine, il est permis de croire qu'il n'était pas étranger à la critique, au point de ne savoir pas tirer parti de ces ressources et surtout de négliger les documents contenus dans les archives des temples.

Or ces registres avaient une valeur historique réelle; on peut même admettre que les prêtres étaient en mesure de connaître l'intervalle qui les séparait de Ménès, et, d'après la nature des fragments qui nous sont restés des trois volumes formant l'ouvrage de Manéthon, il est permis de penser qu'il avait entre les mains les éléments d'une chronologie plutôt encore que ceux d'une histoire complète : les faits ont dû lui manquer pour les époques les moins importantes, plutôt que les noms et les chiffres.

Mais quel usage a-t-il fait de ces documents ? Nous ne le savons pas. Ses listes ont été cruellement défigurées par les auteurs d'extraits ou par leurs copistes; ainsi nous est-il impossible aujourd'hui de savoir à quels chiffres Manéthon s'était arrêté pour chacune de ces dynasties. Là où nous avons pu vérifier ce que nous avons entre les mains, ils se sont trouvés faux, même pour l'histoire des rois saïtes (XXVI^e dynastie), époque que son peu d'éloignement, l'abondance des matériaux et le contrôle des Grecs auraient dû défendre, à l'époque alexandrine, contre ce genre d'erreur. Pour la durée du règne de Néchao, la différence est de 6 ans à 15 : les stèles des Apis ne laissent pas un doute là-dessus. De plus, dans les extraits, les prédécesseurs saïtes de Psamétique font double emploi, quant à la chronologie, avec le règne de Tahraka : la série des stèles le démontre encore. La rectification d'une erreur introduite par les copistes était d'ailleurs presque impossible, puisque toutes les dates, même monumentales, sont comptées à partir de l'avènement du Pharaon régnant alors, sauf la stèle dite de l'an 400. Enfin la XII^e dynastie est conservée tout entière dans le Papyrus royal; or, pas un de ses chiffres n'est d'accord avec ceux des listes, non plus que pour les noms épars pour lesquels on a pu faire la comparaison entre ce document et les listes des copistes byzantins, comme cela a lieu, par exemple, pour les derniers règnes de la V^e dynastie.

Au moyen des stèles du Sérapéum, on possède pour

l'Égypte une véritable chronologie en remontant jusqu'à l'avènement de Taharka, le dernier des rois éthiopiens. Les synchronismes hébreux et assyriens permettent d'arriver, avec une approximation satisfaisante, jusqu'à la XXII^e dynastie (X^e siècle av. J.-C.). Au delà, les approximations sont beaucoup plus vagues, mais on en possède encore d'assez plausibles pour tout le Nouvel Empire; quant à l'Ancien, nul chiffre absolu ne peut même être proposé. Un petit nombre de documents astronomiques, employés comme points de repère, devront être examinés à part.

A. *Date de la conquête de Cambyse.* — Le canon de Ptolémée, dont les calculs astronomiques ont vérifié l'exactitude quant à la constatation des phénomènes célestes, servira de point de départ à ces recherches, qui, pour procéder logiquement et passer du connu à l'inconnu, devront débiter par le règne de Cambyse en Égypte. Ptolémée emploie l'année égyptienne vague de 365 jours pour la facilité de ses calculs, l'appliquant du reste uniformément à la chronologie de tous les peuples, même de ceux qui ne l'ont point ordinairement employée.

Il attribue, en tout, huit années au règne de Cambyse. Or, selon Africain et Eusèbe, Cambyse a conquis l'Égypte, la cinquième année après la mort de Cyrus, et cependant Africain lui donne six ans de règne en Égypte : est-ce dans ce dernier chiffre ou dans celui de la conquête que git l'erreur ? Eusèbe, de son côté, ne donne au roi de Perse que trois années de règne en Égypte, la première coïncidant, selon lui, avec la cinquième en Perse : ce serait donc en tout sept années et non pas huit, erreur opposée à celle d'Africain et nullement propre à l'éclaircir.

M. Lepsius est d'avis de maintenir le chiffre commun des deux écrivains, quant à l'année 5 de Cambyse; mais M. Brugsch, qui a vu la stèle de l'Apis mort sous Cambyse, avant qu'elle fût aussi mutilée qu'elle l'est aujourd'hui, a pu décider la question. Ce savant atteste qu'on y lisait la date

de l'an 4; la conquête est donc antérieure à l'an 5 de Cambyse, et il est raisonnable de s'en tenir à la troisième année, ce qui permet d'admettre, avec Africain, que le conquérant a régné en Égypte jusqu'à la sixième année, après la chute de Psammétique III, le Psamménit d'Hérodote. Quant à l'Apis successeur de celui-ci, voici ce que dit son épitaphe, également un peu mutilée : « L'an IV (du mois) d'Épiphi, » le 13, sous le roi Darius, ce dieu (Apis) a été mené en » paix dans la bonne Amenti (la demeure des morts). » Suivent quelques détails sur sa sépulture. « Ce dieu partit » pour le ciel l'an IV. Il était né l'an V, le 28 de Toby. Il » était entré au temple de Phtah le (ici une lacune); mort le » 3 pachon, l'an IV de Darius, la durée de sa vie fut de » 7 ans 3 mois 5 jours. » La disposition des chiffres égyptiens dans le texte original montre clairement que c'est bien 7 qu'il faut lire et non pas 8, malgré quelques apparences douteuses au premier coup d'œil.

Quant aux autres chiffres de la stèle, M. Brugsch les a vérifiés au moment où elle fut trouvée par M. Mariette; le quantième du mois est d'ailleurs confirmé par un autre monument du Sérapéum. Or, si les 3 ans 8 mois et 3 jours de Darius sont retranchés des 7 ans 3 mois et 5 jours que vécut l'Apis, il restera 3 ans 7 mois et 2 jours qu'il vécut sous Cambyse. Ce temps ajouté aux 4 ans 4 mois 28 jours écoulés de l'avènement de Cambyse à sa naissance fait justement 8 ans, conformément au canon de Ptolémée. C'est cet Apis qui fut blessé par le roi, à son retour d'Éthiopie. Il ne mourut pas immédiatement, comme on voit, mais la durée de sa vie est très inférieure à la moyenne de celle des Apis; cette durée flotte habituellement entre 18 et 25 années.

On sait, par la première épitaphe, que Cambyse était déjà en Égypte quand le précédent Apis mourut. La stèle est aujourd'hui presque illisible; cependant M. de Rougé a pu y constater encore que l'animal était né l'an XXVII (d'Amasis). Il a donc vécu 20 ans, puisque Amasis en a régné 44

et son fils 6 mois seulement. La mention de l'âge d'Apis a disparu, mais le successeur d'un Apis ne peut être né un an avant la mort de l'autre, puisque, d'après la croyance égyptienne, c'était la même âme qui transmigrerait; le veau était ordinairement amené au temple à l'âge de six mois. Or, si Cambyse ne fût venu en Égypte que l'an V de son règne, c'est-à-dire en 525, il ne s'y fût pas trouvé dans le courant de sa quatrième année, et la mort de cet Apis eût été rapportée à un autre roi, tandis que la stèle qui mentionne cette mort représente Cambyse à genoux avec son prénom de règne *Ramesout* et son nom d'enseigne *Sam-to*. Ce monument appartient donc à la première partie du règne de Cambyse, signalée par l'inscription de la statuette naophore du Vatican, où ce prince était favorable aux Égyptiens et rendait ses hommages à leur religion, ce qui explique pourquoi le sarcophage de cet Apis fut exécuté par ordre du roi lui-même, *Ramesout Kambat*. D'ailleurs la série des événements racontés par Hérodote, les préparatifs de l'expédition d'Éthiopie, cette expédition elle-même, le retour et la folie furieuse du roi, tout cela tiendrait difficilement dans le court intervalle de la 5^e à la 8^e année du roi; et l'on se rappelle qu'à son retour il trouva Memphis en joie pour l'inauguration d'un nouvel Apis, né récemment, c'est-à-dire l'an V de ce règne, comme nous l'avons vu plus haut.

A. XXVI^e et XXV^e dynasties. *Points de repère*. — Psaummétique III, à qui les listes donnent seulement six mois de règne, doit-il être compté dans le calcul des années? en d'autres termes, faut-il ajouter dans le canon une année intermédiaire entre Amasis et Cambyse, ou ce court règne s'y confond-il avec la dernière année de l'un ou la première de l'autre? Cela dépend du mois où son gouvernement a commencé et fini. M. Lepsius, qui fait entrer dans son calcul une année portant le nom de ce prince, regagne ainsi un an sur le total et ne diffère plus, pour les dates immédiatement supérieures, que d'une seule année avec MM. Brugsch

et de Rougé, bien qu'il parte de la 5^e année de Cambyse (525), et non de la 3^e (527).

M. Lepsius se fonde, pour ce calcul, sur ce que, dans le canon de Ptolémée, toute année commencée sous un roi lui est attribuée en entier. Mais il y a lieu de se demander s'il en était de même pour les dates égyptiennes, ou plutôt on ne peut l'admettre sans se condamner en quelque sorte à croire qu'un roi datait ses premiers monuments du règne de son prédécesseur, ce qui serait plus que bizarre, et, en fait, ne s'est jamais présenté. Ptolémée se fondait sur l'usage assyrien qui sera expliqué plus bas. Pour éviter le double emploi dans l'année du changement de règne, le nouveau roi comptait-il sa *seconde* année du 1^{er} Thot qui suivait son avènement ou de l'anniversaire de son intronisation? Il n'y a pas d'inscriptions qui tranchent directement la question. Cependant M. de Rougé a cru remarquer que, dans les campagnes de Thoutmès III, une année de règne se renouvelle à l'anniversaire de son avènement au trône. La stèle officielle de l'Apis mort sous Cambyse est, comme nous l'avons vu, en partie effacée; pour trouver le renseignement demandé sur l'année de Psammétique III, il faudrait donc retrouver, pour ce temps-là, une stèle comme on en possède déjà quelques-unes pour la XXVI^e dynastie, et où les dates de la naissance et de la mort d'un personnage sont données avec la durée précise de sa vie. La question reste douteuse en ce moment.

Le calcul rétrograde, fondé sur les stèles des Apis, donne pour l'avènement de Psammétique I^{er}, véritable fondateur de la XXVI^e dynastie, 665 selon M. Brugsch, 664 selon M. Lepsius, à cause de la différence notée pour la conquête de Cambyse. M. de Rougé, dans son étude sur les textes publiés par M. Greene, avait fixé dès 1855 cette date à l'année vague qui commence en 665 et finit en 664. Les listes de Manéthon donneraient ici une erreur de plusieurs années, et, de plus, elles ne laissent pas deviner que les trois prédé-

cesseurs *égyptiens* de Psammétique ont été contemporains d'une partie au moins du règne de Tahraka, comme le montrent les stèles du Sérapéum. Enfin, un Apis a vécu de la 26^e année de ce prince à la 20^e de Psammétique; or, sauf une ou deux exceptions d'un autre temps, 25 ans étaient le maximum de la vie des Apis. Pour celui-ci d'ailleurs, si la formule ordinaire de son âge ne se rencontre pas sur la stèle, l'inscription se termine néanmoins par ces mots *ari en ter* 21. « fait en année 21 ». Or, M. Mariette a conclu de la comparaison de cette formule avec des épitaphes d'hommes, que ces mots indiquent réellement l'âge de l'animal. Il était donc né tout à fait à la fin du règne de *Tahraka*, et celui-ci a dû commencer son règne en Égypte l'an 692. Cette époque doit être considérée comme fixée définitivement, si l'on adopte, avec M. de Rougé, l'interprétation proposée pour la formule finale de la stèle. Il résulte aussi de ce monument que Psammétique comptait, dans ses propres années, celles de la dodécarchie.

Pour établir la durée de la dynastie éthiopienne, les monuments du Sérapéum nous manquent, et on ne trouve en Égypte, comme date partielle constatant un minimum de règne, que l'an XII de *Schabak*, rien ou presque rien de son successeur *Schabatak*. Il faut donc avoir recours aux synchronismes asiatiques. Pour Babylone, les dates sont fixées par le canon de Ptolémée jusqu'à l'ère de Nabonassar, 747. Les derniers calculs de M. Oppert ont conduit le professeur à placer en l'année 700 la fameuse campagne de Sennachérib contre la Judée et l'Égypte. Voici, en abrégé, quel est son raisonnement.

Mérodach-Baladan a, selon Ptolémée, un règne de 12 ans, 721-709. Dans sa douzième campagne, *Sargon* entreprend de le soumettre, et Ptolémée le fait en effet déposer par *Arkéanos*, qui est bien le nom de *Sargon*, *Sarkin* suivant l'orthographe ninivite, défiguré par les Grecs. *Sargon* meurt la 18^e année de son règne, d'après la liste des épony-

mies (noms de certains fonctionnaires qui servaient à dater les années assyriennes, comme les noms des archontes athéniens et des consuls de Rome), et par conséquent, 18 ans après la fin de Salmanasar¹.

Cependant les fastes de *Sargon* ne lui donnent que 15 ans de règne, ce que M. Oppert explique par le règne éphémère et partiel d'un *Ninip-Ilouya*, ayant en 720 son éponymie royale; car l'usage était que chaque roi datât de son nom la première année *complète* de son règne, et ces éponymies spéciales se distinguent ordinairement par un trait horizontal dans les séries que nous ont conservées les tables assyriennes². Ainsi, Sennachérib aurait son avènement en 703. Au commencement de son règne (1^{re} campagne, 19^e éponymie après Salmanasar, 702), il chasse un second (?) Mérodach et il établit à Babylone un *Bélibous*, connu par le canon de Ptolémée, qui place effectivement cette révolution en 702. La 2^e campagne de Sennachérib est de l'an 701, étant datée de l'éponymie suivante par l'inscription du baril de Bellino. La 4^e a pour résultat l'installation à Babylone d'*Assournadin*, appelé dans Ptolémée Aparadinos, dans la 22^e éponymie après Salmanasar, et Ptolémée place cet événement trois ans après l'intronisation de Bélibous, c'est-à-dire en 699. La 3^e campagne de Sennachérib, dirigée contre la Judée et l'Égypte, serait donc intermédiaire entre ces deux dernières dates. Ajoutons que la table des éponymies place, par le trait horizontal, la fin du règne de *Sennachérib* en l'an 680, et que c'est également en cette année que Ptolémée enre-

1. Si toutefois Salmanasar n'est pas un simple surnom de Sargon lui-même, qui a certainement porté celui-là. M. Rawlinson l'a cru longtemps, d'après les inscriptions de Khorsabad, mais aujourd'hui il paraît passer à l'opinion opposée (*Note de Robiou*).

2. Il faut cependant reconnaître, comme on l'a signalé déjà, que cette règle est loin d'être régulièrement suivie pour la dynastie des Sargonides (*Note de Robiou*).

giste l'avènement d'*Assarhaddon*, successeur de ce roi¹.

D'autre part, la chronologie hébraïque paraît rapporter l'invasion de *Sennachérib* en Judée à la 14^e année d'*Ézéchias*, mais l'on fait observer que, *Salmanasar* étant venu assiéger Samarie la 4^e année de ce prince, il serait impossible de placer, dans un espace de dix ans. tout le règne de *Sargon* et le commencement de *Sennachérib*. C'est donc seulement la maladie du roi de Juda et l'ambassade du roi de Babylone que le professeur croit devoir rapporter à cette 14^e année (713-2). Quant à la date de l'invasion, M. Oppert a proposé de lire 24^e (703-2) au lieu de 14^e. Il ne s'agirait donc que d'une lettre numérale déformée par les copistes; mais il reste la difficulté relative à la campagne de 701, antérieure à l'invasion de la Judée. M. de Rougé pense que la date hébraïque n'avait pas été donnée pour ce fait, à moins toutefois qu'il ne faille, après vérification, faire descendre de deux années le résultat du calcul rétrograde par lequel les modernes ont dressé le canon des rois de Juda². Observons ici que *Sennachérib*, dans le récit de cette campagne qu'il se fit dans les annales assyriennes, n'ose pas se vanter d'avoir pris Jérusalem.

1. En 1862, dans mon *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, j'ai fait observer que la fin du chapitre xiv du IV^e Livre des Rois et la fin du chapitre xxxvii d'*Isaïe* auraient dû depuis longtemps faire comprendre que, comme on le savait alors depuis plusieurs années déjà, *Sennachérib* ne mourut point six semaines après son retour de Judée, les 45 jours mentionnés dans le Livre de Tobie (I, 24) se rapportant à la retraite de cet Israélite, et non à la durée de la vie du roi après son retour (*Note de Robiou*). — Cf. *Ann. de Phil. Chrét.*, octobre 1856.

2. En faisant ce calcul, il faut non seulement, comme cela est manifeste, tenir compte de la différence entre les années caves et pleines des différents règnes, mais, pour établir le synchronisme, tenir compte de la saison où commençaient les années civiles des Juifs. Le désastre éprouvé par *Sennachérib* ne peut avoir précédé de très près la conquête de Babylone et pourrait appartenir encore à l'an 701 (*Note de Robiou*).

Quant à l'intervention du roi Tahraka dans ces événements, quoique son règne égyptien ne commence qu'en 692, toute difficulté disparaîtra si l'on réfléchit que la Bible l'appelle, non pas roi d'Égypte, mais roi d'*Éthiopie*. Un document assyrien dit aussi, en termes exprès, que, dans la première bataille, Sennachérib eut à combattre les deux rois d'Égypte et de *Milouhi*, c'est-à-dire probablement de *Méroé*. *Schabatak* était en effet alors roi d'Égypte, au moins de nom; mais il est très possible que le Séthos indigène, dont les Égyptiens parlèrent à Hérodote comme ayant présidé à la défaite de Sennachérib, racontée par eux comme un fait surnaturel, soit le Zêt de Manéthon, que l'on est embarrassé pour placer dans l'histoire d'Égypte, et qui aurait eu sa part de pouvoir sous le sceptre de *Schabatak*.

II'

C. XXVI^e et XXV^e dynasties. — *Dates partielles.* —

Un Apis était né l'an 16 de Néchao (7 paophi);

Il était entré au temple, l'an 1^{er} de Psammétique II (9 payni);

Il est mort l'an 12 d'Apriès (12 pharmuti);

Il a vécu 17 ans, 6 mois et 5 jours.

Les dates initiales de ces règnes sont donc, comme on le verra par la comparaison de ces chiffres avec ceux d'Hérodote :

611 pour Néchao,

596 pour Psammétique II,

590 pour Apriès,

Et enfin 571 pour Amasis.

La stèle montre, en effet, que c'est Hérodote qui a raison contre les listes, Néchao ayant bien réellement 16 années

de règne, et non pas 6. Mais elle montre en même temps que cette 16^e année est la dernière de Néchao et *se confond* avec la 1^{re} de Psammétique II; car il n'est pas du tout probable que l'Apis, né le 7 paophi, soit entré au temple seulement le 9 payni de l'année suivante, ce qui donne un intervalle de 20 mois. Un intervalle de 8 mois, au contraire, est en accord avec la coutume constatée par les autres épitaphes. La durée de la vie de cet Apis justifie d'ailleurs le chiffre de 6 années pour le règne de *Psammétique II*. L'Après des Grecs (*Hophra*) régnait en Égypte quand les fugitifs de Palestine y arrivèrent, après la conquête de Jérusalem par Nabuchodonosor (588 ou 587). Le canon de Ptolémée place l'avènement du roi de Babylone l'an 144 de l'ère de Nabonassar (604), mais il paraît avoir exercé l'autorité dès l'an 142 (606), sans doute par suite d'une association à la couronne de son père, car on le voit battre *Néchao*, à Karkémisch, en cette année même, qui est la 4^e année du règne de *Joachim*, roi de Juda : cette date est donnée par Jérémie. L'avènement de *Néchao* devrait être reporté à 612, si l'on comptait une année distincte pour le règne éphémère de Psammétique III; si, au contraire, on la confond avec la dernière d'Amasis, on aura pour cet avènement la date indiquée de 611¹.

La 26^e année de *Tahraka*, il naît un Apis; l'année suivante peut s'appeler soit 27^e année de Tahraka, soit année d'anarchie. Ce prince paraît avoir laissé un souvenir favorable dans l'esprit des Égyptiens. Il est remarquable en effet que, non seulement son cartouche n'a pas été effacé sur les monuments, mais que Psammétique I^{er}, roi Saïte et dont le père, comme on le voit par Manéthon, avait porté, dans le Delta, le titre de roi pendant le règne nominal de *Tahraka*

1. Ce résumé étant terminé par le tableau général des dates comparées (cf. p. 16-17 du présent volume), je crois convenable d'omettre les tableaux partiels dressés dans les leçons successives (*Note de Robiou*).

à Memphis, paraît avoir considéré officiellement l'année 667, non comme appartenant à son père, mais comme 26^e année de Tahraka. En effet elle est ainsi qualifiée dans la stèle de l'Apis né en 665 et mort sous Psammétique I^{er} lui-même. Il est donc probable que Néchao I^{er} vivait alors en bonne intelligence avec le prince éthiopien et reconnaissait sa royauté sur Memphis et sur Thèbes.

Le règne de Tahraka, en *Égypte*, remontait, nous l'avons vu, à 692, et cependant, en 669, Assarhaddon se qualifie de roi d'Égypte; évidemment *roi* ne veut dire ici que suzerain. Du reste, en ce moment, *Tahraka* était probablement retourné à Barkal en Éthiopie, comme on le pense d'après les monuments, et il n'exerçait peut-être lui-même qu'un pouvoir nominal en Égypte; on pourrait même penser que c'était le prince Saïte qui payait tribut au roi de Ninive. Néanmoins Assarhaddon se dit aussi roi de *Milouhi* (Méroé) et de *Kousch*: il a donc dû recevoir aussi un tribut des lieutenants de *Tahraka* qui résidaient à Memphis. La première année de Tahraka est la limite supérieure de la chronologie précise dans l'histoire de l'Égypte.

Son prédécesseur, nommé Schabatak sur les monuments, n'a que 14 ans de règne d'après les listes, ce qui reporterait son avènement à l'année 706. On a vu qu'il y avait, au temps de Sennachérib, deux rois distincts pour l'Égypte et l'Éthiopie: Assarhaddon fait la même distinction.

A Schabak, prédécesseur de *Schabatak*, les listes de Manéthon donnent seulement 6 ou 8 ans de règne. Son avènement serait donc ramené à 714, en donnant quatorze années au second roi de la XXV^e dynastie; mais les monuments et les synchronismes démontrent que ces chiffres sont insuffisants. On possède en effet un monument daté de l'an 12 de Schabak; de plus, en l'an 722, 4^e année d'Ezéchias en Juda et 7^e d'Osée en Israël, celui-ci envoie une ambassade au roi d'Égypte que ce récit nomme **סוּא**, ce que les Massorètes ont transcrit par *Sua*, à cause de la

double consonance du 1. Ce ne peut être *Schabatak*, la différence du nom ne le permet pas, mais le changement du ʷ en ɓ était chose vulgaire et il paraît que le K final était fort peu guttural chez les Éthiopiens, comme il l'est encore aujourd'hui en Syrie, où l'oreille européenne a peine à l'entendre. Il en résulte que le mot biblique, transcrit *Savé*, s'identifie convenablement avec *Schabak*. Du reste les textes assyriens tranchent la difficulté, en admettant qu'il y en eût une : l'inscription qui relate les rapports de Ninive avec ce prince le nomme *Schabéh* et lui donne le titre de *Schiltân* (sultan) d'Égypte. Cette transcription assyrienne correspond visiblement à la transcription hébraïque lue *Savé*; elle se trouve dans le récit de la deuxième campagne de Sargon, où le sultan *Schabéh* est défait par le roi de Ninive. Ce ne sont pas du reste les seuls monuments qui peuvent servir à fixer la chronologie de ce règne.

III¹

D. *Commencement de la XXV^e dynastie. — Dates antérieures.* — Nous avons placé la 1^{re} année de *Schabatak* en 706 et par suite la dernière de *Schabak* en 707, en acceptant, faute de mieux, pour le premier, les 14 années données par Eusèbe et Africain; mais pour *Schabak* lui-même nous avons vu que les 8 années d'Africain sont insuffisantes. La prise de Samarie est bien antérieure à 714; elle précède la campagne de *Sargon* contre le *Schiltân* d'Égypte (719), et il avait fallu que ce dernier fût déjà bien affermi sur le trône de Memphis pour que son intervention fût sollicitée par Osée, qui provoqua ainsi la colère des Assyriens. *Schabak* n'était pas un roi national, c'était un conquérant dont le succès avait excité les espérances du roi d'Israël; la conquête de l'Égypte devait être alors définitivement accomplie, mais

on peut admettre qu'elle était toute récente. L'ambassade d'Osée ayant eu lieu l'an IV d'Ézéchias (722), on peut placer l'avènement de la XV^e dynastie en 723 ou 724 (Voy. le TABLEAU CHRONOLOGIQUE *ci-contre*, pages 16-17, pour la série intéressante des synchronismes de ce règne).

On voit que, si l'on termine le règne de *Schabak* en 707, on ne peut l'évaluer à moins de 17 années. On pourrait croire, au premier aspect, que l'Africain avait écrit 18 et non pas 8, mais ce serait une erreur, comme on le voit par le total de la dynastie : la liste portait bien le chiffre inacceptable de 8.

Ce sont pourtant des chiffres si mal garantis qui restent notre seul moyen d'évaluation pour les dates partielles, jusqu'au célèbre synchronisme de Scheschonk I^{er}. La XXIV^e dynastie, formée du seul Bocchoris, dure 44 ans suivant Eusèbe, et 6 seulement suivant Africain, qui, en revanche, mentionne un chiffre de 34 ans pour un certain Zét. On peut donc proposer l'an 729 pour l'avènement de Bocchoris. Avant lui, se place une époque d'anarchie ou de démembrement, connue avec quelque détail par la récente découverte de la stèle de Pianchi. Tefnacht, chef saïte, le plus puissant des dynastes égyptiens, est arrêté dans ses progrès par ce prince éthiopien, qui ne détrône pas les chefs locaux mais qui les soumet au tribut. Il faut noter ici la concordance exacte entre le langage d'Isaïe et ce monument ; les événements qui y sont racontés peuvent se placer entre 735 et 730. Ils font partie d'une longue époque de troubles, de divisions et d'invasions éthiopiennes, qui préparèrent le triomphe définitif de *Schabak*.

La XXIII^e dynastie, à laquelle les listes donnent 89 ans, nous conduisait vers 818, en acceptant ce chiffre (Voy. le TABLEAU CHRONOLOGIQUE).

Quant à la XXII^e, les chiffres de Manéthon, soit dans Africain, soit dans Eusèbe, sont insuffisants, puisque le total des *minima* connus par les inscriptions, c'est-à-dire

des années extrêmes notées pour ces différents règnes, s'élève à 164 ans; encore ni *Takellot* I^{er} ni *Scheschonk* II ne nous ont-ils laissé de dates. *Scheschonk* I^{er} a donc pu commencer son règne vers 992, en ajoutant 10 années pour ces deux règnes obscurs et les excédents possibles des autres règnes. On arriverait ainsi à un chiffre de 174 ans, que M. Lepsius a choisi d'après des considérations analogues, pour le total de cette dynastie.

A *Scheschonk* I^{er} lui-même il faut, en partant de ce point, supposer environ 25 ans de règne. Il est monté sur le trône avant la fin du règne de Salomon, car il était contemporain de la fuite de Jéroboam. Or, la mort de Salomon est de 979 ou environ. L'inscription de Silsilis, constatant l'exploitation d'une carrière pour élever un monument commémoratif des succès du roi, est de la 21^e année de son règne. Les victoires dont le monument subsiste encore à Karnak ne doivent pas être antérieures de beaucoup : en les plaçant à la 18^e année du règne, on arriverait à l'an 975, ce qui correspond bien à la date hébraïque de l'humiliation de Roboam, en partant de 992 pour l'avènement de la XXII^e dynastie.

Cette dynastie offre d'ailleurs un autre synchronisme avec l'histoire des Juifs. Asa, roi de Juda, défait, dans la dixième année de son règne, Zérakh le Kouschite. D'après la chronologie hébraïque, 24 années se sont écoulées depuis l'invasion de *Scheschonk*; on peut donc inscrire ici l'année 751. Le nom de Zérakh doit être la transcription, en orthographe hébraïque du nom d'Osorchon. En effet le radical Zarah זרה signifie *oriri, splendere*. Les Hébreux ont écrit זרה par un ה *heth*, par une simple différence de dialectes, et la suppression de la voyelle initiale, ou plutôt de l'*aleph* qui y correspondrait en hébreu, n'a probablement pas d'autre cause. Quant à la nasale de la terminaison, l'hébreu l'a supprimée¹ dans ce nom comme dans celui de *Scheschonk*.

1. Comme les Perses la supprimaient en écrivant le nom de Cambyse, où on la retrouve en égyptien et en grec (*Note de Robiou*).

qu'il écrit Schischak. La corrélation des deux orthographes pour ces deux noms est gouvernée par les mêmes principes.

Il résulte de cette épithète de Kouschite, donnée à Zérakh-Osorchon, que la XXII^e dynastie est d'origine étrangère, comme on l'a déjà plusieurs fois remarqué à cause des noms de ceux qui la composent, noms de forme sémitique, mais qui ne paraissent ni hébreux, ni arabes, ni purement assyriens. Le nom de Kouschite doit ici nous reporter vers les Kouschites d'Asie, mêlés de Sémites¹. Il est d'ailleurs à remarquer que des formes de langage tout à fait analogues appartenaient, dès une époque très ancienne, aux habitants Chamites du pays de Chanaan, car, dans cette région, les noms propres appartenant aux langues dites sémitiques abondent bien avant la conquête des Hébreux. Si la défaite d'Osorkon a eu lieu l'année de sa mort, cette année ne lui doit pas être attribuée dans le comput chronologique, pour ne pas faire double emploi avec la 1^{re} de son successeur. La date égyptienne de l'invasion de Scheschonk en Palestine ayant été placée à la 7^e année avant la mort de ce roi, on voit que, pour arriver au chiffre des 24 années qui séparent les deux expéditions, il faut attribuer à Osorkhon un minimum de 16 années de règne. On ne peut d'ailleurs songer à assimiler Zérakh à Takellot dont le nom est tout à fait différent.

La XXI^e dynastie, à laquelle tous les extraits donnent 133 ans, a pu commencer vers 1122. Quant à la XX^e, M. Lepsius a choisi le chiffre d'Eusèbe dans son canon 178 ans. L'addition des dates monumentales donne en effet un total supérieur à celui d'Africain; nous sommes ainsi conduits vers l'an 1300. Africain donne 219 ans pour la XIX^e dynastie; jusqu'ici aucun monument ne contredit ce chiffre qui peut être accepté provisoirement, quoiqu'il semble trop élevé. Néanmoins une erreur d'un siècle ou d'un demi-siècle ne

1. C'était le cas des Babyloniens (*Note de Robiou*).

serait nullement impossible pour la date de l'expulsion des Pasteurs, que l'addition des dates de la XVIII^e dynastie reporterait au commencement du XVIII^e siècle, le chiffre d'Africain pour la XVIII^e étant de 263 ans. Au delà nous ne savons plus rien comme chronologie, si ce n'est que 400 ans avant une année inconnue du grand Ramsès, c'est-à-dire vers le milieu du XIX^e siècle avant notre ère, un roi Pasteur du nom de Noubti régnait à Tanis. Quant aux monuments si nombreux qui s'étendent sur un long espace de temps depuis l'époque des Pyramides jusqu'à l'invasion des Pasteurs, il faut se contenter d'élucider leur histoire, sans oser jusqu'ici faire des tentatives qu'une saine critique devrait désavouer, pour déterminer leur place chronologique dans l'histoire du monde.

IV¹

D. *Calculs d'ensemble tentés dans l'ancienne Égypte. — Systèmes modernes sur le raccordement des dates hiéroglyphiques. — Double date de l'inscription de Rosette.* — Manéthon a-t-il cru connaître un total des années comprises, dans l'histoire d'Égypte, depuis Ménès jusqu'à son temps? On doit le penser, bien qu'aucune somme acceptable ne résulte des totaux partiels de ses listes, tels qu'ils nous sont parvenus. On voit, en effet, par le *Papyrus royal de Turin* et aussi par les récits des Grecs, que les prêtres égyptiens avaient l'habitude de se faire un système d'ensemble sur la chronologie de leur pays. Il y a même, dans ce papyrus, des traces de calculs opérés pour faire disparaître des excédents provenant de doubles emplois. A la sixième ligne du premier fragment, on lit : « 17 *hen*, 11 ans, » 4 mois, 20 jours ». Ce fragment contenait un résumé des dynasties divines et humaines, données comme antérieures

1. Leçon du 7 juin 1865.

à Ménès. Le mot *hen* représente une période d'une durée inconnue mais certainement longue; il paraît en effet, par un autre passage du même fragment, qu'elle était supérieure à 2000 années, et il en résulte qu'il ne s'agit pas ici de la période sothiaque, qui, comme nous le verrons tout à l'heure, est de 1460 ans. — A la ligne 8 du fragment cité, on lit encore : « de (leur) père, femmes 7 », puis une indication d'années dont le nombre est perdu. Sans doute il s'agissait là de reines-régnautes, mais nous ne savons si c'étaient des déesses, comme Isis et Ma, ou des femmes ayant régné du chef de leur père avant Ménès : Diodore en comptait cinq, postérieures à cette époque mythique. A la ligne 9, le texte reprend : « Horchesu (ou Chesuhor) », avec un chiffre 13420 ans, puis la mention 23300, avec place pour des dizaines ou des unités, et même pour une myriade de plus; c'était probablement une durée de 333 siècles, représentant la période des demi-dieux, puisque ce passage est placé entre le règne des dieux et celui des hommes. Ce nom de *Horchesu* se retrouve dans une inscription à la louange de Thoutmès I, découverte à Tombos : Thoutmès y est désigné comme un roi tel qu'il n'y en a pas eu depuis le temps des ancêtres les plus anciens, depuis l'Horchesu. Ce personnage était donc probablement considéré comme une sorte d'Adam égyptien, et le chiffre de 330 siècles représentait le calcul général des temps antérieurs à lui. Cet exemple d'un résumé partiel, même pour des époques fabuleuses, doit faire penser que les documents chronologiques, concernant les temps historiques, offraient à Manéthon des modèles de calculs plus ou moins raisonnés.

Il en a d'ailleurs fait lui-même. Le chiffre de 3555 ans a été donné par lui comme total des années depuis Ménès jusqu'à Alexandre : la dissertation de M. Lepsius et la critique approfondie de M. H. Martin, le doyen de la Faculté de Rennes (*Revue archéologique* de 1860), ont montré assez clairement que ce chiffre est bien de lui et non de ses abrégés.

viateurs au moyen âge. L'ouvrage original de Manéthon devait donc contenir des résumés élaborés sérieusement.

Dans l'incertitude où nous laissent et les chiffres des extraits de Manéthon et l'absence de papyrus égyptiens qui puissent y suppléer, on a cherché à déterminer des dates absolues par tel ou tel règne, tel ou tel monument, en calculant l'époque d'un phénomène astronomique, représenté sur un tableau ou mentionné par une inscription. Mais, pour qu'un phénomène céleste, noté avec une date égyptienne, nous permette de retrouver l'époque où il a été observé, il faut qu'il ait été noté dans l'année vague de 365 jours, dite année égyptienne.

En effet, avec cette notation, le 1^{er} thot, premier jour de l'année civile, fait le tour du calendrier véritable en 1505 révolutions de l'année tropique. Les Égyptiens ne connaissaient pas celle-ci, mais ils savaient que le lever de Sirius se retrouve, au bout de 1460 révolutions sidérales, au même jour de l'année vague, et ils considéraient comme année normale celle où ce lever se retrouve au 1^{er} thot. Le lever de Sirius ayant eu lieu, durant tous les siècles de leur histoire, au 20 juillet julien proleptique, et l'une des années de coïncidence ayant eu lieu l'an 139 après J.-C., la précédente était l'année julienne 1322 avant notre ère. Connaissant donc le point de départ de chaque période, la distance d'un lever de Sothis au 1^{er} thot pour une année quelconque nous donne la distance de cette année aux époques de repère, comme la date, dans l'année vague, d'un phénomène solaire nous indiquerait sa place dans la période de 1505 ans.

La période qui ramène à la même date de l'année égyptienne le lever héliaque de Sirius est appelée Sothiaque, Sothis étant le nom égyptien de l'étoile que nous appelons Sirius. Nous savons aussi que le 1^{er} thot vague se trouvait au 29 août de l'année julienne, quand Auguste déclara fixe l'année égyptienne, en lui attribuant la même longueur qu'à l'année romaine, longueur fixée par Jules César à 365 jours,

avec une année bissextile tous les quatre ans. Mais il faut observer que jamais les Égyptiens n'ont noté une date par une année portant un chiffre emprunté à la période sothiaque, et que, pour retrouver les années par le calcul des faits astronomiques, il faudrait être certain que les notations sur lesquelles on opère appartiennent toujours à l'année vague. On n'en a pas la preuve positive; néanmoins on n'en avait pas douté jusqu'ici, mais M. Brugsch est venu récemment proposer un nouveau système.

On est maintenant, pour les dates hiéroglyphiques, en présence de trois hypothèses : 1^o celle de l'année vague; 2^o celle d'une année fixe sothiaque, c'est-à-dire fixée par le lever héliaque de Sothis et commençant au 20 juillet *julien* proleptique, année que les Égyptiens ont connue, tout le monde en convient; 3^o celle de M. Brugsch, d'après laquelle Auguste, en fixant le 1^{er} thot au 29 août julien, 40 jours après le lever de Sothis, ce qui correspond au 26 épiphi de l'année sothiaque, aurait, non pas créé l'année dite alexandrine, mais simplement sanctionné, comme autorité politique, une année qui existait de tout temps en Égypte, concurremment avec les autres. Ajoutons tout de suite que M. Brugsch se donne, pour le point initial de cette année, une latitude de cinq ou six jours; nous verrons ailleurs comment on peut l'expliquer.

Pour vérifier à quelle année appartiennent réellement les dates inscrites, le moyen qui s'offre à l'esprit est de calculer les jours par le rapprochement avec un calendrier connu, dans le petit nombre de cas où l'inscription donne effectivement la date selon deux calendriers. Or, sous les Ptolémées, on trouve ce rapprochement avec le calendrier macédonien; et M. H. Martin, dans son mémoire sur le calendrier macédonien luni-solaire, énonce cette doctrine, résultant de l'examen de diverses dates, que le 1^{er} du mois de Dios, premier jour de cette année, était celui de la nouvelle lune qui suit l'équinoxe d'automne.

Voyons l'application de ce principe à l'inscription de Rosette. Il y est dit que la 9^e année de Ptolémée Épiphanes, c'est-à-dire l'an 196, le 18 méchir correspondait au 4 de Xantikos, 6^e mois de l'année macédonienne. Or, le jour égyptien étant *supposé pris dans l'année vague*, les tables donnent le 26 octobre 197 pour le 1^{er} Dios. L'équinoxe d'automne avait eu lieu, cette année-là, le 27 septembre à 2 h. 40 m. de l'après midi, et la table des lunaisons montre que la néoménie eut lieu ce jour-là même. La date en année vague n'est donc pas démentie ici et serait plutôt confirmée. Cependant M. Martin reconnaît que, par le fait des intercalations, le 1^{er} Dios était quelquefois reporté un peu avant l'équinoxe d'automne et avait pu être cette année-là le 27 septembre. Ce doute d'ailleurs n'est point favorable à la seconde des hypothèses signalées plus haut, savoir que la date serait notée dans une année commençant au 20 juillet, puisque le 1^{er} Dios serait alors reporté au commencement de juillet; il n'est pas plus favorable à la troisième hypothèse, car le 1^{er} Dios serait alors le 6 août (197), à un ou deux jours près. L'année vague serait donc acceptable ici, mais sans être encore positivement établie, la néoménie de septembre ayant pu cette année-là suivre l'équinoxe de quelques heures, ce qui devrait exclure celle d'octobre dans la fixation du 1^{er} Dios.

V'

E. *Double date de l'inscription de Philæ. — L'année sothiaque; l'année alexandrine.* — Une inscription de Philæ offre un autre moyen de vérification. Elle porte : « L'an 24 du roi Ptolémée et de sa sœur et femme, dieux » philométors, le péritios, Épiphi jour 1^{er} », et non Pachon comme le portent les exemplaires imprimés de la

Notice. Le 1^{er} épiphi est le 301^e jour de l'année égyptienne : ce serait le 29 juillet 157, si la date était exprimée dans l'année vague. Pérítios est le 4^e mois de l'année macédonienne; le 1^{er} Dios tomberait donc entre le 2 avril et le 2 mai, ce qui bouleverse toutes les idées sur ce calendrier, à moins que l'on ne suppose une faute dans le texte de la date, ce qui est possible, à la rigueur, car il y en a souvent dans les inscriptions de cette époque. Du reste les hypothèses du comput basé sur l'année fixe sothiaque ou sur l'année fixe alexandrine, hypothèses exposées dans la leçon précédente, nous éloigneraient beaucoup aussi de l'année macédonienne commençant à la néoménie qui suit l'équinoxe d'automne. Il ne faut pas perdre de vue ce fait que tous les documents anciens donnent à l'année vague de 365 jours le nom d'*année égyptienne*. Les astronomes l'employèrent encore sous les empereurs romains, et Ptolémée l'adopte même quand il applique ce comput à la chronologie des Assyriens et des Perses : on ne peut admettre que les Égyptiens aient en un calendrier qui ne leur servit à rien¹. La seule question est de savoir s'il est prouvé qu'il servit aux dates civiles.

Quant à l'année égyptienne *fixe*, commençant avec le lever héliaque de Sothis, le 20 juillet julien proleptique, M. Letronne, dans son *Mémoire posthume*, et M. Lepsius, dans son *Introduction* à la chronologie des anciens Égypt-

1. Parmi les doubles dates contenues dans les papyrus grecs du Louvre, que l'Institut publie en ce moment, il en est deux assez précises et qui, traitées par la même méthode, ne constatent point non plus que le 1^{er} Dios soit à la néoménie qui suit l'équinoxe d'automne. La grande difficulté qui subsiste pour la connaissance de l'année macédonienne, savoir l'emploi du mois intercalaire, ne touche pas à cette question, puisque la distance du 1^{er} Dios à l'équinoxe est supérieure, dans ces deux exemples, à la durée d'un mois. Peut-être faut-il admettre que l'année macédonienne n'a pas toujours et partout été luni-solaire. L'année sothiaque ou l'année alexandrine, si on les adoptait pour l'interprétation de ces dates égyptiennes, ne donneraient pas d'ailleurs une concordance intelligible.

tiens en ont établi la réalité. Mais on peut se demander si toute l'Égypte adoptait, pour cette année fixe, le comput de sa capitale, ou si, le lever de Sothis variant avec la latitude, chaque ville importante adoptait pour le 1^{er} thot le jour où elle apercevait le phénomène : la fameuse ère de Ménophrès peut paraître un argument en faveur de la première hypothèse, puisque Ménophrès est exactement le nom égyptien de Memphis. Les alexandrins d'ailleurs, comme on le voit dans un passage rapporté par M. Letronne, savaient que l'ère sothiaque était calculée, non d'après le lever de l'astre à Alexandrie, mais d'après le lever à Memphis. Cependant il n'y a point de certitude pour ce qui concerne les autres villes, et on a même pu noter un rapport bien probable entre le nilomètre d'Éléphantine et l'existence d'un temple voisin dédié à Isis-Sothis à Syène, puisque le commencement de l'inondation à Syène - Assouan coïncide avec le lever de Sirius. S'il y avait réellement une différence entre les villes, dans le point de départ de l'année sothiaque, ce serait une raison de plus pour penser que celle-ci n'était point l'année civile, qui devait être la même partout. Le rapport d'Isis avec Sothis ainsi considéré est d'ailleurs bien constaté. Isis était la *dame du commencement de l'année* (fixe) et la *reine des décans* : elle est encore signalée comme présidant à l'inondation. Sahou-Orion, astre d'Osiris, est roi des décans, et il paraît un peu avant Sothis. Or, l'année sothiaque avait son calendrier fondé sur la division en décans ; dans le calendrier du Louvre, ils se renouvellent aux 1^{er}, 11 et 21 du mois, et dans le tableau de Bab-el Molouk, ce sont les 6, 16 et 26. Si les deux notations alternent ainsi, cela tient, comme l'a montré M. Lepsius, à l'usage des épagomènes, ou jours complémentaires, qui ajoutent une demi-décade à la fin de chaque série de 12 mois. L'année fixe exigeait d'ailleurs un jour complémentaire de plus tous les quatre ans, comme nos années bissextiles, et l'on n'en avait jusqu'ici trouvé aucune mention, mais M. Lauth, dans une brochure récente

sur le zodiaque de Dendérah, propose la conjecture que ce jour se plaçait, non à la suite des cinq autres, mais après le 30 méchir, au solstice d'hiver : le point de partage de l'année est, en effet, sur l'un des zodiaques de Dendérah, entre méchir et phaménouth.

L'année sothiaque n'est pas, il est vrai, rigoureusement identique à l'année solaire, mais l'approximation était bien suffisante pour régler l'année agricole. Observons, à cette occasion, que le signe hiéroglyphique qui représente la saison de l'inondation figure, quand le dessin en est bien complet, un pays inondé où poussent des plantes d'eau, lotus ou papyrus, dont la culture avait une grande importance : il y a encore aujourd'hui, dans le Delta, des cultures d'inondation. M. Lauth, suivant exactement l'opinion de M. Brugsch, interprète par *graine* le nom *péré* de la saison suivante, et il la prend pour la saison des récoltes. Ceci est une erreur de fait. Au 1^{er} jour du 7^e mois de l'année sothiaque fixe, c'est-à-dire vers le solstice d'hiver, les blés ne sont qu'en herbe en Égypte; la récolte ne commence, pour les grains les plus hâtifs, que deux mois plus tard, c'est-à-dire exactement au commencement de la troisième saison ou tétraménie, la saison de la crue des eaux commençant au solstice d'été. Du reste on se trouve en désaccord perpétuel avec l'année agricole de l'Égypte, divisée en tétraménies ou saisons de quatre mois, quand on veut lui appliquer les dénominations qui conviennent à la nôtre. Le sens des dénominations égyptiennes résulte clairement des tableaux d'El-Kab où sont représentés les travaux des semailles et de la moisson. Ces tableaux sont accompagnés d'une inscription, où les mots *schemu* et *péré* désignent la moisson et les semailles; or ce sont précisément les noms de la 2^e et de la 3^e saison égyptienne. On peut tirer la même conclusion du chapitre cx du *Todtenbuch*, où les trois saisons de l'Égypte sont transportées dans les Champs-Élysées. Il est donc bien établi que la notation des saisons égyptiennes, convenant à la disposition

des travaux agricoles dans ce pays, avait son point d'attache au commencement de l'année fixe sothiaque.

Les deux années, religieuse et naturelle, la première vague, la seconde fixe, coexistaient, à ce qu'il semble, dès l'époque des Pyramides, puisqu'on trouve, dans la notation des fêtes, la mention de deux commencements d'années.

Quant à l'année alexandrine, qu'on peut appeler, dans l'application qu'il en fait, année de M. Brugsch, et où le 1^{er} thot correspond au 29 août julien, l'auteur allemand soutient, comme nous l'avons dit, que le gouvernement d'Auguste a simplement proclamé un fait existant et qu'il a tout au plus choisi la coïncidence du 1^{er} thot vague avec le 1^{er} thot de cette année, l'an V d'Auguste en Égypte, pour adopter comme année officielle une année civile déjà en usage. Cette année-là, le lever de Sothis se trouvait au 26 épiphi de l'année vague, et, selon M. Brugsch, il devait toujours être au 26 épiphi de l'année civile, à cinq jours près; cette variation, il ne l'attribue pas à la différence des latitudes, qui influe sur l'observation des phénomènes célestes, mais il dit en ignorer la cause.

VI'

G. *Monuments interprétés par M. Biot.* — Parmi les calculs rétrogrades opérés pour retrouver des dates absolues au moyen de l'année vague et des faits astronomiques, il faut signaler le grand travail de M. Biot, mettant à part toutefois son examen du calendrier de Semnéh, dont le texte est obscur et où l'interprète a considéré à tort comme point de départ d'une période solaire l'indication plus ou moins vraisemblable du point de départ d'une saison égyptienne. M. Biot a étudié avec plus d'avantage le calendrier des levers d'étoiles, inscrit sur le tombeau de

Ramsès VI et répété en partie sur celui de Ramsès IX, voisin du premier. Ces dates sont réparties de quinzaine en quinzaine, avec treize indications, une pour le commencement de la nuit, et les douze autres pour la fin des douze heures nocturnes : à chaque heure correspond un astérisme qui monte en général d'une heure, de quinzaine en quinzaine, et quelquefois de deux, ce qui montre qu'il s'agit d'astérismes dont les levers diffèrent d'un peu plus de deux heures par mois. Malgré les difficultés que présentaient un système d'approximation aussi grossier et les fautes de la peinture égyptienne, M. Biot a parfaitement étudié ce monument.

Il a montré qu'il représente des *levers d'étoiles*, puisque l'astérisme apparaît à la dernière heure de la nuit, et se rapproche graduellement de la première, pour disparaître au bout de cent cinquante jours. Sothis (Sirius) étant la seule étoile dont l'identification fût certaine quand il a composé ce travail, c'est sa marche que M. Biot a spécialement étudiée ici, et les résultats ont été conformes aux données de l'astronomie. Le premier lever est au 15 thot; or, il s'agit bien ici du lever héliaque *visible* à l'œil nu, et non de celui que l'on peut calculer et observer seulement avec des lunettes, puisque les Égyptiens n'en possédaient pas. C'est celui que les anciens plaçaient à la onzième heure *mathématiquement comptée*, comme on le voit sur ce tableau même, à cause de la durée que comprend chaque période de levers d'étoiles. Si, en effet, comme l'a proposé M. Lepsius, il fallait compter le premier lever héliaque *visible*, une quinzaine plus tard, à la onzième heure *du tableau*, la période que celui-ci présente ne suffirait plus à contenir la série des levers, qui comprend cent cinquante jours. Le lever au 15 thot est marqué d'un caractère assez mal tracé, mais reconnaissable pourtant, et qui veut dire *fête*; c'était le lever apparent de Sothis que les Égyptiens célébraient. Or, cette date du 15 thot prouve, d'une manière définitive et absolue,

qu'il ne s'agit ici ni de l'année fixe commençant au 20 juillet, avec le lever de Sothis, ni de l'année commençant au 29 août julien. Ce doit donc être l'année vague.

Les tombeaux de Ramsès VI et de Ramsès IX sont à Thèbes. Faut-il entendre par *lever de Sothis* le jour du lever à cette latitude ou à celle de Memphis? On ne sait, mais on pense du moins que toute l'Égypte célébrait le même jour la fête de la croissance des eaux, qu'elle fût réglée d'après l'observation memphite ou d'après l'observation thébaine, peut-être même d'après celle d'Éléphantine où le nilomètre montre qu'il se faisait des observations régulières. S'il s'agit du lever memphite, comme le 1^{er} thot se trouvait en coïncidence l'an 1322 avant J.-C., un déplacement de quinze jours nous conduirait à l'an 1262, puisque l'année vague recule d'un jour en quatre ans sur l'année sothiaque; s'il s'agit d'un lever thébain, il faudrait descendre à l'an 1242 comme date approximative. Ce travail de M. Biot paraît au professeur avoir triomphé de toutes les critiques. M. Hincks, très bon mathématicien, le regarde comme inattaquable, aussi bien que M. H. Martin.

A Médinét-Habou, une inscription de Ramsès III mentionne une fête du lever de Sothis. Le mois est indiqué, celui de pachon, mais non le jour; Champollion regardait cette omission comme une ellipse conventionnelle désignant le 1^{er} du mois. Si cette vue n'est pas exacte, il faut du moins reconnaître qu'il s'agit de la première quinzaine puisque la date du 16 pachon vient après. Si d'ailleurs il s'agit ici d'une approximation semblable à celle des levers d'étoiles dont nous parlions tout à l'heure, la date du 1^{er} pachon resterait admissible pendant les soixante ans nécessaires à un déplacement de quinze jours dans les dates de l'année vague. Ramsès VI étant le troisième fils de Ramsès III, l'intervalle chronologique répond à la vraisemblance historique; seulement, il faut se souvenir que la date résultant de ce calcul, 1300 environ pour la latitude de Thèbes, est une

approximation fort lâche et que le minimum peut descendre beaucoup, si le lever, au lieu d'être le 1^{er} thot, était l'un des derniers jours de la première quinzaine.

M. Brugsch pense que l'expression *lever de Sothis* est simplement l'éponymie du 1^{er} thot et que, par suite, il n'y a point de conséquences à en tirer. Il y en aurait une pourtant, c'est qu'il s'agirait d'une année fixe¹, puisque le lever de Sothis y serait fixé au 1^{er} thot. Mais sous Ramsès VI, la fête n'est pas au 1^{er}; elle est au 15. Cette prétendue éponymie est une hypothèse bien peu probable; et d'ailleurs, si tel était le *nom sacré* du 1^{er} thot, comment ne le trouverait-on dans aucun autre calendrier ni sur aucun autre monument?

Sur le calendrier d'Éléphantine, il y a une fête de lever de Sothis marquée au 28 épiphi. La planche de M. Lepsius rapporte ce fait au règne de Thoutmès III, et c'était en effet le sens apparent du texte. Un autre fragment du même style, et qui paraît avoir appartenu au même monument, porte une partie du cartouche-prénom de ce prince, le scarabée sans la marque du pluriel, et M. Brugsch a commis sans doute une erreur en attribuant d'abord l'inscription à Ramsès II : le style des hiéroglyphes s'y oppose. Mais le cartouche de Thoutmès III ne prouve pas du tout que le monument soit de son règne, car son nom est souvent cité dans les calendriers pareils et bien postérieurs à sa mort, à cause des fondations qu'il avait faites. Le 28 épiphi, pris pour une date donnée dans l'année vague, donnerait la place du lever de Sothis pour un règne très probablement moins ancien que le règne de Thoutmès III.

M. Brugsch voit au contraire l'indication de ce fait que le 28 épiphi était, à cinq jours près, le commencement d'une année fixe séparé par quarante jours du commencement de

1. Ou du moins considérée comme fixe quand on avait adopté cette dénomination (*Note de Robiou*).

l'année fixe sothiaque. C'est cette année alexandrine, supposée proleptique, dont il nous reste à examiner l'existence au temps des Pharaons.

VII'

H. *Examen de l'hypothèse de M. Brugsch.* — Le nouvel ouvrage de M. Brugsch sur le calendrier égyptien renferme une grande abondance de documents très intéressants, mais la marche des raisonnements est obscure. Les conclusions de l'auteur sont celles-ci : 1° Les Égyptiens connaissaient plusieurs années fixes, et un calendrier d'Esné de l'époque romaine nous indique le commencement de trois d'entre elles. 2° Une année, nommée depuis Alexandrine, avait son 1^{er} thot quarante jours après le 20 juillet julien proleptique, jour du lever de Sirius pendant bien des siècles, c'est-à-dire au 29 août, mais seulement à cinq jours près ; elle servait pour les dates civiles. 3° Le 1^{er} thot était fixé, pour l'année religieuse, au lever héliaque de Sirius. 4° Les dates de cette année étaient exprimées par des éponymies correspondant aux jours du mois et par des éponymies spéciales pour les fêtes annuelles. Ces éponymies sont réelles, et c'est M. Brugsch lui-même qui a trouvé celles des fêtes. Combinées avec les dates de l'année civile, elles servaient à fixer la correspondance des deux années, toutefois avec cette latitude de cinq jours, que l'auteur n'explique pas.

Avant de passer à la dernière conclusion, remarquons qu'il est singulier de trouver deux années *fixes* dont la correspondance ne soit pas parfaitement régulière. La différence des latitudes ne saurait résoudre cette difficulté, bien qu'il y ait un peu plus de cinq jours entre le lever de Sirius à Syène et le même lever à Alexandrie, puisque,

dans la théorie de M. Brugsch, c'est le 26 épiphi de l'année sothiaque qui est le point d'attache de l'année civile pour la *Basse Égypte*, et le 28 pour *Éléphantine*. L'explication ne peut pas se trouver non plus dans la différence entre l'année sothiaque et l'année solaire, puisque la différence est constante et que l'écart s'agrandit en suivant l'ordre des temps, ce qui ne se vérifie pas, dans les calculs de M. Brugsch. Une seule hypothèse resterait possible, celle de M. H. Martin, qui suppose qu'on employait en Égypte une intercalation de cinq jours tous les vingt ans, au lieu d'un jour tous les quatre ans, comme on le fait en Europe. Du reste, M. Martin se garde d'affirmer le fait : il le propose seulement comme explication de la doctrine de M. Brugsch, au cas où celle-ci viendrait à être confirmée. Enfin, la *cinquième* des propositions principales de M. Brugsch est celle-ci : des groupes différents déterminés par lui représentent l'un le commencement de l'année sacrée, l'autre le commencement de l'année civile, un troisième le commencement d'une période de quatre années.

Or, en fait, dans l'inscription d'Esné, les trois années mentionnées sont également désignées par le premier de ces groupes, dont le signe principal, les cornes, signifie *juger*, *distinguer*, *point de partage*, mais jamais *commencement*, et s'emploie aussi bien pour la seconde saison que pour la première. Le second de ces groupes, formé d'une tête et d'une pousse de palmier, est une variante antique du terme qui veut dire *commencement de l'année*. Il peut représenter celui de l'année *sothiaque*, comme le montre un texte rapporté d'Edfou par M. de Rougé, tandis que M. Brugsch réserve ce groupe pour le début de l'année qu'il propose, et pour l'année sothiaque le premier des trois qui sont mentionnés ici. L'auteur fait d'ailleurs usage, dans son raisonnement, d'une date du 9 thot rapportée par le calendrier d'Esné avec le groupe *commencement d'année* et qui ne prouve rien en faveur de son système; elle ne paraît point

se rapporter à l'objet auquel il la rattache, comme on le voit en étudiant de près le texte hiéroglyphique qu'il examine ici. C'est à tort aussi que l'on voudrait rattacher la troisième date du même calendrier d'Esné au 26-30 épiphi de l'année sothiaque : c'est la date du 22 payni, à soixante-neuf jours de distance du 1^{er} thot. Du reste, sans pouvoir fixer la date exacte de ce calendrier, on sait qu'il est de l'époque impériale, où l'année alexandrine était en plein usage.

Il n'y avait donc rien à conclure en faveur de la nouvelle hypothèse de M. Brugsch, au cas même où la vérification de ces dates s'accorderait avec elle.

Pour établir sa conclusion fondamentale, M. Brugsch expose une série de concordances répandues dans l'ouvrage. M. de Rougé s'est attaché à choisir, pour les discuter, celles qui paraissent les plus probantes à l'auteur du livre. Ce sont d'abord deux dates importantes, celles des fêtes du Nil, qui auraient été célébrées vers le 15 juillet et le 8 septembre suivant M. Brugsch. Des inscriptions de Silsilis les mentionnent, dit-il, au même jour sous Ramsès II, Ménéphthah I^{er} et Ramsès III; elles ne sont donc pas exprimées dans l'année vague. M. Brugsch énonce ces dates : « 15 épiphi » et « 15 » thot », mais c'était « 15 thot » et « 15 épiphi » qu'il fallait dire, car tel est l'ordre invariable où ces dates sont énoncées dans les trois inscriptions qui les mentionnent. On y lit : « Je sais que, selon un livre qui est consigné dans la demeure des livres, le Nil sort de Kerti (séparation des deux » branches du Nil à la première cataracte), pour venir féconder les vivres des dieux (les domaines des temples), » et que c'est l'eau sainte dans le temps de Silsilis. » Il s'agit donc d'une institution déjà ancienne, d'après laquelle des offrandes se faisaient à ces jours-là. S'il s'agit d'une année fixe, ce doit être l'année sothiaque, liée à l'année solstitiale et par suite à l'inondation du Nil, puisque, dès le commencement de la période sothiaque proleptique de 2782,

le lever de Sothis et le débordement coïncidaient, et que la première crue des eaux coïncide toujours avec le solstice.

Le 15 thot doit être le jour où l'inondation avait commencé à se faire sentir à Silsilis. Quant au 15 épiphi, on devait faire des offrandes aux dieux et au Nil, père des dieux, chef de l'inondation. L'inscription porte ces mots : « Deux fois dans l'année, au jour de l'eau sainte à Silsilis, » demeure sainte, et pas le jour où il y a de l'eau. » Or, ces derniers mots ne peuvent s'entendre que du moment des plus basses eaux, et les précédents signifient le moment où l'eau sainte arrive d'Éléphantine, comme le même texte l'explique plus haut, c'est-à-dire le moment où la crue devient sensible.

La première offrande se faisait donc au jour où la crue se manifestait à Silsilis, 15 thot, et la seconde au jour où le niveau des eaux étant le plus bas faisait regretter la disparition de l'eau sainte des Égyptiens, 15 épiphi, c'est-à-dire cinquante jours avant le retour de Sothis. Ces dates étaient exactes à cette époque antique, où, suivant le livre sacré, ces rites avaient été institués. Mais, dans cette double date, il n'y a rien qui se rapporte au calendrier que veut faire prévaloir M. Brugsch, et où une année fixe sothiaque commencerait vers la fin d'août. Quant à la notation consistant en les mots *tep sep*, et qu'il croit être celle du commencement d'un groupe de quatre années, M. Mariette a montré qu'elle ne se renouvelle point de quatre en quatre ans, et que c'est uniquement un procédé pour indiquer le commencement de l'année fixe.

M. Brugsch croit aussi que, dès le temps du roi Papi, sous la VI^e dynastie, son année fixe était en usage. Il le conclut de ce qu'il trouve indiquée, dès cette époque, dans une inscription de Hammâmat, une fête à la mention de laquelle sont ajoutés ces mots : « *Renpe chet 18, abot 3 schemu,* » *hru 27* » ; c'est-à-dire : « le vingt-septième jour du troi- » sième mois de la moisson (27 épiphi), dans l'année 18. »

M. Brugsch traduit *Renpe chet* par *année de retard*, tandis que *chet* est une particule signifiant *dans le cours de*, et que l'on construit souvent, dans les textes de l'ancien empire, après son régime, lequel est ici *Renpe*, année.

Or, d'autre part, à Wadi-Magara, dans une inscription du même règne, on lit : *Renpe em chet 18 mesori 6*, pour la même solennité. Ce n'est pas une différence de latitude d'un degré qui amènerait une pareille différence entre les jours où l'on célébraient des fêtes fondées sur des observations astronomiques. Il ne s'agit donc point ici de la marche du calendrier, d'autant plus qu'on lit ensuite : « Inspection faite par » un tel. » La date se rapporte donc tout simplement, dans l'un et l'autre cas, à l'arrivée d'un inspecteur en l'année 18 du roi Papi-Meri-Ré.

VIII'

I. Suite et fin de l'examen de l'hypothèse de M. Brugsch.

— M. Brugsch dit encore que le mot *meh* s'emploie pour indiquer une correspondance entre deux calendriers. Or, M. de Rougé a cité divers exemples où ce terme s'applique à des dates uniques. L'auteur a trouvé des chiffres à la suite de ce mot, et ces chiffres doivent désigner une date ; mais il n'avait pas le droit de supposer un autre mois que celui qui était écrit d'abord.

Il a tiré un argument spécial de la fête dite « *Kam-bau-s*, » la création de ses esprits », placée au 4 paophi dans une inscription d'Esné. Selon lui, c'est la fête de la naissance d'Osiris en scarabée divin, et il l'a conclu d'une inscription d'Évergète II, relevée à Philæ. Se rappelant que la naissance d'Osiris est au 1^{er} épagomène, il a pensé qu'il s'agissait ici de ce jour, et il a cru trouver une confirmation de son système, en observant que le 4 paophi est à trente-neuf

jours de distance du 1^{er} épagomène. Mais d'abord il est reconnu par tout le monde que, depuis Auguste, l'année civile était en retard de quarante jours sur l'année normale. Or, l'inscription d'Esné est de l'époque romaine. Ensuite, il n'est nullement prouvé que, dans le calendrier d'Esné, les mots *Kam-bau-s* se rapportent à la naissance d'Osiris ; il y a au contraire des motifs sérieux de les attribuer à une fête d'Hathor. Il est donc impossible de reconnaître dans ce passage une double date confirmant le système nouveau.

Un calendrier de Médinét-Habou place au 22 thot la fête nommée *péré aa*, et M. Brugsch la trouvant, sous Anasis, au mois d'épîphi sans indication de jour, en conclut qu'il s'agit là d'une année différente. Mais, quel que fût ce jour d'épîphi, fût-il le 30, il y aurait plus de quarante jours de là au 29 thot : ce ne peut donc être une indication de concordance entre l'année sothiaque et une année alexandrine proleptique.

Du reste, le système de M. Brugsch exclut l'idée de tout roulement des fêtes égyptiennes dans l'année astronomique et agricole ; or, ce roulement est constaté par le témoignage des anciens et par l'explication plus ou moins arbitraire qu'en donnaient les prêtres égyptiens, lorsqu'ils disaient qu'on avait voulu par là sanctifier tous les jours de l'année. L'explication des doubles dates peut d'ailleurs fort bien se rapporter quelquefois aux jours des lunaisons. M. Martin a développé cette pensée dans son Mémoire de 1864 sur les lunaisons considérées dans leur rapport avec le calendrier des anciens Égyptiens. Cette observation explique même un fait mal compris d'abord.

On sait, en effet, aujourd'hui que l'omission du quantième du mois, chez les Égyptiens, n'indiquait pas nécessairement le premier jour. Dans les annales de Thoutmès III, le 21 pachons, jour de la bataille de Mageddo, est appelé « jour de » la panégyrie de néoménie, étant justement le jour du cou-
» ronnement au grand matin ». Remarquons ici que le cou-

ronnement est un jour de néoménie, mais cette inscription est bien plus importante comme donnée d'une question réservée vers le commencement de ces leçons. Le texte portait, avant les mots qui viennent d'être traduits, que *l'an 22, en pharmuti*, le roi était dans la ville de Tsar. Suivant la même inscription, l'an 23, le 4 pachons, *Suten-Cha* ou fête éponyme du roi¹, il arrive à Gaza. Le 5 pachons il en sort; le 16, il arrive à la ville de Iuham, le 19 à Alana, et ensuite se trouve la mention du 21 pachons citée plus haut. Or, de Tsar, frontière de l'Égypte, à Gaza, il n'y a pas quinze jours de marche, même pour une armée avec ses bagages. Il est donc impossible de supposer qu'on eût atteint et dépassé le mois de thot durant cet intervalle. C'est donc que le chiffre de l'année de règne avait changé entre pharmuti et le 4 pachons, c'est-à-dire entre le huitième mois et les premiers jours du neuvième. Un fait spécial avait produit un renouvellement d'année ailleurs qu'au 1^{er} thot. Ce fait, on le voit ici, devait être l'anniversaire de l'avènement du roi, c'est-à-dire de son avènement par droit héréditaire, et non de son couronnement de la prise du *Chent*, car ce dernier anniversaire était célébré, nous l'avons vu, le 21 pachons. Cette double fête de l'avènement et du couronnement est, pour Ramsès III, le 1^{er} toby et le 26 pachons, mais pour Thoutmès III lui-même, une inscription de Karnak, découverte par M. de Rougé, fixe comme je viens de le dire, la première au 4 pachons. Ajoutons, comme confirmation surabondante, que, dans la grande inscription de Karnak, le 3 du même mois est désigné comme le jour du dénombrement des prises, ou récapitulation du butin de l'année : nouvelle raison de croire que c'était, sous ce règne, le dernier jour de l'année royale.

Quant à la prise du *Chent*, M. de Rougé a rectifié sur

1. La date du jour est ici effacée, mais un calendrier de Karnak indique au 4 pachons la fête de Thoutmès III.

place le texte suivant, relatif à Ramsès III, qui est le titre de la grande panégyrie de Médinét-Habou : « Mois de » pachons, panégyrie de Khem (ou Min) ; or, elle est faite » dans l'apparition de la splendeur de la lune. » C'est donc à une néoménie que sont rapportés et le couronnement de Thoutmès et celui de Ramsès. C'était donc probablement une fête pour laquelle on attendait la nouvelle lune, le début du *mois lunaire*. L'usage en étant établi, on n'avait pas à désigner le quantième ; il suffisait de dire *la néoménie de tel mois*. Il y a même apparence que ce jour de la néoménie était choisi pour différentes fêtes civiles ou religieuses ; dans le calendrier d'Edfou, il est aussi question d'une fête célébrée dans le mois de choiak « à l'apparition » de la lune », c'est-à-dire à la néoménie.

Quant à la formule *meh* avec un chiffre, c'est l'abrégé d'une formule plus étendue et bien claire ; loin d'indiquer une seconde date de jour, le verbe *meh*, qui signifie *remplir*, se rapporte au nombre de jours durant lesquels se prolonge une fête. En voici un exemple rapporté d'Edfou (calendrier des fêtes d'Hathor), par le professeur : « 19 pao- » phi, sortie de cette déesse avec ses dieux ; accomplir ses » rites. — Ces choses se font chaque jour jusqu'au troisième » jour de choiak ; quinze jours sont remplis. » Or, il y a précisément quinze jours du 19 paophi au 3 choiak. La thèse proposée par M. Brugsch n'est donc pas établie : les doubles dates produites jusqu'ici n'indiquent point la correspondance de deux années fixes. Néanmoins, en admettant que le nouveau volume promis par M. Brugsch n'amène pas davantage la preuve annoncée, il faudrait reconnaître une fois de plus que les hommes éminents ne se trompent pas de la même façon que les autres, et qu'une erreur donnant lieu à de si vastes recherches aura été pour la science une précieuse occasion de progrès.

II

COURS DE 1867, SUR LE RÈGNE DE RAMSÈS II¹

I

Notions préliminaires

Si l'histoire de l'ancienne Égypte présente encore, et même très probablement présentera toujours, de nombreuses lacunes, si l'on hésite à dire que l'état actuel de la science permette d'en écrire une, puisque des faits importants et des périodes entières restent enveloppés d'épaisses ténèbres, on peut et on doit pourtant l'affirmer aujourd'hui : dans leur ensemble et pour un grand nombre d'événements, les études historiques sur cette contrée sont arrivées à nous procurer des connaissances positives et quelquefois détaillées. Il est donc temps de renoncer absolument et pour toujours à la confusion inextricable que des Grecs, renseignés par des Égyptiens ignorants, écrivant de mémoire d'après les souvenirs et les notes sommaires et dispersées d'un voyage déjà ancien, avaient déjà introduite dans l'histoire classique. Les grands faits retracés par Champollion et son école ne sont pas seulement garantis par la méthode rigoureuse du déchiffrement, ils le sont encore par la multitude de détails

1. Recueilli, comme celui de 1865, par Robiou, et publié par lui sous le titre de *Sésostris d'après les nouveaux documents*, dans la *Revue contemporaine*, 2^e série, t. LXV, p. 461-493.

circonstanciés et concordants que nous possédons aujourd'hui sur beaucoup d'entre eux. La France, patrie du génie immortel qui a brisé le sceau des hiéroglyphes, a seule ou presque seule, avec l'Allemagne et les Iles britanniques, déterminé les progrès énormes que la science égyptologique a accomplis depuis la mort de Champollion. Il est grand temps que les résultats acquis sortent, chez elle, du cercle de travailleurs où ils ont été presque entièrement renfermés jusqu'ici ; il est grand temps que le public lettré secoue des préjugés routiniers. Il serait déplorable qu'on s'obstinât à enseigner à nos enfants ce qu'ils devront se hâter d'oublier quand ils voudront savoir quelque chose en cette matière.

Dans la série des Pharaons, il est un nom fameux entre tous, célébré par les anciens Grecs et demeuré, chez les peuples modernes, dans la mémoire de quiconque a, bien ou mal, fait des études. Ce personnage nous a laissé de son règne des récits originaux, tenant, pour le nombre et l'étendue, le premier rang parmi ceux de l'ancienne Égypte : et, puisque le principal représentant de cette science parmi nous, l'un des maîtres de la science européenne, M. de Rougé, a récemment exposé au Collège de France des détails nouveaux et d'un intérêt puissant, ajoutés par de récentes découvertes aux textes déjà connus qui rectifiaient l'histoire de ce prince, le moment est opportun de livrer au public un exposé aussi rigoureux et aussi complet que possible de ce que des documents authentiques nous apprennent sur Sésostris.

Déjà, depuis six années, faisant alterner des séries de leçons philologiques avec un certain nombre d'expositions historiques, M. de Rougé avait constaté, par l'examen approfondi de plusieurs textes étendus, la certitude de l'interprétation des hiéroglyphes. Dans l'auditoire qui s'est formé autour de lui, auditoire attentif, persévérant et bien plus nombreux que ne le supposent ceux qui demeurent étrangers à ce mouvement de la science, il n'est personne

qui puisse conserver sur les procédés de lecture et de traduction exposés par le professeur plus de doute qu'on n'en aurait pour des textes grecs, arabes ou sanscrits. Cela ne veut pas dire qu'il ne reste plus aucune difficulté sérieuse dans l'étude, même grammaticale, des textes égyptiens ; mais le nombre de ces difficultés est désormais restreint, il diminue de jour en jour, et surtout on arrive maintenant à reconnaître avec certitude si une locution ou un mot laissent encore ou ne laissent plus quelque place au doute. Les incertitudes qui subsistent pour un certain nombre de détails ne sont d'ailleurs presque jamais de nature à laisser aux maîtres une obscurité réelle sur le sens, je ne dis pas d'un texte considérable, mais d'un passage tant soit peu important, au moins pour ces siècles nombreux où la langue, à la fois riche et pure, se traduisait par une écriture soumise à des règles précises et logiques malgré leur variété. Or le temps où vivait Sésostris est par excellence le temps classique de la langue et de l'écriture égyptiennes, devenues beaucoup plus obscures dans des temps plus rapprochés de notre ère. Les textes qui ont servi de matière à la présente étude sont donc au-dessus de toute contestation.

M. de Rougé avait rapidement exposé, il y a quelques années, les traits principaux de l'histoire générale de l'Égypte, puis étudié devant son auditoire les résultats de ses recherches faites dans l'Égypte même (1863-4), en ce qui concerne les monuments antérieurs à la fin de la VI^e dynastie ; cette dernière étude a paru maintenant dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*¹. Dans les leçons historiques de 1865, il a, pendant le premier semestre, examiné les rares mais curieux monuments qui se rapportent à la domination des Pasteurs ; et, pendant le second², il a constaté combien

1. E. de Rougé, *Essai sur les Monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manéthon*, in-4°, Paris, 1868.

2. Voir le résumé des leçons professées pendant le second semestre de 1865, plus haut, p. 1-38 du présent volume.

est peu avancée la *chronologie* de l'histoire égyptienne, puisqu'elle n'atteint une précision comparable à celle des histoires européennes qu'à partir des premières années du *septième siècle* avant notre ère, une approximation à peu près satisfaisante qu'à partir du *dixième*, et qu'on ne peut trouver *même une vague approximation* si l'on remonte au delà de l'expulsion des Pasteurs. Les listes de noms et de chiffres extraites de Manéthon, prêtre égyptien du temps des Ptolémée, ont été si défigurées par les copistes, qu'elles ne s'accordent ni entre elles ni avec les monuments originaux. Les dynasties simultanées y sont quelquefois presque impossibles à reconnaître, et la somme totale des années à laquelle Manéthon s'était arrêté, dans le système qu'il s'était fait sur la chronologie de son pays, est inférieure d'une *quinzaine de siècles* au total que l'on obtiendrait aujourd'hui en additionnant les chiffres de ces dynasties, tels que les donnent les textes byzantins¹. Enfin, en 1867, après trois semestres donnés à des leçons de grammaire et de textes, le professeur a commencé l'étude spéciale et circonstanciée du règne de Ramsès II, celui que les Grecs, altérant, comme nous le verrons bientôt, une désignation nationale, ont appelé Sésostris ou Sésosis.

II

L'aïeul et le père de Sésostris

Ce prince appartient à la XIX^e dynastie, la seconde de ce qu'on appelle le *nouvel empire*, c'est-à-dire de l'Égypte

1. Il s'agit, dans tout ceci, de chronologie *absolue*; car la chronologie *relative*, c'est-à-dire la distance entre deux événements, peut souvent être déterminée, et leur antériorité respective peut l'être presque toujours. Cette contradiction apparente s'explique aisément, quand on sait que les Égyptiens n'avaient pas d'ère fixe et qu'ils dataient chaque fait

indépendante après l'expulsion des Pasteurs. Les origines de cette famille sont difficiles à discerner, bien qu'elle ait, presque dès les premiers jours de son avènement au trône, acquis un très vif éclat. Avant d'aborder l'histoire de Ramsès lui-même, M. de Rougé a rappelé en peu de mots les règnes de son aïeul et de son père, Ramsès I^{er} et Sêti I^{er}¹, faisant observer d'ailleurs que la série de cette XIX^e dynastie a été fort mal exposée dans les extraits de Manéthon et spécialement dans celui qu'a fait Josèphe; l'un des rois même y fait double emploi. Les troubles qui marquèrent la fin de la dynastie précédente ont contribué, ce semble, à introduire cette confusion. Nous ne savons pas même avec certitude quel règne a précédé celui de Ramsès I^{er}: M. Lepsius pense que c'est Horus, auteur d'un pylône trouvé à Karnak et construit avec des matériaux provenant, au moins en partie, de monuments de ses compétiteurs, mais on ne sait bien ni d'où venait ce premier Ramsès, ni ce qui amena son avènement. La XIX^e dynastie est appelée Thébaine, et Thèbes fut certainement le siège de sa puissance, mais rien ne prouve qu'elle appartint primitivement à ce pays; la stèle dite de l'an 400 et trouvée dans la Basse Égypte a même donné lieu de penser que Ramsès II se reconnaissait dans ce pays des relations d'origine. Peut-être Ramsès I^{er} avait-il épousé l'héritière de l'un des derniers rois.

Un monument du Musée de Paris² fait connaître une expédition de Ramsès I^{er} en Éthiopie. Ce règne fut très court, mais celui de Sêti I^{er} tient une place considérable

ou chaque monument d'une année comptée à partir de l'avènement du prince alors régnant. Quant aux dates à conclure de monuments astronomiques, aucune n'est antérieure à la fin du XIII^e siècle avant l'ère chrétienne.

1. Celui que Champollion avait appelé Ménéphthah, à cause de son prénom, ne sachant pas comment on prononçait le nom du dieu Set.

2. Stèle rapportée par Champollion de Wadi-Halfa.

dans les annales de l'Égypte; ce prince a réellement fondé la grandeur de sa dynastie. Dès la première année de son règne, on le voit combattre les Bédouins Schasou ou Schos, qui sont poursuivis depuis la frontière de Tsar, vers le canal de l'isthme, jusqu'au pays de Canaan, Pe-Kanaana; à partir de cette campagne, les Schos ne figurent plus dans l'histoire comme un peuple tant soit peu puissant.

Les campagnes de Sêti I^{er} ont d'ailleurs le même théâtre que celles de plusieurs rois belliqueux de la XVIII^e dynastie. D'après le monument de Bak-en-Khonsou, déchiffré par M. Devéria, on ne peut lui attribuer moins de vingt années de règne, mais M. de Rougé ne croit pas devoir lui accorder les cinquante-neuf ans portés sur les listes de Manéthon. En effet, Ramsès II était né, nous le savons aujourd'hui, lors du couronnement de son père, et lui-même est parvenu jusqu'à la *soixante-septième* année de son règne, ainsi que le constate une inscription de ce temps-là. Sans doute, les centenaires n'étaient pas chose inouïe en Égypte; mais, si Ramsès eût atteint cet âge, le fait eût été mentionné probablement dans quelque une des innombrables inscriptions qui nous sont restées de cette époque. Sêti a laissé dans son tombeau et dans la salle hypostyle de Karnak de magnifiques monuments de son règne. Il avait établi des garnisons dans plusieurs villes de Syrie et traité avec le chef des Khétas, alors puissants dans ce pays. Nous verrons bientôt, en parlant de Ramsès II lui-même, quelle invasion Sêti eut à repousser au nord de ses États.

III

Noms de Sésostris. — Synchronisme

Le nom de *Ramsès*, ainsi écrit par Tacite ¹, mais que l'on

1. A l'occasion du voyage de Germanicus en Égypte, *Ann.*, II, 60.

aurait dû plutôt écrire *Ra-messes* ou *Ra-messou*, enfant du soleil, est réellement l'étymologie de l'appellation Sésostris, quelque différent qu'il en paraisse et qu'il en soit. *Ses*, *Sesou*, *Sestesou* sont, en effet, des diminutifs familiers de *Messes*; on trouve sur un monument de Vienne l'orthographe *Sesu* comme variante du nom d'un capitaine égyptien qui vivait dans le même temps et qui s'appelait Ramsès-Méiamon (ou Meriamon), comme son maître¹. *Sesu*, c'est bien le Sesoosis de Diodore, et l'orthographe Sésostris, adoptée par Hérodote, correspond à la variante *Sesu-Ra*, que l'on trouve également dans les textes originaux, *Ra* étant le nom du soleil divinisé, appliqué comme dénomination d'honneur à tous les rois d'Égypte. *Pe-Ra* ou *Phe-Ra*, le soleil, est la forme originaire du titre de Pharaon². Nous verrons bientôt quel était le prénom royal de Ramsès II.

M. de Rougé pense depuis longtemps que ce prince est le Pharaon sous lequel eut lieu la grande persécution dirigée contre les Hébreux. Il fait reposer sa conviction sur la longueur de ce règne et sur la certitude, aujourd'hui si bien établie par les inscriptions, que le nom et le surnom de ce prince, *Ramsès-Méiamon*, furent donnés à une ville dont il fut sans doute considéré comme le fondateur; or, Ramsès est le nom de l'une des villes dont la construction fut imposée aux Israélites opprimés. Cette année encore, le savant professeur a répété à son auditoire que sa persuasion n'est pas ébranlée par les arguments qui lui ont été opposés. Ajoutons que M. Brugsch l'adopte aussi dans son *Histoire d'Égypte*³, ainsi que M. Chabas dans ses *Mélanges égyptologiques*⁴. Cependant M. Brugsch lui-même, au même en-

1. Voir t. IV de ces *Œuvres Diverses*. — G. M.

2. Ceci est de Robiou : Rougé rapportait Pharaon à , ainsi qu'on le voit au t. I de ces *Œuvres Diverses*.

3. Brugsch, *Histoire d'Égypte*, p. 156.

4. 1^{re} série, p. 43, 47-50; 2^e série, p. 116-130, 144-145. Mais le premier de ces recueils (p. 52-53) nous signale quelques Hébreux demeurés en

droit de son volume, identifie Pithom, autre ville bâtie par les Hébreux, à une cité qui existait déjà sous Sétî I^{er}, et, quant à celle de Ramsès, outre que ce nom est déjà indiqué dans l'histoire de Joseph comme nom géographique appartenant à la basse Égypte, nous avons, dans un monument contemporain, le poème de Pentaour, qui nous fournira tant de faits historiques, la preuve positive que cette ville existait dès les premières années de Ramsès II ; il est donc probable qu'il se borna à l'embellir ou à l'agrandir.

Du reste, M. de Rougé ajoute que, même en adoptant son opinion sur l'identité proposée, la date de ce règne ne serait encore connue qu'avec une très large approximation. Il est persuadé, en effet, que le texte sacré n'a pas voulu fournir et ne fournit pas réellement les moyens d'établir une chronologie suivie et précise pour les temps antérieurs à la période des rois. Il croit défigurés par les copistes le chiffre 480, donné au troisième livre des Rois comme mesurant l'intervalle compris entre l'*Exode* et la construction du Temple. Il tire cette conclusion de la généalogie de David et de celle des grands prêtres, qui ne donnent qu'un nombre restreint de générations entre le temps de Moïse et l'avènement de David. Ici encore, cependant, on pourrait objecter que, dans la seconde partie de la généalogie du Sauveur, la génération représentée par Joas, génération que personne ne peut croire ignorée par l'évangéliste, est bien certainement omise, et que, par conséquent, le nombre donné par lui ne représente pas nécessairement une suite non interrompue. De plus, le livre des Juges contient, sur la durée comprise entre la conquête de la Terre-Promise et l'invasion des Ammonites, des textes² qui s'accordent

Égypte, dans un temps certainement postérieur à l'*Exode*. Ceux qu'a employés Ramsès pouvaient être dans le même cas.

1. Brugsch, *Histoire d'Égypte*, p. 129.

2. V. chap. x, 7-9 ; chap. xi, 26. J'ai discuté ce point dans mon *Histoire ancienne des peuples de l'Orient jusqu'au début des guerres*

beaucoup mieux avec la leçon des manuscrits sur l'époque de l'*Exode* qu'avec celle de 380 ans qu'on a proposé d'y substituer. Il est certain cependant qu'il reste de l'obscurité sur ce point, et, sans nous arrêter plus longtemps à cette question d'une importance secondaire pour l'histoire de l'Égypte, revenons aux documents égyptiens. Ils nous permettront du moins de placer le règne de Ramsès II dans un rapport assuré avec le règne précédent.

IV

*Distinction des cartouches de Ramsès II ; son enfance ;
il est associé au titre royal*

Ce rapport n'est pas celui de simple succession ; Ramsès II a été associé au trône de son père et par son père lui-même. Aujourd'hui, en effet, mais aujourd'hui seulement, nous connaissons les premières années de ce prince. Outre la *Stèle des mineurs d'or*, déjà publiée depuis plusieurs années, nous avons, sur cette matière, les nouveaux textes d'Abydos, dont M. Mariette a bien voulu mettre à la disposition du professeur les planches non encore publiées au moment où se faisaient ces leçons, mais déjà gravées d'après les dessins de M. Devéria, et plus correctes qu'aucune publication précédente. Si d'ailleurs ces textes faisaient partie de la grande collection de M. Brugsch, il n'en avait point donné l'interprétation ; ils n'étaient pas encore livrés aux études historiques.

Avant d'aborder le récit de ce règne, il y a lieu de résoudre une question qui a longtemps divisé les égyptologues, et qui est aujourd'hui tranchée précisément par les

médiqes, p. 49-50. Pour le synchronisme égyptien de l'*Exode*, que je reporte vers la fin de la XVIII^e dynastie, v. p. 113-114 du même volume et l'appendice.

détails que nous possédons sur les premières années de ce roi. On a contesté que Ramsès ait succédé immédiatement à Sêti I^{er}. On a cru qu'un frère aîné, nommé Ramsès comme lui, avait, pendant quelques années ou quelques mois, occupé avant lui le trône d'Égypte. Voici quelle a été l'origine de cette opinion.

Tout roi d'Égypte, surtout au temps qui nous occupe, avait, outre des titres plus ou moins variés, deux noms officiels. L'un était son nom propre, quelquefois avec addition de quelque épithète laudative, comme Ramsès-Méiamon ou Méri-Amon le Chéri d'Ammon ; l'autre était un surnom de règne, très fréquemment employé seul, à la place du nom lui-même, et pour Sésostris, c'était *Ra-user-Ma Sotep-en-Ra*, Soleil dominateur de justice, approuvé par le soleil. Comme les premiers cartouches¹ de ce prince ne contiennent pas l'addition Sotep-en-Ra, Champollion a cru qu'il s'agissait là d'un frère aîné, et il donnait à Sésostris le nom de Ramsès III. Les Anglais au contraire, Salt, Wilkinson, etc., qui commençaient à appliquer sur les lieux la découverte de Champollion, soutenaient l'identité des deux personnages, mais Champollion étant mort sans avoir eu le temps de combiner les résultats de son voyage en Égypte, n'a pas rétracté son opinion. Le cartouche complet se trouvait déjà dans des inscriptions datées des première, deuxième et troisième années de Ramsès-Mériamon ; il l'a donc porté dès le commencement de son règne proprement dit, mais on a tout lieu de croire que le cartouche incomplet se rapporte au temps où il fut associé au trône. L'histoire de sa première jeunesse nous montrera qu'il n'y a pas de place pour un règne intermédiaire et qu'il faut abandonner toute pensée de retour à cette opinion.

La principale inscription proprement relative à l'enfance

1. Le cartouche est le cadre allongé, arrondi aux extrémités, qui enferme les noms des rois dans l'écriture hiéroglyphique.

de Ramsès II est celle dite des *Mineurs d'or* de Kouban, traduite d'abord par M. Birch et par M. Lenormant, et plus tard, en 1862, par M. Chabas. L'importance historique en est grande, malgré la plate phraséologie sous laquelle les faits sont comme ensevelis, ou plutôt celle-ci même est un fait de plus, un trait de mœurs acquis à l'histoire. « Au » sortir du sein maternel, dit ce texte, le roi reçut une forme » pleine des forces du roi (divin) Montu... C'est Horus et Set' » tout entiers. » Cette insistance sur le fait de la naissance du prince paraît à M. de Rougé un indice de la garantie qu'elle apportait à la durée de la nouvelle dynastie et de la joie qu'elle inspirait, pour ce motif, à ses partisans, d'autant plus que cet événement doit appartenir encore à la vie de Ramsès I^{er}, son fondateur.

Vient ensuite, dans le texte de Kouban, la mention d'une expédition en Éthiopie, la troisième année de Ramsès II. Le roi appelle l'inspecteur ou messenger royal afin qu'il fasse venir les chefs du pays; Ramsès veut les consulter. « Tu es semblable au Dieu-Soleil dans tout ce que tu fais, » disent ces derniers au début de cette singulière *délibération*; si tu adoptes un projet pendant la nuit, il s'exécutera dès le matin. Ce qui se fait passe par tes oreilles. Tu » ne cesses de délibérer des plans... Quand tu devins un » enfant, portant la tresse de cheveux², il ne fit pas un homme aux Dieux qui ne vint de ta main, pas une affaire » que tu ignorasses. Tu fus fait *réellement général d'armée*, » et tu étais un enfant accomplissant ses dix ans³. Si tu » dis à l'eau : Viens du rocher, l'eau céleste en jaillira. » L'objet de la délibération est de creuser une citerne ou plutôt un puits artésien analogue à ceux que les Français ont créés dans le Sahara algérien, depuis quelques années.

1. Horus, fils d'Osiris, Set, frère et adversaire de ce dernier.

2. Symbole de l'enfance ou de l'adolescence dans les hiéroglyphes.

3. Nous le voyons paraître dans les campagnes de Sétî I^{er}; avec lui est un frère aîné, qui, apparemment, mourut avant leur père.

Interrompons ici l'étude de ce monument, que nous retrouverons pour des faits un peu ultérieurs, et cherchons dans le grand texte d'Abydos ce que celui de Kouban ne dit pas d'une manière explicite, savoir, l'association de Ramsès au trône. Notons d'abord que le tableau qui couronne cette dernière stèle ne donne pas encore de barbe à Ramsès II, bien que son père y soit désigné comme déjà défunt; il l'a donc perdu tout jeune encore. Une autre particularité, intéressante à un autre titre, c'est que, dans ce long document, qui ne comprend pas moins de cent lignes d'hiéroglyphes, Sêti I^{er} n'est pas désigné une seule fois par son nom propre, mais toujours par l'un de ses surnoms : *Ra-men-ma*, soleil qui affermit la justice, ou *Meri-en-Phtah*, chéri du dieu Phtah. Cette bizarrerie apparente s'explique aisément par le lieu même où le texte se trouve gravé. Abydos était consacré à Osiris. Or, Sêti portait, sauf la voyelle finale, le nom de l'ennemi mortel d'Osiris, le dieu Set, que les Grecs ont appelé Typhon, sans doute d'après une épithète ou un synonyme égyptien. On eût regardé comme une injure envers le dieu d'Abydos d'inscrire dans son temple le nom ou l'emblème de son ennemi.

« Voici que l'an I^{er}, dit l'inscription, le Seigneur du » monde vint en roi pour rendre hommage à son père, » lorsque, l'an I^{er}, dans son voyage vers la Thébàide, il a » consacré les images de son père, le roi Ra-men-ma. Il a » dédié une de ses images à Thèbes et l'autre à Memphis, » dans les pylônes¹ qu'il leur construit. » Suivent, dans le discours des chefs, beaucoup d'autres faits encore, mais qui ne se rapportent point à l'enfance de Ramsès et que nous n'avons pas à examiner pour le moment.

Le roi répond aux chefs : « J'ai été élevé par Ra-men-ma, » le Seigneur universel. Il m'a donné le monde, pendant que

1. On appelle ainsi les massifs qui se trouvent à droite et à gauche de certaines entrées monumentales.

» j'étais dans le sein de ma mère. Je suis arrivé à la *dignité*
 » de *prince préféré*. J'ai été nommé héritier du trône de Seb¹.
 » Mon père fut couronné comme roi des peuple, et j'étais
 » comme enfant sur son sein². Il m'a dit : *Qu'il soit couronné*
 » *roi*, et que je voie ses mérites pendant que je vis encore. »
 Sêti le présente alors aux grands fonctionnaires de l'empire
 et le proclame général. Ramsès continue son récit : « Qu'il
 » place *l'uræus*³ sur son front, m'a-t-il dit pendant qu'il
 » était sur la terre. Il m'a mis dans la demeure des femmes
 » royales sous la conduite des favorites du palais. »

Ramsès était donc tout enfant alors ; il était encore entre les mains des femmes, suivant l'expression usitée dans les cours. Il est question aussi, dans ce passage, d'un corps d'amazones, de femmes portant la cuirasse, fait unique jusqu'ici dans l'histoire de la monarchie égyptienne ; peut-être avaient-elle été ramenées de l'Asie. Une petite lacune dans l'inscription ne permet pas de dire avec certitude quel rôle elles ont joué dans l'enfance de Ramsès ; néanmoins, un mot de la ligne suivante a fait penser à M. de Rougé qu'elles furent chargées de l'éducation du prince.

V

Règne commun de Sêti I^{er} et de son fils, preuves de la véritable attribution du premier cartouche

Les débuts du jeune Ramsès coïncident avec les dernières années de Sêti. Créé d'abord prince héréditaire, *Er-pa*, puis associé au trône, il prend part, nous le verrons, du vivant de son père, à des campagnes contre des peuples du nord par rapport à l'Égypte. M. de Rougé pense, ainsi que M. Ma-

1. Dieu tellurique, père d'Osiris.

2. On voit par là que Ramsès était né avant le couronnement de son père, et très probablement avant la mort de son aïeul.

3. Serpent royal dont l'effigie décorait la coiffure des rois d'Égypte.

riette, que le cartouche incomplet¹ correspond à cette période d'un double règne; mais il est certain, dans tous les cas, qu'il ne s'applique point à un frère de Ramsès, car il est des monuments où l'on emploie les deux formules pour désigner évidemment le même personnage. Les *Notices* imprimées de Champollion signalent entre autres celui de Kournah, élevé par Sêti I^{er} en l'honneur de Ramsès I^{er}, et terminé par Ramsès II en l'honneur de son aïeul et de son père. On y trouve un cartouche de transition, qui même admet plusieurs variantes, parce qu'il n'est pas complètement officiel, Ramsès ne régnant pas encore par lui-même. On connaît un troisième cartouche où le titre *Aat-Ra*, substance du soleil est joint à celui de *Ra-user-ma*. Comme ce cartouche alterne à Kournah avec celui de Sêti I^{er}, et que le groupe *Sotep-en-Ra* paraît au contraire là où Ramsès ordonne d'achever les travaux commencés par son père, on a présumé que *Ra-user-ma-Aat-Ra* est un prénom correspondant à une dernière époque du règne simultanée. On le trouve aussi à Silsilis, dans une inscription datée de sa première année, au 10 du mois d'épîphi; s'il n'était plus corégent, du moins n'était-il pas encore solennellement couronné, car on n'y voit pas encore l'addition *Sotep-en Ra*. Une fois que le véritable prénom de règne du roi Ramsès II, *Ra-user-ma Sotep-en-Ra*, a fait son apparition sur les monuments, c'est une formule consacrée, qui n'éprouvera plus de variation. C'était en effet le dieu Thot qui était cru dicter lui-même le prénom de règne, lors de la cérémonie du couronnement.

Un mot ici sur la chronologie de l'édifice de Kournah; elle n'est pas sans importance pour déterminer celle de ses fondateurs. La construction d'un temple égyptien commençait toujours par le sanctuaire. On élevait ensuite les petites salles qui l'entourent, puis une grande salle, souvent hypostyle, c'est-à-dire à colonnes intérieures, puis les murs des

1. Sans l'addition *Sotep-en-Ra*.

cours, les pylônes et les constructions extérieures. Il n'y a pas, il est vrai, de sanctuaire proprement dit dans un monument funèbre, tels que l'étaient le *Ramesséum* de Kournah et celui de Médinét-Habou'; mais il y était remplacé par un appartement intérieur. Ici, le roi Sêti, debout derrière Ammon, le grand dieu de Thèbes, porte le casque et tient la croix ansée, symbole de la vie. Son costume indique qu'il n'est pas encore défunt, ou, comme on disait en Égypte, *osirien*, c'est-à-dire absorbé dans l'empire ou plutôt dans la substance d'Osiris. Il est divinisé de son vivant; il reçoit les honneurs divins de la part du jeune Ramsès, désigné ici par son cartouche simple, sans l'addition *Sotep-en-Ra*. Ailleurs le même édifice nous montre le même Ramsès, encore désigné par ce cartouche, avec les traits de l'enfance le casque royal et l'uræus, conformément au texte d'Abydos cité plus haut; il est allaité par Maut, la grande déesse de Thèbe. Ailleurs encore, tout jeune, mais n'ayant plus la tresse pendante, il conserve le même cartouche; mais il n'achèvera l'édifice qu'avec le cartouche complet. La salle hypostyle de Karnak est aussi achevée par lui dans les mêmes conditions. Cet édifice nous représente, comme celui de Kournah, Sêti, non encore osirien, adoré par son fils, et le jeune prince allaité par une déesse. Mais ce qui est plus significatif encore pour le classement des prénoms de Ramsès II, c'est que, sur une autre paroi du même édifice, il est représenté avec le cartouche simple en adoration devant Sêti, déjà osirien, et par conséquent défunt. Ramsès est donc représenté alors dans les premiers jours de son règne, avant la cérémonie du couronnement, avant l'adoption du cartouche définitif et sacré; ce même cartouche incomplet paraît encore sur plusieurs colonnes de la même salle, et, pour répondre à toute interprétation de ces faits par

1. Ce sont deux quartiers de l'ancienne Thèbes, situés à l'ouest du Nil et prenant leurs noms de villages modernes; Karnak et Louqsor sont sur la rive droite.

l'hypothèse d'un règne éphémère, nous avons un argument sans réplique dans le tombeau de Ramsès II. On sait que chaque Pharaon commençait le sien dès le début de son règne, et le développement des travaux dans chacun de ces monuments funèbres, parfois immenses, est un moyen grossier de mesurer la longueur des règnes eux-mêmes, s'ils n'ont pas laissé de monuments datés de leurs dernières années. Ramsès II fit entamer la décoration de son sépulcre lorsqu'il n'était encore que roi associé. Or, dans la portion qui fut décorée la première, on trouve inscrit, sur quelques points, le cartouche que Champollion avait attribué au prétendu règne d'un frère aîné. Lui-même s'en aperçut dans son voyage en Égypte, aussi supprima-t-il dès lors le chiffre de Ramsès III donné par lui à Méiamon. Dans cette partie de son manuscrit il conserve constamment la formule égyptienne, sans numéro; malheureusement l'éditeur, croyant reproduire sa pensée, a rétabli les chiffres.

Il est certain d'ailleurs que Ramsès II n'était plus un enfant au commencement de son véritable règne. Il était marié, il était père, et il pouvait déjà prendre part à des événements importants. Le monument de Beit-el-Oually nous le montre faisant une expédition contre les nègres de Kousch, la Nubie. Deux fils de Ramsès figurent là sur des chars à la poursuite des nègres fugitifs, et leur père a encore le cartouche simple, bien que le cartouche complet se trouve ailleurs dans la même grotte sacrée.

VI

Les premières campagnes de Ramsès II

Cette expédition au midi, que renouvellent presque tous les rois d'Égypte au commencement de leur règne probablement par suite d'une tradition superstitieuse, ne paraît pas avoir été une véritable conquête. Rien ne prouve que la

plupart de ces campagnes en Nubie aient été autre chose que des enlèvements d'esclaves. Mais il en est tout autrement de la guerre contre les Tahennou, qui appartient également aux débuts du jeune prince.

Comme nous le verrons tout à l'heure par l'énumération des peuples qui y prennent part, cette guerre, retracée à Ibsamboul, à Beit-el-Oually, et sur la paroi nord de l'enceinte de Karnak, paraît se rattacher à l'histoire des grands mouvements de peuples qui eurent lieu vers cette époque, et auxquels l'histoire poétique des Grecs semble avoir fait allusion par les exploits de l'Hercule libyen et l'expédition de Persée en Libye. M. de Rougé fait observer aussi que, pour l'Asie occidentale, les événements dont nous parlons correspondent chronologiquement à ce que les Grecs ont appelé *domination des Arabes*. Dans la vallée de l'Euphrate le premier empire babylonien a succombé, et le second est en voie de formation; la puissance la plus considérable de l'Asie antérieure est tantôt l'empire des Routen, nom sous lequel un monument ptolémaïque désigne clairement les Syriens, tantôt la confédération présidée par le prince des Khétas, c'est-à-dire des Khittim de Josué en adoptant le pluriel hébraïque, quoiqu'ils n'occupent pas alors tout à fait la même contrée qu'au temps où les Hébreux entrèrent en Palestine. Les Arabes dont parlent ici les Grecs étaient donc probablement des chefs syriens, nomades quoique puissants, dont les habitudes, peu favorables à la production des monuments historiques, nous expliquent la stérilité des documents assyriens pour le temps qui correspond aux XVIII^e, XIX^e et XX^e dynasties dans l'histoire de l'Égypte.

Il paraît que la guerre contre les Tahennou fut antérieure à l'expédition contre les nègres, car le cartouche de Ramsès ne porte *jamais*, dans la première, l'addition *Sotep-en-Ra*. Les Tahennou, peuple de race caucasique, habitaient la côte libyenne de la Méditerranée, et non de l'Asie, comme on l'a imprimé par erreur dans les *Notices* de Cham-

pollion. L'illustre égyptologue, ignorant que ces peuples étaient au *nord-ouest* de l'Égypte, avait simplement reconnu, à côté de leur nom, la plante symbolique du nord, qui naturellement doit s'appliquer aussi à divers peuples asiatiques. Ramsès était accompagné, dans cette campagne, de sa chienne Anta-en-Nacht, Anta¹ dans sa victoire, comme nous le verrons accompagné d'un lion dans une campagne plus célèbre. Les tableaux publiés sur les planches des *Notices* relatives à cette guerre nous montrent les types de plusieurs tribus libyennes à barbe pointue, types qui se retrouvent exactement dans l'histoire figurée de Ramsès III. Quant aux Tahennou eux-mêmes, ils sont représentés avec un bonnet à gland, une longue tresse, la barbe longue et pointue, bien moins touffue que celle des Assyriens et ressemblant bien davantage au type tyrrhénien que nous font connaître les nécropoles de l'Étrurie. La tresse est peinte de couleur d'or, bien que les cheveux eux-mêmes soient de couleur noire, ce qui fait penser qu'elle était enfermée dans une bourse, comme chez nous au siècle dernier. Les Tahennou ont les yeux bleus.

Mais ce qui a pour nous bien plus d'intérêt, ce sont les noms de leurs auxiliaires. On y voit figurer les Schar-danas ou Sardes, compris dans une énumération des *peuples de la mer* avec les Schakalascch ou Sicules, les Turscha ou Tyrrhéniens, et les Achaiosch ou Grecs. Les Schardanas se retrouveront comme auxiliaires de Ramsès II dès la cinquième année de son règne, et sont dits expressément, par l'auteur du poème sur cette dernière campagne, *prisonniers de Sa Majesté*. Cette dénomination s'explique aisément par l'histoire de la guerre des Tahennou : prisonniers du jeune Ramsès lorsqu'il faisait ses premières armes, ces captifs à la brillante armure furent engagés dans ses troupes et le servirent en Syrie, peut-être pour le même motif qui

1. C'est le nom d'une déesse adorée avec le dieu syrien de la guerre.

les avait attirés en Égypte, la solde ou le butin, s'ils étaient des soldats de fortune et non des confédérés proprement dits, ce que nous n'avons présentement aucun moyen de savoir.

VII

Débuts de l'administration de Ramsès II. — Inscriptions d'Assouan et d'Abydos. — Textes religieux.

D'autres textes de la même époque nous entretiennent de faits plus pacifiques. A Silsilis, Ramsès fit alors exécuter des travaux considérables; une inscription de cette localité contenant un hymne au dieu Nil, est datée de la première année de ce règne, 10 Épiphi, et appartient encore, comme nous l'avons vu plus haut, à la période de transition entre le règne de Sêti et celui de Ramsès. La transition était terminée au 26 Épiphi de la deuxième année, quand fut tracée une inscription d'Assouan, appartenant à une série de textes intéressants, qui se déroule sur les rochers de Koulounosso, de Philæ à Assouan même. Ramsès y est qualifié de roi des neuf arcs¹, et l'inscription décrit, en style trop officiel, il est vrai, les résultats de ses premiers succès : « Vaillant comme le fils de Nut²..., » il a repoussé des millions d'hommes; ... il a ébranlé par » la terreur qu'il inspire les plaines, les rochers et les îles; la » joie est en Égypte parce qu'il la gouverne. Il a reculé les » frontières, il a vaincu les Asiatiques; les Tahennou ont » été frappés de terreur, les Asiatiques demandent à respirer » ses souffles; il a fait de l'Égypte le but de leur route³. » Leur cœur est plein de ses desseins; ils se reposent à la

1. Expression convenue pour désigner l'ensemble des peuples étrangers.

2. Déesse du Ciel, mère d'Osiris et de Set. C'est de ce dernier qu'il s'agit quand on parle de succès militaires.

3. Pour lui rendre hommage et lui apporter leurs tributs.

» lumière de son glaive et ils ne craignent pas les attaques
 » des autres peuples. Il a détruit les guerriers de la *Grande*
 » *Mer*¹; et le *pays du Nord* est pacifié dans tout son
 » contour. Roi vigilant, juste dans ses conseils..., les nations
 » viennent à lui avec leurs enfants pour obtenir les souffles
 » de la vie. »

La nouvelle inscription d'Abydos, dont nous avons vu les passages relatifs à l'enfance du roi, reprend à son tour l'histoire des premières années de son gouvernement. Ce morceau commence par mentionner un exemple de respect pour la mémoire de son père donné par Ramsès au commencement de son règne, exemple que lui-même fut loin, ce semble, de suivre toujours, car on voit remplacé par son propre nom celui de son père et de bon nombre d'autres rois sur des monuments publics.

Qu'on ne s'étonne pas de l'étendue de la citation qui va suivre ni des longueurs de son style. M. de Rougé tient à s'effacer autant que possible derrière les textes originaux, qui, à travers la basse et languissante élocution de leurs formes officielles et adulatrices, laissent voir tant de détails précieux pour l'histoire. Ces formules mêmes sont des traits de mœurs intéressants et curieux, et l'inscription, dans son ensemble, se résume en un tableau de la prospérité de l'Égypte par suite des victoires du roi. M. de Rougé a bien voulu mettre à ma disposition, pour le présent travail, le texte des parties de cette traduction que je n'avais pu recueillir à son cours. Il a fait de même pour la stèle de Kouban, et il m'a remis la traduction intégrale du bulletin sur la campagne de Syrie que l'on trouvera un peu plus loin.

« Voici que l'an I^{er}, dit le texte d'Abydos, le Seigneur

1. Nom de la Méditerranée chez les Égyptiens. Ce sont des allusions aux succès remportés, comme prélude de ce règne, sur cette confédération qui avait récemment attaqué l'Égypte.

» du monde vint en roi pour rendre hommage à son père,
 » lorsque, l'an I^{er}, dans son voyage vers la Thébaïde, il a
 » consacré les images de son père, le roi Ra-men-ma. — Il
 » a fait de nouveau consacrer le monument funéraire de
 » son père... Il a bâti des chambres dans son temple; c'est
 » ce qu'a fait le grand guerrier, le roi Mériamon, à son
 » père Osiris, le roi justifié¹. — Le 3 de Paophi, l'an I^{er},
 » le roi remonta le fleuve vers Ammon, à Thèbes... Les
 » dieux le gratifient de millions d'années!... Le roi revint
 » du midi; il descendit le fleuve vers la ville de la Vic-
 » toire, la ville de Ramsès, le grand vainqueur... Sa Majesté
 » entra pour voir son père... Il trouva les demeures funé-
 » raires du Toser des rois antiques et leurs tombeaux qui
 » étaient à Abydos, s'inclinant vers leur ruine. Depuis le
 » temps de leurs seigneurs qui sont au ciel, il ne s'était
 » pas trouvé un fils pieux qui réparât les monuments de
 » son père. Quant à la demeure funèbre de son père Ra-
 » men-ma, la façade et la partie postérieure en étaient en
 » construction quand il est entré au ciel. Les mâts n'étaient
 » pas élevés devant ses pylônes; ses colosses étaient par
 » terre; ils n'étaient pas placés. Quant au trésor royal, il
 » y avait un arriéré dans les revenus; il en était de même
 » des prêtres et du temple; on avait mis des impôts sur
 » ses champs, et leurs limites n'étaient pas fixées sur le sol.

» Le roi dit aux fonctionnaires : « Faites convoquer les
 » grands, les princes, les généraux et les chefs de travaux
 » tous ensemble, ainsi que les chefs de la maison des livres. »
 » Étant introduits devant Sa Majesté, leurs faces touchè-
 » rent la terre; ils frappèrent le sol dans leur allégresse,
 » puis ils levèrent les mains en s'adressant au roi. Ils exal-
 » tèrent les bienfaits de ce dieu bon en dépeignant ses

1. Les termes *Osiris* et *justifié*, ou *proclamant la justice*, sont, en
 quelque sorte, synonymes, dans les textes de l'ancienne Égypte, pour
 signifier *défunt*, comme on appelait *divi* les empereurs romains après
 leur mort.

» actions, et toutes les paroles qui sortaient de leur bouche
 » retraçaient les actions vraies du roi, seigneur des deux
 » pays¹. Ils se couchèrent sur le ventre devant le roi et
 » s'étendirent sur la terre, puis ils dirent : « Nous venons
 » devant toi, seigneur du ciel et de la terre, soleil vivant
 » du monde entier ! Seigneur des siècles, brillant de
 » lumière, soleil des humains ! Seigneur dès le commen-
 » cement, c'est toi qui produis Rannou (les moissons divi-
 » nisées); tu es Num qui donne la vie aux hommes...
 » Tu donnes aux narines le souffle qui vivifie les hommes
 » et les dieux... Rannou, la déesse des moissons, habite
 » la semelle de tes sandales². C'est toi qui fais les grands,
 » qui fortifies les petits; tes paroles enfantent toutes les
 » richesses. *Il* veille³ attentivement sur tous les hommes :
 » l'Égypte dort, protégée par sa vaillance. Valeureux
 » envers les barbares, il est venu et les a chassés. Le
 » pays cultivé est protégé par son glaive. Il aime la jus-
 » tice. Les deux régions sont gouvernées par ses lois; c'est
 » le maître des années, le grand vainqueur. Ses plans
 » guerriers ont réprimé les nations. C'est notre roi, notre
 » maître, notre soleil. Toum⁴ vit dans les paroles de sa
 » bouche. Nous voici prêts devant toi : ordonne, la vie
 » dépend de toi, ô Pharaon ! C'est *toi* qui donnes le souffle
 » vivifiant aux hommes. »

» Sa Majesté leur dit : « Je vous ai appelés pour un des-
 » sein qui est devant ma face ; j'ai vu les demeures funé-
 » raires de Toser et les tombeaux qui sont dans Abydos...
 » Le fils qui succède à son père ne répare point le monu-
 » ment de celui qui l'engendre... Or, j'ai dit dans mon
 » cœur : c'est une bonne action... Mon cœur s'est em-

1. Expression fort usitée pour désigner l'Égypte, haute et basse.

2. C'est à-dire : « Tes pas fertilisent les campagnes ».

3. Ce passage brusque du discours direct au discours indirect, ou *vice versa*, est choquant pour nous, mais familier à la langue égyptienne.

4. C'est un des noms du soleil divinisé.

» pressé d'honorer Méienptah, Sêti I^{er}. Je veux qu'on
 » dise à jamais que son fils a vivifié le nom paternel. Je
 » veux honorer mon père, ainsi qu'Osiris a été honoré par
 » son fils Horus pendant un temps considérable. Je ferai
 » les choses qu'il a faites et je rendrai à mon père les hon-
 » neurs qu'il a rendus. » Ici se place la gradation des hon-
 » neurs reçus par le jeune Ramsès du vivant de Sêti, énu-
 » mération reproduite plus haut, au § 4. Le roi continue :
 » J'ai ordonné d'enrichir son temple... Je l'ai agrandi en
 » renouvelant ses monuments, car je n'ai pas mis en
 » oubli sa demeure, d'après la faute ordinaire des enfants
 » qui ne reconnaissent pas leurs aïeux... Je suis un fils
 » honorant ses ancêtres; enfant généreux avec mon père
 » dans ma jeunesse, j'achève sa demeure depuis que je
 » suis maître des deux pays; je m'y repose. » Ici des
 » détails sur ces constructions.

» Les grands lui répondirent : « Tu es le soleil, ton corps
 » est son corps. Il n'est personne jusqu'à ce jour qui ait
 » imité le zèle d'Horus à l'égard de son père, si ce n'est
 » Ta Majesté. Depuis le temps du soleil¹, il y a eu des
 » rois couronnés; il n'y en a pas eu de semblable à toi. Il
 » ne s'en est pas trouvé un qui fût aussi pieux envers son
 » père. Chacun a travaillé pour son propre nom, si ce
 » n'est toi seul, avec Horus. Tel tu es, tel le fils d'Osiris,
 » car tu es un bon héritier comme lui; son règne, tu
 » l'accompliras; tes actes seront les actes d'un dieu. Méné-
 » phthah! son cœur se réjouit, son nom est ressuscité.
 » Sa galerie, tu l'as construite de nouveau pour y ins-
 » crire le nom de tous les rois qui sont au ciel. Ses chambres,
 » on les décore... Tu renouvelles les monuments du Toser...
 » Les yeux voient tes belles actions, en présence des dieux
 » et des hommes. — Dans le monde entier, au midi, en
 » commençant par les habitants de Chentnefer, au nord,

1. Depuis le règne mythique du soleil en Égypte.

» dans toute l'étendue de la mer, jusqu'aux extrémités du
» pays des Rutennou. Les places fortes appartiennent au
» roi; les villes sont bien pourvues d'habitants... Lorsque
» tu t'éveilles, on t'offre de l'encens, par ordre de ton père
» Toum. »

» Après que les grands eurent achevé ce discours devant
» leur seigneur, le roi donna ses ordres aux chefs des tra-
» vaux. Il distribua les soldats, les ouvriers qui gravaient
» d'après les livres... les sculpteurs et tous les ordres d'artis-
» tes pour construire le sanctuaire de son père, pour restau-
» rer ce qui était en mauvais état dans la région funéraire,
» dans la demeure faite par son père pour les ancêtres bien-
» heureux. Il avait déjà fait décorer son image dans la pre-
» mière année; les offrandes furent augmentées en son hon-
» neur; son temple fut approvisionné, et il l'enrichit. Il fixa
» les limites pour les domaines (donnés aux temples); il leur
» assigna des cultivateurs, des bestiaux; ses magasins regor-
» gèrent de blé... Quant aux temples d'Ounnefer (l'être
» bon, Osiris) il a su commencer à en dédier de nouveaux
» à Thèbes, à Héliopolis, à Memphis; ses statues ont été
» mises à leurs places dans toutes les stations. »

Un intérêt d'un autre genre s'attache au discours que le
roi adresse ensuite à son père; rien n'est plus propre à
faire comprendre les relations admises par les Égyptiens
entre les âmes divinisées et leurs descendants demeurés
sur la terre, ainsi que la condition générale de ces âmes
elles-mêmes. « Éveille-toi, dit Ramsès, et tourne ta face
» vers le ciel. Contemple le soleil, ô mon père Ménéphthah,
» toi qui es divinisé ! car je fais revivre ton nom ; je te
» rends hommage et je prends soin de ton temple... Tu repo-
» ses en paix dans le ciel inférieur, comme Osiris, et moi,
» j'apparais aux humains comme le soleil. Je suis sur le
» grand trône d'Atoum, comme Horus, fils d'Isis, vengeur
» de son père... Viens une seconde fois à la vie ! J'ouvre et
» je termine la demeure dans laquelle tu as désiré que ton

» image fût placée dans le Toser d'Abydos, à Thatha, pour
 » les siècles. »

On trouve ensuite des détails sur l'organisation du sacerdoce dans le langage du roi au sujet des établissements religieux qu'il a formés à Abydos. « J'ai réuni, dit-il, dans un seul ensemble tous les serviteurs, pour les mettre sous l'autorité de ton prophète, constituant ainsi tous les droits qui sont confiés à une même personne... J'ai enrichi ton trésor, le remplissant de toutes les choses désirables, que je t'ai données avec tes revenus. Je t'ai donné des vaisseaux pour t'amener sur la mer les parfums de la terre sacrée¹. J'ai établi le compte de tes domaines qui étaient désignés par la tradition... Je les ai pourvus de laboureurs et de cultivateurs, afin qu'ils produisent du blé pour tes offrandes... Je t'ai donné des troupeaux pour tes sacrifices, car tu es entré dans le ciel. J'ai rempli les sacerdoces de tes temples avec les premiers des hommes. Tu as pénétré parmi les étoiles, avec la lune. Tu reposes dans le ciel inférieur, tu es occupé, auprès d'Osiris Ounnefer, à conduire le soleil Atoum dans le ciel, sur le monde, comme les constellations au repos et les constellations qui s'altèrent. Tu te tiens debout sur la proue du navire des siècles ; quand le soleil luit au ciel, tu contemples sa splendeur. Tu l'accompagnes sur le monde, faisant partie de son escorte ; quand tu entres ensuite dans la demeure mystérieuse, en face de son seigneur, tes pas se précipitent dans le ciel inférieur et tu fraternises avec les dieux de l'enfer. »

Ce morceau se termine, comme on le voit, par une peinture de l'âme justifiée et divinisée qui forme un complément précieux des détails donnés un peu plus haut. Mais ce n'est point ici la fin de l'inscription d'Abydos : le texte se prolonge encore pendant plus de vingt colonnes.

1. Le Ta-Neter, avec lequel on communiquait par la mer Rouge.

Dans les dernières lignes, on trouve encore ces mots relatifs au même ordre d'objets, c'est-à-dire à la condition de l'âme de Sêti et à ses rapports avec son fils : « Oh ! » dis au soleil qu'il ajoute une longue vie à ton fils chéri '... » Qu'il favorise le bon fils qui s'attache à son père et prend » soin de son tombeau... Tu es dans le ciel inférieur et tu » l'emportes de beaucoup sur moi²... Le roi, qui affermit la » justice, le justifié, est un esprit parfait, comme Osiris. » Les mets symboliques, les offrandes funéraires étaient un des modes de cette communication entre le père élevé au rang des dieux et l'enfant qui visite son tombeau et qu'il protège. « Il tressaille de joie au récit des grandes actions » de son fils... Il m'a dit : Que ton cœur soit dans une » grande joie, ô mon fils chéri ! Horus t'a donné de longues » années de vie et une éternité sur le trône du Dieu des » vivants. Osiris a demandé pour toi la durée du ciel. Tu » luiras comme le soleil au matin. La vie pure dépend de » toi ; la justice et la joie appartiennent au Seigneur des » années. Ton corps est sain comme celui du soleil dans » le ciel ; la joie et le plaisir sont partout avec toi. »

VIII

Le puits de Kouban. — Ramsès divinisé

Un autre monument, relatif au commencement du règne

1. Dans un autre passage (*V. infra*), le roi défunt dit à son tour : « J'ai » dit à Osiris quand je suis arrivé auprès de lui : Multiplie pour mon » fils les jours de ton fils Horus. »

2. Sêti dit de son côté : « Tu as redoublé hommages sur hommages à » Osiris, dans ma demeure, dans la ville de Nifour (quartier d'Aby- » dos). Je suis *agrandi* par tout ce que tu as fait pour moi ; je suis » dans le commencement, dans le ciel infernal ; je suis divinisé... Je » suis heureux quand tu visites ma demeure : je suis mêlé avec les » dieux à la suite du navire du soleil. »

de Ramsès II et déjà cité à l'occasion de son enfance, c'est la stèle de Kouban, dite des *Mineurs d'or*, qui est datée de l'an III. La délibération sur les puits à ouvrir dans cette contrée se passe à Memphis, mais elle est la conséquence de l'un des voyages mentionnés dans l'inscription d'Abydos : tout le texte suppose une visite du roi dans le pays de Kouban. La stèle a été trouvée en face de Pselcis, probablement au lieu appelé Contra-Pselcis par les anciens, c'est-à-dire à droite du Nil, à une centaine de kilomètres au sud de Philæ. On y voit encore des traces considérables d'exploitations minières, qui ont duré jusqu'au temps des Romains; maintenant les filons paraissent très pauvres et l'on ne s'en occupe plus. On y voit aussi les restes, encore en bon état, d'une forteresse égyptienne, à bastions carrés, comme celle de Semnéh.

La stèle est aujourd'hui en France, à Uriage, où elle a été apportée en 1862 par M. le comte de Saint-Ferréol. La gravure en a été faite avec quelque négligence par l'artiste égyptien; aussi a-t-elle besoin, pour être bien comprise, d'être étudiée dans son ensemble. Il en existe au Louvre une excellente empreinte sur plâtre où l'on peut reviser le texte à loisir; il n'y a plus aujourd'hui qu'un ou deux passages dont le sens soit douteux.

Après la date et la longue énumération des qualités *officielles* de Ramsès, vient un second paragraphe, où, d'après l'usage, l'hierogrammate se donnait *librement* carrière pour broder sur les formules stéréotypées d'adoration monarchique. « Il y eut, dit-il, grande joie dans le » ciel au jour de sa naissance. Les dieux dirent : « Nous » l'avons engendré »; les déesses : « Il est issu de nous pour » accomplir le règne du soleil ». Ammon dit : « C'est moi qui » l'ai fait pour rétablir la justice à sa place. La terre est » tranquillisée; le ciel est content, les dieux sont satisfaits » de ses actions. Taureau valeureux dans Kousch la vile, » il a frappé les misérables du pays des nègres. Ses pieds

» ont écrasé les Anou¹, et sa corne s'est enfoncée au
 » milieu d'eux. Ses esprits se sont emparés de Khenti-
 » An-Nefer², et la terreur qu'il inspire a pénétré jusqu'à
 » Karou³. L'Or sort du rocher à son nom comme à celui
 » de Horus, seigneur de Bak.

Vient ensuite le récit qui est l'objet propre de la stèle.
 « Voici que Sa Majesté était à Memphis, occupée à re-
 » mercier les dieux, ses pères... Un de ces jours, il arriva
 » que le roi siégeait sur son trône d'or, paré du dia-
 » dème aux deux longues plumes; il donnait des ordres
 » pour le pays de l'or; il délibérait sur le dessein de creu-
 » ser des puits sur les chemins manquant d'eau. En effet,
 » il avait été dit qu'il y avait beaucoup d'or dans le pays
 » d'Akaïta; mais, comme la route manquait absolument
 » d'eau, un petit nombre de charroyeurs arrivait jusque-là.
 » Ceux qui allaient vers cette région mouraient pour la
 » plupart de soif avec les ânes qui leur appartenaient, ne
 » pouvant pas trouver le nécessaire pour leur boisson, soit
 » en montant, soit en descendant, avec l'eau des outres,
 » en sorte qu'on n'apportait plus d'or de ce pays.

» Le roi dit au chancelier qui était près de lui : « Con-
 » voque les grands qui sont présents, afin que le roi déli-
 » bère avec eux sur cette région : je veux m'en occuper ».
 » Étant introduits à l'instant devant le dieu bienfaisant,
 » leurs mains se levèrent vers lui; ils se prosternèrent de-
 » vant sa face gracieuse. On leur dit quelle était la nature
 » de cette région et qu'on allait délibérer sur elle et sur le
 » projet de creuser des puits sur la route. Ils dirent à Sa
 » Majesté : « Tu es comme le dieu Ra, dans tout ce que tu
 » fais; tous tes desirs s'effectuent. Si tu songes à un projet

1. Il existait plusieurs peuplades de ce nom en Nubie et en Arabie.

2. Vers la seconde cataracte.

3. Ce nom se retrouve aussi à Soleb comme terme des conquêtes de l'un des Aménophis; c'est peut-être Khartoum.

» pendant la nuit, au matin, il s'effectue rapidement.
 » Nous avons vu la multiplication de tes merveilles de-
 » puis que tu es couronné roi des deux régions; nous
 » n'avons pas ouï dire et nous n'avons pas vu qu'il y ait
 » eu de roi tel que toi. Tout ce qui sort de ta bouche est
 » comme la parole d'Horus. La mesure de toute parole
 » au milieu de tes lèvres est le régulateur exact du dieu
 » Thot. Quel est le chemin que tu ne connais pas ?
 » Qui donc est parfait comme toi ? »

Ici vient le passage transcrit plus haut et qui concerne l'enfance du roi. Les chefs continuent : « Si tu dis à l'eau :
 » viens sur le rocher, l'eau céleste sortira rapidement à
 » ta parole, car tu es le soleil en personne... Dieu réside
 » sur tes lèvres... Ton cœur a été formé sur le modèle
 » de Phtha, le créateur des œuvres... » C'est ainsi qu'on
 » parla de la région d'Akaïta. » — On en parla peu, il
 faut en convenir, si le procès-verbal de ce conseil d'État
 est fidèle, et le texte officiel, ou prétendu tel, de la
 séance donne une très pauvre idée de ses délibérations,
 mais il convient d'ajouter qu'on en vint au fait et que
 l'administration de Ramsès s'est affirmée par des résul-
 tats : il y a donc lieu de penser que la délibération sur
 les voies et moyens fut beaucoup plus sérieuse que ne
 l'indique ce *compte rendu* public.

Le prince de Kousch la vile dit à Sa Majesté au su-
 jet de son pays : « Kousch est dans cette disette d'eau
 » depuis le temps du dieu Ra¹, et on y meurt de soif.
 » Chaque roi a voulu autrefois y creuser des puits, mais
 » ils n'ont pas réussi. Le roi Ra-men-ma, Sêti I^{er}, a
 » fait la même chose; il a fait creuser un puits de 120
 » coudées de profondeur, en son temps; mais ce puits a
 » été abandonné en chemin, et il n'en est pas sorti d'eau.
 » Si tu veux dire à ton père, le Nil, père des dieux : « Fais

1. C'est-à-dire depuis le règne mythique du soleil en Égypte.

» venir l'eau sur le rocher », il agira d'après tes paroles¹ et
» en rapport avec toutes les dépenses que nous verrons
» s'exécuter devant nous, avant que tes paroles soient en-
» tendues. Car tes pères les dieux t'aiment plus qu'aucun
» autre dieu qui ait existé depuis le dieu Ra. »

« Le roi dit aux grands : « Dites-vous en vérité tout
» cela ? On n'a pas creusé de puits dans cette contrée
» depuis le temps de Ra ? Ainsi que vous le dites, j'y creu-
» serai un puits pour donner de l'eau chaque jour. » Le
reste de la stèle est fruste ; on y reconnaît encore ce-
pendant l'exposé d'un certain nombre de faits, et on voit
que c'est un récit sommaire des résultats obtenus. L'eau
vint à la citerne, ce qu'on n'avait vu sous aucun des rois
antérieurs². Suivant un rapport mentionné par le monu-
ment, elle s'y éleva jusqu'à la hauteur de douze cou-
dées, et aussi, à ce qu'il paraît, à quatre coudées dans un
second puits. « *L'eau du ciel avait obéi à l'ordre du Pha-*
» *raon.* »

Si nous avons vu, dans l'inscription d'Abydos, l'apo-
théose de Sêti défunt, l'idée de l'apothéose du roi vivant est
visible dans cette inscription. Mais ce n'est pas tout : cette
confusion de la nature de l'homme avec la nature divine,
qui tient à tout l'ensemble de la religion égyptienne, telle
qu'elle se montre dans son dernier développement, se ma-
nifeste d'une façon plus frappante encore par les représen-
tations étranges que nous offrent certains monuments. L'in-
fatuation produite par le système d'adulation dont nous

1. Si le Nil, père des dieux, ne s'entend pas ici du Nil céleste, de l'élément cosmogonique de l'eau, il faut entendre que les Égyptiens connaissaient le principe d'hydrostatique sur lequel repose l'usage des puits artésiens, et avaient l'intention de l'appliquer au cas présent, pensant que c'était l'eau du Nil qui, pénétrant sous le désert par des routes cachées, allait être atteinte par les travaux du puits.

2. Le résultat semblable, obtenu par Sêti I^{er}, se rapporte à la localité de Radésiéh.

venons de voir de si monstrueux exemples eut son effet naturel et se manifesta par des actes de vertige. Dès les premières années de son règne, on voit Ramsès, tantôt formant un quatrième personnage divin avec les dieux d'une triade locale, tantôt *substitué* à l'un de ceux qui la composent. Et qui rend hommage à cette nouvelle divinité ? Ramsès lui-même, Ramsès dédoublé, donnant à ses sujets l'exemple de l'adorer de son vivant dans un second *moi*, un second Ramsès, qui est encore lui-même et qui est admis au rang des dieux. Le Ramsès vivant est une émanation d'un Ramsès divin, ou, si l'on recule devant l'interprétation littérale d'un pareil délire, celui-ci est un génie divin, animant la personne royale, comme les férouers des Perses, auxquels on a comparé cette image, animaient, inspiraient chaque être vivant, dont ils étaient le type immortel.

IX

Campagne de Syrie

La guerre allait se rallumer contre les ennemis du dehors, et, comme au temps de Toutmès III, comme au temps de Sêti I^{er}, la Syrie allait en être le principal théâtre; seulement c'était le peuple des Routennou qui avait été, dans ce pays, l'adversaire de l'Égypte sous la XVIII^e dynastie, tandis que la XIX^e luttait contre une confédération dirigée par le peuple belliqueux des Khétas. Ceux-ci avaient conclu un traité de paix, et, à ce qu'il paraît, d'alliance, sur le pied d'égalité, avec le père de Ramsès II, mais les hostilités furent reprises, pour un motif que l'on ignore, et, dans la cinquième année de son règne, Ramsès entreprit en personne une expédition qui est restée son titre de gloire le mieux connu. C'est cette campagne surtout que les récits contemporains nous ex-

posent avec détail, et, quelque déclamatoires que soient les narrations officielles, elles font comprendre clairement à un lecteur attentif, qui a soin de les comparer entre elles, les principales opérations de cette campagne. Peut-être même l'exagération poétique ne dépasse-t-elle pas de beaucoup, sous la plume d'un lauréat de cour, la transformation hyperbolique à laquelle, de la meilleure foi du monde, Boileau a soumis une opération militaire très moderne, le fameux passage du Rhin.

Les documents relatifs à la campagne de Syrie sont d'ailleurs de plus d'une sorte. Outre le poème de Pentaour, dont on possède un manuscrit incomplet et dont on a retrouvé deux exemplaires sculptés à Louqsor et à Karnak, outre ce que M. de Rougé appelle le Bulletin de la bataille et dont on a trois exemplaires sur pierre à Louqsor, au Ramesséum et à Ibsamboul, les ruines de Thèbes ont conservé des représentations figurées de ces événements.

Les rois d'Égypte avaient gardé sur la Syrie méridionale une autorité réelle. Des garnisons y étaient établies pour surveiller les mouvements d'un peuple toujours suspect ; aussi ne voit-on point que l'armée égyptienne ait eu à livrer des combats en deçà du Liban. Le défilé de Mageddo, près duquel Toutmès III avait livré une bataille, ne figure pas dans l'histoire de la campagne dont il est ici question. Peut-être l'armée égyptienne prit-elle une route différente, mais enfin aucun passage des montagnes n'avait été, ce semble, occupé par l'ennemi, et, comme aujourd'hui encore ils présentent une extrême facilité pour la défense, il y a lieu de croire que des troupes égyptiennes y avaient conservé, durant la paix, les positions les plus importantes. Cependant la surveillance n'avait pas été bien active, car le prince des Khétas avait eu le temps de rassembler des forces considérables avant que Ramsès en fût prévenu et pût se mettre en mesure de comprimer ce mouvement, qui, dans les idées traditionnelles des Égyptiens, devait être assimilé

à une révolte. A la cour des Pharaons on avait l'habitude de considérer plus ou moins comme sujets ou tributaires tous les peuples qui se trouvaient en relation avec l'Égypte, et l'on peut dire en général des despotes orientaux ce que Montesquieu a dit des Romains « que c'était assez d'avoir » ouï parler d'eux pour devoir leur être soumis ». Dans le récit de la guerre, le style égyptien veut qu'on ne dise point *les Khétas*, mais *les vils Khétas*.

Le bulletin de la bataille, le poème de Pentaour et les légendes des tableaux sculptés nous fournissent quelques détails sur la composition de l'armée de Ramsès. Différents corps de troupes portaient les noms de plusieurs des grands dieux de l'Égypte : peut-être étaient-ce des légions fournies par les domaines de leurs temples ou entretenues par les subsides qu'ils fournissaient. Outre les légions d'Ammon, de Phthah, de Phra et de Soutech, qu'on trouve ailleurs, un texte d'Ibsamboul mentionne celle de Mont. On voit aussi, dans les tableaux, des corps d'auxiliaires portant des costumes différents du costume égyptien, spécialement ces Schardanas, à la brillante tenue, qui forment un bataillon de gardes et qui plus tard servirent même l'Égypte contre d'autres Schardanas. Quant aux *Neharou*, ce n'est point, comme on l'avait cru, un peuple distinct, ce sont de jeunes soldats, des conscrits ; cette racine est identique au mot hébreu, *jeune*, et on ne voit jamais des *Neharou* figurer parmi les ennemis de l'Égypte. On pourrait se demander s'ils ne sont pas ces jeunes gens, nés le même jour que Sésostris et élevés pour lui former une sorte de garde d'honneur, d'après le récit recueilli par les Grecs ; mais ils figurent aussi dans une inscription de Ménéphtah, et leur nom est opposé à celui de *vieux soldats*.

A Ibsamboul et au Ramesséum est sculptée aussi une représentation du camp royal. Ces deux monuments ne font pas double emploi ; l'un est plus étendu et l'autre est mieux conservé. La tente royale s'y reconnaît aisé-

ment, et l'on dresse autour d'elle les différents quartiers; les bêtes de somme ont déjà reçu leur nourriture, une ligne de boucliers est formée comme pour la défense du camp. D'un côté, tout paraît paisible, mais, sur un autre point, la légion d'Ammon, qui était auprès du roi, paraît surprise par une attaque subite que repoussent les *Ncharouna* ou *Ncharou*; une des planches de la *Notice* d'Ibsamboul nous fait de plus connaître ce fait, que les jeunes princes prirent part à ce combat¹. On voit ensuite l'armée en marche dans le pays des Amaor, les Amorrhéens, qui habitaient alors la région du Liban. Le pays de Zahi, aussi nommé dans ces documents, doit être cherché au pied des monts, du côté de la Palestine. Le mot *Kati*, que nous trouvons dans le texte du bulletin, paraît représenter la Syrie et une partie de l'Asie Mineure. Chalbon, c'est Alep.

Les récits de cette campagne n'ont pas seulement pour avantage de nous transmettre sur l'état de l'Asie occidentale, vers le XV^e siècle avant notre ère, des notions de toute espèce, qui seront étudiées dans la suite de ces leçons; mais l'un d'eux, le poème de Pentaour, est la production littéraire la plus remarquable qu'on ait trouvée jusqu'ici parmi les monuments de l'ancienne Égypte. Une première traduction en a été publiée en 1856 par M. de Rougé²; mais il n'en possédait alors que le texte du manuscrit Sallier, tronqué au commencement et rempli

1. Il est ainsi décrit dans une des légendes : « La légion d'Ammon, » dans laquelle était le Pharaon, n'avait pas fini de poser son camp : » la légion de Phra et la légion de Phthah étaient (encore) en marche. » Les *Ncharouna* vainquirent les forces du chef misérable des Khétas, » qui avaient pénétré dans le camp de Sa Majesté, et ils n'en laissèrent pas échapper un seul. Leur cœur était plein de la vaillance » que leur avait inspirée le Pharaon, qui était derrière eux comme un » bloc. »

2. Cf. t. III, p. 351-368 de ces *Œuvres diverses*.

de fautes considérables. Depuis, les copies monumentales, complétées l'une par l'autre, et un fragment de papyrus compris dans la collection Raifet lui ont permis de restituer à peu près en entier le commencement du poème, et même d'en rectifier les fausses leçons, les textes gravés étant incomparablement supérieurs au texte manuscrit.

Je donnerai ici en entier la traduction du *Bulletin*, telle que M. de Rougé a bien voulu me la communiquer pour la *Revue*; mais je compléterai le récit au moyen de sa traduction *actuelle* du poème, qui ne fournit pas seulement des détails plus étendus sur la confédération asiatique, mais permet de se faire une idée du style poétique tel qu'on le poursuivait en Égypte six siècles avant Homère. On y trouvera, comme M. de Rougé le fait observer lui-même : « l'élévation des idées, le tour vif et poétique du » récit et des discours que le scribe égyptien a insérés, par » un procédé tout à fait homérique, au milieu de la bataille. » Enfin j'aurai soin d'indiquer les représentations figurées¹ qui peuvent confirmer ou éclaircir les détails de cette curieuse narration.

Le début du poème contient un éloge plus que pindarique de Ramsès, tandis que le *Bulletin* entre simplement en matière. Voici les passages les plus curieux de ce début : « Le jeune roi a manifesté son bras... Sa vaillance est » celle de Mont²; (il a conduit ses armées) jusqu'à des » régions inconnues. Quand il accepte le combat c'est une » muraille de pierre, et le bouclier (de ses soldats) au jour » de la bataille... Son cœur est assuré; tel qu'un taureau » qui se précipite sur des oies, (il repousse) le monde entier. » (Les ennemis) ne connaissent plus leur grand nombre » devant lui, et les centaines de mille faiblissent à sa vue.

1. V. surtout pl. XVIII-XXXIII de la *Notice* d'Ibsamboul, dans Champollion; le n° xvii *bis* est une planche de rappel.

2. Le dieu des combats.

» Seigneur des terreurs et des rugissements, son cœur est
 » le plus grand du monde entier... (Il est apparu) comme
 » un lion furieux dans la vallée des troupeaux... Son cœur
 » est comme un roc de la mine du ciel¹. »

Pentaour raconte en peu de mots l'entrée en campagne, et nous montre le roi faisant avancer vers les *rebelles* épouvantés ses troupes d'infanterie et de cavalerie², y compris ses prisonniers, les Schardana ou Sardes, de la frontière d'Égypte et par une ville de Ramsès en Syrie, jusqu'au pays de Kadesch. C'est là que le bulletin monumental prend la narration, c'est là aussi que se raccorde la nouvelle page du papyrus expliquée dans l'hiver de 1867 par M. de Rougé. Il fait observer ici qu'entre le départ d'Égypte et la bataille de Kadesch, il s'était écoulé juste un mois.

« L'an V, le neuvième jour du mois d'Épiphi, sous le
 » gouvernement du roi de la Haute et de la Basse Égypte...,
 » Ramsès Méiamon, doué d'une vie éternelle, Sa Majesté
 » était au pays de Zahi, dans sa seconde campagne. Une
 » bonne garde était faite aux tentes du roi, dans la région
 » au midi de la ville de Kadesch. Sa Majesté apparut
 » comme le soleil levant et se revêtit des ornements du
 » dieu Mont³. Le roi s'étant avancé vers le sud de la ville
 » de Schabatoun, deux Schasou ou Arabes vinrent lui dire :
 » Nos frères, qui sont les chefs des tribus réunies avec le vil
 » chef des Khétas, nous envoient dire à Sa Majesté : « Nous
 » voulons servir le Pharaon. Nous quittons le vil chef de
 » Kliéta; il est dans le pays de Chelbon (Alep), au nord
 » de Tounep; par crainte du Pharaon, il a rétrogradé
 » rapidement. »

» Mais les paroles dites à Sa Majesté par ces Schasou

1. Fer ou cristal? (Note de M. de Rougé.)

2. C'est-à-dire les chars de guerre : il n'y avait pas alors d'autre cavalerie égyptienne.

3. Le dieu des combats.

» étaient pleines de perfidie, et le vil chef de Khéta les
 » avait envoyés pour explorer la position de Sa Majesté et
 » afin que l'armée du roi ne fût pas préparée pour combattre
 » le Khéta. Car ce vil prince était venu avec tous les princes
 » des nations, leurs soldats et leurs cavaliers, dont il
 » avait réuni les forces. »

Ces forces sont plusieurs fois énumérées par Pentaour ; elles comprenaient les peuples de différentes régions non seulement de la Syrie et de la Phénicie, mais de la Mésopotamie et de l'Asie Mineure. Une étude très intéressante de géographie comparée est suggérée par ces passages. « Le vil chef de Khéta... n'avait pas laissé, continue
 » Pentaour, un seul peuple sans l'entraîner sur sa route ;
 » leurs princes étaient avec lui, chacun avec ses soldats
 » et ses chars ; leur nombre était immense ; jamais il n'en
 » avait existé de semblable ; ils couvraient les montagnes
 » et les vallées comme des sauterelles par leur multitude.
 » Il n'avait laissé ni argent ni or dans la contrée ; il
 » l'avait dépouillée de tout pour en combler les peuples qui
 » l'accompagnaient à la guerre. »

Ici commence une courte exposition où le poète l'emporte en précision technique sur le simple narrateur ; lui seul, en effet, nous fait connaître la disposition des différents corps de l'armée au moment où va s'engager l'action. Après avoir dit, comme le *Bulletin* lui-même, que l'ennemi s'était placé derrière la ville de Kadesch, Pentaour nous montre le roi marchant sans défiance en avant de ses troupes, avec ses serviteurs, suivi à quelque distance par la légion d'Ammon, puis par celles de Phra, de Phthah et de Soutech, dont la première venait de traverser la vallée de l'Oronte, au sud de la ville de Schabatoun. Les planches de Champollion, copiées sur les sculptures antiques, nous représentent en effet le fleuve comme guéable en cet endroit. Kadesch est dans une espèce d'île formée d'un côté par le fleuve et de l'autre

par un canal ou fossé ; les tours en sont garnies de soldats, et le gros de l'armée ennemie est rangé en bataille derrière la ville.

Le *Bulletin* reprend : « Ils se tenaient cachés derrière » Kadesch la pernicieuse, et le roi n'en sut rien par leurs » paroles. Il s'avança vers le nord-ouest de Kadesch (légère » lacune). Comme le roi se reposait sur son siège d'or, » des éclaireurs au service de Sa Majesté ramenèrent deux » espions du vil chef de Khéta¹. Ayant été amenés devant » le roi, Sa Majesté leur dit : « Qui êtes-vous ? — Le vil » chef de Khéta nous a envoyés pour voir où se trouvait » Sa Majesté. » — Le roi leur dit : « Où est-il ? Est-ce » bien le chef de Khéta ? car je viens d'entendre dire qu'il » est au pays de Chelbu. » — Ils répondirent : « Certaine- » ment, le vil chef de Khéta est là, ainsi que les peuples » nombreux qui se sont réunis à lui avec leurs forces » venues de toutes les régions qui avoisinent le pays de » Khéta, le pays de Naharain (Mésopotamie) et le Kati » (Syrie) tout entier. Ils ont préparé leurs soldats et leurs » cavaliers, avec toutes leurs armes. Ils sont plus nombreux » que les sables des champs ; ils se tiennent préparés au » combat derrière Kadesch la pernicieuse². »

» Le roi fit convoquer les chefs pour leur faire en- » tendre les paroles des deux espions du prince de Khéta, » qui étaient là présents. Le roi leur dit : « Vous voyez » la prudence des chefs des populations et des gouver- » neurs des provinces dans lesquelles se trouve le Pha- » raon. Ils ont constamment dit chaque jour que le vil » chef de Khéta était au pays de Chelbu et qu'il s'était » enfui devant Sa Majesté, lorsqu'il eut entendu dire » qu'elle arrivait. C'est ainsi qu'ils parlaient chaque jour

1. L'épisode de ces espions ne se trouve pas dans le poème, mais on le retrouve sur un des tableaux avec la légende explicative.

2. Le tableau explique ces aveux par l'emploi de la bastonnade.

» au roi. Or, voici que j'apprends à l'instant, par les deux
 » espions du vil chef de Khéta, qu'il est venu avec ses
 » alliés, leurs soldats et leurs cavaliers nombreux comme
 » les sables, et qu'ils se tiennent derrière Kadesch la
 » pernicieuse. Et les chefs des nations, ainsi que les
 » gouverneurs des régions qui appartiennent à Sa Majesté
 » n'ont rien su nous dire de leur marche. » — Les chefs
 » répondirent à Sa Majesté : « Une grande faute a été com-
 » mise par les chefs des provinces et par les gouverneurs,
 » en ne faisant pas observer la marche du vil chef de
 » Khéta, partout où il se trouvait, de manière à en rendre
 » compte ici chaque jour. » Mais il est trop tard pour
 récriminer longtemps. L'ennemi est prêt à l'attaque; la
 bataille va commencer.

« On envoya, continue le narrateur, un *porte-ombrelle*
 » (officier de haut grade) pour presser les légions du roi
 » qui étaient en marche au sud de Schabatoun et pour
 » les amener auprès du roi. Pendant que Sa Majesté se
 » reposait en conférant avec les chefs, le vil prince de
 » Khéta et ses nombreux alliés traversèrent la vallée au
 » midi de Kadesch et attaquèrent le centre des soldats du
 » roi, pendant qu'ils étaient en marche et ne se doutaient
 » de rien. Les soldats et les cavaliers faiblirent devant
 » eux et ne purent avancer vers le lieu où se trouvait
 » Sa Majesté. »

Ici va se montrer entre le prosateur et le poète, non pas une opposition formelle dans les faits eux-mêmes, mais une différence de composition très marquée pour le fond aussi bien que pour la forme. C'est, il est vrai, chez l'un et l'autre, au gros de l'armée égyptienne que s'attaque d'abord l'ennemi; il la surprend en ordre de marche, sans doute par un mouvement de flanc, et il a peu de peine à l'arrêter ou même à la faire reculer. Nous venons de voir ce fait dans le *Bulletin*, et Pentaour parle aussi d'une attaque subite opérée par l'en-

nemi¹ sur le centre de la légion de Phra qui marchait après celle d'Ammon pendant qu'elle était en marche au sud de Kadesch, tandis que le roi était déjà au nord de la ville, sur la rive occidentale de l'Oronte. Par là il permet à qui sait bien lire d'entendre que la légion d'Ammon, si elle fut coupée du reste des *troupes de ligne*, se trouvait encore à portée de marcher au secours de Ramsès et de sa *maison militaire*, que le poète désignait sans doute quand il a dit : « Le roi était seul en avant, avec ses serviteurs. » Mais, dans la narration sommaire, les exploits du roi, quoique témoignant d'un grand courage, n'ont rien de prodigieux; tandis que, dans le poème, on croit, à la lettre, lire les passages les plus surprenants d'un roman de chevalerie.

Voici d'abord le fait tel qu'il est consigné dans le rapport officiel. « Les forces des vils Khétas ayant envahi les serviteurs qui accompagnaient le roi, Sa Majesté les aperçut et entra en fureur comme son père Mont, seigneur de Thèbes. Il saisit les insignes du combat, il revêtit sa cuirasse, et parut tel que Baar² à l'heure de son triomphe. Il monta sur son char et chargea rapidement; il était *seul en avant*; il pénétra dans l'armée des vils Khétas. Sa Majesté, tel que Sou-teh, le plus grand des valeureux, tua et massacra au milieu d'eux. »

L'idée qui se présente le plus naturellement ici, c'est que Ramsès a chargé à la tête de sa garde, et que, dans la bouillante valeur de la jeunesse, il arrive le premier sur l'ennemi, entraîne ses hommes et remporte la victoire, malgré l'inégalité du nombre. Je sais que ce récit se termine ensuite par un bref discours du roi s'attribuant l'hon-

1. « Ils étaient trois hommes par char », dit le poète. Ce détail est d'accord avec la représentation figurée de la bataille; les chars égyptiens, au contraire, ne sont jamais montés que par deux hommes.

2. Set, vainqueur d'Osiris.

neur d'avoir défait seul, absolument seul, l'armée ennemie, mais cette addition, assez mal liée au récit, n'est autre chose, comme le fait observer M. de Rougé, qu'un emprunt de quelques lignes fait au poème de Pentaour, lequel fut composé fort peu après l'événement. Maintenant que nous pouvons nous faire une idée de l'historique des faits, étudions-les sous leur forme épique.

« Or le roi s'était arrêté au nord de la ville de Kadesch, » sur la rive occidentale de l'Orunta; on vint l'avertir. Voici » que Sa Majesté se leva, comme son père Mont; il saisit » les parures du combat et se revêtit de sa cuirasse, sembla- » ble à Baar, à l'heure de sa puissance. Les grands chevaux » de Sa Majesté (Victoire à Thèbes était leur nom) appartenaient aux grandes écuries du seigneur Ramsès Méiamon. » Le roi s'élança et pénétra au milieu de l'armée de ces vils » Khétas; il était *seul en avant*, aucun autre avec lui¹. » Ayant ainsi marché à la vue de *tous ceux qui étaient derrière lui*, il se trouva entouré par 2.500 chars. Sa route » était coupée par tous les guerriers de ces vils Khétas et » de leurs nombreux alliés, par ceux d'Aratou, de Masa et » de Pidasa². *Trois hommes étaient sur chaque char*, et » tous s'étaient réunis. » Ici une sorte de parenthèse renferme les exclamations indignées du roi sur le complet abandon où ses troupes l'ont laissé; il s'adresse alors au dieu Ammon et lui adresse une longue invocation que je transcrirai presque tout entière d'après la traduction de M. de Rougé. Aucun morceau de ce poème n'est plus

1. Phrase ambiguë, prise dans le bulletin, et par laquelle la fiction poétique que l'on va lire se rattache au récit réel.

2. Aratou, c'est Aradus, en Phénicie. Les Masa ou Mousa sont peut-être les Mysiens, en Asie-Mineure; on ne sait ce que représente le mot Pidasa. D'après les deux textes lapidaires de Karnak et de Louqsor, ces trois peuples seulement prennent part à cette première partie du combat. Plus tard, des renforts arrivent et le nombre des chars se trouve porté à trois mille.

propre à la fois à nous en faire sentir le caractère littéraire et à nous faire pénétrer dans les idées et les coutumes de l'Égypte pharaonique.

« Alors Sa Majesté dit : « Qui es-tu donc, ô mon père
 » Ammon ? Est-ce qu'un père oublierait son fils ? Ai-je
 » fait quelque chose sans toi ? N'ai-je pas marché et ne
 » me suis-je pas arrêté sur ta parole ? Je n'ai pas violé
 » tes ordres ni transgressé tes conseils... Que sont auprès
 » de toi les Aamou¹ ? Ammon méprise les impies. Ne
 » t'ai-je pas consacré des offrandes innombrables ? J'ai
 » rempli tes édifices sacrés de mes prisonniers. Je t'ai bâti
 » des demeures pour des millions d'années... Je t'ai con-
 » sacré le monde entier pour enrichir tes divines offrandes.
 » J'ai fait immoler devant toi 30.000 bœufs, avec tous les
 » bois aux parfums délicieux... N'achève-t-on pas tes pé-
 » ristyles ? Je t'ai bâti des palais de pierre jusqu'à leur
 » achèvement, et j'ai moi-même dressé leurs mâts². Je t'ai
 » fait venir des obélisques d'Éléphantine, et c'est moi qui
 » ai fait amasser des pierres éternelles. J'ai fait voguer
 » pour toi les grands vaisseaux sur la mer ; ils t'apportent
 » les tributs des nations. Ah ! qu'un sort misérable soit
 » réservé à quiconque s'oppose à tes desseins ! Bonheur à
 » qui te connaît, car tu agis d'après ton amour. Je t'in-
 » voque, ô mon père Ammon ; je suis seul au milieu de
 » nations nombreuses, inconnues de moi. Tous les peuples
 » se sont réunis contre moi, et je suis seul, aucun autre
 » avec moi ! Mes soldats m'ont abandonné, aucun de mes
 » cavaliers n'a regardé vers moi. Je les appelle et pas
 » un d'entre eux n'écoute ma voix ! mais je pense qu'Am-
 » mon vaut mieux pour moi qu'un million de soldats,
 » que cent mille cavaliers, que des myriades de jeunes

1. Nom égyptien des peuples jaunes de l'Asie.

2. Il paraît que le roi prenait personnellement part à ce rite comme symbole de la prise de possession du pouvoir. On a remarqué à Médinét-Habou des rainures destinées à retenir ces sortes de mâts.

» héros... La voix a retenti (jusqu'à Thèbes), Ammon
 » vient à ma prière; il place sa main avec moi; je me ré-
 » jouis. Il crie derrière moi : « — A toi; j'accours à toi,
 » Ramsès Meiamon; c'est moi, ton père; ma main est à toi,
 » et je vaux mieux pour toi que des multitudes. Je suis
 » le seigneur de la victoire, aimant la vaillance. — J'ai
 » trouvé un cœur inébranlable et je me réjouis. Ma volonté
 » s'accomplira. Pareil à Mont, à ma main droite, je lan-
 » cerai des flèches; de ma gauche, je saisirai (les enne-
 » mis); je serai sur eux tel que Baar dans son heure. Les
 » 2.500 chars, quand je suis au milieu d'eux, sont brisés
 » en morceaux devant mes cavales. Pas un d'entre eux ne
 » trouve sa main pour combattre; leur cœur faiblit dans
 » leur sein et la terreur énerve leurs bras. Ils ne savent
 » plus lancer leurs traits et ne trouvent plus de cou-
 » rage pour saisir leurs javelots. Je les précipite dans les
 » eaux, comme y tombe le crocodile. Ils se sont jetés
 » sur leurs faces, l'un sur l'autre, et je tue parmi eux.
 » Je ne veux pas qu'un seul puisse regarder en arrière, ni
 » qu'un autre se retourne. Celui qui tombe ne se relèvera
 » plus. »

Le poète nous montre ensuite le chef de Khéta reculant épouvanté devant les exploits de Ramsès, qui combat seul cette multitude, et réunissant contre lui de nombreux contingents, parmi lesquels on remarque les Lyciens, les Dardaniens, ceux de Karkémisch sur l'Euphrate et les Kirkascha de Girgaschi au Liban. Ramsès « fondit sur eux » comme la flamme. — Je me suis dirigé sur eux, pareil » à Mont, continue le poète, adoptant tout à coup le discours direct, ma main les a dévorés dans l'espace d'un » instant. Je tuais et je massacrais au milieu d'eux, et » j'étais seul à crier dans la mêlée... Soutech, le grand » valeureux, Baar était dans tous mes membres. — Aucun » homme n'a rien fait (dans ce combat); seul, tout seul, » il a repoussé les multitudes, sans généraux et sans

» armées¹. — Allons, vite, sauvons-nous de sa face ; cher-
» chons nos vies, et puissions-nous respirer les souffles. —
» Quiconque arrivait devant lui sentait sa main affaiblie ;
» ils ne pouvaient plus tenir l'arc ni la lance. »

Cependant l'armée égyptienne s'approche du roi ; il l'encourage en lui montrant la victoire qu'il vient de remporter, Mais elle ne l'avait pas encore rejoint, quand, voyant la multitude de chars ennemis qui entoure le roi, Menna, son écuyer, s'épouvante et supplie son maître de sauver leur vie à tous deux. Mais Ramsès lui répond :
« Courage, affermis ton cœur, ô mon écuyer ! Je vais en-
» trer au milieu d'eux, comme se précipite l'épervier. Tuant
» et massacrant, je vais les jeter sur la poussière. Que
» sont donc à tes yeux ces infâmes, au regard d'Ammon !...
» (Ne va-t-il pas) illustrer ma face devant des millions
» d'hommes ? — Sa Majesté s'avança rapidement et pénétra
» au milieu des ennemis. — Six fois j'entrai dans leurs
» rangs, comme Baar à l'heure de son triomphe, et je les
» frappai sans qu'ils pussent échapper. »

Après la fuite de l'ennemi, le roi fait à ses généraux et à ses troupes des reproches amers, mais qui ne sont point dépourvus de dignité : « Le cœur vous a manqué et je suis
» mécontent de vous. Voici qu'il n'y a pas un seul d'entre
» vous à qui je puisse faire honneur dans mon pays ; si je
» ne m'étais pas levé comme votre seigneur, vous étiez
» vaincus ! Je fais parmi vous des princes chaque jour,
» et je transmets au fils les dignités de son père. S'il sur-
» vient quelque malheur en Égypte, je vous remets une
» partie de vos redevances. N'est-ce pas moi qui vous dé-
» dommage de vos pertes ? A quiconque m'adresse ses prières
» je donne ma protection chaque jour. Il n'y a pas eu de
» souverain qui ait fait pour ses soldats ce que j'ai fait

1. On ne peut plus désormais distinguer dans ce discours l'action du dieu et celle du roi.

» pour vous. Je vous avais ordonné de rester dans les cités
 » (garnisons), et ni les capitaines ni les cavaliers n'ont
 » donné aucun avis¹. Je les ai distribués sur les chemins de
 » villes nombreuses, de telle sorte que je pusse les trouver
 » au jour et à l'heure de marcher au combat. Et voyez !
 » vous avez eu une conduite honteuse... Oh ! quel beau
 » fait pour présenter de riches offrandes à Thèbes, dans la
 » ville d'Ammon, que la faute commise par mes soldats et
 » mes cavaliers ! plus grande qu'on ne peut le dire, car
 » voici que j'ai déployé ma valeur, et ni soldats ni cava-
 » liers n'étaient avec moi... Les restes de ma main ont
 » demandé grâce en voyant mes exploits. Les pieds des
 » multitudes ne pouvaient s'arrêter dans leur fuite ; qui-
 » conque lançait des traits les voyait dispersés sans m'at-
 » teindre. »

Cependant, à défaut du sens commun, les monuments figurés, sculptés assurément par ordre de l'autorité publique, ne nous laissent pas ignorer que l'armée avait donné. Sur la planche 18 de la *Notice*, Ramsès reçoit après le combat les mains coupées des ennemis, suivant l'usage barbare de ce temps, et de plus des prisonniers qu'assurément il n'avait pas faits tout seul, et qui apparemment ne provenaient pas non plus du premier engagement où les Égyptiens avaient eu le dessous. Le même tableau nous représente les différents corps de troupes s'ébranlant pour aller rejoindre le roi. Deux hommes *à cheval*, qui figurent ici par exception, sont des aides de camp envoyés, dit expressément l'inscription, pour faire hâter la légion de Phtah². Ce n'est pas précisément ainsi que le poème présente les choses. « Lorsque mes soldats, continue Ramsès,
 » virent que je *parlais* comme le dieu Mont, que mon

1. Ce reproche, nous avons vu que le *Bulletin* le place dans la bouche de Ramsès en une circonstance un peu antérieure.

2. C'est, du reste, un fait que le *Bulletin* signale avant le commencement de l'action [; cf. p. 73-75 du présent volume].

» glaive était vainqueur, que mon père Ammon était avec
» moi et que, par sa faveur, toutes les nations étaient
» comme de la paille devant mes cavales, ils arrivèrent
» l'un après l'autre au camp vers le soir¹. Ils trouvèrent
» toute la région couverte de cadavres (baignés) dans leur
» sang, tous les bons guerriers des Khétas, les fils des
» alliés de leur prince. Quand le jour éclaira les champs
» de Kadesch, on ne pouvait trouver une place pour mar-
» cher, tant ils étaient nombreux. »

Les félicitations de l'armée, la nouvelle victoire qui décide l'ennemi à demander la paix, le retour triomphal de Ramsès dans son pays, forment la seconde partie du poème et seront, avec l'étude des détails de cette campagne, l'objet du cours d'une prochaine année. Le professeur a été malheureusement contraint par sa santé de le suspendre en 1868².

1. Si cependant les soldats étaient assez près du roi pour entendre son discours, ils n'avaient plus à le rejoindre.

2. La transcription et la traduction du *Poème*, telles qu'elles avaient été données dans le cours de cette année et dans les cours des années suivantes, ont été recueillies par le vicomte Jacques de Rougé, et publiées par lui vingt ans plus tard dans la *Revue égyptologique*. On les trouvera reproduites à la fin du présent volume. — G. M.

III

COURS DE 1869

Sur les rapports des Égyptiens avec les peuples de l'Asie antérieure
et sur les monuments de Tanis¹

PREMIÈRE PARTIE

GÉOGRAPHIE, LANGUE, HISTOIRE ET RELIGION
DES KHÉTASI^{er}

§ 1. *Chronologie comparative des conquêtes égyptiennes et des dynasties babyloniennes.* — Si la chronologie égyptienne ne comporte pas de dates précises, ni même très approximatives quand on remonte au delà du XIII^e siècle², des concordances précieuses peuvent être fournies par celle

1. Ces leçons ont été recueillies par M. Robiou, à l'exception de deux d'entre elles qui seront indiquées plus loin : elles ont été revues par le vicomte Jacques de Rougé et publiées en 1875 dans les *Mélanges d'Archéologie égyptienne et assyrienne*, t. II, p. 264-291. J'avais assisté à ce cours régulièrement, et j'en ai conservé précieusement les notes : je me suis servi de celles-ci pour compléter et pour rectifier sur certains points le texte de M. Robiou. — G. M.

2. Leçon du 10 février 1869.

3. La démonstration de ce fait a été donnée dans le cours de 1865. (F. R.) — Cf. p. 1-38 du présent volume.

du grand empire chaldéen, avec lequel la XVIII^e dynastie se trouva longtemps en rapports, assez souvent hostiles. Nous savons par Bérose que cet empire s'étendit sur la Babylonie, de 2017 à 1559. La dernière partie de cette période coïncide avec les résultats chronologiques que les chiffres connus de certains règnes, antérieurs aux dates astronomiques de la XX^e dynastie, nous permettent d'établir approximativement pour les premiers rois de la XVIII^e; et ce fut, en effet, cet empire chaldéen que les conquérants égyptiens rencontrèrent d'abord au delà de l'Euphrate, à partir de Thoutmès I^{er}.

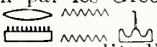
Nous disons Thoutmès et non Amenhotep, bien que MM. Mariette et Chabas aient parlé d'une guerre d'Aménophis I^{er} en Asie. Ils ont confondu avec les Amu ou Aamu, peuple réellement asiatique mais dont le nom s'écrit par un  initial, correspondant à l'v sémitique, un peuple Amu avec  initial, habitant sur la frontière libyenne. M. Chabas lui-même, dans son opuscule sur la domination des Pasteurs, avait renoncé à cette identification, que la ressemblance des noms lui avait fait adopter d'abord.

Lors des guerres de Thoutmès I^{er}, il n'est pas encore question de ce grand empire des Khétas, qui se montrera plus tard sur l'Euphrate comme sur l'Oronte. C'est le chef de *Naharain* qui domine dans la première de ces contrées, et le Naharain, c'est la Mésopotamie elle-même¹; c'est là d'ailleurs une désignation géographique et non ethnographique. Mais, dans les inscriptions du règne de Thoutmès II et de la régente Hatasu, qui, sans donner de détails sur ces contrées, constatent que les conquêtes de leur père sont maintenues, nous voyons paraître le nom des *Rotennu*. Ce nom doit se traduire par celui de Syriens, puisque l'inscription bilingue de Canope traduit par Σύροις les mots Rotennu

1. Voir E. de Rougé, *Étude sur une stèle de la Bibliothèque impériale*, et *infra* [p. 87-89 du présent volume]. — F. R.

de l'est. Ceux de l'ouest devaient donc habiter la côte méridionale de l'Asie Mineure; des monuments postérieurs à Thoutmès II les désignent comme voisins des Arménu (Arméniens), dont ils se rapprochent par le costume¹.

Sous Thoutmès III, nous trouvons des documents plus détaillés. Le premier rôle parmi les souverains de l'Asie appartient toujours au prince de Naharaïn, c'est-à-dire au chef de l'empire chaldéen; *Assur*² et *Ninive* sont soumis à l'Égypte, et les produits de *Babel* sont compris parmi les

1. La marche rapide des études archéologiques et linguistiques, en ce qui concerne l'Orient, m'oblige d'ajouter une note à cette leçon, déjà *vieille* de plus de cinq années. M. François Lenormant, dans la seconde de ses *Lettres assyriologiques* (t. I, p. 136, 137), fait observer que l'arrivée comparativement récente, dans l'Arménie actuelle, du peuple arien appelé arménien par les Grecs et par nous, ne permet pas son assimilation avec les , contemporains de la XVIII^e dynastie, peuple dont le nom se lit d'ailleurs plutôt *Remenen* que *Armenen*. Il reconnaît une vraisemblance réelle à l'opinion de Wilkinson et d'autres savants anglais, qui voient dans ce nom celui du Liban. לבן, l'R et l'L s'échangeant fréquemment en égyptien, et la permutation du B et de l'M étant fréquente dans toutes les langues. « Cependant, ajoute-t-il, la situation du Liban est peut-être un peu trop méridionale. Telle est l'opinion de M. le vicomte de Rougé et de M. Maspero, que j'ai consultés à ce sujet et qui regardent les Remenen comme un peuple inconnu de la Syrie septentrionale, en deçà de l'Euphrate. » La Lettre de M. Lenormant est datée de 1871. Quant aux *Rotennu*, le texte *ptolémaïque* de Canope n'est pas une réponse suffisante aux raisons par lesquelles M. Brugsch identifie ceux du XVII^e siècle aux Assyriens, et, à la fin de sa vie, M. de Rougé admettait sans hésitation cette distinction des époques : il me l'a dit à moi-même. Il faut se souvenir aussi que la Bible, Xénophon et Strabon étendent le nom de Syrie à des contrées plus orientales que la Syrie actuelle. La *Genèse* (xxiv, 10, xxviii, 2, 5, 6) appelle *Syrie des fleuves*, *Aram Naharaïm*, et *plaine de Syrie*, *Padan-Aram*, la Mésopotamie; l'auteur de l'*Anabase* (I, iv, *sub fine*) connaît une *Syrie* à gauche de l'Euphrate, et Strabon (liv. XVI, chap. 1) appelle *syrien* l'ancien empire de Ninive. Enfin, M. Oppert a trouvé un peuple d'Aroum ou d'Aram dans les inscriptions de Tiglat-Piléser et de Sennachérib. (F. R.)

2. Apparemment El-Assur. (F. R.)

tributs, bien qu'il ne soit pas dit clairement qu'ils soient envoyés par Babylone elle-même, mais le nom des Khétas commence à paraître dans l'énumération des peuples qui fournissent ces tributs. Le Naharaïn et Assur sont au nombre des contrées vaincues et soumises au temps d'Amenhotep II ; Thoutmès IV reçoit aussi le tribut de Naharaïn, et ce nom figure encore dans le récit abrégé des expéditions d'Amenhotep III, dont on a des traces sur son colosse. Enfin, Amenhotep IV lui-même avait fait campagne en Asie au commencement de son règne ; jusqu'aux derniers temps de la XVIII^e dynastie, la prépondérance égyptienne paraît se maintenir en Orient.

Mais alors l'anarchie se manifeste en Égypte, et nous arrivons au temps où, selon Bérose, l'empire chaldéen est remplacé par une dynastie qu'il appelle *arabe*. Sêti I^{er} et Ramsès II ne trouvent plus devant eux l'empire d'un chef de Naharaïn ; l'autorité suprême a passé à celui des Khétas. Tous les documents égyptiens et assyriens s'accordent à montrer ce peuple comme dominant de l'Euphrate au Liban. Le pays de Naharaïn conserve son nom, son prince et sa nationalité, mais il est subordonné au roi des Khétas.

Les documents assyriens et les fragments de Bérose établissent que la dynastie arabe se prolonge à Babylone jusqu'en 1314 ; c'est à peu près le commencement de la XX^e dynastie égyptienne. Ramsès III trouve encore les princes de Khet au premier rang dans l'Asie antérieure. Il ne les détrône pas, mais il leur impose un tribut, et Ramsès Meïamoun II en percevra encore jusque dans le Naharaïn. Les grandes conquêtes de Ninive commencent avec Tiglat-Piléser I^{er}, contemporain ou à peu près de l'usurpation des prêtres d'Ammon à Thèbes et de l'établissement de la dynastie tanite¹.

1. M. Fr. Lenormant (*Les premières civilisations*, t. II, p. 214) fait remonter jusqu'à la première moitié du XIII^e siècle la première con-

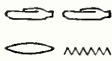
Après ce classement chronologique se placent naturellement quelques explications sur des noms asiatiques de peuples cités dans les monuments égyptiens de cette longue période. Les Rodanim de la Bible doivent être la même nation que les Rotennu des hiéroglyphes. On ne les voit, d'ailleurs, qu'aux époques primitives; on ne les trouve en Palestine ni au temps de Josué, ni au temps des Juges, ni au temps des Rois, mais ils n'ont pas disparu de contrées plus septentrionales par le fait de la domination des Khétas, car, dans l'expédition de Sêti contre ce dernier peuple, des prisonniers Rotennu sont amenés par les Égyptiens. Sous le règne suivant, on ne rencontre pas leur nom, bien qu'ils dussent être compris dans les limites assignées par le poème de Pentaour à l'empire des Khétas, qui s'était armé « tout » entier » contre Ramsès II; cet empire, d'ailleurs, ne devait pas comprendre le Liban, car les Égyptiens ne se heurtent à aucun ennemi avant Kadesch. C'est, en effet, dans l'espace compris entre l'Euphrate et le Liban que les documents assyriens placent le pays de Khet, et ils rangent dans l'empire assyrien lui-même le Nahiri, pays des fleuves; la localité de Kindan et celle de Souhi, en face de Karkémisch, sont les plus reculées que ces textes désignent comme appartenant à cette région. Quant à l'Aratu des Égyptiens, ce doit être Arvad, l'Aradus des Grecs. La distinction du D et du T, comme celle du G et du K, dans les transcriptions de noms asiatiques, n'est pas encore bien établie sous les Thoutmès.

II'

§ 2. *Étude des noms géographiques compris dans le poème*

quête de Babylone par les Ninivites, mais il place (p. 215, 216) vers 1100 les conquêtes de Tiglat-Piléser I^{er}. Déjà, en 1865, M. Oppert ne s'éloignait pas beaucoup de cette date. (F. R.)

1. Leçon du 17 février 1869.

de *Pentaour*. — Le nom géographique écrit , *Tenteni*, dans l'exemplaire Sallier du poème de Pentaour sur la célèbre campagne de Ramsès II en Syrie, l'est ainsi par erreur; partout, dans les textes monumentaux du même ouvrage, il est écrit  ou , sauf un passage où, à Karnak, il est précédé de l'article , qui le fait reconnaître pour un nom de peuple et non de ville, et où la voyelle  suit le premier . Cette dentale est celle qui correspond au *daleth* dans les transcriptions égyptiennes; seul le papyrus emploie le . La lecture est donc *Dardeni*, et le peuple ainsi nommé est identique aux Dardaniens. Ils formaient avec     une confédération¹ dont Troie était la capitale. Le signe du pluriel dans la variante  n'est qu'une voyelle vague.

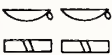
Vient ensuite, dans le poème, le nom des Mysiens. Le papyrus l'écrit , *MAAUSU* = *Masa*; à Karnak et à Louqsor, on lit : , *Pe TO EN MASA*, le pays de Masa, orthographe qui exclut la présence d'un *x* médial. Le nom de ce peuple ne se rencontre jamais dans le récit des campagnes de la XVIII^e dynastie, et il ne reparaît plus dans la suite des guerres pharaoniques. Est-ce le Maesa des cunéiformes dont la position est inconnue?

Le nom écrit , *PATASA* dans le texte Sallier, et quatre fois , *PIDASA* dans les textes monumentaux du poème de Pentaour, ne reparaît nulle autre part; ce doit être la Pisidie, car la métathèse ne serait pas un fait exceptionnel. Il faut, du reste, observer que le règne de

1. La distinction des Dardaniens et des Troyens est fréquemment rappelée dans l'*Illiade*, VII, 348, 368, VIII, 173, 497, XI, 286, XIII, 150, XV, 425, 486, XVII, 184. (F. R.)

Ramsès II est le seul où des textes pharaoniques mentionnent des peuples d'Asie Mineure¹.

 , *ARUNA*. On a généralement rapporté ce nom à la ville d'Élon, en Palestine; mais Élon était une petite localité et non une nation, et, de plus, Ramsès était maître de la Palestine avant la guerre. Il faut se souvenir que  équivalait à  ou  et qu'il peut se prononcer *IRI*, comme on le voit par la transcription grecque et latine du nom d'Osiris,  . L'I initial semi-voyelle s'écrivait en égyptien comme il s'écrit en hébreu dans le nom Iarduna, notre Jourdain, mais il ne se rencontre pas ici. Iriuna ou Iliuna peut fort bien représenter le nom d'Ilion. L'époque de Ramsès II coïncide en effet avec celle où Troie apparaît dans l'histoire; le nom ne se rencontre pas ailleurs sur les monuments égyptiens.

 , *PeKARKIS'A*, ainsi écrit à Louqsor et à Karnak; Sallier porte par erreur  . La présence de l'article démontre qu'il s'agit d'un peuple. C'est probablement le Girgas'i, גִּרְגָּסִי, de la Bible. Le  correspond ordinairement au  , mais, au temps de la XVIII^e dynastie, il représente quelquefois le  ; le  , n'ayant pas de correspondant en égyptien, est exprimé tantôt par  , tantôt par  . Les Girgas'i sont cités avec les Khitti; ils ne paraissent plus, dans la Bible, après le temps de Josué.

 , *Leka*. A la ligne 40, le texte de Louqsor y joint l'article, montrant ainsi qu'il le reconnaît pour un peuple. Ce nom appartient aussi à la confédération maritime; il convient donc à la presqu'île Lycienne. Les traditions antiques représentent les Lyciens comme ayant été un

1. Une explication plus vraisemblable, la *Pédase* d'Homère, a été proposée depuis par M. Maspero dans l'Appendice de sa thèse latine, *De Carchemis oppidi situ*. (F. R.)

peuple considérable¹; est-ce ce grand peuple qui est mentionné ici ? C'est probable, puisque nous étions tout à l'heure en Asie Mineure. Dès le temps de Téglatphalasar I^{er}, les récits d'expéditions assyriennes constatent que le peuple du pays nommé Laki ou Leka, par un *ṣ*, a joué un grand rôle dans la Syrie supérieure, et tous les assyriologues sont d'accord pour considérer qu'il habitait à l'ouest des sources de l'Euphrate et dans la Cilicie; l'ethnique était *Lekiu*. On y comptait plus de quarante villes, et plusieurs des noms de ses chefs sont formés de deux éléments sémitiques : trois même se terminent en *el*, Kiauti-el, Khinti-el et Khradi-el. Il faut, du reste, observer que, bien que la *langue* assyrienne appartienne à la même famille que l'hébreu, comme le *syllabaire* assyrien était d'origine étrangère, il n'y avait pas une correspondance parfaite entre les articulations syriennes et hébraïques, en sorte que, malgré la fixité de ses voyelles et le vague des voyelles égyptiennes, les transcriptions en hiéroglyphes donnent une reproduction au moins aussi exacte que les transcriptions en cunéiformes. Curtius, guidé uniquement par les traditions d'origine classique, supposait qu'à un moment donné il y avait eu en Asie Mineure une Grande Lycie. Les Leka, contre lesquels guerroya Ramsès, représentent-ils cette Grande Lycie, ou bien sont-ils le peuple maritime de l'âge classique ou les tribus de la haute Syrie à l'âge assyrien ? Ces deux dernières contrées étaient comprises dans les limites de la confédération des Khétas, telle qu'elle existait au temps de la XIX^e dynastie.

III²

Le nom de  a été lu 

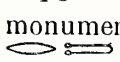
1. Dans l'*Illiade*, ils occupent un rang à part parmi les alliés de Priam. Voir IV, 207, VI, 78 (cf. 210), VIII, 173, XI, 286, XIII, 150, XV, 425, 486, XVII, 184. Cf. X, 430, XII, 312, 313, XIV, 425, 426. (F. R.)

2. Leçon du 20 février 1869.

des dieux de 

 , *KIRKEMAIS*; l'une et l'autre de ces gutturales

1. Ce nom, placé dans le poème de Pentaour entre celui des Lyciens et Karkémisch, pourrait donc représenter ou la vallée de l'ancien Pyrame ou les flancs de l'Amanus. (F. R.)
2. Près de l'Euphrate, mais non sur l'Euphrate. M. Maspero a donné, dans sa thèse latine pour le doctorat, *De Carchemis oppidi situ et historia antiquissima*, les plus fortes raisons de croire que c'était Bamyce, l'Hiéropolis de Syrie. (F. R.)

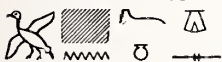
, *Aakatera*. Telle est l'orthographe du *Papyrus Sallier* pour le nom qui, lu cinq fois dans les textes monumentaux du poème, y est constamment écrit , *Aakarit*. Cette différence s'explique par la ressemblance du  et du  en hiéroglyphique; le copiste ajouta { comme déterminatif phonétique de l'orthographe qu'il croyait lire. Dans un des passages du texte de Karnak (l. 2), ce nom est précédé des mots *Pe to en*, « le pays de ». Le nom régulièrement écrit fait penser à l'Ἀκκάρων des Septante; mais les frontières de Ramsès dépassaient la Syrie méridionale, et, d'ailleurs, le  initial représente toujours le *κ* dans l'écriture sémitique et jamais le *ν*, qui figure en tête du nom d'Accaron. Quant à la Phénicie, nommée le *Harit ultérieur* dans les inscriptions cunéiformes, les Égyptiens ne l'appellent jamais ainsi, et jamais non plus le  ne représente un *π*. On ne voit donc pas d'identification à établir pour ce nom, qui ne se retrouve nulle part ailleurs.

, *Kati*. Nous ignorons si la gutturale initiale du syllabique , qui figure dans le nom de Rakotis, etc., correspondait au *κ* ou au *ρ*. Le nom de Kati est un de ceux qui, par extension, furent appliqués à la Syrie tout entière; mais, pour le temps de la XIX^e dynastie, un passage du *Papyrus Anastasi n° II*, relatif à une visite du prince de Khet à Ramsès, constate que le Khet était distinct du Kati, qui, du reste, est une désignation ethnographique et géographique, mais ne représente pas une ville. Le כתי de la Bible, qu'il ne faut pas confondre avec les כתי ou Khétas, est devenu plus tard le nom de la ville de Cittium dans l'île de Chypre, mais celle-ci porta ce nom précisément parce qu'elle était une colonie du peuple mentionné par l'écrivain sacré. Les Katis, très importants sous Thoutmès III, l'étaient moins sous Ramsès II, et ils avaient disparu comme peuple au temps du royaume juif. Je rappelle que, d'après la tradition

classique, Persée était roi des Citiens ; une légende parallèle à la sienne place à Joppé le site de la délivrance d'Andromède.

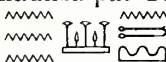
Les Rotennu, nous l'avons vu, ne sont pas nommés dans la confédération que combat Ramsès II ; on les retrouve seulement dans la liste des captifs de Sêti, probablement avec le sens de Syriens.

VILLES D'ASIE ANTÉRIEURE

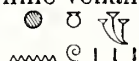
Parmi les villes, outre Arvad (*Aradus*), nommé plus haut, nous avons d'abord à signaler , *ANAUKASA*, ville qui paraît importante dès le règne de Thoutmès III¹ ; son territoire était riche, surtout en grains. Ce nom est omis dans le manuscrit du poème, mais on peut le reconnaître dans le texte monumental de Karnak sous la forme , d'autant plus que la terminaison *NUKAS* ne se retrouve dans aucun autre nom de la nomenclature géographique des Égyptiens. Le signe effacé est probablement , *TO*, en sorte qu'il faudrait traduire « le » pays de *Nukas* », le *AN* initial dans le texte de Thoutmès III n'étant autre que l'article indigène ; aujourd'hui encore, dans certaines parties de la Syrie, on le prononce *an* au lieu de *al*. Les textes cunéiformes mentionnent, en Syrie, une localité du nom de *Nugas*, sans nous en indiquer l'emplacement précis. Il paraît que c'était un district considérable, car, indépendamment de ce qu'on peut lire ailleurs, les mots « le pays de *Nukas* » sont ici suivis de la locution , *er T' er*, *en entier* : le scribe comprenait sans doute

1. C'était, disait M. de Rougé dans son cours de 1865 sur le texte de ce poème, une des trois villes des Rotennu supérieurs ; le tribut qu'on en tirait fut attribué au temple d'Ammon. (F. R.)

dans cette phrase générale les deux villes mentionnées avec Anauksa par Thoutmès III.

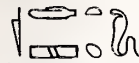
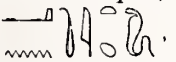
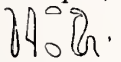
, MU s'a NeT. Ce nom ne reparaît pas ailleurs ; on ne sait où le placer. Mis'net signifie en phénicien *la seconde* ; les formes grammaticales de ces noms, préformantes ou suffixes, nous reportent à la famille de langues à laquelle appartient le phénicien.

IV¹

 = קדש, Ka de S'(u) avec l'u vague. Aujourd'hui encore, il existe près d'une courbe de l'Oronte, l'Arantu des textes égyptiens et assyriens, dans le voisinage de Homs, une localité de Kades' où Robinson signale des restes de fortifications romaines. Une portion de la ville était couverte par un fossé dérivé du fleuve, ainsi qu'on le voit sur les tableaux de la bataille. Kades' était dans le pays d'Amaur, c'est-à-dire des Amorrhéens. Les Amorrhéens couvraient une vaste étendue de territoire. Ils occupaient à cette époque toute la plaine de Damas et la vallée du Haut Oronte : les généraux de Ramsès II étaient *au pays d'Amaur* lorsque la bataille fut livrée. Plus tard, leur établissement principal fut au nord des Moabites, entre l'Arnon et le Yabok, mais d'autres fractions se trouvaient plus au sud et en Palestine. Nous ne connaissons pas quelles étaient leurs limites vers le nord ; nous savons seulement qu'à Chelbon, ce ne sont plus des Amorrhéens. Soumis aux Khétas, ils continuèrent à déployer une activité commerciale et industrielle des plus considérables. Le *Papyrus Anastasi n° IV* mentionne, comme venant de chez eux, une plante probablement parfumée  (pl. XCVI) et d'autres

1. Leçon du 3 mars 1869. C'est une des deux leçons que je n'ai pu recueillir que sur les notes d'un de mes condisciples. (F. R.)

plantes, des madriers de bois de construction, des poutres (pl. XCVII) provenant probablement des forêts du Liban. Sous Thoutmès III, soit souvenir des conquêtes, soit empressément superstitieux pour des religions étrangères, le culte de leur déesse Kades' s'introduisit en Égypte.

 unit au nom de Kades'-t, *la sainte*, les déterminatifs de *déesse*. C'est une désignation locale de la déesse  *Ken* ou *Kes'*, et on possède jusqu'à cinq monuments égyptiens de son culte. Elle n'est autre que la fameuse *déesse de Syrie* et de Chypre : la *sainte* signifie ici la *prostituée*. La stèle de Paris la représente entièrement nue, debout sur un lion passant, particularités étrangères à l'art mythologique de l'Égypte tel qu'il s'appliquait aux divinités de l'Égypte elle-même. Kes' avait pour parèdre   , *Res'PU*, dieu guerrier des Phéniciens (cf. M. de Vogüé, *Journal asiatique*, août 1867). Celui-ci avait aussi pour parèdre   , *ANTA-T* (délices), ou plutôt c'est là un autre nom de la même déesse, connue des Grecs sous le nom d'Anaitis. Elle porte, sur un monument égyptien, le titre de *régente des dieux et du monde*, mais elle n'en est pas moins considérée comme déesse de la stérilité et de la prostitution. Son culte était exercé à Thèbes, dès le temps de Thoutmès III, par une famille de prêtres que nous connaissons. Elle y était considérée comme fille de Ra; on l'assimilait à la déesse égyptienne Hathor, dame de Pount.

V

§ 3. *Les Khétas et leur pays*. —    = חלבין, *XIRBU* ou *Xilbu*. C'est le nom d'Alep, que les Arabes appellent aujourd'hui *Khalboun*. Le  indique ici le nominatif sémi-

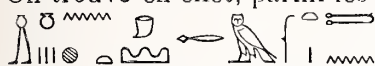
tique, tantôt reproduit, tantôt omis dans les transcriptions égyptiennes, selon le dialecte d'où le nom était tiré; seulement, une fois que la transcription d'un nom était fixée par l'écriture, les scribes égyptiens conservaient généralement cette transcription. La position, établie à l'aide de celle des lieux nommés au même endroit, est bien d'ailleurs celle d'Alep; Xirbu porte le titre de , *Tima*, ville, dans le *Voyage d'un Égyptien*. La ville nommée *Pe t' or* (צור) *en Sestetu*, le Rocher de Sésostris, que l'auteur du *Voyage* paraît placer auprès de celle-là, ne doit pas être Tyr'; un autre papyrus du même temps parle de Tyr et ne la désigne point ainsi. Le Rocher de Sésostris était sans doute un rocher fortifié par lui, à quelque débouché de la chaîne du Liban.

Les Khétas sont les chefs de la confédération qui lutta contre Ramsès II. En déduisant les territoire des peuples divers qui lui appartenaient, il reste, pour leur territoire propre, la contrée comprise entre l'Oronte et l'Euphrate. C'est bien là que se trouve dans les textes assyriens le pays de *Khati*, et M. Oppert a traduit ce mot simplement par Syrie, tant l'identification lui a paru manifeste. Le roi de Khati résidait alors à Karkémisch; au commencement du XI^e siècle, Téglatphalasar I^{er}, arrivant sur l'autre rive de l'Euphrate à la hauteur de cette ville, se trouve *en face du pays de Khati*. Les Khittim de la Bible, qui, au temps d'Abraham, étaient une tribu de la Palestine méridionale, devaient être une branche différente du même peuple.

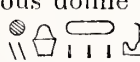
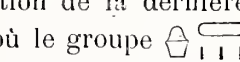
Kades' appartenait aux Khétas du nord : elle porte quelque part le titre de *Reins du prince de Khet*, bien qu'elle fût sur le territoire propre des Amorrhéens du nord. Mais ce texte ne vaut que pour le temps de Ramsès II. Sous Thoutmès III, loin d'occuper, parmi les adversaires de l'Égypte, le premier rang, qui appartenait au prince de

1. Sestetu ou Sestetu-Ra, d'où Sésostris, est un surnom de Ramsès II.

Naharain, les Khétas ne sont même pas nommés dans le récit de la bataille de Mageddo¹. Leur pays fut conquis alors ou quelques années après, mais l'indication de leur défaite devait se trouver dans un passage aujourd'hui détruit des *Annales*. On trouve en effet, parmi les tributs de l'an 33 de ce règne :

 , ANU en XeTA AA em Renpe-ten, « les tributs de Khéta le grand dans cette année-là ».

Ce tribut est faible par rapport à d'autres ; il ne se compose que de 301 *ten* d'argent², d'une gemme blanche, d'un peu de bois précieux. L'an 40 du même règne, la phrase relative au tribut de Khéta est mutilée, mais on y distingue le signe de l'or. Là aussi l'adjectif *Aa* est joint au nom du peuple, ce qui semble bien prouver qu'il y avait quelque part un *petit* Khéta, mais où était-il et qui était-il ? Peut-être était-ce celui de Palestine³. Il y avait, de même, deux peuples du nom de Rotennu. Dès le règne de Sêti I^{er}, nous l'avons dit, les Khétas sont au premier rang parmi les peuples syriens que le Pharaon combat, bien que l'on désigne encore à Karnak, dans le tableau du retour (Champollion, *Monuments*, pl. CCCII), des chefs prisonniers par l'appellation de « *grands* » *princes de Retennu*, mauvais, ramenés par Sa Majesté de » ses victoires dans le *pays de Khéta* ».

Les variantes de ce dernier nom, et nous sommes au temps des transcriptions les plus exactes, sont , avec l'oiseau *TI*, qui nous donne la vocalisation de la dernière syllabe, et aussi , *XITA*^o, où le groupe  équivaut à *T + A* vague. La prononciation biblique *Khittim*, moins le pluriel hébraïque en *m*, était donc vraisemblablement celle des Égyptiens.

1. Voir, dans la *Revue archéologique*, l'article de M. de Rougé, intitulé *Quelques documents du règne de Thoutmès III*. (F. R.)

2. Soit 27 kilogrammes et demi ou 6.100 francs environ. (F. R.)

3. La distinction n'a plus lieu quand les Hébreux sont devenus maîtres de la Palestine.

Les dessins de Champollion et de Lepsius donnent aux Khétas une barbe telle que celle des Assyriens, une coiffure analogue à la leur, une robe descendant jusqu'aux talons, un bouclier arrondi par le haut seulement  et les traits sémitiques des Aamu. Ce ne doit donc pas être un peuple scythe, comme on l'avait pensé d'abord, mais bien un peuple apparenté à celui de l'Assyrie. Il avait alors pour roi l'un des souverains mentionnés dans le traité de Ramsès II, probablement Sapalel, et je suis porté à croire que celui-ci est le fondateur de la puissance des Khétas : s'ils avaient eu avant lui un souverain puissant, il aurait été nommé dans le traité.

VI¹

D'après les annales de Téglatphalasar I^{er}, le pays de Khati commence à Karkémis², et les régions situées sur la rive opposée de l'Euphrate sont, ainsi que je l'ai dit, définies comme étant *en face du pays de Khati*. Un peu plus tard, on y voit un roi du nom de Sangar, qui est aussi un nom de ville et peut-être celui d'un héros éponyme, et il semble que le royaume conserve une sorte d'autonomie. Bientôt pourtant, sous Sardanapale III et Salmanasar III³, au temps des guerres de Hazaël et de Ben-Hadad⁴ racontées par les Assyriens et par la Bible⁴, ces deux derniers princes

1. Leçon du 17 mars 1869.

2. Assur-nasir-habal et Salmanu-asir III, le Salmanu-asir IV de M. Fr. Lenormant. (F. R.)

3. Pour ce nom, voir les leçons du 7 et du 14 avril (F. R.)[; cf. p. 105 et 107-108 du présent volume].

4. Cf. *III Rois*, chap. xv et xx; *IV Rois*, chap. vi et xiii; *II Paralipomènes*, chap. xvi, et Oppert, *Chronologie biblique fixée par les éclipses des inscriptions cunéiformes*, p. 12, *Histoire des empires de Chaldée et d'Assyrie*, *Inscription de l'obélisque de Nimroud*, aux p. 46, 47 de juillet 1865, dans les *Annales de philosophie chrétienne*, août, p. 123-125, octobre, p. 298-300. (F. R.)

s'intitulent rois de Khati, bien qu'ils résident à Damas. Khati est, en effet, devenue la désignation générale de la Syrie, quoique d'autres peuples y dominent alors et que l'hégémonie des Khati ne soit plus qu'un souvenir. Les textes assyriens donnent les Laki pour voisins aux Khati du côté du nord et du nord-est.

Le nom de  , *TUNEP*, souvent mentionné par les Égyptiens, est celui d'un pays qui fournit un tribut à Thoutmès III¹. Rien ne le rappelle dans la Bible, mais  *Tanfoun* signifiant, en arabe, la partie éminente d'une montagne ou d'un édifice, un sommet hérissé de ruines, il est possible que ce nom ait désigné un château situé sur un rocher, ce qu'on trouve partout en Syrie².

  , *PIREKA*, est une autre ville des Khétas. La Bible ne nous fournit aucun nom analogue, mais c'est peut-être le Palik, Balek, des textes assyriens. פֶּרֶק, où le  correspond au , signifie un carrefour; ce mot pourrait représenter ici le confluent de deux vallées et une ville qui y fut élevée, comme le *Kemper* armoricain³.

  , *KISSAPU* = le H'esebon des Hébreux, qui

1. Voir à la page 14 de la *Notice sur quelques fragments de l'inscription de Karnak, contenant les annales de Toutmès III*, par M. le vicomte E. de Rougé (*Revue archéologique*, 1860). (F. R.)

2. Ce serait alors un district qui aurait pris le nom de sa capitale, car  désigne une contrée et plus spécialement une contrée montagneuse. (F. R.)

3. Si, pour mieux carrer le groupe, le copiste égyptien s'était permis de transposer la petite voyelle , et qu'il y eût dans l'original   , ne pourrait-on pas décomposer ce mot en *re-Lika*? La ville des Lyciens (*Tima en re-Lika*) du traité, bien que comprise dans le royaume des Khétas, serait alors une colonie ou un débris du grand peuple lycien que l'on trouve un peu plus tard et probablement alors établi dans l'Asie Mineure; cf. [p. 91-92 du présent volume] la leçon du 17 février. (F. R.)

fut la capitale de la Batanée, Husban en arabe. Si ce rapprochement était exact, nous aurions la limite méridionale de la confédération. La Batanée étant en dehors de la route des armées, on s'expliquerait pourquoi son nom figure dans le traité seulement, et non pas dans le récit de la campagne.

, *Sersu* = la שֶׁרְשָׁה, S'alis'a des Hébreux (*I Rois*, ix, 4), ville assez importante appartenant au territoire d'Éphraïm, au nord des montagnes. Toutefois il faudrait admettre l'équivalence du ש hébraïque avec *S* égyptienne.

, *XIRPU*, doit être une variante de Xirbu, Khelboun, Alep; cf. [p. 97-98 du présent volume], la leçon du 10 mars. Le  est remplacé par un . Il paraît que le son propre du *B* européen et sémitique n'existait pas en Égypte¹; on le trouve, en effet, quelquefois représenté, dans les transcriptions, par l'accumulation des lettres égyptiennes que l'on considère comme correspondant au *B* et au *P* de nos alphabets².

, *SARPINA*, peut-être pour 
, avec *na* final épenthétique, paraît correspondre à la racine שָׂרַף ou שָׂרַף, שָׂרַף « brûler ».

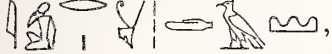
, *T' AI-Ta-χERERII*, où le  n'est pas phonétique, mais déterminatif, avec le sens d'*île* ou *pays*, de la première partie de ce nom, qui est très probablement un nom composé. J'y distingue donc צִי signifiant l'« aridité », le « désert », de צִיָּה « il a eu soif », et de Taxereri, תִּחְרִי, un *tiphel* dérivant de la racine חָרַף « brûler ». Est-ce le Hauran, l'Auranitès des classiques?

1. Ou n'y exista pas toujours et partout. (F. R.)

2. Les Égyptiens ont de même écrit NT pour D, dans le nom de Darius. (F. R.)

, *KAT'*..., variante de , non pas la Gaza philistine, mais une autre Gaza de Syrie, dont il est fait mention ailleurs. Les documents assyriens signalent un nom semblable dans le Liban.

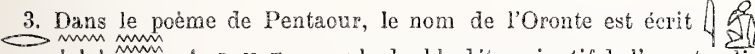
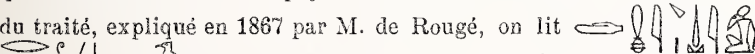
, *ARNA*, une Élon qui n'est certainement pas la même que celle de Thoutmès III'.

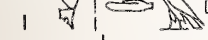
, *Aa-ra-naTA*². C'est le nom de l'Oronte, au  près qui remplace le , mais, selon toute apparence, le nom seulement. L'orthographe égyptienne du nom de ce fleuve célèbre est invariable jusqu'à présent³.

, *NAZEN*... Ce nom étant incomplet, on n'a pas d'identification à établir; peut-être les documents assyriens permettront-ils ultérieurement de le compléter⁴.

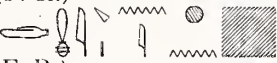
1. Ce nom mutilé, venant à la suite des précédents, doit appartenir à la Syrie plutôt qu'à l'Asie Mineure et surtout à l'Asie Mineure occidentale, à laquelle pouvait se rattacher l'Aruna étudiée dans la leçon du 17 février [; cf. p. 91 du présent volume]. S'il ne s'agit pas ici de la petite localité d'Élon, on peut se rappeler la contrée d'Aaranna, avec une ville du même nom, dont le professeur a parlé dans la dernière de ses leçons sur le traité avec les Khétas en 1867, et qui était, dit-il, un canton de Palestine par où l'on arrivait à Mageddo. Cette ville d'Aaranna est nommée dans le traité même. (F. R.)

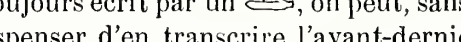
2. Ou *AGRANUDA*.

3. Dans le poème de Pentaour, le nom de l'Oronte est écrit , *AARANUTU*, avec le double déterminatif de l'eau, tandis que Aaranata a celui d'un pays. Si d'ailleurs on recourt au texte même du traité, expliqué en 1867 par M. de Rougé, on lit ,

, *TEMA* (T')*AARNUDA*, la ville (de) (Th)arnuda,

avec un , douteux, il est vrai, en tête du nom, et M. de Rougé a même fait observer que le  se trouve seulement dans la copie de Champollion; Lepsius écrit . (F. R.)

4. Le cours de 1867 donne : , *TEMA EN AZEN*..., « la ville d'Achen... ». (F. R.)

 , To en KIT' ANA-TANA, d'après la copie des *Monuments* de Champollion plus correcte que celle des *Denkmäler* de Lepsius. Le nom de ce pays exprime l'idée de *frontières*, ainsi que je l'ai dit plus haut : c'est d'ailleurs le cas de rappeler que l'inscription d'Eschmunézar donne un pluriel en *ana*. Ce nom n'étant pas toujours écrit par un , on peut, sans difficulté aucune, se dispenser d'en transcrire l'avant-dernière syllabe par un D, correspondant au *daleth* hébraïque : cette transcription ne donnerait pas la signification énoncée.

Ces noms géographiques sont tirés surtout du traité entre Ramsès II et le roi des Khétas. On peut y joindre des noms de localités, peu importantes peut-être, qui accompagnent certains noms de chefs trouvés dans le tableau de la bataille. Mentionnons donc :


 est peut-être *AN-NASA*. En-Nasa ayant, en arabe الناس, le sens d'*hommes*, nous aurions ici le nom d'un corps de troupes.

   , *PeNAS*, et   , *KaBes*, ne se prêtent à aucun rapprochement avec des noms géographiques anciens ou modernes.

VII²

§ 4. *Les peuples de Canaan et de Syrie.* — Kheth (𐎧𐎫) est

1. Cf. p. 93 du présent volume.
2. Leçon du 7 avril 1869. C'est la seconde et dernière des leçons pour lesquelles, m'étant trouvé absent, j'ai dû emprunter les notes d'un condisciple. (F. R.)

nommé dans la *Genèse* (x, 15) parmi les fils de Canaan, et les fils de Kheth avaient des possessions en Palestine, Hébron, par exemple, mais on rencontre plusieurs rameaux de la race en dehors de la terre de Canaan proprement dite : tels étaient les Amorrhéens, qui s'étendaient de l'Arnon au Jabok et que les Hébreux combattirent dans le désert (*Nombres*, xxi, 13, 23, 24). D'autres Amorrhéens s'étendaient jusqu'à l'Oronte, mais pas au delà. Le peuple appelé חִתִּי, les Khitti, dans la promesse de Dieu à Abraham (*Gen.*, xv, 20), doit être distinct de la tribu d'Hébron ; quant à la dénomination de חִנִּי, les Qini (*Gen.*, xv, 19), qui désigne un petit peuple voisin de l'Arabie, limitrophe des Amalécites, on ne la rencontre que dans ce seul passage. Le nom de חִנְזִי, les Qenizi (*Gen.*, xv, 19), ne se trouve non plus nulle part ailleurs dans la Bible : on l'a rapproché de celui des Kenas, tribu d'Arabie. Quant au nom de חִדְמוֹנִי, les Kadmoni, désignant un peuple voisin des Moabites, il signifie simplement *les Orientaux* ; celui de חִפְרִי, les Phérizi, rappelle celui d'une montagne du territoire de Juda, près de Bethel. Les Réphaïm (חִרְפָּאִים, *Gen.*, xv, 20) occupaient une place importante parmi les prédécesseurs des Cananéens dans cette région ; ils habitaient au delà du Jourdain, du côté de la Batanée. Eusèbe connaît encore des Cananéens à l'est du fleuve. Les Girgaschi, חִרְגָּשִׁי, disparaissent de bonne heure ; les Jébuséens, au contraire, demeurèrent longtemps à Jérusalem.

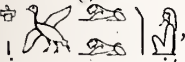
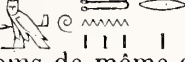
Les localités reconnaissables étant déduites, les Khitti restent seuls, à l'époque des patriarches, pour occuper le reste de l'espace entre le Liban et l'Euphrate. Ils y étaient encore à l'époque royale, et c'est de là qu'on voit, au *IV^e Livre des Rois*, leurs rois venir avec les rois de Mizraïm au secours des Israélites contre le roi de Damas, Ben-Hadad ou Ben-Hadar, le Ben-Hidri des Assyriens : déduisez, en effet, des régions syriennes les deux royaumes hébreux, la Phénicie et l'empire même de Damas, il ne restera plus d'autre place. Et quand, au *III^e Livre des Rois*, il est dit que Salo-

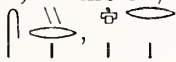
mon achetait des chevaux et des chars d'Égypte, d'Aram et de Khittim, Aram représentant, à cette époque, la région de Damas, on voit que les Khittim sont reportés plus au nord. Notons en passant, à propos de ce passage, que l'Égypte, où les Pasteurs avaient introduit les chevaux, en faisait alors l'élevage et le commerce. Pianchi, venant d'Éthiopie, trouve partout des haras dans la Moyenne et même dans la Basse Égypte, bien que le climat de celle-ci soit peu favorable à l'entretien des belles races. Il recommande partout à ses nouveaux vassaux de prendre grand soin de leurs haras, et il s'indigne contre ceux d'entre eux qui les ont négligés. Nimrod, se rendant à lui, lui amène un étalon : c'est ce qu'on appelle aujourd'hui encore dans l'Orient musulman le « cheval de soumission ».

A quelle race appartenaient les Khétas ou Khitti ? Leurs noms propres rattachent leur langue au groupe qu'on a coutume d'appeler sémitique. Kheth, comme Sidon, est fils de Canaan. Plus tard, un roi de ce même peuple, à Karkémis', porte le nom de Samgar. Plus tard encore, on trouve le nom propre de Mari, à une époque où le nom de Khati ne s'appliquait plus que par tradition à la région syrienne de Damas. On peut en conclure que les Khétas sont des Sémites comme les Cananéens. Cette conclusion serait fortifiée grandement, si l'on pouvait utiliser ici les noms propres des Khitti d'Hébron qui nous ont été conservés par la Bible, mais ce serait manquer d'esprit critique : il est probable en effet qu'ils avaient été assimilés aux noms hébraïques comme le peuple lui-même avait été assimilé au peuple hébreu.

VIII'

§ 5. *Noms d'hommes et de divinités.* — Étudions maintenant les noms des princes et des personnages des Khétas

qui se trouvent mentionnés dans le texte du traité de paix avec Ramsès II. Le prince contractant est le grand chef de Khéta, « , Khétasir¹ ou Khétasar, le Magna-
» nime, le fils de , Maursar ou Maru-
» sar, le grand chef de Khéta, le Magnaniine, le fils du fils de
» , Sapalel ». Le frère et prédécesseur de Khé-
tasir se nommait , Mautenur². On trouve
encore, comme noms de même origine, ceux de ,
, Khirepsar et de , Kaui-
sar, ce dernier un Khéta amené en Égypte. Dans ce dernier
nom, l'i paraît euphonique, comme il l'est dans quelques
noms bibliques fort anciens, Abimélek, *pater regum*,
Achimélek, *frater regum*, Élimélek, *deus rex*.

L'emploi du mot sar  dans la formation de
plusieurs de ces noms trouve une analogie manifeste dans
l'emploi tout semblable du mot *melek*, מֶלֶךְ, à peu près syno-
nyme, comme composant de noms bien connus, ainsi dans
Hadarmélek, où la dernière partie est employée comme
attribut³. Hadar est souvent confondu avec Hadad, à cause
de la ressemblance du ה et du ד dans les langues sémitiques,
mais l'orthographe Hadarmélek est bien celle que connais-
saient les Septante; de même le nom du père de Hazaël,
roi de Damas, et aussi du fils de ce dernier, se lit Ben-Ha-
dar, au lieu de Ben-Hadad dans quelques manuscrits hé-
breux, et il est constamment transcrit Ben-Hidri dans les
textes assyriens. Or, Hadar, et peut-être aussi Hadad, est

1. On trouve aussi dans le même texte , comme
M. de Rougé l'a montré dans son cours inédit de 1867. (F. R.)

2. J'emprunte aux leçons de 1867 cette généalogie, sauf à revenir, dans
l'ordre des leçons de 1869, sur ces différents noms. (F. R.)

3. Même procédé grammatical que dans Éliézer, *deus adjutor*. (E.
de R.)

est usitée dans l'ancienne Égypte quand la dernière partie du nom est formée par celui d'une divinité, *Ta-ente-AMEN*, *Ta-ente-BAST*.

Xirep-sar pourrait bien renfermer le nom d'Alep *Khireb*, le *B* sémitique se transcrivant en égyptien tantôt par *P*, tantôt par *V* : le nom signifierait alors non le *prince d'Alep*, mais *Khireb est roi*. En effet, *Khirbi* est un nom d'homme dans les textes assyriens, et on trouve souvent, dans la Bible, un même nom ayant les deux valeurs : *Khireb* serait le héros éponyme de la ville. *Kauisar* rappelle l'arabe قوي, *kawi* « puissant » : le premier élément doit y représenter un héros ou un dieu, comme dans les noms précédents.

IX¹

Si nous continuons l'examen des noms Khétas, nous verrons que plusieurs d'entre eux présentent des formes grammaticales sémitiques. Et d'abord les deux qui ont la finale [Ⓢ], *SEBOU* : [Ⓢ], *TAURTISEBU*, [Ⓢ], *AAKITASEBU* ou *Aktaseb* (Papyrus de comptes au Louvre), dans lesquels  et  sont des déterminatifs phonétiques représentant le radical *Sabab*, *convertere*, de même que  représente la syllabe . *tar* « saison » dans le nom du cheval, [Ⓢ], *hetar*. اکتسب, *Aktaseb*, de کسب, *kasab* « gagner, acquérir », peut signifier *le banquier*; on l'a trouvé employé comme nom d'un comptable, et la forme *Tartaseb* représente un nom d'agent.

Un chef d'auxiliaires se nomme . *TARKATAT asa.* La première partie de ce nom doit provenir

de celui de Darkéto, d'Atargatis, ou d'une divinité mâle, dédoublement de celle-là, mais le nom d'une déesse peut très bien servir à former celui d'un homme¹. Δ se transcrit fort bien par un Δ ; quant au T' , il correspond également au Δ et au Δ sémitiques ou au *djim* mou des Arabes, comme le Δ au *djim* dur. Le terme fréquent , *NeT'era*, est un bon exemple d'une transcription analogue. On le rencontre, avec le sens de *menuisier*, dès le temps des Pyramides; mais il n'en est pas moins identique au mot arabe *نجار*, *nedjar*, qui a le même sens. D'autre part, le  répond à l'articulation copte α et celle-ci sert à transcrire la gutturale aspirée des temps antiques, quand elle est suivie d'un ι , si bien que $\alpha\epsilon\lambda\alpha\iota\sigma\epsilon\alpha\kappa$ répond à Melchisédek. Serait-il trop hardi de nous rappeler cette particularité et d'en conclure que la dernière partie du nom  $T'asa$, représente le mot syriaque גִּיָּשׁ , *guerrier*, en arabe *جيش*, le tout signifiant *Dercéto le belliqueux*. Cependant on peut songer aussi à un autre radical signifiant *explorer*.

  $T'otas$, $T'outas$, est le nom d'un chef d'auxiliaires de Tunisa. On a probablement ici la même racine redoublée pour produire un sens intensitif; c'est ainsi que בֹּקֵב , *étoile*, dérive d'un בָּקַע , *courber*, qui n'existe plus sous cette forme, mais qui se retrouve en arabe sous la forme

بَق .

      $RabASUNaNA$, est le nom d'un écuyer du prince de Khet; le professeur n'y trouve aucun sens auquel on puisse s'attacher avec confiance. Il se demande si l'on ne doit pas le décomposer en רַב « maître », suivi d'un mot antique dont l'équivalent se retrouverait

1. Ex. : Artémidore, Athénodore. (F. R.)

2. Cette syllabe représente le pronom de la première personne. La voyelle en paraît peu sonore; peut-être était-ce un E muet. (E. de R.)

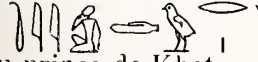
dans l'arabe ن « la doctrine », — le « maître de la doctrine ».

 *GarBATUSA*, est aussi un écuyer du prince de Khet. Peut-on admettre que son nom renferme les mots גר ou גר « voyageur », « étranger », avec une épithète signifiant « vaillant, brave », — le « voyageur vaillant » ?

 *TARAKANANASA*, autre écuyer du même prince. Le  peut correspondre à ג, נ, כ et ק. Le sens paraît être le bouclier ou la voie (ררך) des hommes, الناس.

 *MAIT'ARIMA*, frère du prince de Khet, abattu sur le champ de bataille. C'est le nom de Metsraïm, qui paraît ici un souvenir des bons rapports antérieurs avec l'Égypte, mentionnés dans le traité entre Khetasar et Ramsès II. La transcription de la syllabe finale est ordinaire, en pareil cas, sous le kalem des scribes égyptiens.

 *KAMAIUTA* (avec la forme d'un diminutif ou d'un fréquentatif arabe), rappelle קמץ « réunir en monceau ou en troupe », קמץ, *manipulus*; ce serait quelque chose comme le « petit chef ». En égyptien, l'initial d'une syllabe ou d'un mot est toujours semi-voyelle et suppose ordinairement un U; ainsi on écrit parfois  pour IU, « aller ».

 *TAATUR*, et non pas *Titur*, serviteur du prince de Khet.  = ט, ת et ד. Il y a trop d'équivalents possibles dérivés de דר pour que je me hasarde à choisir entre eux.

X'

Les deux noms suivants commencent par une syllabe 

1. Leçon du 28 avril 1869.

SA qui marque une flexion grammaticale sémitique. Le premier,     , *SAPaLeL*, dérivé du thème  « juger », signifie « celui qui fait juger, le premier juge », et il correspond à un *šaphel*, forme fréquente en araméen et en assyrien. C'est par le même procédé qu'on peut expliquer       , *SAMARISASA*, nom d'un chef khéta; l'arabe , *marasa*, veut dire « combattre avec vaillance » lance ». L'orthographe  SA prouve que dans le dialecte des Khétas le *šaphel* araméen devenait un *safel*. Ce *šaphel* forme un *istaphel* par l'addition de préformante *it* et le transport du *T* après la sifflante; de même l'*Istafal* arabe s'explique par un *Safal* antique, si bien que l'objection qu'on aurait pu tirer contre mon explication par la présence d'un *s* au lieu du *š* araméen tombe d'elle-même.

Deux noms prouvent de même l'emploi d'un préfixe *TA*. Il se peut en effet que *Tartiseb* vienne de *Irtisaba*, rac. *Rasab*; et *Taatur*     de *adar* ou *ader*, , ou sous la forme     , *Tatar*, du radical , être brillant. En hébreu, l'initiale , *TA*, s'applique surtout à des noms abstraits et non à des noms d'agents, si bien qu'elle est là peu convenable à la formation des noms de personnes; cependant on connaît quelques exemples de ce genre dans les langues sémitiques. Le mot à la fois hébreu, syro-chaldaïque et araméen *Talmid*, *disciple*, est ainsi formé; *Talmid* est un nom verbal, correspondant au participe passif de , *enseigner*, à la forme *taphil* ou *tiphal*, avec  initial. *Tiphthaël* en syriaque veut dire « jurisconsulte », qui donne des réponses sur le droit; il correspond à l'arabe *mufti*. , *Tins'emet*, qui, dans la Bible, est le nom d'un animal impur, signifie originairement *la respirante*, de  « respirer », et, selon Gesenius, , *Tammuz*, a pour racine .

Quant au nom de                  , *Patusa'*, l'écuyer du prince de Khet, on peut le rapporter à la racine     « se pavaner » et lui attribuer la signification d'*orgueilleux, superbe*. Un autre Khéta, nommé dans le récit de la bataille, s'appelait *Akama*,                     ; le signe  est employé constamment pour la transcription de l'ט, ce qui nous permet de rattacher le nom au radical *Aqam*, qui dans tous les idiomes sémitiques signifie « l'étranger », celui qui parle un langage différent de la langue du pays. Voilà ce qu'on peut tirer des noms lisibles encore : les autres sont trop mutilés pour que je me risque à les étudier. Il résulte clairement de l'analyse à laquelle je viens de me livrer que les radicaux employés sont sémitiques et plutôt arabes, et que les formes grammaticales sont plutôt arabes et araméennes : elles ont parfois un caractère d'archaïsme incontestable. Il nous reste à étudier l'organisation militaire de ces peuples : ici, les documents assyriens faisant complètement défaut, les monuments égyptiens sont doublement précieux malgré leur rareté. L'armée des Khétas était nombreuse, et elle comprenait des corps spéciaux. Les *Tuher*,         , *TOUHIR*, formaient une phalange, une garde, une réserve de fantassins, qui est portée à 9.000 hommes sur une des planches de Champollion. La racine de ce mot paraît être          , *éclat*, congénère de          , *splendeur*,          , *briller*,          , *lumière*. Les Égyptiens l'adoptèrent couramment. On lit dans la grande inscription de l'an V à Médinet-Habou, au sujet de la grande invasion tentée sous Ramsès III (Burton, *Excerpta*, l. 52) :

AU EM TAHERU HER TA KI EM UAT' UR

Ils étaient à l'état de guerriers illustres (enhardis par leurs exploits), dans un autre pays, dans la grande mer.

1. Voir *supra*, *Kamaiuta*[, p. 111 du présent volume].

XI¹

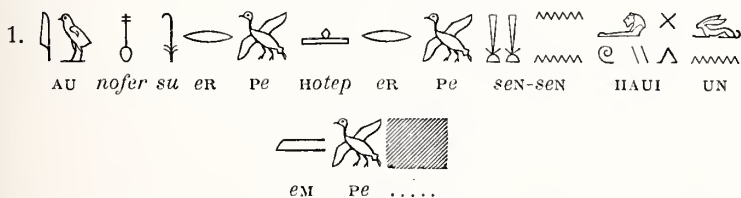
Tout ce qui appartient à la désignation des chevaux paraît sémitique en égyptien, les Arabes ou les peuples de la Syrie ayant les premiers fait connaître cet animal en Égypte. Ainsi, bien que le mot     , *hetar*, habituellement employé pour désigner la cavalerie, ou, plus exactement, les chars de guerre avec leur attelage, rappelle le copte *ⲅⲣⲱⲡ*, *couple* (de chevaux), il ne rappelle pas moins l'arabe *حجر*, *hedjrah*, « jument », et cette étymologie est d'autant plus acceptable que le mot égyptien    , *semsem*, est manifestement l'hébreu *סוסים*, pluriel de *סוס*, « cheval ». Il y avait parmi les tués un certain nombre de généraux de cavalerie                        

vement littéraire considérable en Palestine à ces âges reculés. L'indice est bien faible en vérité, mais en l'absence de renseignements complets, on ne doit rien laisser échapper.

ÉTUDE HISTORIQUE DU TRAITÉ AVEC LES KHÉTAS

Arrivons maintenant aux renseignements que nous donne sur la civilisation de la Syrie à cette époque le texte du traité entre Ramsès II et Khétasar.

Nous pouvons remarquer d'abord que Khétasar est petit-fils, ou arrière-petit-fils, de Sapalel, le plus ancien roi nommé dans ce texte, de même que Ramsès II est le troisième roi de sa dynastie et nomme également ses deux ancêtres royaux; ainsi que nous l'avons dit plus haut, il est possible que le règne de Sapalel ait marqué le commencement de la domination des Khétas, qui, comme nous l'avons vu, est postérieure à celle des Rotennu dans la même contrée. Le traité, conclu à des conditions égales de part et d'autre, est renouvelé des traités passés auparavant avec Mautenur et avec Sapalel. Il est probable que ces deux conventions sont de Sêti I^{er}, mais la ligne 10 du texte original semble faire entendre que, même avant Sapalel, une autre alliance avait été formée¹. Le présent traité fut rédigé, ainsi que le porte le texte lui-même, sur une tablette en argent,



Est bon cela plus que la paix, plus que l'alliance primitive (qui) a existé dans le (temps antérieur).

(Cours inédit de 1867. — F. R.)

qui rappelait au professeur les tablettes de fondation en or, en argent, en bronze et en un alliage inconnu, qui furent trouvées à Khorsabad par Place : c'est ainsi également que le premier traité grec connu fut gravé sur une plaque de bronze. Il est probable que le grand monument cyprite qui est gravé sur métal renferme aussi une convention diplomatique.

Le présent traité est attribué par le prince de Khéta à l'inspiration des dieux. Au sommet de la stèle sont représentés le roi d'Égypte et le prince de Khet entre les mains du dieu Set, et l'une des dernières phrases conservées du texte contient ces mots :













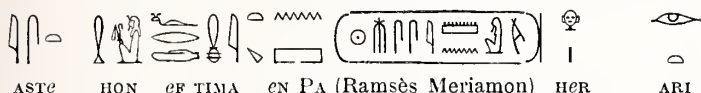







ENTI EM HERi PAI ANNU EN HAR' HER TAI-EF HER (?) (R)AA-T

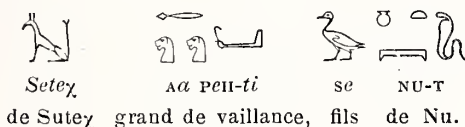
Ce qui (est) au milieu de la tablette d'argent sur son côté



Voici que S. M. à la ville de Pa Ramsès Meriamon, dans l'acte de faire



des louanges du père Ammon de R. M. A., de Ptah de R. M. A.,



de Suteχ grand de vaillance, fils de Nu.

C'est au moment où Ramsès remercie Suteχ de lui avoir accordé un règne paisible et prospère qu'il reçoit un messager, sans doute porteur de la demande de paix, car, après une lacune, on trouve que le roi Khétasar vient la conclure. L'accord porte alliance défensive; les enfants et les petits-enfants des deux souverains seront également alliés, et un mariage va probablement sceller cette réconciliation, car nous savons que Ramsès a épousé une fille du prince de Khet. A la planche CXCVI du recueil de Lepsius, une stèle mutilée d'Ibsamboul nous montre une triade divine adorée par une femme coiffée du modius et du vautour et, par conséquent, reine-mère. On y lit :  , *Ma-uer-Neferu-Ra*, « grande justice, beautés du soleil »; , *Se-t PE uER [Aa] eN Xeta*, « fille du » chef grand de Khet ». Derrière elle est un personnage debout, avec la coiffure que porte le prince de Khet quand on le représente sur son char, et qui est aussi la coiffure du dieu Set ou Suteχ lui-même. Est-ce Khétasar ? La stèle est datée de l'an 34, treize ans après le traité, qui est de l'an 21; le personnage ainsi représenté doit être le père ou le frère de la reine.

Une autre alliance matrimoniale entre les deux royaumes est mentionnée dans un texte postérieur, où le dieu Ptah, énumérant ses bienfaits envers Ramsès III, prononce ces paroles :

« (Ligne 25) J'ai fait le pays des Khéti' en sujets de ton
» palais ;
» j'ai mis dans leur cœur le désir de venir en hâte vers toi
» avec leurs tributs, etc., (ligne 26)
» sa fille ainée en tête, pour con-
» cilier le cœur du seigneur des deux mondes² : c'est une
» grande merveille et un mystère dont on n'avait pas vu le
» pareil. » Et le dieu ajoute (ligne 27) : « Cela est un grand
» mystère à croire et qu'on n'avait pas entendu dire depuis
» le temps des dieux ; c'est une histoire bien nouvelle, qui
» n'avait pas eu lieu depuis le temps du soleil jusqu'à Sa
» Majesté. (Ligne 28)

On ne connaissait pas un état (con-

sistant en ce que) le Khéta fût en un seul cœur avec l'Égypte. »

XII³

§ 7. *Clauses mythologiques du traité.* — Il est curieux d'examiner la forme diplomatique du traité de Ramsès II avec Khétasir. Il se divise en trois parties : 1^o les deux souverains établissent leurs titres et leur filiation ; 2^o ils rappellent, comme on le fait aujourd'hui, les traités antérieurs et expriment leur volonté de contracter, selon la volonté des dieux, une alliance perpétuelle ; 3^o ils énoncent les stipula-

1. Cf. l'orthographe biblique **יָהִי**. (E. de Rougé.)

2. *Set-t ef uer*, ou peut-être la principale de ses filles, la fille d'une reine. (E. de Rougé.)

3. Leçon du 12 mai 1869.

tions et garanties. On le voit, toute la matière diplomatique avait dès lors ses principes fixés. Les stipulations comprennent la promesse de ne point s'attaquer réciproquement et d'observer une alliance défensive. Les clauses de détail sont généralement répétées autant que possible dans les mêmes termes, et l'on trouve plusieurs fois énoncée l'affirmation que les deux princes traitent sur pied d'égalité. L'empire des Khétas doit donc être considéré comme un État puissant et solide. Il dominait probablement alors les Assyriens, et peut-être correspond-il, pour Babylone, à ce qu'on nomme, dans un fragment de Béroze, la dynastie arabe; il comptait pour alliés ou vassaux tous les peuples de l'Asie occidentale. La restitution est promise des deux parts, non seulement pour les sujets ou serviteurs (*Beku*), qui ont été enlevés (*Ta*), probablement par les Bédouins, mais aussi pour les émigrants. Les sujets étaient considérés comme serfs de la glèbe; émigrants, ils étaient traités de fugitifs. Les gens habiles (*rexu*), dont il est spécialement question et que le roi d'Égypte fera reconduire au grand chef de Khéta, ne leur permettant point de rester dans son pays, sont apparemment des ouvriers possesseurs d'une industrie avancée, mais locale. Arrivé à cet endroit, le texte met le traité sous la garde des dieux, et cette particularité nous permet de penser que tout ce qui précède était déjà inscrit dans les traités antérieurs : ce qui suit cette première finale représenterait des clauses introduites par les deux contractants actuels. Elles font le plus grand honneur à la civilisation égyptienne. Il y est stipulé en effet qu'il ne sera fait aucun mal aux émigrants renvoyés à leur souverain. Ils ne seront pas traités comme des criminels, et, pour bien le montrer, on énumère les châtiments qui ne leur *seront pas* infligés. On peut comparer ce passage au *Papyrus judiciaire de Turin*, ainsi qu'à la tradition relative à Rhinocolura; parmi ces peines qu'on leur épargne en vertu du respect dû au droit d'asile se trouve, à côté de la destruction

de leurs demeures, le meurtre de leurs mères et de leurs enfants'. Ces horreurs étaient apparemment commises en Égypte et en Asie.

1. 
 pe (ReT) ENTI AU TU ER ANU EN-ef EN Ramsès Meriamon
 L'homme que l'on a été pour ramener à lui, à Ramessès Meriamon


 re HIK AA EN Kemi
 le roi grand d'Égypte.

Et un peu plus loin :


 EM TAI ARI TU SEHA PAI-ef BOTAU ER ef. TUTU
 Que l'on ne fasse pas élever son crime contre lui. De même


 TEM Feza PAI-ef PA NAI - ef Hime-TU NAI - ef
 ne pas détruire sa maison, ses femmes, ses

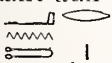
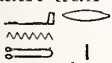
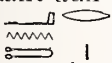

 xararu NAI-ef RETU EM TUTU TEM xuteb MUT-ef,
 enfants, ses gens (?). De même ne pas tuer sa mère;


 EM TUTU EM TAI fez ER ARTI ef, ER RO-ef
 de même qu'on ne fasse pas (détruire) dans ses yeux, dans sa bouche,


 ER RAT-TI ef EM TUTU TEM SEHA BETA NIB ER ef.
 dans ses jambes, de même ne pas élever aucune faute contre lui.

(Cours inédit de 1867.)

Les garanties religieuses énumérées dans le traité, les divinités prises à témoin de sa fidèle exécution nous fournissent de précieux renseignements sur les croyances de la Syrie à cette époque. Outre Sutez, qui figure seul autre part, et Antarta, sur laquelle nous aurons à revenir, nous trouvons, en premier lieu, mille (beaucoup de ?) divinités mâles et femelles de Khéta, mille divinités mâles et femelles de l'Égypte. Il y a donc là une affirmation bien nette du polythéisme. Sutez ne figure pas même en tête de ces dieux comme expression d'une divinité suprême ; l'idée de divinités femelles se rapporte à des doctrines mythologiques dans le sens complet du mot, et on n'y peut voir une simple distinction d'attributs divins. L'énumération de cultes locaux exprimés par les noms de Sutez de Khéta et de Sutez de diverses contrées est malheureusement très fruste : je distingue pourtant le Sutez d'Aruna ou Arna, le Sutez de Pireka, le Sutez de Khissapa', le Sutez de Sarpina....

Quant aux déesses, une seule est nommée pour le Khéta, c'est  qui se transcrit *Antarta*. Le  se retrouve chez Champollion, chez Lepsius et chez Brugsch. Le temps a manqué au professeur pendant son voyage en Égypte pour entreprendre le déblayement qu'eût exigé une vérification ; mais la copie de M. Brugsch étant récente, le mal n'est pas grand. Antarta ne se retrouve nulle part ailleurs ; pour l'expliquer, il faudrait supposer que c'est un féminin d'*Antar*, et que ce nom d'un héros arabe est lui-même celui d'un dieu local.  correspond à *v* initial, et

1. Parmi ces localités, on en remarque une orthographiée dans l'original  ; comme les Égyptiens n'écrivaient jamais en caractères syllabiques une consonne redoublée, il y a probablement là une faute de lapicide, et le second  est pour un . On lira donc *Xisapa*, qui doit être Hésébon, le Husban des Arabes, comme *Xirupa*, qui vient presque aussitôt après, est *Xelbon* (Alep). Hésébon était une principauté des Amorrhéens, dans le voisinage de Damas, la Batanée des temps postérieurs. (E. de R.)

l'*aïn* est réellement la lettre initiale du héros Antar des Arabes, si bien que l'existence de cet Antar féminin ne choquerait en rien les lois de la philologie. Toutefois, les traces du culte d'Astarté joint à celui de Sutekh sont si nombreuses, qu'il est bien difficile de ne pas considérer comme une faute la version monumentale et de ne pas substituer dans notre texte un — au ~~~~. Si Astarté ne figure pas à cette place, il faudra supposer que son nom a disparu dans quelque lacune.

On trouve encore huit ou dix dieux et six ou sept déesses dont nous ne lisons pas les noms, et qui sont désignés seulement comme divinités spéciales de telle ou telle localité. On énumère ensuite parmi les dieux des objets naturels, montagnes et fleuves; là donc, comme dans l'Inde, la nature physique est divinisée, et ce serait une erreur que d'attribuer à la race aryenne la spécialité de ces objets d'adoration. M. de Vogüé a d'ailleurs signalé, chez les Arabes proprement dits, l'adoration de montagnes. Enfin, les dieux des frontières sont indiqués assez naturellement comme gardiens du traité.

Du côté de l'Égypte, les seuls noms propres de divinités sont Ammon-Ra et Sutek, et l'on désigne en bloc les *mille* divinités de ce pays. On trouve aussi, dans cette énumération, deux autres groupes, les fleuves et les montagnes d'Égypte; mais cette désignation est le fait du scribe khéta, car les Égyptiens auraient dit au singulier *le fleuve*¹. La mention de la déesse de la Terre² est encore une preuve de rédaction étrangère : la terre, chez les Égyptiens, avait non une déesse, mais un dieu. De même pour la grande

1. Il faut cependant observer que, dans son cours de 1867, M. de Rougé traduisait *Na Aterui* par *les branches du Nil*, et que l'on connaît des figures symboliques de ces branches. (F. R.)

2. 
TA EN PE Au[TeN].

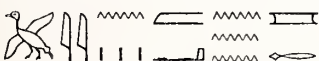
Mer¹, qui n'était point regardée comme une divinité en Égypte, ainsi que pour les vents et pour les orages. Nous sommes ici en pleine mythologie sémitique ou cananéenne. Ces dieux doivent favoriser le prince fidèle au traité, exterminer la famille de ceux qui le violeront.

DEUXIÈME PARTIE

MONUMENTS DE TANIS

MONUMENTS DE LA VI^e ET DE LA XII^e DYNASTIE²

I. *Origine de Tanis. Identification proposée avec Avaris.* — Tanis était aussi célèbre en Syrie qu'en Égypte, et cela dès les temps les plus anciens. La Bible nous apprend qu'elle était postérieure de sept ans à la ville d'Hébron³, et probablement, c'est de la *seconde* fondation d'Hébron qu'elle parle, quand la ville remplaça par ce nom celui de Cariath-Arbâ, qu'elle portait aux temps mythologiques. Tanis ne serait donc pas une des cités primitives de l'Égypte, et, de fait, elle ne figure pas dans les listes hiéroglyphiques des chefs-lieux de nomes, listes qui représentent probablement les capitales de petits États antérieurs à Ménès et à l'unité de la monarchie égyptienne. Il faut même observer que les monuments de Sâh ne contiennent nulle part le véritable nom Tanis, de la ville, même dans ces désignations si fréquentes par tout le reste de l'Égypte, où il est dit que tel dieu est le

1. 
Pe Iu - Ne - MU Aa.

2. Leçon du 26 mai 1869.

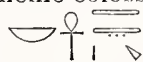
3. *Nombres*, XIII, 23.

seigneur de la localité. Champollion avait, il est vrai, lu $\text{ꜥ} \text{ꜥ} \text{ꜥ} \text{ꜥ}$ = Tanis le signe ꜥ , qu'il rencontrait dans le titre de « Sutez, seigneur de $\text{ꜥ} \text{ꜥ} \text{ꜥ}$ » ; c'était une hypothèse dont Lepsius a montré la fausseté. Pour le signe ꜥ , le phonétisme *ha* est certain, mais la jambe ꜥ est polyphone. On a bien trouvé le groupe $\text{ꜥ} \text{ꜥ} \text{ꜥ}$ dans le nom des $\text{ꜥ} \text{ꜥ} \text{ꜥ}$, *kat'en* ou « généraux de cavalerie » : ainsi employée, la jambe correspond au ꜥ copte et au ꜥ sémitique, et c'est en s'appuyant sur ce groupe que Champollion avait proposé la lecture $\text{ꜥ} \text{ꜥ} \text{ꜥ}$. Toutefois, dans le *Papyrus Sallier I*, la résidence du roi pasteur Apopis est nommée $\text{ꜥ} \text{ꜥ} \text{ꜥ} \text{ꜥ} \text{ꜥ} \text{ꜥ}$, *Ha-t-uar-t*, avec l'orthographe phonétique de $\text{ꜥ} \text{ꜥ} \text{ꜥ}$. Le mot *Uar*, $\text{ꜥ} \text{ꜥ} \text{ꜥ} \text{ꜥ}$, signifie à la fois *jambe* et *fuir* ; le nom entier de la ville, située d'ailleurs à l'extrémité de l'Égypte, signifie donc *ville du départ*. C'est, comme je l'ai reconnu le premier, l'Avaris de Manéthon, le camp retranché des Pasteurs ; mais celle-ci est-elle bien Tanis elle-même ? M. Lepsius a fait observer qu'Avaris était sur la rive droite de la branche pélusiaque, tandis que Sàh est en deçà, par rapport au Delta central ; il pense qu'Avaris doit plutôt être reconnue à l'est de Port-Saïd, où l'on trouve, sur une énorme étendue, non des débris d'édifices, mais des débris de poteries. Quant au site de Sàh, l'enceinte de Tanis y est très facile à reconnaître. Elle serait fort insuffisante pour les 200.000 guerriers pasteurs qu'y place le récit de Manéthon, mais il faut se méfier de ces gros chiffres, car ceux des guerres de Thoutmès III et de Ramsès II sont bien différents. Du reste, M. Brugsch promet à la *Zeitschrift* de nouveaux documents tendant à identifier la Hauar des Pasteurs avec la T'aru $\text{ꜥ} \text{ꜥ} \text{ꜥ} \text{ꜥ}$ égyptienne, chef-lieu du XIV^e nome de la Basse

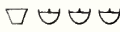
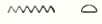
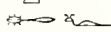
1. Voir aussi, sur cette question, Brugsch, *Die Geographie der alten Ägypter*, I, p. 86, 87, 89, 90 ; cf. p. 278-280. (F. R.)

Égypte et située à l'extrémité orientale du Delta. Il est certain cependant que ces deux noms furent employés à la même époque. Doit-on en conclure qu'ils ne peuvent représenter une même localité? En attendant l'apparition des textes que M. Brugsch nous promet, je tends à croire que Tanis et Avaris ne font qu'un, sur la foi de la désignation : « Sutez, seigneur de Ha-uar », qui est si fréquente sur les monuments trouvés à Sâh. J'admets d'ailleurs que les pierres qui la portent ont pu être apportées d'une localité voisine.

La plupart des monuments tanitiques sont encore inédits. Le plus ancien, qui a été publié par Burton, porte le cartouche de Papi-Meri-Ra, roi appartenant à la VI^e dynastie. C'est un morceau de granit d'un rose vif, formant non pas un obélisque, mais un pilier qui a dû être un montant de porte. Papi y est dit aimé d'Hathor, dame de Dendéra, et des découvertes faites dans les souterrains de cette dernière ville ont constaté qu'il y avait exécuté des travaux splendides. Comme le pilier de Tanis était isolé au milieu d'une construction de Ramsès, on peut croire qu'il y a été transporté de Dendéra, soit par Ramsès II, soit par Smendès, qui fit aussi à Tanis des travaux considérables.

Osortasen I^{er} a laissé des traces telles qu'on ne peut douter qu'il n'y ait construit un grand temple. C'est, en première ligne, cette jambe de colosse, aujourd'hui à Berlin, et qui n'avait pas de correspondant dans l'art égyptien jusqu'au moment où M. Mariette a trouvé, beaucoup moins défigurée, le pendant du même colosse. L'inscription porte : Osortasen, aimé d'Osiris, , seigneur de Anx To-ti, partie de Memphis. Serait-ce Osortasen qui aurait introduit ici le culte de l'Osiris memphite? Sur un autre colosse du même souverain on remarque la mention de Phtah et un fragment de légende à Anubis. Une superbe statue en diorite, roche extrêmement dure, représente la femme d'Osortasen II; elle est sculptée avec une grâce merveilleuse, surtout eu égard à la difficulté du travail. La coiffure est

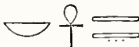
celle d'Hathor ; les yeux qui étaient incrustés ont disparu et l'orbite est vide aujourd'hui. Elle est reproduite dans l'album photographique de M. de Rougé. Voici l'inscription de l'un des côtés :

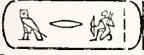
	<i>erpa-t,</i>	princesse héritière (probablement fille d'Osortasen I ^{er}),
	<i>zerp-oer-t,</i>	grande du commandement,
	et par derrière :	 <i>hent-to-ti,</i>
		 régente des deux pays,
	<i>hes oer-(t),</i>	grande favorite (?),
	<i>sami-t,</i>	associée
		au seigneur des diadèmes,
	<i>meri-t,</i>	qui l'aime,
 	<i>hent-him-tu neb,</i>	régente de toutes les femmes.
		
	<i>suten-se-(t),</i>	fille du roi,
		
	<i>ente xat-ef,</i>	de son flanc.

Dans d'autres parties des inscriptions elle est dite associée à Osortasen II et fille d'Osortasen I^{er}. Un énorme fragment d'entablement appartient à Osortasen III, dit   « aimé » d'Osiris ». Comme il n'a pu être apporté d'ailleurs, non plus que les colosses, il nous donne la preuve que les rois de la XII^e dynastie ont travaillé là. C'est ou Amenemha I^{er} ou Osortasen I^{er} qui a fondé, à Tanis, un sanctuaire aux dieux memphites, probablement en rapport avec le percement du canal des deux mers, dont la tradition classique rapporte l'origine à Sésostris, — le Sésostris de la XII^e dynastie. En résumé, de toutes ces observations, il semble résulter :

1° que Tanis a été fondée aux temps historiques; 2° que sa fondation n'est pas antérieure à la XII^e dynastie, qui la bâtit à grands frais sur un monticule artificiel; 3° que le percement du canal explique sa fondation.

MONUMENTS DE LA XIII^e DYNASTIE ET DES PASTEURS¹

La XIII^e dynastie a laissé plus de traces encore. Le colosse de granit rose de cette époque qui est resté à Tanis, faisait probablement pendant à celui que nous avons au Louvre. Bien que plus grêle, il est de même style, et ce style diffère sensiblement de celui de la XII^e dynastie, léger cependant aussi. La gravure des caractères est fort peu profonde; elle est excellente, inférieure pourtant à celle de la dynastie précédente. Le personnage est Sévekhotep III , *Ra-s'a-nefer*, avec les titres d'*Aimé de Phtah du rempart du Midi*, à Memphis, seigneur de , *Anch-Ta*, autre quartier de Memphis, chef de , autre nom d'une localité consacrée à Phtah. Sur le colosse du Louvre, une divinité de l'Ancien Empire  est mentionnée. D'après ces particularités, on peut penser que ces monuments avaient été placés dans le sanctuaire bâti par les Osortasen aux divinités memphites.

Deux autres colosses représentent un autre personnage; déjà signalés par Burton, ils ont été reconnus par M. Mariette et représentent *Ra-smenx-ka*, , *Mur-menfiu* (?)  ou commandant d'infanterie. On aperçoit, à la suite de ce titre, la trace des mots : *Aimé du Phtah du rempart du Midi*. Ces colosses appartenaient donc au même sanctuaire que les précédents. Le style des statues

1. Leçon du 2 juin 1869.

et même le nom du personnage, qui est cité au *Papyrus de Turin*, montrent qu'il vivait aussi sous la XIII^e dynastie, après les Sévekhotep. La matière de ces derniers colosses est le granit gris tournant au vert. Le grain en est très beau, mais ici encore on remarque que la tradition de la parfaite exécution des muscles s'est altérée; la gravure est aussi moins parfaite que sous la XII^e dynastie. Ainsi donc, durant toute cette période, les dédicaces des monuments de Tanis sont faites à Osiris ou à Phtah.

Les deux sphinx du Louvre proviennent aussi de Tanis. Ils sont arrivés à Paris, sans marque de provenance, avec la collection Drovetti; mais l'exploration de Tanis en a fait reconnaître l'origine, d'autant plus que M. Riffaut, ancien agent de M. Drovetti, a témoigné qu'ils venaient de la Basse Égypte, et qu'ils avaient été chargés sur le lac Menzaléh, circonstance qui restreint beaucoup le nombre possible des lieux de provenance. Le plus gros, celui qui porte maintenant le cartouche de Ménéphthah I^{er}, est plus trapu et a des traits plus énergiques; l'autre est plus léger, plus svelte, et ce seul indice permet d'affirmer qu'ils ne sont pas de la même époque. Ni l'un ni l'autre ne doit appartenir au Nouvel Empire, où les figures ont à la fois moins de vigueur de style et plus d'exactitude dans la reproduction des formes, et d'autre part ils n'offrent point cette largeur de touche et ce poli admirable qui caractérisent l'Ancien Empire: ils sont du Moyen Empire, et l'un remonte à la XII^e dynastie, l'autre à la XIII^e.

Arrivons maintenant aux monuments des Pasteurs: ils sont relativement nombreux. Le caractère des têtes les distingue en deux classes: 1^o celle des figures dites *porteurs de poissons*, qui paraissent être celles de deux frères faisant des offrandes de poissons et de lotus. Leur coiffure rappelle un peu celles du Directoire et davantage celles de la seconde moitié du XVII^e siècle; c'est la même que l'on reconnaît dans le fragment du Fayoum. Quant à la physionomie, le

nez large et recourbé, avec un méplat considérable, n'est nullement égyptien : ce sont là des types de Pasteurs. La matière en est le diorite ou granit gris d'une extrême dureté. 2° Les figures de l'autre classe, en costume égyptien, sont apparemment postérieures. J'y comprends les huit sphinx en granit gris et les débris de plusieurs autres sphinx, qui proviennent d'une allée entre deux salles et qui devait être assez courte : j'estime qu'elle comprenait dix sphinx au plus de chaque côté. La coiffure est tantôt celle des Égyptiens, tantôt une crinière de lion imitant la coiffure royale d'Égypte, avec des oreilles de lion. Cette imitation et cet appel au symbolisme révèlent, ce semble, le temps où les rois pasteurs avaient adopté les coutumes du pays conquis. Ils portent la légende d'Apapi, toujours à peu près la même, mais toujours plus ou moins endommagée. Je l'ai retrouvée entière sur l'épaule droite du colosse de Mur-menfiu, où elle a échappé aux profanateurs :

	<i>Set (Sutek).....</i>	Set,
	<i>Nuter nofré.....</i>	dieu bienfaisant,
	<i>Ra-aa.....</i>	soleil grand,
	<i>her (ou het).....</i>	sur
	<i>to-ti.....</i>	les deux régions,
	<i>se Ra.....</i>	fils du Soleil
	<i>Aapapi.....</i>	Apapi.

Seul le signe médial du cartouche est douteux : on pourrait le lire , *hat*, au lieu de , *her*. Le nom propre ne diffère

de celui du *Papyrus Sallier n° I* que par la substitution du  au  final. Sur certains monuments, cette légende porte l'addition :    . *Tu-anx Meri*, à la suite du premier signe, et cette particularité a fait croire à quelques égyptologues et même à M. Brugsch qu'il s'agissait d'un roi différent qui serait intitulé *Aimé de Suteh du roi Apapi*. Je n'y vois qu'une inversion usuelle, provenant de l'application du principe d'honneur, et je traduis *Aimé de Suteh vivifiant*.

Le grand sphinx du Louvre porte la légende sur son épaule. Bien que martelée avec soin, on peut encore la lire quand on la connaît d'ailleurs; la queue de l'animal typhonien est surtout reconnaissable et fournit un indice précis, car elle n'appartient à aucune autre figure. On aperçoit sur la base, du même côté, les restes d'une légende d'Apapi, qui a été martelée avec soin. Les Pasteurs avaient-ils débuté à Tanis par détruire les monuments de leurs prédécesseurs? C'est possible. Néanmoins les colosses d'Osortasen et de Sévekhotep ne furent pas brisés lors de l'invasion, puisque Ramsès et Ménéphthah y ont mis leurs cartouches et leurs légendes. Il ne faut donc pas adopter à la lettre ce qu'on a dit des destructions systématiques auxquelles se seraient livrés les Pasteurs. Il est possible qu'ils se soient acharnés, au temps de la guerre qui amena leur expulsion, sur les temples des dieux adorés par leurs ennemis, les peuples de la Haute Égypte, mais, dans les temps antérieurs, ils procédèrent par adaptation, non par destruction.

Les légendes primitives des sphinx devaient être inscrites non sur le corps de la bête, mais sur le socle, selon la coutume. Elles ont été effacées par Ramsès et par Ménéphthah. Ce fait se remarque sur deux sphinx de granit gris, dont l'un porte la légende de ce dernier, l'autre, le nom de Murmenfiu, et qui, d'après leurs traits, doivent appartenir à la période des Pasteurs. Le cartouche de Smendès a remplacé,

paraît-il, ceux des Porteurs de poissons. Apapi, moins barbare, n'avait rien martelé : il avait respecté les inscriptions préexistantes, et il n'avait gravé son cartouche que sur le méplat de l'épaule des sphinx et sur les bras des statues.

On trouve à Tanis, nous l'avons dit, des monuments de deux époques appartenant à la période des Pasteurs ; Apapi y avait un établissement considérable, qu'il faille ou non l'identifier avec Avaris. Du reste, Josèphe, ou plutôt Manéthon, paraît distinguer le *camp retranché* de la *ville capitale* des Hyksos : le nom d'Avaris a pu être appliqué à tous les deux et produire par là une confusion. S'il en est ainsi, c'est Tanis qui est la ville typhonienne et antérieure, et c'est ailleurs qu'il faut placer le camp établi par les Pasteurs.

XIII'

II. *Le nom d'Avaris. Apapi et Ra-skenen. Le Nouvel Empire à Tanis.* — La légende mythologique de laquelle Manéthon dérivait le nom de l'ancienne ville égyptienne de Hauar ne nous est pas connue ; nous ne savons donc auquel des sens de ce mot , *jambe* ou *pied*, *passer* ou *fuir*, on doit la rattacher. Mais il n'est pas sans intérêt de remarquer qu'en langue sémitique aussi le nom $\text{p}^{\text{r}}\text{s}$ signifie *passage*, *sortie*, de la racine $\text{p}^{\text{r}}\text{s}$, « émigrer ». M. Goodwin a tenté l'explication du groupe complet  et le traduit par *le palais de Uar* ; je soutiens, au contraire, conformément à la transcription *Avaris*, que *Ha* est inséparable du reste et fait partie du nom propre.

C'est ici que doit intervenir le récit du *Papyrus Salier n° I*. Champollion et Salvolini l'avaient signalé, avant que le document n'entrât au British Museum. Lorsqu'il fut publié, M. Birch émit en 1844 l'opinion que l'Apophis

de Josèphe portait, en égyptien, le nom de *Papi*, connu déjà dans la VI^e dynastie, et que l'Apapi du Papyrus était un Papi. Il est certain pourtant que ce nom d'*Apapi* est celui du roi *pasteur*, qui reçoit au papyrus le tribut de Raskenen, roi national de la Haute Égypte et roi (légitime) du pays tout entier. Le papyrus ne se borne pas à cette mention. Il énonce qu'Apapi, adorateur exclusif du dieu Sutez, a construit une demeure en bon travail éternel, style égyptien, dans la ville de Hauar. Cela n'est donc pas un simple campement, et l'édifice devait être un temple de Sutez. Les lignes suivantes sont très imparfaitement conservées; mais il paraît qu'il y est question d'un sacrifice offert à l'inauguration du temple. On voit ensuite la résolution d'envoyer un message à Raskenen, message  au sujet duquel

Apapi consulte apparemment les , *Rexi*, les savants de son collège de prêtres. Le messenger arrivé à Thèbes, Raskenen lui dit : « Qui t'a envoyé *au pays du Midi*? Tu as » accompli ce voyage pourquoi? » Et l'autre répond : « C'est le roi Apapi qui m'a envoyé. » Il est question ensuite d'une source, des eaux bonnes pour la vue, et pour le sommeil, pendant le jour et pendant la nuit (l. 6). Raskenen, ne sachant que répondre, fait venir ses chefs pour le tirer d'embarras, et ici le récit s'interrompt. Comme on voit par ce qui précède, le dissentiment religieux est nettement accusé : Apapi est adorateur de Sutez, et Raskenen d'Ammon-Ra.

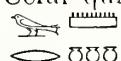
A la suite de cette communication, la guerre éclata, et nous savons qu'Ahmès mit fin à l'invasion étrangère en repoussant les Pasteurs jusque dans le pays de Canaan. Peut-être notre Raskenen est-il identique à celui dont parle l'inscription d'El-Kab. Les monuments ont porté M. Mariette à intercaler entre ce Raskenen et Ahmès le Kamès des bijoux de la reine Ahhotep. En tout cas, c'est bien Ahmès

1. *Sma*, nouvelle, document, message.

qui, en l'an VII, mit fin à la domination des Asiatiques, et la théorie de M. Lepsius ne saurait se soutenir. Tout au plus pourra-t-on dire que le Misphragmouthosis de Manéthon, s'il est Thoutmès III, repoussa un retour offensif des Pasteurs. D'Aménophis I^{er}, nous ne connaissons de campagne au Nord que celle qui fut dirigée contre le peuple libyen des Kéhak et que nous fait connaître l'inscription d'Ahmès *Pen-Sowan*. Tanis disparaît dès lors pour plusieurs siècles. Ni les Thoutmès ni les Aménophis n'y ont élevé de monuments, bien que Thoutmès III ait entrepris le rétablissement général des anciens temples de l'Égypte et même de la Nubie depuis Semnéh. Les inscriptions manquent absolument à Tanis pour cette période, et l'on ne doit pas oublier que tous ceux qui portent inscrit le nom de *Hauar* sont d'un poids assez faible pour que leur transport d'une localité voisine ait été possible. Ils ne permettent donc pas une identification topographique certaine et rigoureuse. Tanis, capitale des rois pasteurs, était odieuse à la nouvelle dynastie; tous les sphinx des Hyksos ont une brisure aux oreilles et au nez.

La XIX^e dynastie, au contraire, 'paraît avoir aimé Tanis. On n'y a pas trouvé encore, il est vrai, le nom de Sêti I^{er}, mais des ruines considérables rappellent cette famille dans les localités d'Abou-Keysched (*Pa-Ramsès Meiamun*) et d'Abou-Saïfé, près du canal de Suez. Les inscriptions montrent que ces villes, œuvre de Ramsès II, avaient été commencées par son père, dont partout Ramsès dit qu'il a exécuté les plans; il faut probablement y comprendre la restauration de Tanis. Y a-t-il là un simple hasard? Le nom de Sêti rappelait, pour la première fois, dans les listes royales, celui du dieu Sutez, forme de Set, jadis adoré à Tanis. L'*i* final n'est autre chose que le suffixe de l'adjectif dérivé de ce nom : *Sêti* est le *Séthien* comme *Ameni* est l'*Ammonien*. Il était naturel que Sêti s'intéressât à la ville de son dieu.

MONUMENTS DE RAMSÈS II A TANIS ¹

L'activité de la XIX^e dynastie est visible dès les premiers pas qu'on fait à Tanis. Les gros blocs de granit et de grès qui suivent le premier pylône marquent l'emplacement d'une salle, dont l'entrée était flanquée de deux obélisques de Ramsès II. Elle avait été construite par Ramsès II en calcaire. Au delà, nouvel obélisque de Ramsès II : le roi y fait offrande à Atum, seigneur d'Héliopolis, qui lui tend la *harpé* →. Derrière l'obélisque est une seconde salle que précédaient plusieurs colosses dont trois en granit rose, qui portent chacun l'un des noms de Ramsès Meriamon, avec un titre additionnel à la boucle de la ceinture. Celui qui a la plus belle tête prend là le titre d'Oer Mennu, , *le grand des hommages* ou *le grand des monuments*. Il a le long des jambes des effigies de princesses de sa famille, la reine Amenmera, sa fille Batanat, la fille du roi de Khet, que l'on voit aussi à Ibsamboul :

	<i>suten him-t</i>	épouse royale,
	<i>uer-t</i>	grande
	<i>hen-t</i>	régente ²
	<i>to-ti</i>	des deux régions,
	<i>Ra-maa-t</i>	qui voit le Soleil ³ ,
	<i>Nofré-u-ra</i>	Nofréura ⁴ ,

1. Leçon du 16 juin 1869.

2. Titre qui implique un pouvoir politique réel, en l'absence du roi. (E. de R.)

3. La copie porte —, au lieu de l'œil. (E. de R.)

4. C'est le nom que porte aussi une autre princesse asiatique, celle

	<i>se-t</i>	filles
	<i>pe</i>	du
	<i>sar-aa</i>	chef grand
	<i>en</i>	de
	<i>Xeta</i>	Khéta.

La coiffure du personnage qui représente le roi de Khéta est ici la même que dans le texte du traité et sur la stèle d'Ibsamboul, partout où il est représenté avec un caractère pacifique. Elle diffère de la coiffure royale de la Haute Égypte par l'absence du bouton au sommet. Il semble qu'ici le roi donne à l'étrangère le pas sur les deux Égyptiennes, tant était forte l'union entre les deux pays.

Le colosse qui forme le pendant de celui-là porte le prénom officiel de Ramsès II, avec l'addition *Meri-Ma*, . A la suite du lieu où sont conservées ces figures, on trouve une salle à ciel ouvert, où sont la plupart des sphinx de Tanis en granit gris; les inscriptions additionnelles de Ménéptah sur les sphinx qui ne lui appartenaient pas lui donnent le titre de *Meri-Set*, où la figure de Set est toujours plus ou moins martelée; on ne sait à quelle époque elle l'a été. Ce titre avait déjà été pris par Ramsès II. Le nom de cette figure porte parfois la variante phonétique *Suteh*, et, dans cette orthographe, on trouve le simple employé comme variante du . Dans le nord de l'Égypte, non seulement Ramsès II et Sét II, mais aussi Ramsès III, ont élevé ou gravé des monuments en l'honneur du dieu Suteh.

de Bachtan, sur la stèle de la Bibliothèque, expliquée par M. de Rougé.

Un fragment de colosse en diorite représentant Ramsès II debout m'a donné un reste de légende que voici :

	Fin d'un nom de pays.
	...Aha.....
	Hor-aa Horus, grand
	peh-ti..... de vaillance,
	meri aimé
	(An)-pu..... d'Anpu (Anubis)',
	neb..... seigneur
	pe.....
	(sic) Ahte d'Ahté,

et un autre morceau qui complète peut-être celui-ci.

Ahté est un des noms de pays qui prennent le déterminatif ; peut-être le ruban qui, dans l'original, joint ce signe au précédent est-il un caprice du graveur. En tout cas, on voit que Ramsès II, en rétablissant le culte de Sutez, n'avait point affaibli celui qu'on rendait là au cycle d'Osiris depuis la XII^e dynastie.

Une autre statue en granit gris de Ramsès II est accompagnée d'une figure de Ménéphthah. Plus loin une pierre d'angle porte une dédicace de Ramsès à « Phtah, seigneur » de la coudée », divinité de Memphis, et à Mout, la grande déesse de Thèbes. Le même Pharaon a inscrit sa légende sur la figure de Mur-menfiu, et il s'y donne (ou on lui donne)

1. On trouve aussi, mais fort rarement, le nom du dieu asiatique *Res'epu*. (E. de R.)

le titre de *Sutex-Meri*, addition habituelle, quoique non constante, à sa légende, dans les ruines de Tanis. On peut dire, en général, que, quand à une légende royale s'accôle le nom d'un dieu désigné comme seigneur de tel endroit, c'est la divinité locale du lieu même où sont trouvées ces légendes. Or, *Sutex* étant seigneur de Hauar, Hauar est ou Tanis même, ou une localité voisine de laquelle ont été transportés ces monuments¹. Un autre monument de Ramsès, qui paraît n'avoir jamais appartenu qu'à lui, est dédié à Hathor, dame de *Mat'a(t)*,   , ce qui est un nom de ville, parfois précédé du signe ; M. Brugsch l'a reconnu pour l'*Oxyrrinchus* des Grecs. Au bas de ce texte est la légende de Ménéphtah, avec le titre de , *Erpa*, prince héritier, qu'il n'a eu que vers l'an 35 du règne de son père. On trouve à Tanis des traces multipliées de sa dignité de *Erpa*; il a probablement été gouverneur de cette ville. Tanis nous a donné encore une statue de Tuaa, la mère de Ramsès II, décorée de légendes longues et intéressantes qu'il faudra étudier avec grand soin.

XIV²

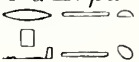
En visitant les ruines du grand édifice de Tanis, on entre, après avoir parcouru les premières salles, dans une pièce probablement hypostyle où l'on rencontre encore un autre monument de Ramsès II : là figurent les noms de nouveaux dieux avec ceux des localités qui leur sont dédiées. Ce sont, en premier lieu, la déesse à tête de lionne *Saxet*, qu'on avait d'abord nommée *Pacht*; elle y est dite dame d'*Anet* (*Spéos Artemidos*), où ce culte avait déjà été reconnu³; puis Har-

1. Voir la leçon précédente; cf. p. 133 du présent volume].

2. Leçon du 23 juin 1869.

3. Cette déesse est la mère de Tum, mais nulle part on ne trouve le

machu, enfin Thot, seigneur de Sesennu-Hermopolis. Le culte de Sutez n'était donc pas unique à Tanis sous les rois égyptiens; ville fondée à une époque historique, elle n'était pas, par son origine, le domaine propre d'un dieu local. Mais le cycle solaire et le cycle de Phtah y dominent manifestement, le premier datant surtout de la XIX^e dynastie et le second de la XII^e; on y trouve, entre autres, un *Naos* d'une gravure admirable, qui est dédié à Phtah.

C'est dans le grand sanctuaire de Tanis qu'a été découverte la stèle dite de l'an 400, ainsi qu'un monument d'adoration à Tum d'Héliopolis, un autre à Sutez et un autre à Seb, père d'Osiris. Les monuments tanites qui portent une légende de Ménéphthah et qui sont postérieurs à son avènement au trône¹ sont généralement usurpés au moyen de surcharges; cependant il en faut excepter une grande statue dédiée à Phtah. Derrière cette statue, Sêti II porte le titre de *prince choisi* (*Si-semes*), qui est quelquefois accolé à celui d'Erpa. Ce dernier, joint à une désignation de jeunesse () paraît signifier *enfant*²; Ménéphthah lui-même avait porté le titre d'*Erpa Si-semes*³. On le voit aussi appelé au même lieu  avec addition du titre de *chef de soldats*.

nom du père de ce dernier. Il est curieux de remarquer que la mère d'Imouth n'est jamais nommée non plus, qu'il est désigné comme fils de Phtah, et que Phtah et Sazet sont le grand dieu et la grande déesse de Memphis, sans que jamais Sazet soit dite épouse de Phtah. (E. de R.)

1. Voir plus haut[, p. 136-137 du présent volume], la leçon du 16 juin.

2. Le colosse d'Osortasen à Berlin, dont le pendant est encore à Tanis, fait une offrande à Sutez représenté sous forme humaine; il est dit aimé de Sutez, seigneur de Hauar, titre porté encore par le même dieu dans un tableau de Ménéphthah. (E. de R.)

3. Entre Ménéphthah et Sêti II, il semble qu'on doive insérer le règne de Si-phtah, dont le cartouche a été martelé. Le titre de *Si-semes*, porté par Sêti avant son règne, paraît faire entendre que son père l'avait reconnu comme successeur légitime. (E. de R.)

Du haut des collines qui forment l'enceinte de Tanis on en aperçoit sept ou huit autres, mais, pas plus que les premières, pas plus qu'aucune autre élévation de terrain dans le Delta, elles ne sont naturelles; toutes désignent des débris de constructions, toutes sont formées par des décombres. L'une d'elles représente l'ancienne Daphnæ, une autre Thmuïs; il en est une, non fouillée encore, qui contient, à fleur de terre, des blocs de ruines. A Thmuïs, on trouve des colosses usurpés par Ménéphthah, « aimé de Suteχ, seigneur de Hauar ».

Quant aux monuments de Tanis provenant de la dynastie tanite, ils ne nous apportent aucun document utile à la géographie; mais M. Mariette vient d'y trouver le souvenir d'un fonctionnaire égyptien du temps des empereurs. C'est le gouverneur d'une ville appelée , c'est-à-dire évidemment Tanis elle-même, sous sa dénomination vulgaire, qu'on n'avait point encore trouvée en hiéroglyphes.

Tanis contient une douzaine d'obélisques passablement conservés. En général, ces monuments portent au pyramidion et quelquefois sur le socle une formule d'adoration rédigée au nom du roi qui les a élevés; mais la principale décoration est une bande d'hiéroglyphes, allant du haut en bas de l'une des faces et renfermant une grande partie de la légende du roi, double cartouche et bannière, avec une phrase significative au moins. A Tanis, on trouve celle-ci : « Possesseur d'un cœur (vaillant) dans le combat, Mont dans » les combats », — Mont étant, chez les Thébains, le dieu spécial de la valeur guerrière. Voici le texte :



χem possédant



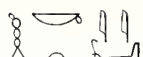
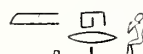
hati em un cœur dans



(*T'erau* ?) le combat,



Mont em Mont dans

	<i>SEKI-T</i>	la bataille,
	<i>MA-HER</i>	jeune guerrier
	? <i>ANTA</i>	(d')Anta',
	<i>ka</i>	taureau (héros)
	<i>en Suteχ</i>	de Suteχ.

Le *Maher*, c'est le *jeune guerrier*, d'abord parce qu'on retrouve là un élément du titre du *jeune* correspondant d'un littérateur, dans le *Papyrus Anastasi n° I* traduit par M. Chabas, puis parce que la figure humaine de ce groupe sert de déterminatif à la désignation des conscrits. Anta porte ici la fleur, attribut des déesses. On l'avait d'abord prise pour un personnage masculin donnant son nom à la ville d'Antéopolis; mais on reconnaît le dessin très net de la déesse de Syrie, formant ici parallélisme avec Suteχ ou Baar, qui est bien le dieu du nome Antéopolite.

Voici encore une petite phrase significative trouvée sur un obélisque de Tanis : , *Hu Sati* « Il a » frappé l'Asie occidentale ». M. Chabas a exprimé le doute que le troisième signe de ce groupe désigne un pays spécial; du moins paraît-il s'appliquer à une région étendue. En effet, une stèle du Musée de Naples, provenant, dit-on, des fouilles de Pompeï, reproduite par M. Brugsch à la fin de sa géographie et contenant un acte votif à Hers'efi, dieu de Sutensenen, par un personnage qui avait servi sous Darius Codoman contre Alexandre, constate que le donateur a eu grand'peur le jour où « le dieu a frappé les  », ce qui, d'après le contexte, peut s'entendre de la bataille d'Arbelles

1. Les cornes manquent dans l'original.

et, par conséquent, de la défaite des peuples qui formaient, au IV^e siècle, l'Empire des Achéménides.

XV'

Les obélisques dont on a parlé récemment sont de Ramsès II, mais il en est encore d'autres qui sont dédiés aux dieux d'Héliopolis. L'un d'eux porte cette formule :

			
<i>Peh-ti</i>	<i>ef</i>	<i>ma</i>	<i>kem su</i>

Sa vaillance est comme (celle) de (celui qui) l'a créé.

On y trouve aussi la mention, assez rare sur les monuments, de Seb, le père d'Osiris, et, sur le pyramidion, celle du dieu   , S'u, fils du soleil, recevant l'hommage de Ramsès². Ce dieu est représenté sous la forme humaine, avec la plume  sur la tête et le sceptre à tête de lévrier dans la main. C'est encore un dieu solaire.

On trouve encore sur ce monument la formule suivante :

					<i>(sic)</i>				
<i>Suten</i>	<i>ari</i>	<i>Tas'au (?)</i>	<i>ef</i>	<i>er</i>		<i>merri</i>	<i>ef</i>		

Le roi qui fait ses conquêtes où il veut,

et sur la face ouest du même monument :

			<i>(sic)</i>			
<i>Aa</i>	<i>pehti</i>	<i>ma-Suteχ</i>		<i>ka</i>	<i>em</i>	<i>Roten.</i>

Grand de vaillance, comme Suteχ, taureau dans le Roten.

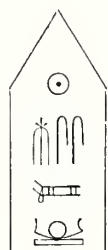
1. Leçon du 30 juin 1869.

2. Le signe  est polyphone, mais son phonétisme dans ce nom my-

Ce dernier nom est ici conservé comme étant la dénomination la plus ancienne que connussent les Égyptiens pour le pays des Khétas, car aucun monument de Ramsès II ne parle d'expédition contre les Rotennu eux-mêmes. Dans le décret de Canope, l'expression de Roten oriental est encore employée, nous l'avons vu, pour désigner la Syrie. Sur la face orientale du même obélisque, on lit : *Pehti ma Mont*, « vaillant comme Mont ». On y trouve encore une autre mention de Sutez.

Au second pylône, l'obélisque du nord est tombé sur le sol et s'est brisé par la moitié, mais il est magnifique de gravure ; les formules qu'il porte sont d'ailleurs connues. Sur le bloc de cet obélisque, on lit encore : « Il a fait un grand massacre » parmi eux. »

Sur le pyramidion d'un autre grand obélisque tombé, trouvé vers le nord-est, on lit ces mots, à la place qu'occupent habituellement les figures divines :



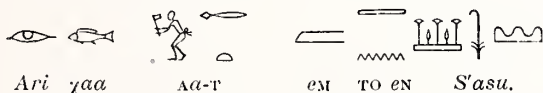
Ra-messès
(identifié à)
Toum, dans
la barque solaire.

Puis, sur la surface carrée, le roi rend hommage à Phtah. On voit aussi mentionnée la conquête du pays des Nehesi  *To en Nehesi*, où l'emploi du signe } avec ce phonétisme constitue une curiosité philologique. Le déterminatif du groupe est exclusivement employé pour les noms des peuples nègres. Le roi est nommé fils de Phtah, dans la

thologique est garanti par l'emploi de la variante  ; c'est apparemment le dieu dynaste appelé Sôs par les Grecs. (E. de R.)

partie qu'on a pu lire — à cause d'un vide qui se trouve au-dessous — de la face qui porte contre terre.

La campagne d'Ascalon, plusieurs fois rappelée sur les monuments, l'est probablement encore ici :



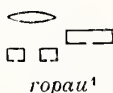
(Celui qui) a fait un grand massacre dans le pays des Schasu.

Ce nom était alors donné à la partie de la Palestine que l'on trouvait avant d'arriver au pays de Khet.

A côté de ces obélisques sont deux piliers de granit, qui probablement formaient les montants d'une porte décorée. Trois des faces de chaque pilier sont ornées d'hieroglyphes. C'est encore une œuvre de Ramsès, loué pour avoir :

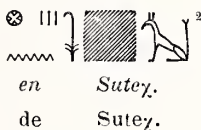


Seheb



ropau¹

Fait panégyrie (mis en fête) les temples (portes de demeures, pylônes)



en Suteh.

de Suteh.

Premier pilier. — La face sud porte les mots *Enfant du dieu Tum*.

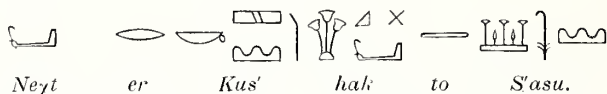
La face ouest est défigurée par une énorme fracture.

Sur la face nord, sont mentionnées trois campagnes. L'un de ces passages confirme la pensée que la campagne contre

1. Le dernier caractère est la queue du dieu Suteh, servant à restituer sa figure martelée. (E. de R.)

2. *Ḥpne* des Coptes, *birbeh* des Arabes, désignation des temples anciens. (E. de R.)

les Schasou, célébrée sur ce monument, n'est pas celle du poème de Pentaour et lui est antérieure :

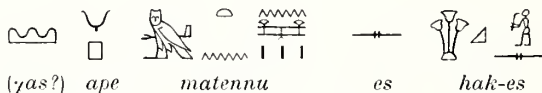


Vainqueur du côté de l'Éthiopie; il a pris le pays des Schasou.

Un peu plus loin, on lit *Ka em Rotennu*, « héros chez les » Rotennu ». Il est probable que l'ordre des faits est ici l'ordre chronologique; car la campagne d'Éthiopie était bien la première de Ramsès. Dans cette inscription encore, on trouve une mention du dieu Set.

Deuxième pilier. — Les titres qu'il présente sont généralement bien connus; cependant on y trouve celui de *Taureau, Fils de Taureau*, qui est assez rare, et celui d'*eau* (émanation) divine de Ra.

Sur les fragments d'un autre obélisque, on doit noter une tournure grammaticale assez singulière. Immédiatement après le second cartouche et, par conséquent, au commencement de la phrase, on lit :



La terre, il explora les chemins d'elle; il l'a prise;

c'est-à-dire : « Il a reconnu tous les chemins de la terre ». On y trouve encore une dédicace à Tum, seigneur d'Héliopolis.

Deux autres obélisques sont à gauche de la première entrée. Sur l'un d'eux, on lit : *Fils de Phtah* et *Fils d'Atum*. Sur l'autre, à la suite d'une lacune, on voit mentionné le pays de Khet.

L'ensemble de ces monuments nous apprend quelle fut l'œuvre de Ramsès II à Tanis. Il les a relevés et agrandis;

il y a amené une forêt d'obélisques — il y en avait vingt ou trente au moins, — objets qui, distribués par couples devant les pylônes, désignent toujours les temples les plus riches. Mais les premières salles étaient consacrées aux dieux de Memphis et d'Héliopolis, d'après la volonté des princes de la XII^e dynastie. Sutez paraît fréquemment à Tanis, mais deux fois seulement avec le titre de *seigneur de Hauar*. On ne peut donc affirmer que ce dernier nom ait jamais appartenu à Tanis même, où les dieux d'Héliopolis se retrouvent fréquemment. Quoi qu'il en soit, la ville de Hauar a possédé un temple restauré ou décoré par le roi pasteur Apapi et, plus tard, par Ramsès lui-même, tandis que M. Lepsius n'a reconnu aucun vestige de grand monument au lieu qu'il désigne comme ayant été le camp retranché d'Avaris. On peut donc admettre, comme nous l'avons dit plus haut¹, qu'il y a une distinction à établir entre le fameux camp des Pasteurs et la ville même d'Avaris.

1. Voir p. 123-125 du présent volume.

IV

COURS DE 1872

Étude des Monuments du massif de Karnak¹

C'est autant par la grandeur et l'aspect imposant des édifices que par la diversité des monuments, souvenirs d'une longue suite de règnes, que les ruines de Karnak doivent être regardées comme les plus intéressantes de l'Égypte. Sur le site de Memphis, à l'époque d'Hérodote, le voyageur pouvait encore rencontrer de nombreuses traces des anciens monuments; aujourd'hui tout est détruit, quelques colosses et de rares débris viennent à peine indiquer la place de l'antique capitale de l'Égypte. A Thèbes, il n'en est pas de même; aucune ville importante n'est venue se construire près de ses ruines et hâter l'œuvre déjà trop rapide du temps. Les exploitations plus récentes de Méhémet-Ali ont

1. Rédigé par le vicomte Jacques de Rougé et publié dans les *Mélanges d'Archéologie*, t. I-II, p. 35-51, 66-74, 101-105, 128-138, et t. III, p. 85-99.

cependant contribué à détruire quelques souvenirs précieux pour l'histoire ; des blocs de calcaire, débris de colosses antiques ou de colonnes du plus beau style, ont été impitoyablement convertis en chaux. D'un autre côté, la fabrication du salpêtre est venue indirectement porter un coup funeste à certains monuments. Les habitants vont recueillir les terres qui contiennent cette substance dans les ruines, et les débris antiques mis au jour par ces fouilles inintelligentes sont livrés à la destruction du passant ou à l'injure du temps. C'est ainsi que des monuments vus et décrits par Champollion n'existent plus aujourd'hui.

Nous commencerons cette étude par essayer de nous rendre compte du *Karnak* du premier Empire, remplacé par les constructions dont nous voyons aujourd'hui les ruines ; l'histoire, les inscriptions, les traces qui en existent encore nous serviront dans cette recherche.

Plusieurs auteurs ont prétendu que Thèbes était une ville comparativement récente, et cette opinion est assez généralement répandue pour qu'elle mérite une réfutation. En fait de monuments très anciens, les ruines de Thèbes possèdent encore, sur la rive gauche du Nil, les sépultures des rois *Antef* de la XI^e dynastie. Mais qu'était alors la ville de Thèbes ? Malheureusement, aucun monument antérieur à l'époque des Pasteurs n'y est resté debout, pour témoigner de l'importance de la capitale de la Haute Égypte à ces époques si reculées. Les tombeaux des *Antef* seuls ont survécu à cette destruction générale, mais ils sont peu importants, et c'est peut-être ce qui les a sauvés ; ils ne se composent en effet que de petites pyramides, ornées d'un simple bas-relief, ou, pour parler plus exactement, de la stèle funéraire du roi défunt.

Le premier auteur qui se soit occupé de cette question si intéressante de l'antiquité de Thèbes est Wilkinson. Observateur exact, lisant bien les cartouches, mais déchiffrant

peu de choses des inscriptions, Wilkinson est avant tout un archéologue remarquable, et il faut dire à son honneur que bien peu de ses attributions ont été reconnues erronées jusqu'à ce jour. Or, Wilkinson a constaté que derrière le sanctuaire de granit, noyau du temple construit sous la XVIII^e dynastie, existait un espace couvert de décombres encore bien peu fouillés, et dans lesquels il a trouvé des fragments de colonnes polygonales, du style qu'on a nommé *protodorique*. On sait que ce genre de colonne est spécial à l'architecture la plus ancienne de l'Égypte. Wilkinson a lu sur ces débris le cartouche d'*Usurtasen I^{er}*. Il y avait donc là des constructions antérieures à la XVIII^e dynastie. Ceci expliquerait une circonstance bizarre dont la solution n'avait pas été donnée. Le sanctuaire de granit construit sous la XVIII^e dynastie, et relevé plus tard au nom de Philippe-Arrhidée, est percé d'une porte au fond, ce qui est contraire à la disposition ordinaire des sanctuaires égyptiens. Si l'on admet qu'il y avait un peu plus loin un ancien sanctuaire, et l'on verra que nous l'attribuons formellement à *Usurtasen I^{er}*, on peut supposer que le nouveau, celui qui fut construit par Toutmès III, n'était destiné qu'à jouer un rôle secondaire, l'ancien sanctuaire ayant été conservé dans le plan de reconstruction du temple. On n'aperçoit plus maintenant ces fragments de colonnes décrits par Wilkinson; elles étaient probablement en calcaire et auront servi à faire de la chaux! Mais le témoignage de Wilkinson nous suffit : d'autres traces sont venues du reste le corroborer¹.

Le monument le plus ancien qui ait été trouvé à Karnak est une table à libations, aujourd'hui au Musée de Boulaq et sortie des fouilles de M. Mariette; elle est au nom d'un particulier. On avait ainsi le droit de déposer dans les temples certains objets tels que statues, tables à libations, etc.,

1. Nul doute que des fouilles entreprises dans cet amas de décombres n'amenassent au jour d'autres restes de ces monuments primitifs.

très probablement comme ex-voto. Voici l'inscription de la table à libations de Karnak :


 en ka en âtesf Rā-s-ānχ-ka mā χeru âr en ta-t māt χeru
 A la personne de son père, *Rāsānχ-ka*, le véridique, fils de *Tet* la véridique.


 en ka en mur ḥa Sebek-ṯaṯa âr en ānχ-t māt χeru
 A la personne du commandant de *ḥā*, *Sebek-ṯaṯa*, fils de *Anχet* la véridique.

Rāsānχka, nom du père du donateur, est également le nom d'un roi célèbre, que le Papyrus de Turin place après *Mentuhotep*, et qui paraît ainsi avoir précédé d'assez près la XII^e dynastie. Dans la table des rois d'*Abydos*, ce prince est nommé immédiatement avant *Amenemḥā I^{er}*. Le roi *Rāsānχka* faisait déjà des expéditions au dehors de l'Égypte, comme le prouve une inscription gravée en son nom sur les rochers d'*Hammat*, sur la route de la mer Rouge¹. De plus, Thèbes était certainement en son pouvoir, puisque, selon l'usage observé de temps immémorial en Égypte, un fonctionnaire composait son propre nom avec celui de *Rāsānχka*. Il résulte de ces faits que, dès cette époque, il y avait déjà un temple à Karnak : la petite table à libations, conservée religieusement par les Égyptiens eux-mêmes comme souvenir des anciens temps, nous en fournit au besoin la preuve.

On peut se demander quelle était l'origine de ce temple et à quelle légende mythologique il faut rattacher sa fondation. Or, on a recherché en quel lieu la mythologie égyptienne plaçait la naissance d'Osiris ; plusieurs inscriptions de Karnak et d'Edfou indiquent précisément Thèbes

1. Pour cette importante inscription, voir Chabas, *Voyage d'un Égyptien*, p. 56.

comme le lieu sacré où Osiris fut mis au monde¹. Il y avait là pour les Égyptiens un souvenir des plus respectables, et Thèbes devait être regardée comme une ville sainte. Toutefois, il est curieux de remarquer qu'Osiris n'est pas à Thèbes la divinité principale, et qu'il ne fait que se superposer, comme ailleurs, à la divinité locale, en se bornant à son grand rôle funéraire.

MONUMENTS ANCIENS DE KARNAK

Comme nous l'avons dit plus haut, un des souvenirs les plus anciens de la ville de Thèbes est celui des rois *Antef*, mais rien de ce qu'ils ont pu faire à Karnak ne subsiste aujourd'hui. Du reste, le silence des autres ruines de l'Égypte à leur égard et la modestie de leurs sépultures ont fait supposer qu'ils n'étaient que des dynastes partiels, trop peu puissants pour pouvoir entreprendre des travaux importants.

Le roi *Amenemhâ I^{er}* a dû probablement ajouter quelque chose au sanctuaire de Karnak, car il a travaillé dans d'autres parties du même temple. On a trouvé dans les décombres, au sud du sanctuaire, une base informe de statue. Wilkinson, qui l'a vue, a pu y lire le cartouche d'*Amenemhâ I^{er}*. Une table à libations en granit² porte aussi la légende com-

1. Karnak. Porte ptolémaïque donnant accès à la salle hypostyle.
Légende de *Nut*,



2. Cette table à libations a été trouvée en dehors de l'enceinte du temple, à 200 pas environ vers le nord, là où subsistent les traces d'un petit temple dédié à *Phthah* et à *Hathor*, et relevé par Toutmès III.

plète du même prince. Voici l'inscription du monument :



Vivant, l'Horus, celui qui renouvelle les naissances, le fils du Soleil, *Amenemhā*, l'a fait dans ses monuments en l'honneur de son père, *Amon-Rā*, seigneur des trônes du monde.

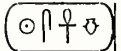
Les musées d'Europe possèdent un certain nombre de figures empruntées au temple de Karnak et datant de l'Ancien Empire; malheureusement, presque tous ces objets n'ont pas de certificats d'origine, ce qui est une source de difficultés et arrête de prime abord les comparaisons archéologiques. Au Musée de Boulaq, au contraire, la provenance est toujours certaine; on y remarque encore un autel rectangulaire en grès, sur la surface supérieure duquel sont sculptés en relief vingt plats ou coupes. Sur le côté se lit l'inscription suivante :



Vivant, le fils du Soleil, *Ameni-Antef-Amenemhā*, l'a fait dans ses monuments, pour son père, *Amon-Rā*, le très-chéri, résidant dans *Apu*; il l'a fait, le doué d'une vie éternelle.

Ce monument est donc dédié au nom d'un roi *Ameni-Antef-Amenemhâ*, nom très curieux, car il réunit celui de trois princes de la même période. La dédicace est à *Amon-ra* dans *Apu*. Ce nom, un de ceux qui servent à désigner Thèbes, n'a pas encore reçu d'explications satisfaisantes'.

1. Il y a certainement un symbolisme tout spécial soit dans le siège

Ce personnage appartient à la XIII^e dynastie ; on a retrouvé ailleurs¹ son prénom royal, qui est , *Râ-se-anḫ-āb*. Le style de cet autel donne à penser que l'art de la XIII^e dynastie n'a pas décliné aussi vite qu'on l'avait cru d'abord ; les monuments de Tanis forcent aussi à revenir sur cette opinion. Sur un côté de l'autel on lit une dédicace à *Amon*, et sur l'autre elle est adressée à *Khons*. Ainsi la triade thébaine composée d'*Amon*, de *Mut* et de *Khons* était, dès cette époque, en honneur dans le temple de Karnak. Tout-mès III n'a donc fait probablement que restaurer un culte ancien et sans y rien changer.

Un autre témoignage, tout à fait inattendu, est tiré d'une inscription gravée à Karnak même, dans les cours du sud², et qui est encore inédite. Voici la partie de cette inscription, datant de la XXI^e dynastie, qui se rapporte à l'existence d'un sanctuaire de la XII^e dynastie ; elle donne des détails curieux sur l'état de l'ancien sanctuaire, subsistant encore à cette époque.

Lig. 1 
ari ḫer tot seb en hon-f nuter hon tep (en Amen)
 Fait par le (docteur?) de S. M. le premier prophète (d'Amon)


Amen-hotep mā ḫeru nti kām-a-tui³ āt uāb en ta....
Amenhotep véridique. Il y a que j'ai trouvé la demeure sainte de la....

, qui détermine le mot *āpu*, soit dans le signe , qui le remplace et dont la nature n'est pas bien déterminée.

1. Papyrus de Turin, et Salle des ancêtres parmi les *Sebek-hotep*.

2. Ce texte, recueilli par M. de Rougé, lors de son voyage, se trouve à l'angle sud-est d'une des cours du massif du sud, non loin de la lettre s du plan de M. Lepsius.

3. *Kam-ā-tui*, forme du participe avec le sujet affixe, 1^{re} personne : *inveniens ego*.

fig. 2     
tep-ia en Amen en zep-hā nti em pa-
 des premiers d'Amon; dans le commencement qui est dans la demeure

       
Amen (Rā) suten neteru, ... uau-t er sum,
 d'Amon-Ra, roi des dieux, marchant à la ruine,

       
au-à-àr-u àr em ha suten (zeb)
 et ils avaient été faits dans le temps du roi,

lig. 3      
Rā-zep-er-ha se rā Usurtāsen. Au-ā ā
Razep-erka, fils du Soleil, Usurtasen. J'ai

       
au-à-kut em mau em àri neferu em bak
 J'ai construit en renouvelant, en faisant les ornements en ouvrage

       
men (t'eta). Au-ā ta unet nais āneb
 durable (à toujours). J'ai fait la muraille de son enceinte

       
em ha-u er hā. Au-ā - zus - zus nas
 en plus que au commencement¹. J'ai fait des travaux à elle:

1. « En plus de ce qu'il y avait auparavant », c'est-à-dire qu'il a augmenté ou complété quelque partie de l'enceinte. *Umet* est quelquefois pris pour l'épaisseur; ce serait peut-être ici fortifier une vieille enceinte en l'épaississant.

Ce point d'histoire une fois établi, on se demande où était situé ce sanctuaire d'*Usurtasen*. Cette question est difficile à élucider, et cependant il serait intéressant de retrouver la place exacte de ce premier noyau du temple d'Amon, car, par là, seraient sans doute expliquées les anomalies qui se remarquent dans le plan général des ruines de Karnak. La place où Wilkinson a trouvé les cartouches d'*Usurtasen* sur des tronçons de colonnes, c'est-à-dire l'espace aujourd'hui vide qui s'étend derrière le sanctuaire de Philippe, représente très certainement pour nous la place d'un des sanctuaires de la XII^e dynastie¹.

On distingue cinq massifs principaux dans l'ensemble des monuments de Karnak, tels qu'ils subsistent aujourd'hui :

1° Le grand massif central, celui où se trouve la salle hypostyle et le sanctuaire de granit, le tout complété par les édifices situés à l'est ;

2° Le petit temple du nord, maintenant en ruines, et divers petits édifices situés au nord du grand temple ;

3° Le temple du sud, dédié à *Mut* : c'est dans ce temple que l'on voit encore une grande quantité de statues de la déesse de lionne nommée *Sekhmet* ;

4° Le temple de *Khons*, au sud-ouest : il est bien conservé ;

5° Enfin un autre ensemble de pylônes, de cours, de galeries, qui se trouve entre le temple de *Mut* et le grand massif, par conséquent au sud de ce dernier.

Les quatre premiers massifs peuvent aisément se comprendre, et nous verrons que chacun a son plan et son rôle distinct dans l'ensemble ; mais il n'en est pas de même du cinquième. Ainsi, on peut remarquer que, dans ce dernier, le pylône d'entrée, qui est le plus récent, a été construit sur

1. Depuis ces leçons, M. Mariette nous a appris que ses nouvelles fouilles avaient mis au jour en cet endroit une quantité de souvenirs de la XII^e dynastie, et même des substructions construites en granit avec un soin merveilleux. — J. de Rougé.

un plan oblique par rapport au précédent, avec lequel il forme une cour trapézoïde; mais son entrée est mise ainsi en rapport avec celle du temple du sud, celui de *Mut*, auquel il a été relié par une longue avenue de sphinx. Mais comment le reste de ce massif se reliait-il avec le grand temple, et pourquoi *Tahutmes I^{er}*, *Tahutmes III* et *Horus* ont-ils fait des travaux énormes dans un endroit où on ne trouve plus aujourd'hui aucune trace d'un sanctuaire? Cet ensemble de pylônes et de cours successifs ne se relie nullement avec le sanctuaire actuel du grand temple; aucun de ses pylônes n'est même dans l'axe d'une des entrées latérales. Ce sont là des problèmes que nous chercherons tout d'abord à élucider.

MASSIF DU SUD

Deux raisons nous portent à commencer nos études par ce côté.

La première est l'antiquité des constructions, qui conservent les plus intéressants souvenirs de *Tahutmes I^{er}*; la seconde est la singularité de ses plans.

Nous avons acquis la certitude que le temple de la XII^e dynastie existait encore du temps des Pasteurs, et même longtemps après leur expulsion, puisqu'un massif considérable de ce monument fut, sous la XX^e dynastie, l'objet de réparations importantes. Cette restauration fut faite par les grands prêtres d'*Amon*, dont l'influence commençait à grandir. Le pontife qui fit graver l'inscription dont nous avons parlé plus haut peut avoir été l'un des aïeux de *Herihor*, qui usurpa définitivement le pouvoir royal sur les derniers *Ramsès*. Nous rechercherons si quelque portion du temple ancien faisait partie de ce massif du sud.

Quatre grands pylônes sont les parties les plus importantes de tout cet ensemble, qu'ils divisaient en trois cours. L'entrée est précédée d'une longue avenue de sphinx, mar-

qués aux cartouches du roi *Horus*; ils ont du reste subi des surcharges postérieures. Cette allée, qui a été évidemment faite pour relier ce massif au temple de *Mut*, est dans l'axe de la porte du premier pylône, mais n'est plus dans celui de la seconde porte. Le premier pylône, qui est le plus récent, a donc été dévié du plan général pour le mettre dans l'axe du temple de *Mut*, ou bien ce plan a été conçu lui-même dans le dessein de racheter, par la direction oblique des pylônes successifs, le défaut de parallélisme qui existait entre le plus ancien de ces édifices et la porte du temple de *Mut*.

Après ces quatre pylônes séparés par des cours, on devrait, d'après la règle générale des temples égyptiens, trouver un sanctuaire avec ses salles accessoires. Ici on ne trouve plus rien qu'une nouvelle cour plus récente et consacrée à des sculptures purement historiques. Or, d'après l'habitude constante, les représentations gravées sur les murailles des temples suivent une marche en rapport avec l'endroit où elles se rencontrent. Ainsi, dans le sanctuaire, les scènes sont purement religieuses; dans les cours et les salles qui précèdent, les sujets, tout en restant religieux, laissent cependant s'introduire un élément mondain, si l'on peut parler ainsi. C'est là que se développent les séries des nomes qui viennent apporter leurs offrandes à la divinité, les processions des dieux avec les calendriers de leurs fêtes, etc. Enfin, à l'extérieur, sur les pylônes ou sur les murs d'enceinte, on voit les récits historiques, comme le poème de *Pentaur* à *Luqsor* et au *Ramesséum*, ou des tableaux de batailles comme à *Médinét-Abou*. Or, pour en revenir à notre massif du sud de Karnak, cette petite cour que nous rencontrons après les derniers pylônes contient des inscriptions historiques de la XIX^e dynastie et se rejoint immédiatement aux flancs du grand temple. A l'époque où cette cour a été faite, il n'y avait donc pas là de sanctuaire, ou du moins il n'y en avait plus, puisque les murailles sont

traitées comme des murailles extérieures. Il faudra donc chercher ailleurs le sanctuaire d'*Usurtasen*, puisque nous savons maintenant qu'il existait encore au moment où l'ornementation de cette cour fut entreprise.

D'une manière générale, on peut affirmer que l'ensemble des pylônes du sud appartient au début de la XVIII^e dynastie; le plan a dû en être conçu par *Tahutmes I^{er}*. Ce souverain est, du reste, le premier de la XVIII^e dynastie qui ait eu le loisir de faire des monuments. *Amosis* avait pu faire rouvrir les carrières, ainsi que le constatent les inscriptions de Tourah et de Massarah; peut-être avait-il commencé quelques restaurations, mais on ne connaît de lui aucune construction nouvelle. *Aménophis I^{er}* fut, de son côté, obligé de combattre pendant une partie de son règne; sa mémoire est restée en vénération pendant de longs siècles chez les Égyptiens¹, et certes, s'il avait construit des monuments importants, on en aurait trouvé le souvenir au moins dans les inscriptions faites en son honneur. Il faut arriver à *Tahutmes I^{er}* pour rencontrer les traces de grandes constructions. Les premières années de son règne furent elles-mêmes très agitées; et ici il est intéressant de signaler une circonstance singulière de ses débuts. Dans la grande inscription du règne de ce prince, gravée à *Tombos*², dans la Nubie, dès la seconde année de son règne, il est déjà spécialement qualifié vainqueur des Asiatiques, et l'on y constate que son empire s'étendait alors de la Nubie jusqu'au *Naharaïn* (Mésopotamie). La première invasion de l'Asie par les armes égyptiennes, qui est rappelée plus tard dans les annales de *Tahutmes III*, avait donc déjà eu lieu³, et le

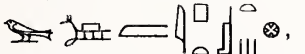
1. Il était encore l'objet d'un culte public à Karnak, à l'époque de *Tahraka*.

2. Voir Lepsius, *Denkmäler*, III, pl. 5.

3. C'est dans cette campagne de *Tahutmes I^{er}* que l'on voit *Ninive* figurer au nombre des villes conquises.

pays avait été conquis jusqu'à l'Euphrate¹. Il paraît difficile au premier abord de placer de pareilles conquêtes dans un espace de temps si court, puisque nous retrouvons *Tahutmes I^{er}* en Éthiopie dès la deuxième année de son règne. Il faudra peut-être admettre que ce prince fit cette expédition d'Asie pendant la vieillesse d'*Aménophis I^{er}*; aucun document n'est encore venu donner d'éclaircissements sur ce sujet. Mais, cette supposition admise, on comprendrait plus facilement comment *Tahutmes I^{er}* put s'occuper, dès les premières années de son règne, de relever les monuments de Thèbes, pour lesquels on voit qu'il avait conçu un plan général de reconstruction.

Avant de passer à l'étude détaillée de cette partie des ruines, jetons sur elles un coup d'œil d'ensemble pour en apprécier la situation et l'état de conservation.

Le premier pylône au sud, lorsqu'on arrive par la grande allée de sphinx, est très éboulé; il était en grès, mais la porte qui se trouve entre les deux monuments est en granit rose. On trouve à gauche un colosse au cartouche du roi *Horus*, appelé : , *uer ba-tu em ap-tu*, le grand des constructions dans Thèbes. Nous verrons en effet qu'il y a beaucoup travaillé. Sur la porte, le roi *Horus* offre des vases à *Amon*; dans l'épaisseur de la porte, c'est encore *Horus* qui fait la cérémonie de l'inauguration, ce qui montre qu'il est bien l'auteur et non pas seulement le restaurateur de ce pylône. En avant se trouvent deux colosses en calcaire blanc très mutilés; ils portent le cartouche de Ramsès II,

1. C'est ce fleuve, dont le cours va du nord au sud, contrairement à celui du Nil, que les Égyptiens désignent par la périphrase suivante : « le fleuve que l'on descend en naviguant au midi », *païf xut em xenti*. C'est un jeu de mots sur le double sens des expressions *xut*, , *descendre un fleuve* et aller au nord, et , *xenti*, remonter le fleuve et marcher vers le midi.

qui les a très probablement usurpés. Tout le gros œuvre appartient donc au roi *Horus*.

Un gros mur part du massif de droite de ce pylône et va rejoindre celui du sud-est. Ici encore apparaît la main du roi *Horus*. Des réparations très postérieures ont été faites à ce mur ; c'est là que se rencontre une inscription très mutilée qui donne des détails sur la famille des grands prêtres d'Amon, à laquelle appartenaient *As-em- χ eb*, *Pinet'em*, etc. Toujours sur ce même pylône d'entrée, mais sur la face intérieure, dans la cour et sur le massif de gauche, est sculptée une représentation colossale du roi *Horus* frappant ses ennemis¹. C'est un beau bas-relief qui ne manque ni de grandeur ni de mouvement.

A partir du massif de l'ouest, à gauche, jusqu'à l'angle sud-ouest, le mur de clôture était orné d'une grande procession de la barque d'Amon ; le roi qui y préside est toujours *Horus*. Enfin, c'est encore lui que nous retrouvons sur le prolongement du mur d'enceinte qui ferme la cour jusqu'au second pylône.

Sur le mur de l'est, qui joint le premier pylône au second, de nouvelles scènes religieuses sont sculptées au nom du roi *Horus*. C'est là que se rencontre une inscription relatant une expédition de ce prince dans le *Punt* (l'Arabie)². Là aussi nous trouvons un souvenir important des *Aménophis*. C'est un petit édifice qui vient couper le mur d'enceinte et dont l'entrée donnait sur la première cour. Il semble qu'il ait été construit pour un usage plutôt civil que religieux, car ce sont des galeries soutenues par des colonnes ou des piliers carrés, accompagnées de quelques

1. Cette scène est reproduite dans l'*Album photographique de la Mission d'Égypte*, n° 64.

2. Cette inscription n'avait pas frappé Champollion, parce que de son temps on n'avait pas encore reconnu que le *Punt* désignait l'Arabie.

chambres ; on dirait une sorte de palais. On y rencontre les noms d'*Aménophis II* et d'*Aménophis III*.

Arrivons maintenant au second pylône. Le massif de droite est très éboulé ; celui de gauche est un peu mieux conservé. Les sculptures intérieures de la deuxième cour sont toutes du roi *Horus* ; on y rencontre des surcharges fréquentes de *Ramsès II*, qui cependant y a aussi réellement travaillé. Ainsi la grande porte en grès qui se trouve entre les deux massifs du second pylône est bien l'œuvre de *Ramsès II*. Cette porte, qui avait dû être construite à l'origine par *Horus* et probablement en granit rose comme la première, était évidemment en ruines à l'époque de *Ramsès II*. Ce qui est certain, c'est que *Ramsès II* la refit, mais en grès seulement.

Devant ces deuxième propylées étaient placés deux colosses en granit rose, qui portent le nom de *Ramsès II*, mais il est encore très douteux qu'ils lui appartenissent originellement ; ils sont malheureusement trop brisés pour que le style puisse guider sûrement dans cette appréciation.

Si nous passons la porte pour entrer dans la deuxième cour, nous verrons, sur le massif de droite, toujours le roi *Horus* présidant à la panégyrie de la triade thébaine. *Ramsès II* y a mis son nom en surcharge, mais il est facile ici de distinguer le travail des deux époques : celui de *Ramsès II* est profond et souvent peu soigné, celui du roi *Horus* est au contraire léger et très fin. On rencontre aussi sur cette surface quelques travaux postérieurs.

Sur le massif de gauche, ouest, c'est encore le roi *Horus* qui apparaît, mais la décoration a été complétée par les *Ramsès IV, V et VI* de la XX^e dynastie.

Lorsque nous arrivons au troisième pylône, l'œuvre de *Tahutmes I^{er}* apparaît aussitôt. Sur la porte se trouvent des légendes bien connues dans la science et qui offrent un problème difficile à résoudre. Sur l'un des jambages on voit la légende de *Tahutmes II* et sur l'autre celle de *Tahut-*

mes III. Cette porte ayant dû naturellement être faite d'un seul jet, comment les cartouches de ces deux rois s'y rencontrent-ils simultanément ?

Sur le massif de droite, un bas-relief représente *Aménophis II* frappant ses ennemis. Puis vient une inscription qui rappelle le souvenir d'une large réparation faite par *Séti I^{er}*. Mais, plus franc que son fils *Ramsès II*, qui usurpait si facilement les œuvres de ses prédécesseurs, *Séti* se vante seulement d'avoir terminé et embelli le monument.

Sur le massif de gauche est un autre tableau d'*Aménophis II*; ainsi ce souverain a trouvé sur ce pylône, quelque temps après sa construction, des surfaces qui n'étaient pas encore décorées. *Séti I^{er}* a fait aussi dans cet endroit quelques additions aux sculptures.

Devant ce pylône, qui forme le troisième groupe du plan général, se trouvaient quatre colosses de grès rouge, dont deux sont complètement détruits; ils étaient aux noms de *Tahutmes II* et d'*Aménophis II*.

A la suite se trouvent les fondations d'un quatrième système de pylônes, dont il ne reste que les arasements. Champollion n'y avait constaté que des débris de colosses et les traces d'une scène qui se rencontre souvent, celle des captifs réunis en groupe dans la main du Pharaon qui les frappe de sa masse d'armes. Plus heureux que lui dans notre voyage, nous y avons pu lire encore le cartouche de *Tahutmes III*.

La cour, bornée par les troisième et quatrième pylônes, est plus petite que les précédentes. Les représentations gravées sur le mur intérieur de ce troisième pylône ont un caractère plus religieux. Ce fait est à noter, puisque nous sommes à la recherche d'un sanctuaire. Il faut remarquer en outre que les murs de la dernière cour, qui réunissent le quatrième pylône au grand temple, ne sont nullement coordonnés avec les constructions qui précèdent; on voit très bien que ce travail est postérieur et qu'il a été fait lorsque, la salle hypostyle étant construite, on a voulu y relier le

massif du sud. Il est difficile de dire aujourd'hui à quoi *Tahutmes I^{er}* avait primitivement destiné cet emplacement.

Les monuments du massif du sud que nous venons de décrire brièvement pourront servir à éclaircir l'histoire de la XVIII^e dynastie, qui reste encore à faire en partie. On commence à connaître la filiation des souverains qui la composent, mais la physionomie de chacun d'eux n'est pas encore complètement dessinée. Rappelons la série des noms qui composent la première partie de la XVIII^e dynastie, et les traits généraux de son histoire :

Aménophis I^{er},
Tahutmes I^{er},
Tahutmes II, { ses fils,
Tahutmes III, {
Aménophis II, fils de *Tahutmes III,*
Tahutmes IV, qui paraît fils du précédent,
Aménophis III, fils de *Tahutmes IV.*

Après *Aménophis III*, des troubles agitent l'Égypte. Un frère de ce roi paraît occuper un moment le trône, puis vient *Aménophis IV*, l'inventeur de la nouvelle religion d'*Aten-Ra*. Après ce prince, éclatent de nouvelles dissensions, et l'on arrive à la restauration du gouvernement et de la religion par le roi *Horus*.

Ce prince étant mort, apparaît un changement de la famille régnante, qui n'a pas encore été expliqué, et l'on voit *Ramsès I^{er}* occuper le trône.

Un autre événement compliqua singulièrement les indications monumentales pour les premiers règnes de la XVIII^e dynastie : c'est la régence de la reine *Hat-šepu*. Cette princesse était sœur de *Tahutmes II* et de *Tahutmes III*. Le rôle qu'elle a joué à diverses époques dans les affaires publiques est très difficile à définir. Il est certain aujourd'hui pour nous que *Hat-šepu* a été choisie par son père *Tahutmes I^{er}* de son vivant, non seulement pour être

régente, mais qu'il l'a fait déclarer reine. Ce fait est curieux, puisque l'on connaît trois fils à *Tahutmes I^{er}*. Quelle est donc la raison de ce choix ? Peut-être est-ce une suite de ces idées, si profondément enracinées chez les Égyptiens, du droit des femmes. La mère de *Hat-šepu* avait probablement des droits héréditaires à la couronne : il faut observer que son frère *Tahutmes II* effaça plus tard ses cartouches, jugeant qu'elle avait outrepassé ces droits. On retrouve *Hat-šepu* à la minorité de son second frère *Tahutmes III*, qui, à son tour, effaça les cartouches de sa sœur. On croit qu'elle avait épousé son frère *Tahutmes II*. En étudiant de plus près les textes et les représentations sculptés sur les ruines du massif du sud, peut-être trouverons-nous la raison de toutes ces variations et arriverons-nous à jeter un peu de clarté sur ces années si embrouillées de l'histoire pharaonique.

L'ensemble des ruines du sud ayant été sommairement décrit ci-dessus, nous allons reprendre maintenant l'étude des détails, en nous arrêtant seulement sur les tableaux et les inscriptions qui méritent de fixer plus spécialement l'attention, et en passant plus rapidement sur les parties déjà bien connues dans la science.

Nous revenons à l'entrée du premier pylône qui est à la suite de la grande avenue de sphinx. Ces derniers, qui sont aujourd'hui très mutilés, étaient d'un très beau style ; ils ont des têtes de bélier, l'animal consacré à *Amon*, et sur toutes les bases on lit le cartouche du roi *Horus*.

Arrêtons-nous devant le premier pylône. On n'y voit tout d'abord qu'un amas de blocs de grès éboulés les uns sur les autres. La porte en granit rose a résisté seule à l'injure des temps ; elle est tout entière au nom du roi *Horus*. C'est donc le travail le plus récent de la XVIII^e dynastie dans ce

1. L'aîné, *Amenhotep*, est mort avant son père, car *Tahutmes II* et *Tahutmes III* régnèrent seuls.

massif du sud. A ce pylône se rattache une découverte importante pour l'histoire d'Égypte; on y a recueilli, au milieu des débris, une quantité de pierres portant le cartouche d'*Aménophis IV* le schismatique, qui avaient été employées comme matériaux de construction. Ce prince, qui paraît fils d'*Aménophis III*, a sur les monuments une figure d'idiot. Les premiers voyageurs, en voyant ces débris, crurent d'abord que c'étaient les restes d'un temple antérieur aux Pasteurs. Mais, lorsqu'on eut étudié les monuments de *Tell-Amarna*, on constata que le roi se nommait *Aménophis*, ce qui aida d'abord à le rapprocher de la XVIII^e dynastie; puis on vit que sa femme devait être la fille de la reine *Taïa*, qui a joué un rôle important sous le règne d'*Aménophis III*. Enfin, après l'adoption de son nouveau culte d'*Aten-Ra*, le disque du soleil, ce prince fit marteler partout le nom d'*Amon* sur les monuments. On s'aperçut en effet qu'après *Aménophis* le schismatique, ce martelage cessait. Plusieurs archéologues avaient cru d'abord qu'il fallait attribuer cette mutilation aux premiers chrétiens. Les successeurs d'*Aménophis IV* ont quelquefois fait graver à nouveau le nom d'*Amon* sur le martelage. On est ainsi arrivé à fixer d'une manière certaine la place de ce roi¹, car les monuments d'*Horus* sont exempts du martelage et ceux d'*Aménophis III* l'ont subi. Le roi adorateur d'*Aten-Ra* avait donc construit quelque part à Karnak un temple pour le culte qu'il y avait introduit. Le roi *Horus*, à son tour, renversa le temple de la religion nouvelle, et ses pierres lui servirent de matériaux pour la construction des pylônes dont nous étudions les restes en ce moment.

La décoration du massif de droite de ce premier pylône appartient tout entière au roi *Horus*. Nous n'y relèverons qu'une expression intéressante, celle qui concerne la dédi-

1. Ces pierres, au nom d'*Aménophis IV*, ont été publiées par Prisse, *Monuments*, pl. X et XI, et par Lepsius, *Denkmäler*, III, 110.

cace du temple, et qui nous prouve qu'il n'y a pas là seulement une restauration ; c'est la triade thébaine qui reçoit les hommages du roi, fondateur du monument.

Les colosses en calcaire blanc qui sont encore debout devant ce pylône portent le nom de *Ramsès II* ; mais, en les examinant de près, nous oserons affirmer qu'il y a encore là une nouvelle usurpation de ce prince, car le cartouche n'est pas de la même main que le reste des ornements qui l'entourent. La conjecture la plus probable les attribuerait au roi *Horus* ; mais il ne reste absolument rien de sa légende.

Sur la droite de ce pylône, on voit une inscription des grands prêtres d'*Amon*, qui rappelle les restaurations qu'ils ont faites dans la première cour, et sur laquelle nous devons revenir plus tard. C'est dans la première cour, sur le massif de gauche, que se trouve la figure colossale du roi *Horus* frappant ses ennemis. Cette représentation est célèbre par sa grandeur et par la beauté des matériaux, mais elle est déjà bien inférieure comme dessin aux œuvres des *Tahutmes*¹. Auprès, quelques débris d'inscriptions se rapportent aux grands prêtres d'*Amon*, usurpateurs de la couronne ; on ne peut en tirer que quelques-uns de leurs noms.

Nous avons dit que, sur le mur de l'est, le roi *Horus* offre les dépouilles du pays de *Punt*, c'est-à-dire de l'Arabie. L'inscription constate qu'il y a fait une expédition et qu'il a ramené des chefs prisonniers ; dans les tributs on voit figurer des sacs de poudre d'or, des pierres précieuses de différentes couleurs.

C'est là que des constructions assez intéressantes viennent interrompre le mur d'enceinte. Champollion, qui n'a vu que le sommet des colonnes, apprécie ce petit massif comme une habitation particulière. Il était en voie de déblayement lors de notre voyage. On rencontre d'abord des propylées composés de douze colonnes et de deux piliers carrés ; la

1. *Album photographique*, n° 61.

porte est en granit. Puis vient une salle soutenue par vingt piliers carrés; à droite et à gauche de cette salle, deux petites chambres sont soutenues par deux piliers. Rien dans ce plan ne rappelle un temple. C'était soit un lieu de repos pour le roi lorsqu'il venait au temple, soit un lieu d'habitation pour les prêtres. Cet édifice accessoire n'était peut-être pas dans le plan primitif de *Tahutmes I^{er}*; on n'y trouve que les noms d'*Aménophis II* et d'*Aménophis III*.

Rien de particulier ne mérite d'appeler de nouveau notre attention sur le second pylône, mais le troisième fournit à notre étude un travail beaucoup plus ancien, car l'ensemble de l'œuvre est de *Tahutmes I^{er}*. C'est sur la porte de ce pylône que se rencontre l'inscription que nous avons signalée plus haut et qui porte d'un côté les cartouches de *Tahutmes II* et de l'autre ceux de *Tahutmes III*¹; il n'y a pas là de surcharge et le travail paraît de la même main.

Sur le massif de droite, *Aménophis II* frappe les barbares d'Asie dans leurs demeures , *sati-uem às-t-sen*. Cette expédition lointaine doit être notée avec soin, car nous verrons qu'elle se retrouve sur d'autres monuments d'*Aménophis II*. *Séti I^{er}* a fait à ce pylône quelques restaurations.

Quatre colosses se trouvaient en avant de ces propylées. Le premier à gauche porte le nom de *Tahutmes II* sur sa ceinture. Sur le dos de ce colosse on lit une inscription où *Tahutmes III* constate qu'il a élevé ce monument, dans la quarante-deuxième année de son règne, à son père . Le dernier signe étant effacé, ceci pouvait appartenir au cartouche de *Tahutmes I^{er}* ou de *Tahutmes II*, qui commencent de même; mais l'un se termine par  et l'autre par . On a tout d'abord attribué ce cartouche à *Tahutmes II*, dont le nom se rencontrait déjà sur la cein-

1. Voir Lepsius, *Denkmäler*, III, 23.

ture du colosse, et c'est en vertu de ce document qu'on avait d'abord pris *Tahutmes II* pour le père de *Tahutmes III*. Mais, en examinant l'inscription sur le monument, on s'aperçoit facilement que la partie effacée du cartouche exige un caractère, tel que le , qui occupe plus de place en hauteur que le . On a, du reste, maintenant la preuve que c'était bien *Tahutmes I^{er}* qui était le père de *Tahutmes III*; ce dernier n'était que le frère de *Tahutmes II*.

Auprès de ces colosses, Champollion a signalé une stèle en granit rose appartenant à *Aménophis II*; elle est dans un état déplorable. Ce qui en subsiste suffit cependant pour caractériser ce prince comme un grand conquérant. La 1^{re} ligne contient ses noms et ses titres. A la 3^e ligne on lit : « lui comme un lion furieux à la ville de » Ninive. » A la 4^e : « Il a pris lui-même en ce jour » 26 hommes et 19 chevaux. » A la 5^e, c'est le récit d'une expédition contre la ville d'*Arasa*, dans la Mésopotamie. 6^e ligne, bataille en Asie; à la 8^e, retour victorieux, « le » pays est en joie ». 9^e et 10^e lignes : « Le 10 *payni*, le roi » se dispose à entrer à *Ninive* », dont le nom est ainsi écrit :  , *nenii*. Le texte ajoute : « Les Asiatiques de cette » ville, hommes et femmes, se pressaient sur les remparts » pour saluer Sa Majesté. » La ligne suivante est entièrement fruste. On rencontre plus loin le nom de la ville de   , *Akati*, située près de Ninive. On se rappelle que les souverains d'Assyrie se qualifient eux-mêmes rois des *Sumirs* et des *Accads*. Cette grande division de l'empire assyrien semble porter le même nom que le *Akati* de la stèle d'*Aménophis II*.

Sur le massif de droite de ce troisième pylône et dans l'intérieur de la cour, se rencontrent un tableau et une inscription¹ qui n'ont pas été suffisamment étudiés; ils apportent cependant des documents du plus haut intérêt pour

1. Voir Lepsius, *Denkmäler*, III, 18.

l'histoire de la XVIII^e dynastie¹. Le tableau représente *Tahutmes I^{er}* adorant la triade thébaine : il est debout et porte les emblèmes de la vie. C'est en effet le roi lui-même qui prend la parole dans l'inscription qui accompagne cette scène. Le texte est malheureusement détruit par le bas, ce qui interrompt à chaque instant les phrases du discours royal. Une étude attentive fait voir que les colonnes de cette inscription se suivent dans l'ordre rétrograde. On reconnaît dans le style le germe du genre poétique, qui se développera dans les stèles de *Tahutmes III*.

La première ligne commence par les noms et les titres de *Tahutmes I^{er}*. Le roi est appelé « fils royal d'un fils royal ». Son père et son grand-père étaient donc rois. On avait supposé jusqu'ici que la femme de *Tahutmes I^{er}*, la princesse *Ahmes*², avait apporté à son mari des droits à la couronne qu'elle aurait reçus de sa mère, la reine *Nofre-ari*. Mais on voit, par l'inscription du troisième pylône, que *Tahutmes I^{er}* était aussi héritier pour son propre compte, puisqu'il était fils et petit-fils de roi. On ne sait pas quel était son grand-père, mais on peut raisonnablement supposer que c'était le roi *Ahmes*.

Ligne 6, on lit encore : « Elle est devenue grosse³ », et plus loin : « Le roi a enrichi et embelli son temple. »

Cette dernière phrase est intéressante, car d'*Aménophis I^{er}* il ne reste aujourd'hui à Karnak qu'une porte, et si *Tahut-*

1. On a, cependant, déjà remarqué que, sur cette inscription, le cartouche-prénom de la régente, *Ramaka*, avait été martelé et remplacé par celui de son frère, *Tahutmes II*.

2. La princesse *Ahmes*, qui est à la fois sœur et femme de *Tahutmes I^{er}*, portait le titre de *erpa-t*, « héritière du trône »; il semble donc qu'ils aient eu tous les deux des droits égaux aux yeux des Thébains.

3.



Il est sans doute question, ici, de la reine *Ahmes*.

mes I^{er} se vante d'avoir embelli le temple, il faut nécessairement supposer qu'il parle du sanctuaire antique dont nous avons signalé l'existence.

Lig. 7. « Il a amené les peuples les plus reculés à courber » la tête; l'Égypte est victorieuse; il a reculé ses frontières. »

Lig. 8. « Il a dissipé tous les troubles dans toute l'Égypte, » on se réjouit de toutes ses actions. Il a repoussé l'heure » qui conduit à la colère; il a mis fin au crime et détruit » l'impie. »

Cette pacification intérieure de l'Égypte par *Tahutmes I^{er}* est un fait nouveau qu'il faut soigneusement indiquer.

Lig. 9. « (Horus) vengeur, la foudre contre les malfaiteurs; il tranche la tête des nations révoltées; il a mis » ordre aux rébellions qui s'étaient manifestées dans la » Basse Égypte: il s'est coiffé du double diadème, roi unique dans les deux *Tap*; l'uræus de *Rā* est établi sur (son » front). »

Lig. 10. « Il a réuni les deux uræus de celui qui l'a » engendré; il a lancé ses victoires dans la Nubie; ses » terreurs ont fait le tour des îles jusqu'aux extrémités de la terre. »

Lig. 11. « Le roi *Rā-āa-ḫeper-ka* parle à celui qui » l'a engendré; il adore les splendeurs de son père en venant » faire l'offrande à la divinité. Je me prosterne devant toi » (en récompense de cela ?). »

Lig. 12. « (Donne) la région noire et la région rouge à ma » fille, la reine de la Haute et de la Basse Égypte, *Rā-ka-ma'*, vivante à toujours, comme tu l'as fait pour moi. »

Ce passage prouve que, par un motif politique qu'il serait difficile d'apprécier aujourd'hui, *Tahutmes I^{er}* avait, de son vivant, présenté sa fille comme reine au dieu *Amon* et lui

1. Le cartouche est surchargé par *Tahutmes II*: *Rā-āa-en-ḫeper*.

avait donné un prénom royal, c'est-à-dire toutes les marques d'une royauté effective¹ et non d'une simple régence.

Lig. 13. « Tu m'as fait roi de la terre à la face des » deux pays; tu as posé mes insignes (quand) j'étais un » enfant² »

Lig. 14. « La région noire et la région rouge sont ma » demeure; je me repose dans mes victoires. Tu as mis tous » les peuples ennemis sous mes sandales; toute la zone que » parcourt ton diadème (me donne) ses biens. Tu as rendu » puissante ma terreur »

Lig. 15. « Ils tremblent de tous leurs membres quand » tu l'ordonnes, ils deviennent (mes) sujets Tu as fait » courber la tête aux princes de tous les peuples »

Lig. 16. « J'ai fait des portes dans tous tes (sanctuaires); » voici que ton cœur s'est réjoui de mes œuvres. Tu m'as » ordonné de régner comme le seigneur des siècles »

Lig. 17. « Je t'ai entendu, j'ai fait ce que tu dési- » rais Tu as donné une enseigne³ »

Lig. 18. « sur ma fille, *User-t-kau*⁴, la reine de la » Haute et de la Basse Égypte, qui est unie qui est » aimée Tu as transmis le monde dans sa puis- » sance; tu l'as choisie comme roi (Écoute-) moi,

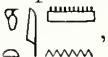
1. Les faits qu'on peut constater bien plus tard, dans la succession des princesses, filles et petites-filles d'*Amnèritis*, peuvent peut-être nous mettre ici sur la voie. Les titres de la reine *Ahmes-nefer-àri*, femme d'*Ahmes I^{er}*, et les honneurs singuliers qu'on lui rendit dans la postérité montrent que c'était dans sa personne qu'on reconnaissait le droit pharaonique au début de la XVIII^e dynastie : la reine *Ahmes* peut avoir été sa fille et avoir transmis ses titres à sa fille, *Hat-sepu*.

2. Cette phrase semble bien prouver l'association de *Tahutmes I^{er}* au trône d'*Aménophis I^{er}*.

3. Il s'agit du nom d'enseigne de sa fille, que le dieu est supposé avoir rédigé lui-même.

4. , *usur-t ka-u*, « la plus puissante des êtres », devise d'enseigne de *Hat-sepu*.

» c'est la première requête que je t'adresse ?) à cause de
 » ton amour »

Le nom propre de la princesse s'écrit , *Hat-šepu*. Plus tard, lorsqu'elle exerça le pouvoir, elle ajouta à son cartouche la qualification de , *num-t-amen*, *favorisée d'Amon*. Elle prit alors l'habitude de se faire représenter, sur les monuments, en homme, avec la barbe postiche ordinaire des souverains, ce qui a pu donner lieu à des confusions. Cependant, dans les légendes qui accompagnent cette singulière figure, le pronom, qui est constamment au féminin, suffit pour faire éviter les erreurs. *Tahutmes II*, probablement à sa majorité, trouva sans doute que les prétentions de sa sœur avaient été excessives, car il fit graver son nom à la place de celui de la reine *Hat-šepu*; mais on retrouve encore facilement les traces de ce dernier nom sous les surcharges.

Nous allons essayer de jeter un peu de jour sur l'histoire si confuse de cette époque, pour n'avoir pas à y revenir lorsque nous trouverons à chaque instant le nom de la régente *Hat-šepu* sur les monuments de Karnak. Pour cette étude, transportons-nous un instant aux ruines d'*El-Assassif*; nous y trouverons l'histoire complète de cette reine et des phases de son pouvoir.

La vallée d'*El-Assassif*, située à l'ouest du Nil, est au pied de la montagne qui renferme sur son versant opposé les tombeaux des rois. Au fond de la vallée et adossée au pied de rochers abrupts, se trouve une série de monuments qui présente encore aujourd'hui l'effet le plus pittoresque. Ce sont les restes d'un temple dédié à la déesse *Hathor*, et dont la disposition singulière est unique en son genre parmi les temples de l'Égypte. Épousant les nombreuses variations de hauteur du terrain, ce temple se composait de divers étages reliés par des escaliers et des terrasses qui devaient présenter un merveilleux coup d'œil. La dernière partie est

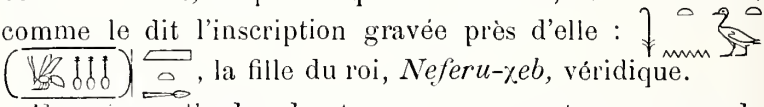
adossée à la montagne, et plusieurs sanctuaires sont même creusés en cryptes dans ses flancs. Ces souterrains sont taillés à même dans le roc, et leur voûte a une forme hémisphérique qui n'est pas ordinaire dans l'architecture égyptienne. Tout y est l'œuvre de la reine *Hat-šepu* et de ses deux frères *Tahutmes II* et *Tahutmes III*¹.

La plus ancienne décoration porte le nom de la reine *Hat-šepu*; *Tahutmes I^{er}* ne semble y avoir rien entrepris. Nous ne trouvons pas ici l'ordre chronologique ordinaire des temples égyptiens, c'est-à-dire cette marche constante des travaux depuis le sanctuaire jusqu'aux parties les plus éloignées. Ici tout semble avoir été attaqué à la fois, ce qui dénote une construction rapide, et les légendes d'époques différentes, mais fort rapprochées, sont répandues sans ordre de tous les côtés.

La représentation qui paraît la plus ancienne est celle où l'on voit *Tahutmes I^{er}*, *ma-χeru*, véridique, c'est-à-dire défunt, recevant les hommages de *Hat-šepu*, qui est alors seule reine et porte les deux cartouches. Elle associe à son hommage la reine *Ahmes*, morte aussi, et qui porte les titres de sœur de roi, épouse de roi et régente des deux royaumes. Cette régence de la reine *Ahmes* n'a pas dû être une régence de minorité, puisque nous savons que, dès l'an II de son règne, *Tahutmes I^{er}* avait déjà fait son expédition en Asie. Ceci prouverait que ce titre de *hen-t*, régente, n'impliquait pas nécessairement la minorité d'un Pharaon²; peut-être suffisait-il, pour qu'une reine eût droit à ce titre, que, lors d'une campagne lointaine, le roi lui confiât, pendant

1. M. Lepsius a publié un certain nombre de ces monuments, dans les *Denkmäler*, mais les fouilles de M. Mariette ont mis au jour beaucoup de débris nouveaux. M. Dümichen, qui y a séjourné depuis ces fouilles, a publié de nombreuses planches sur le temple d'*El-Assassif*, dans la deuxième partie de ses *Inscriptions historiques*.

2. C'est ainsi que nous voyons, en plein règne, *Ramsès II* donner le titre de régente à sa femme.

son absence, l'expédition des affaires. Toujours est-il que ce titre de régente est un titre effectif et n'a pas été donné à toutes les reines. Devant le roi et la reine se tient une princesse toute nue, ce qui indique son enfance, et morte aussi, comme le dit l'inscription gravée près d'elle :  , la fille du roi, *Neferu-ḫeb*, véridique.

En suivant l'ordre des temps, on rencontre une grande inscription, malheureusement complètement martelée¹; on peut cependant en lire encore quelques phrases qui méritent notre attention. La reine *Ha-t-šepu* demande à *Amon* l'autorisation d'aller dans le pays de *Punt*, l'Arabie, pour lui rapporter les trésors du *Ta-neter*, le pays divin. Le *Ta-neter* est resté jusqu'ici un pays fort mystérieux. La marche des expéditions qui y sont dirigées montre qu'il faut le chercher vers le nord de l'Arabie, mais rien n'indique si l'on s'y rendait par la mer Rouge ou par le golfe Persique. *Amon* répond à la reine par de grands éloges sur sa piété²; il lui accorde « de connaître le pays de *Punt* » jusqu'aux extrémités du *Ta-neter* ». Puis vient une phrase curieuse où il est question d'une sorte de gomme qui se nomme l'*Anti*, parfum précieux qui se trouve dans le *Ta-neter*³. *Amon* dit, à ce sujet, dans son discours : « On n'a » pas été jusqu'au siège de l'*Anti*; aucun homme On » répète de bouche en bouche depuis (les temps) les plus » anciens : il avait été apporté des trésors de là aux rois » depuis les rois les plus reculés qui ont existé autre- » fois ; des produits nombreux ; on ne (les) avait

1. Dümichen, *Historische Inschriften*, II, 20. Nous avons joint les notes de notre voyage aux fragments que M. Dümichen a copiés, avec une patience bien digne d'éloge, sur ces murs à moitié détruits par le martelage.

2. Le discours mis dans la bouche du dieu *Amon* énumère aussi les résultats de l'expédition entreprise par la reine *Hat-šepu*, en Arabie.

3. Il faut se rappeler que cette production est spéciale à l'Arabie Heureuse, que semble désigner le *Taneter*.

» pas, excepté par les nomades Le siège (*χeta*)¹ de
 » l'*Anti* est un district vénéré du *Ta-neter*, c'est le séjour
 » du bonheur; je l'ai faite avec la mère *Hathor*, qui
 » porte la couronne de *Punt*², et *Uer-t-heku*, régente des
 » dieux, (qui) y prennent leurs; y chargent leurs
 » vaisseaux pour les offrandes qui leur plaisent; les arbres
 » de l'*Anti* frais, toutes les richesses de la contrée. Les
 » habitants du *Punt* ne connaissent pas les hommes, les la-
 » boueurs du *Ta-neter* la gomme d'*Anti*, les arbres
 » (de leurs) parcs avec l'*Anti* frais; le ciel se (réjouit) des
 » parfums respirés dans le temple. »

Les tableaux de cette expédition, reproduits dans les planches de M. Dümichen³, sont très intéressants à étudier. On y voit les vaisseaux destinés à l'expédition maritime, puis les tributs rapportés de ces pays lointains, des singes, de l'or, une reine arabe d'une corpulence extraordinaire, et enfin, détail curieux, trente-deux arbres disposés avec leurs mottes de terre dans des paniers, pour être transplantés en Égypte; ce sont ceux qui produisent l'*ānti* ou *ānta*, ce parfum si précieux. Les Égyptiens donnent à ces arbres le nom de *neh-t-u ānta*, mot à mot : « les sycomores de l'*ānta* ».

Sur une autre muraille⁴, la princesse reçoit les tributs des *Rotennu*, peuple de la Syrie septentrionale. Ainsi, sans avoir eu à faire d'expédition de ce côté, les conquêtes de *Tahutmes I^{er}* étaient restées incontestées et la révolte n'avait pas encore surgi parmi les peuples vaincus de l'Asie. Plus loin⁵, nous apercevons la reine, avec une barbe pos-

1. Sic   , *χeta*. C'est le nom du reposoir où séjournait *Amon*, dans ses déplacements, à certaines processions.

2. Cette mention, déjà connue d'ailleurs, de la souveraineté d'*Hathor* en Arabie, engage à l'identifier avec la divinité féminine des anciens Arabes.

3. Dümichen, *Historische Inschriften*, II, 11-20.

4. Dümichen, *Historische Inschriften*, II, 14.

5. Dümichen, *Historische Inschriften*, II, 16.

tiche, faisant à *Amon* la cérémonie de la consécration.

Quelque temps après, son frère *Tahutmes II* grandit, et il réclame probablement ses droits à la couronne, car la reine lui fait une part dans le pouvoir; c'est ainsi qu'on voit un tribut de *Punt* offert à ce prince¹. De même, dans une grande procession sur le Nil², on rencontre le cartouche de *Tahutmes II* et même celui de *Tahutmes III*; mais ce dernier semble avoir été ajouté après coup, et cependant la reine y a aussi sa barque, avec ses deux cartouches, qui furent martelés dans la suite.

Un tableau³ gravé ailleurs montre encore le bon accord passager du frère et de la sœur. D'un côté, la vache de la déesse *Hathor* lèche les mains à la reine, et, de l'autre, à son frère *Tahutmes II*. Le cartouche de la reine a été plus tard effacé et remplacé par celui de *Tahutmes II*. Mais, dans l'inscription qui accompagne cette scène, une partie des pronoms, qui n'ont pas été changés, restent au féminin, ce qui produit un effet assez bizarre. C'est ainsi qu'on voit dans ce texte : « Je (*Hathor*) viens à toi, ma fille chérie, le » roi *āa-ḫeper-en-rā*, fille (*sic*) du soleil, *Tahutmes*; je flaire » ta main, je lèche tes chairs, je te donne la vie pure comme » j'ai fait à *Horus*, dans son nid, à *Xeb* », etc. On voit tout de suite que les cartouches de *Tahutmes* ont été ajoutés, car tout le discours est au féminin.

Un peu plus loin, la reine fait une offrande à *Tahutmes II* mort; elle a donc repris l'autorité. Dès lors, elle se trouve associée à *Tahutmes III*, son jeune frère, avec lequel elle paraît vivre en bonne intelligence. Sur une des barques royales⁴, on voit leurs deux cartouches à côté l'un de l'autre; et dans une légende, la déesse *Hathor* leur promet simultanément tous les biens. On rencontre même leurs deux lé-

1. Dümichen, *Historische Inschriften*, II, 17.

2. Dümichen, *Historische Inschriften*, II, 21-23.

3. Dümichen, *Historische Inschriften*, II, 32.

4. Dümichen, *Historische Inschriften*, II, 22.

gendes affrontées, composant l'ensemble de la décoration d'une des portes du temple¹.

Ceci nous amène jusqu'au moment où *Tahutmes III* se saisira seul de l'autorité suprême. Mais, avant de nous occuper de cette époque, il faut signaler quelques monuments plus difficiles à comprendre, ce sont ceux où l'on voit les cartouches de *Tahutmes II* et de *Tahutmes III* réunis². Pour quelques-uns, une explication se présente tout d'abord : le cartouche de la reine a été martelé par *Tahutmes III*, qui y a remis celui de son frère. Mais il existe plusieurs endroits où l'on voit clairement que les deux cartouches sont intacts. Toutefois, le petit nombre de ces inscriptions prouve que le temps où les deux cartouches ont été réunis a été très court. Peut-être cela eut-il lieu à un moment où, *Tahutmes II* étant malade ou mourant, la régente trouva politique de lui associer son frère. En tout cas, on en est réduit aux conjectures.

Il faut ici rappeler que la régente *Hat-šepu num-t-âmen* avait épousé son frère *Tahutmes II*, et qu'elle en eut une fille nommée aussi *Hat-šepu*, qui plus tard épousa *Tahutmes III*.

A partir de l'an XXI de son règne³, *Tahutmes III* apparaît toujours seul sur les monuments; la régente mourut probablement vers cette époque. Il existe toutefois à *Ouadi-Magarah*, au Sinaï, une date de l'an XV où le cartouche de ce prince est déjà seul. Mais une circonstance particulière peut donner l'explication de ce fait, sans obliger à croire que la reine fût déjà morte en ce moment. Il y a un endroit à *El-Assassif*⁴, où les deux légendes de *Tahutmes III* et de la reine *Hat-šepu* sont affrontées; mais la reine est dite *hek âpu*, reine de *Thèbes*, tandis que *Tahutmes III* est qualifié

1. Dümichen, *Historische Inschriften*, II, 32.
2. Dümichen, *Historische Inschriften*, II, 33.
3. C'est aussi la date de sa première expédition.
4. Dümichen, *Historische Inschriften*, II, 34.

hek ān, roi d'*Héliopolis*. Peut-être *Hat-šepu* lui avait-elle alors abandonné le gouvernement de la Basse Égypte.

Une fois maître réel de tout l'empire, *Tahutmes III* fit rechercher sur les monuments les titres qui constataient les empiétements de sa sœur. Les légendes et cartouches de celle-ci furent impitoyablement martelés; le récit de l'expédition en Arabie subit malheureusement le même sort, sans doute à cause du discours d'*Amon*, qui reconnaissait tous les droits royaux de *Hat-šepu num-t-āmen*. Cependant, comme le sentiment de l'art était très développé à cette époque, la punition officielle s'est souvent bornée à quelques légers coups de marteau, pour ne pas endommager des chefs-d'œuvre tels que l'obélisque de Karnak.

Cette portion de l'histoire de la XVIII^e dynastie devient donc, aujourd'hui, plus compréhensible, grâce aux documents nouveaux sortis pour la plupart des fouilles d'*El-Assassif*. On commence à mieux suivre la vie ambitieuse de la princesse *Hat-šepu*, qui, honorée du titre de reine par son père *Tahutmes I^{er}*, abusa de son autorité pour usurper le pouvoir aux dépens de son frère *Tahutmes II*; puis, une première fois mise de côté par lui¹, elle reparait après sa mort pour occuper le pouvoir avec son second frère *Tahutmes III*, et malgré lui, puisqu'une fois débarrassé de son autorité, il fit effacer avec soin ses cartouches partout où il les rencontrait.

MASSIF DU GRAND TEMPLE

Le grand temple, qui forme le massif central de Karnak, se compose de constructions les plus variées; il offre cependant dans son ensemble une unité de plan, que les additions successives des souverains de l'Égypte n'ont pas fait complè-

1. Ce point seul peut laisser quelques doutes, parce que le cartouche de *Tahutmes II* peut avoir été gravé sur les cartouches martelés, par ordre de *Tahutmes III*.

tement disparaître. Ainsi, la portion due à la XVIII^e dynastie se coordonne avec le sanctuaire de la XII^e, et les cours, les salles hypostyles, les pylônes se succèdent chronologiquement sans détruire l'harmonie du plan général primitivement conçu; on ne voit plus ici de ces lignes disparates ni de ces raccordements bizarres que nous avons signalés dans le groupe des ruines du sud.

Si l'on jette un coup d'œil d'ensemble sur le grand temple de Karnak, on trouve, en premier lieu, le sanctuaire, noyau de la construction, en avant les salles à colonnes et quatre grands obélisques, dont deux seulement sont encore debout, puis vient la grande salle hypostyle, œuvre de *Séti I^{er}* et de *Ramsès II*, mais dont le plan gigantesque semble avoir été conçu dès la XVIII^e dynastie. Deux statues colossales se dressent à l'entrée de la première cour : elles sont au nom de *Ramsès II*, qui les a peut-être usurpées. Au milieu de cette cour, douze colonnes supportaient des images symboliques : une seule d'entre elles, échappée à l'injure du temps¹, est au nom du roi éthiopien *Tahraka*. Dans cette même cour, qui est située en avant du pylône d'entrée de la salle hypostyle, s'élevait un petit temple d'un caractère tout spécial², construit par *Séti II*. Un autre édifice, dont l'entrée se trouvait dans la même cour³, est de *Ramsès III*.

L'enceinte de cette grande cour est de l'époque de la dynastie *bubastite*, et c'est sur la paroi extérieure sud de la salle hypostyle que se trouve le célèbre bas-relief historique de *Sésonk*. Le gros œuvre du premier pylône est également des *Bubastites*, mais ce qui en subsiste aujourd'hui appartient aux Ptolémées.

1. *Album photographique de la Mission remplie en Égypte par le vicomte E. de Rougé*, pl. 57, Paris, L. Samson, éditeur, rue Bonaparte, 74.

2. Voir Lepsius, plan M, O. C'était plutôt une salle d'attente qu'un temple.

3. Voir Lepsius, plan L.

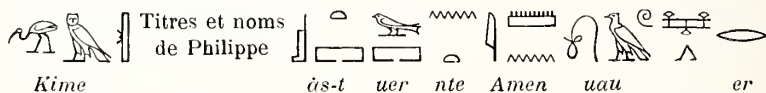
L'œuvre de *Tahutmes I^{er}* s'étend jusqu'au quatrième pylône¹.

Un grand mur d'enceinte enfermait toutes les constructions de Karnak; il était en briques, qui se sont délitées sous l'action du temps. Quatre portes monumentales donnaient accès dans l'intérieur; celles de l'est et du nord, qui subsistent encore dans leur intégrité², sont dues aux Ptolémées.

LE SANCTUAIRE

Le sanctuaire actuel du temple de Karnak est construit en granit rose. Il possède, contrairement au plan ordinaire des temples égyptiens, une seconde ouverture située au fond et dans l'axe de la porte d'entrée : c'est une anomalie dont nous chercherons l'explication. Ce monument est l'œuvre de *Tahutmes III*, mais il a été refait en entier au nom de *Philippe-Arrhidée*, sous la régence de *Ptolémée Lagus*³.

Une inscription, qui se trouve dans le sanctuaire lui-même, constate que *Philippe* ne fit que relever un sanctuaire construit par *Tahutmes III*. Nous ne donnerons que la partie de ce texte qui a trait à la question⁴ :

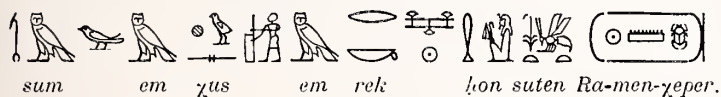


1. M. Lepsius donne, dans sa pl. LXXIX, l'œuvre de la XVIII^e dynastie.

2. Voir *Album photographique de la Mission*, pl. 66 et 67.

3. On ne trouve pas pour Ptolémée, qui prit aussi le nom de *Soter*, de cartouche qui ait été tracé de son vivant, mais les cartouches démotiques le nomment   , *lek-bon*, « repoussant le mal ». Ce *lek* a été appelé par *Lagus*; Σωτήρ est la traduction de l'égyptien    *anet*.

4. L'inscription est en colonnes verticales.



« Philippe a trouvé la grande demeure d'Amon marchant » vers la ruine, ayant été construite dans le temps de Sa Majesté le roi *Tahutmes III*. » Puis l'inscription ajoute : « Sa Majesté l'a fait reconstruire en pierres durables », etc. L'âge de ce sanctuaire est donc bien établi par *Ptolémée-Soter*, gouvernant alors au nom de *Philippe-Arrhidée* ; ce témoignage est du reste corroboré par une inscription gravée sur une des pierres qui forment le toit du sanctuaire. Les blocs qui ont servi à la reconstruction de ce monument par *Ptolémée-Soter* ont dû, pour la plupart, être trouvés sur place : c'étaient les débris de l'ancien sanctuaire de *Tahutmes III*. Une de ces pierres a été employée de telle manière que l'inscription qui la recouvrait est encore visible sur le dessus du toit¹ ; on y voit les dons faits par *Tahutmes III* au temple et l'image de ce prince aux pieds d'Amon ithyphallique.

Tahutmes III n'est pas le premier souverain de la XVIII^e dynastie qui ait travaillé ici, car on connaît de grandes constructions exécutées par *Tahutmes I^{er}* ; comment donc expliquer qu'il ait fait le sanctuaire, partie nécessairement la plus ancienne du temple ? Il faut admettre que le sanctuaire actuel de granit n'était pas alors le véritable sanctuaire. La porte percée dans la paroi du fond le prouve d'ailleurs, car elle menait certainement au véritable sanctuaire, celui d'*Usurtasen*, dont nous constaterons l'existence.

Les tableaux qui ornent le sanctuaire de granit méritent d'être étudiés. Si l'on suppose, en effet, ce qui est très admissible, que les restaurateurs de ce monument ont cherché à le reproduire tel que *Tahutmes III* l'avait primitive-

1. Lepsius, *Denkmäler*, III, 311.

ment construit, un intérêt spécial s'attacherait à cette ornementation.

Le sanctuaire de granit se compose de deux salles successives ; au fond de la seconde pièce s'ouvre une porte. Dans la seconde salle les plafonds sont brisés et les pierres menacent de tomber ; il y a eu là évidemment une destruction violente, car on ne peut admettre, comme cela a été dit, que cet état de ruines ait été occasionné par un tremblement de terre. Si cela était vrai, comment la salle hypostyle serait-elle restée intacte, lorsque, si près d'elle, le sanctuaire, construit en blocs énormes et dont les murs avaient si peu d'élévation, aurait subi tant d'outrages ?

Les tableaux qui ornent les murs du sanctuaire sont de petites dimensions. Ils étaient peints en bleu, ainsi que cela se pratiquait souvent pour les sculptures sur granit rose ; la gravure paraît peu sur cette matière, et il était nécessaire de la relever par des couleurs¹. Champollion a trouvé le style de ces tableaux peu soigné. Il faut se rappeler qu'il était devenu très difficile pour le style ptolémaïque, et on peut même dire qu'il avait contre l'art de cette époque des préventions dont il n'a jamais pu se défaire ; cela tenait peut-être aux déconvenues de ses premières études, lorsque les inscriptions lui apportaient les noms des Ptolémées sur des monuments qu'il avait crus d'abord très anciens.

Dans le sanctuaire, les scènes se composent d'adorations et d'offrandes aux deux grandes formes d'*Amon*, comme roi des dieux et comme créateur. Ces deux formes alternées reçoivent les adorations du roi *Philippe-Arrhidée*, qui cependant n'est jamais venu en Égypte. Là aussi se rencontre une scène² qu'il faut signaler, c'est celle où l'on voit *Amon* et *Mut* dans les bras l'un de l'autre : cela ne se retrouve nulle part ailleurs, et c'est l'explication imagée du titre célèbre,

1. Quelquefois une sorte de cire coulée dans le creux de la gravure remplaçait la couleur ; cf. le sarcophage de Ramsès III au Louvre.

2. Voir Lepsius, *Denkmäler*, IV, 303-305.

« *Amon*, mari de sa mère ». Dans un autre tableau, Philippe est représenté tirant la corde d'un filet où sont pris de nombreux oiseaux d'eau. Cette chasse, qu'on ne s'attendait guère à trouver dans un endroit aussi sacré que le sanctuaire, est en effet une scène des plus religieuses, mais son symbolisme reste à bien expliquer. Elle se retrouve encore dans les anciens rituels ; il semble que ce soit une grande faveur pour le défunt, de chasser au filet les oiseaux d'eau dans la compagnie des dieux. Ici le dieu *Num*, seigneur de la cataracte, qui est pour les Égyptiens la source de tous les biens, puisque c'est la source de toute végétation, aide le roi dans sa chasse et lui dit : « Je viens à toi, je t'amène des millions » d'oiseaux d'eau. » Il est assisté par l'*Horus* de *Xeb*, c'est-à-dire du Delta¹. Puis le roi, s'adressant à *Amon*, lui dit : « Je viens vers toi, *Amon*, et je t'amène les oiseaux d'eau. »

La porte qui conduit à la seconde salle a eu ses sculptures martelées à une époque postérieure.

Dans la seconde salle, sur l'intérieur du jambage de la porte, on retrouve la scène d'*Amon* dans les bras de *Mut*, et on y lit : « *Amon-Ra*, roi du ciel, et *Mut*, œil du soleil et » dame du ciel. » Au-dessus, un vautour, les ailes déployées, domine la scène, et l'inscription le nomme « *Uat'i-t*, dame » de *Tap* ». *Tap* est le nom du sanctuaire de la déesse *Uat'i-t* dans la ville de *Buto*, chef-lieu du nome Phténéotès², à l'extrémité nord de l'Égypte. La déesse *Uat'i-t*, représentée ici avec les attributs de la mère divine, n'est qu'une forme de *Mut*. Cette double représentation de la mère dans la même scène était un moyen de répondre à cette préoccupation constante des rois égyptiens, de rappeler sur les monuments leur double domaine sur la Haute et la Basse Égypte : *Mut* était la déesse-mère du Midi, et *Uat'i-t*, une forme de la même divinité vénérée dans l'Égypte du Nord.

1. Lepsius, *Denkmäler*, III, 2.

2. Cf. Brugsch, *Zeitschrift*, 1871, p. 11.

Paroi de gauche. — Le roi *Philippe* est assis sur un trône, il tient dans la main la croix ansée, signe de la vie ; là il est introduit dans la société des dieux, en quelque sorte divinisé lui-même. Derrière le roi se lit une grande inscription en cinq colonnes : c'est celle dont nous avons donné un passage plus haut. Il ne faut pas savoir gré à *Philippe*, qui n'est jamais venu en Égypte, ni même à *Soter*, qui y arrivait, de l'humilité de cette inscription où le roi se contente de témoigner qu'il a relevé un sanctuaire construit par *Tahutmes III*. Il a suivi là la politique qui a conduit *Alexandre* à se faire déclarer *fls d'Amon*, ce qui n'a pas été compris par les Grecs, et lui a valu bien des reproches de la part des historiens. *Alexandre* se faisait par là même reconnaître comme roi légitime des Égyptiens, successeur direct d'*Amon*, premier roi de l'Égypte. *Cambyse*, avant ses fureurs, avait agi de même ; il s'était fait donner un double cartouche, avec le prénom *Ra-mes-ut*, *fls du soleil*, toujours afin de rappeler cette prétendue origine, si précieuse aux yeux des Égyptiens. Dans l'inscription du sanctuaire de *Karnak*, *Soter*, au nom de *Philippe*, avait tenu la même conduite : les prêtres n'ont fait que suivre les ordres généraux donnés par lui, en les développant selon leurs idées. Cette politique fut continuée, car, sous *Alexandre II*, fils de *Roxane*, le sanctuaire de *Lugsor* fut de même reconstruit, et l'inscription au nom du roi rappelle que l'ancien sanctuaire avait été élevé par *Aménophis III*.

Les autres parois sont à peu près détruites ; celle du fond est voilée par des blocs tombés du plafond. Sur la paroi libre on voit encore *Philippe* agenouillé devant les deux formes d'*Amon*, et une barque très ornée sur laquelle le roi embrasse *Amon* ithyphallique.

La décoration extérieure est très compliquée. L'étude en est rendu très difficile par le peu de relief de la gravure et la disparition complète des couleurs qui la rehaussaient.

Sur la paroi du sud, dans une première scène, on voit le

roi Philippe soumis à la cérémonie de la purification, qui est opérée par les dieux *Hor-Hut* et *Tahut*. Ici le dieu *Tahut* est substitué à *Set*, qui accompagne d'ordinaire *Horus* d'Edfou dans cet office. En effet, si *Horus*, le grand vainqueur de *Set*, est le type de la royauté de la Haute Égypte, *Set* de son côté, qui, quoique définitivement vaincu, avait eu aussi son heure de puissance, était resté le type des rois de la Basse Égypte. Le roi recevait donc une sorte d'investiture de ces deux divinités, ce qui rentrait toujours dans cet ordre d'idées, que nous avons signalé plus haut, du double domaine des Pharaons sur le nord et le midi de l'Égypte.

Dans la deuxième scène, le roi, ayant été purifié, est coiffé du diadème : c'est *Hor-Hut* et *Tahut* qui lui posent la couronne.

Le troisième tableau montre *Tum* et *Mont* qui donnent la vie au roi et le conduisent vers *Amon-Ra*. *Mont*, forme du soleil dans sa force, est le dieu spécial de la Thébaine, tandis que *Tum*, le soleil nocturne, est la divinité principale d'Héliopolis : ici encore nous trouvons le symbolisme de la Haute et de la Basse Égypte. Philippe est coiffé de la double couronne qu'il a reçue dans la scène précédente. *Tahut* vient alors au devant de lui ; il est là dans son rôle d'Hermès, de *λόγος*. Le roi porte la couronne de la Haute Égypte ; il est à genoux devant *Amon*, qui le coiffe de ce diadème. Une particularité à signaler ici, c'est que le roi, tout en étant agenouillé devant *Amon*, tourne la face au public, parce que, étant introduit dans la société des dieux, il reçoit les hommages avec eux. *Amon* lui dit : « Dieu bon, Philippe, » etc., établis ton pouvoir sur le trône de la Haute et de la » Basse Égypte », etc. Cette scène se passe sous un naos dans lequel Philippe est amené. Derrière *Amon* se tient la déesse *Mut*, sous le nom d'*Amen-t*, c'est-à-dire *Amon* femelle, ce qui montre bien qu'elle n'en est qu'un dédoublement. Elle dit : « Je te nourris de mon lait. » En effet,

sur ses genoux elle tient un petit Philippe à qui elle donne le sein¹.

A la suite viennent deux grands tableaux². Philippe offre à *Amon* ithyphallique quatre veaux de différentes couleurs ; le symbolisme de cette représentation n'a pas encore été éclairci, mais peut-être sont-ce les quatre taureaux sacrés de l'Égypte. L'inscription qui se rapporte au dieu est la suivante : « *Amon-Ra*, taureau de sa mère, dans sa grande » demeure, dit : « Mon fils Philippe, mon cœur est rempli » de joie en voyant ce beau monument ; en récompense je » te donne les biens », etc. Au-dessous se développe une grande procession de la barque sacrée, qui n'est pas accompagnée de légendes.

On trouve ensuite la cérémonie de la dédicace du sanctuaire. Philippe tient une sorte d'équerre que l'on aperçoit toujours dans la main du roi pour cette cérémonie. La dédicace n'était faite que lorsqu'une partie notable d'un monument avait été élevée par le roi ; de simples embellissements ne l'eussent pas motivée. *Amon* porte ici le titre de *Pa-ui*, *l'être des deux mondes*.

Paroi extérieure du nord. — Philippe fait diverses offrandes à *Amon*. Au pied de l'autel du dieu se trouve une sorte d'escalier où sont posés deux monolithes en forme d'autels ; peut-être sont-ce des autels faits au nom de Philippe, et dont on aura voulu perpétuer le souvenir à cause de leur beauté. Après ces offrandes viennent un certain nombre d'enseignes qui supportent des emblèmes de différents nomes de la Haute et de la Basse Égypte ; on ne saurait dire quelle est la raison qui a pu présider à leur choix.

Enfin, derrière le dieu, sur le bâton de l'autel portatif, est un grand voile qui semble posé devant une niche pour

1. Toutes ces figures ont été reproduites dans l'ouvrage de la Commission d'Égypte, mais en général avec peu de soin, et les hiéroglyphes en particulier sont illisibles.

2. Lepsius, *Denkmäler*, IV, 2.

cacher l'image d'*Amon*; la légende qui accompagne cette singulière représentation est , *nuter xaibi*, l'ombre divine. C'est là probablement une reproduction de ce qui devait exister à l'intérieur du sanctuaire, où *Amon*, avant tout, « l'être caché » et dont « la nature n'est connue ni des » hommes, ni des dieux », était ainsi voilé aux regards des profanes.

LA TRIADE THÉBAINE

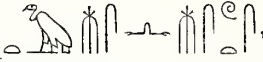
La description du sanctuaire de Karnak nous amène naturellement à étudier de plus près la nature du grand mythe thébain. On a pu voir déjà par les représentations dont nous avons donné un aperçu que l'objet de l'adoration à Thèbes se composait d'une triade divine. Champollion avait déjà au premier coup d'œil parfaitement défini l'essence de cette triade, et tracé les traits principaux du symbolisme qui en réunissait les trois personnes. C'est d'abord *Amon*, le dieu suprême, puis *Maut*, la mère divine, et enfin *Khons*, fils d'*Amon* et de *Maut*, en tant que personne distincte dans la triade; car *Amon* père et fils ne sont au fond qu'une seule et même personne considérée sous deux aspects différents. *Khons* est un dieu à la fois solaire et lunaire; il joue le rôle de guérisseur, comme l'Esculape des Grecs et comme *Imhotep* à Memphis. Ainsi la triade thébaine se compose d'un père, dieu suprême, existant dès le commencement, d'une mère, qui paraît, comme dans toutes les triades égyptiennes, ne remplir d'autre rôle que celui de l'espace céleste, supposé incréé et pour ainsi dire abstrait jusqu'à ce que la force créatrice y ait placé quelque chose. Plus tard cet aspect est supposé liquide, il devient alors l'*abyssus*, le *nun* égyptien; il est considéré comme mâle et femelle et entre dans le groupe des huit dieux qu'on a appelés *élémentaires*. La mère est alors personnifiée dans la voûte céleste elle-même, sur laquelle naviguaient les astres, et elle arrive ainsi à jouer un rôle actif.

On constate primordialement « qu'elle enfante, mais qu'elle » n'a jamais été enfantée' »; en résumé, c'est le lieu de la génération divine. Enfin, le troisième personnage de la triade c'est le fils, qui n'est autre chose que le père s'engendrant lui-même. Nous nous occuperons, pour le moment, plus spécialement du dieu *Amon*, puisque c'est son sanctuaire particulier qui vient de faire l'objet de nos recherches.

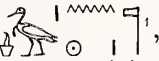
Amon, ainsi que Champollion l'a défini, se présente sous deux formes principales, mais la première se subdivise elle-même en divers titres.

Il faut, en premier lieu, étudier le nom même du dieu, car, lorsqu'il s'agit de remonter aux origines de la mythologie, la langue est le plus ancien témoin à consulter. Le nom d'*Amon*, , veut dire *caché, enveloppé*, et, par extension, *mystère*. Dans le discours, ce mot est déterminé par l'homme enveloppé dans un manteau ; lorsqu'il veut désigner une idée religieuse, telle que *mystère*, il prend le déterminatif de l'adoration . Le mot *amen* est aussi souvent complété par l'angle , mais ce symbole est resté inexpliqué jusqu'ici; il y a là sans doute quelque tradition qu'aucun texte égyptien n'est encore venu nous révéler¹.

Ce dieu s'appelait donc *Amon*, parce qu'il représentait ce qu'il y avait de plus caché dans la divinité. *Atum* à *Héliopolis* avait le même symbolisme, puisque c'était le soleil primordial, encore dans les ténèbres avant sa manifestation au monde. L'*Amon* primitif, ainsi considéré, ne devait pas encore être identifié avec le soleil : c'était une divinité su-

1. , *mut mes an mes-ut-s*, Karnak, temple de *Kons*.

2. Ce signe n'est pas, comme on l'a cru, l'abrégé d'un temple ou d'une demeure, qui se fait ; il semble plutôt que ce soit un angle de bâtiment.

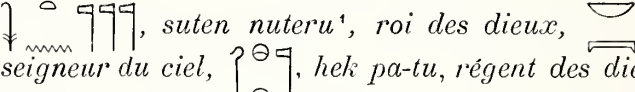
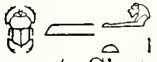
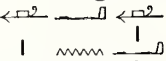
périeure, et c'est dans le même ordre d'idées que *Phtah*, dans son nom de *Ta-nen*, est donné comme le père du soleil. Mais très anciennement le culte du soleil est venu se joindre à la notion plus pure du dieu caché; aussi trouve-t-on partout sur les monuments , *Amen-Ra*, *Amon-soleil*, c'est-à-dire le dieu créateur identifié avec sa créature, qui n'est plus une manifestation du dieu caché, mais le dieu lui-même. Il semble cependant qu'un souvenir des croyances premières se soit conservé dans la suite des temps, car on trouve *Amon* nommé , *ba en Rā*, *l'esprit du soleil*; il lui semblait donc supérieur comme l'esprit l'est à la matière.

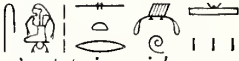
En cherchant l'explication de la nature du dieu *Amon* dans son nom lui-même, nous restons certainement dans l'idée égyptienne, car le *nom* devait définir l'objet nommé; cela se rapproche du reste de l'esprit des langues primitives. Nous voyons dans la *Genèse*¹ que, lorsque les animaux passent devant Adam, il leur donne une appellation, « car » c'est leur nom », dit le texte sacré. Jamblique, parlant du dieu *Amon*, jouait sur un mot qui est voisin de celui-ci, lorsqu'il dit : « *Amon* est ainsi nommé parce qu'il apporte » à la lumière des choses qui étaient autrefois cachées. » Cet auteur tire ici le nom du dieu du mot *amoni*, qui signifie *aborder*, *arriver*; il a choisi une mauvaise racine, mais sa recherche même prouve qu'il voulait trouver dans le nom lui-même la définition de la divinité.

Dans ce premier rôle, aussitôt qu'il est identifié avec le soleil, le dieu prend le nom d'*Amon-Ra*, *Amon-soleil*; peut-être faut-il faire la nuance qu'il était plutôt considéré comme *l'esprit du soleil* que comme les rayons eux-mêmes. Ses titres principaux sont alors très variés. Il est nommé

1. *Rituel funéraire*, chap. xvii, l. 9.

2. *Genèse*, chap. ii, vers. 19.


suten nuteru', roi des dieux, , *neb pe*,
 seigneur du ciel, , *hek pa-tu*, régent des dieux. Il est
 encore, , *pe nuter aa uer en saā*
xeper, le dieu grand qui commence l'existence, et puis
, *xeper em hā*, celui qui existe au commence-
 ment. C'est dans ce sens que sur une stèle du Musée de
 Leyde² il est appelé : « le seul existant dans le ciel et le
 » monde qui n'ait pas été engendré ». Sur le même monu-
 ment il est nommé , *uā en uā*, le un de un :
 l'unité divine se trouve entamée là par un singulier mys-
 tère.

Envisagé comme créateur, c'est *Amon* qui a fait tout ce
 qui existe : 
, *aucun dieu n'a enfanté ses membres*,
*c'est toi qui les as enfantés tous tant qu'ils sont*³. Il est créa-
 teur et maître « de toutes les choses qui existent et de celles
 » qui n'existent pas ». Cette formule de la toute-puissance
 du dieu suprême est curieuse, car elle se rapproche des idées
 de Platon sur les êtres incréés. *Amon* a donc le pouvoir
 d'amener à l'existence les êtres qui n'existent pas encore,
 c'est ce qu'on appellerait, dans l'école, la création *a nihilo*.

Ces notions primitives et plus pures sont intéressantes,
 car, si l'on se contentait d'étudier la religion égyptienne des
 derniers temps, on ne retrouverait qu'un véritable pan-
 théisme avec tous ses développements, ce qui est en défini-
 tive tout l'opposé des fondements de la religion antique.

Amon se doit son existence à lui-même, et ici les Égyp-
 tiens ont montré une véritable conception philosophique et

1. Les Grecs ont abrégé ce titre en *Amonrasonter*.

2. Musée de Leyde, K 1.

3. Musée de Berlin, stèle 1375.

théologique; *Amon* est nommé , *χep t'es-f'*, (le dieu) qui existe par lui-même. C'est là la forme la plus simple de cette légende; plus tard elle se complique et se développe. Cette formule est quelquefois remplacée par le symbole Θ , dont le phonétique est  Θ . *pa-tu*. La racine de ce mot est le verbe *être*²: comme il est ici au participe, c'est l'être par excellence, et dans ce sens il est synonyme de *χeper, être, devenir*³. Après avoir été détourné de son sens primitif comme verbe *être, pa* entre presque exclusivement dans la légende d'*Amon* et des autres dieux avec le déterminatif divin, ce qui donne le groupe Θ . *Amon* est alors appelé quelquefois *pa-tu χeper em hā*, l'être qui existe depuis le commencement. Puis, par une variante fréquente, il devient  Θ Θ , *pau-ti*, l'être double, dans le sens de *un de un* que nous avons vu plus haut⁵, c'est-à-dire l'être double, mais cependant restant un, double dans ses formes, mais un dans son essence. Jamblique, qui a traduit cette formule *uā en uā* par *πρῶτος τοῦ πρώτου*, le premier de premier, a affaibli l'expression égyptienne qui est plus énergique, car le *premier* implique un second et il n'y en a pas de possible dans le *un de un* égyptien; c'est en quelque sorte le *numen de numine*, c'est le dieu qui se dédouble sans perdre son unité.

Amon est encore défini:  Θ , *nuter nutri*, le dieu qui devient dieu. C'est la même idée que le dieu existant par

1. Cf. la liste géographique du sanctuaire d'Edfou au nome de Thèbes. M. Birch est le premier qui ait bien traduit ce titre.

2. Dans les textes antiques, le verbe *être* est constamment écrit *pa*; l'article *pa* en vient directement.

3. Le pain portait le même nom; de là est venu le symbolisme.

4. Musée de Berlin, stèle 1375.

5. Cf. p. 190 du présent volume.

6. Musée de Berlin, stèle 1375. On ne connaît pas au juste la racine du mot *nuter*, « dieu ». Ici, *nuteri* est la forme du participe.

lui-même, ou l'être double. Il est aussi quelquefois représenté par le scarabée; les Égyptiens, qui n'avaient pas découvert la méthode de reproduction du scarabée, les croyaient tous mâles, et ils en avaient fait le type de la génération mâle.

Suivant la conception égyptienne, *Amon* était donc existant par lui-même; il se présente alors sous un double point de vue comme père et comme fils, tout en restant le même dieu. Cette conception est réalisée dans le symbolisme d'*Amon, mari de sa mère*, dont on saisit la justesse quand on en a compris le principe. Le titre d'*Amon, mari de sa mère*, est écrit : , *ka mut-f*. Les égyptologues n'avaient pas voulu dans le principe admettre cette traduction donnée par Champollion¹. Au point de vue grammatical, il n'y a cependant aucune difficulté possible : , *f*, est un pronom masculin, et *mut-f* ne peut signifier que *sa mère*, le possesseur étant au masculin. Le taureau dans la langue égyptienne a deux sens : c'est ou le *mâle actif*, ou la *valeur guerrière*, mais dans ce second sens il est généralement représenté la tête baissée, dans l'attitude de l'animal qui se précipite. Les inscriptions prouvent qu'il faut choisir le premier sens dans la légende d'*Amon ka mut-f*; ainsi, sur la stèle de Berlin, *ka* a pour variante , et le taureau pour déterminatif.

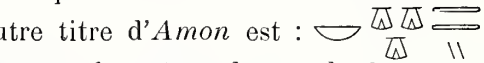
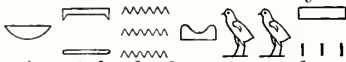
Au *Rituel funéraire* (chap. xvii, lig. 9), on lit : « C'est » l'âme du soleil qui est son nom » ; , *nek²-f am-f t'es-f*, en engendrant lui dans lui-même. *Amon* joue donc le rôle de père d'une manière éternellement active³. De plus, dans le *Rituel* (chap. xxiv) se rencontre une phrase qui n'a pas été assez remarquée, bien que Champollion l'eût

1. M. Birch avait proposé de traduire *mâle et femelle*.

2. *Nek* s'est conservé en copte dans le mot *ⲛⲉⲕ*, *adulterium*.

3. Au *Rituel funéraire*, chap. xvii, l. 75, on rencontre une variante avec *pa-tu*, et la phrase : *existe corps par lui-même*.

car ce qui est primordial, c'est le caractère d'*Amon*, premier roi en tant que créateur de toutes choses.

Un autre titre d'*Amon* est : , *neb nesa-utoui*, *seigneur des trônes du monde*. Ce n'est plus la légende étroite d'Edfou; ici c'est la royauté divine, c'est le titre ancien, , *neb pe to mu tu-u*, *seigneur du ciel, de la terre, des eaux et des montagnes*. Dans ce rôle de roi du monde, *Amon* a les chairs peintes en bleu pour indiquer sa nature céleste, et, lorsqu'il porte le titre de « seigneur des trônes », il est représenté assis, la couronne en tête : d'ordinaire il est debout.

Le dieu *Amon* est quelquefois représenté avec une tête de bélier. Cet usage, fréquent à la Grande Oasis, est plus rare à Thèbes, où l'on n'en cite que des exemples isolés; il paraît d'ailleurs postérieur. L'*Amon* de Thèbes a la figure humaine : les inscriptions disent en effet que le roi est fait à l'image du dieu, et il y a là un rapprochement curieux à faire avec le récit de la *Genèse*. L'*Amon Chnouphis* d'*Éléphantine*, qui a toujours la tête de bélier, ne paraît pas avoir eu un rôle de créateur universel; il est plutôt le fabricant de l'homme. On le représentait, en effet, ayant devant lui un tour à potier, qu'il met en mouvement avec le pied; sur le tour on voit ordinairement un vase et quelquefois une figure humaine que le dieu forme dans l'argile. Il y a là encore un rapport intéressant, car le mot « argile du potier » est celui dont se sert la Bible dans le récit de la création de l'homme.

Dans le temple de *Xons* à *Karnak*, *Amon*, à tête de bélier, apparaît avec le titre , *ā šefi*, *le grand de l'ardeur*. Le symbolisme du bélier est très étendu : c'est l'ardeur, puis l'ardeur guerrière, et au passif il passe à la terreur éprouvée par l'ennemi².

1. Karnak, Brugsch, *Historische Inschriften*, 27, 3.

2. Amon reçoit encore dans les textes de nombreuses épithètes, mais

Un rôle encore obscur d'*Amon* primitif est celui qu'il remplit parmi les dieux dits *élémentaires*. Il y est accompagné d'*Amen-t*, *Amon femelle*, qui est une forme de la mère divine : ce couple est un des quatre qui composent les assesseurs du dieu suprême dans l'œuvre de la création. Ces quatre couples sont : 1° *Amen* et *Amen-t*, le *mystère*; 2° *Nu* et *Nu-t*, l'*abîme céleste*, l'*eau primordiale*, le *Urstoff* allemand, la *matière avant la matière*; 3° *Kak* et *Kak-t*, les *ténèbres*; 4° *Hu* et *Hu-t*, l'*intelligence*. Ce sont donc plutôt quatre principes abstraits que des dieux comparables aux éléments de la mythologie grecque.

On a vu qu'*Amon* est le seul auteur de la vie dans le monde; mais, outre la création¹, l'univers a besoin du mouvement pour conserver la vie. Les Égyptiens, très philosophes ainsi que l'ont remarqué les Grecs, ont bien compris que la matière n'est rien sans le mouvement, et c'est à *Amon* qu'ils en font remonter la source. « Il fait souffler les vents, » il produit la lumière, il fait sortir le Nil de sa demeure. » C'est lui qui a courbé la voûte du ciel et qui a suspendu » l'abîme céleste². »

Amon dirige l'univers selon le plan, *sezer*, qu'il s'est tracé : c'est le rôle de la Providence. Les rois se vantent toujours d'avoir agi suivant ses plans et de n'avoir rien fait pour les contrarier.

Il faut encore ajouter à cette étude le rôle curieux d'*Amon* par rapport aux morts et qui n'a pas encore été signalé jusqu'ici. Dans le livre des *Sin-sin*³, qui est moderne relative-

elles n'ont pas la même valeur mythologique que ses titres ordinaires. C'est ainsi qu'on rencontre souvent , *Amen em ap*, « *Amon dans Thèbes* », surnom local qui a servi à composer des noms propres.

1. « Fecit esse deos et homines, lucem solis in diem, lunam in noctem » (Brugsch, *Recueil de Monuments*, pl. XXII).

2. Brugsch, *Recueil de Monuments*, pl. XXXIX.

3. M. Brugsch en a donné une traduction.

ment au *Rituel funéraire*, mais qui reproduit fidèlement la doctrine ancienne, il est dit au défunt : « *Amon* est avec toi, » il te renouvelle toujours ta vie¹. » — « *Amon* est avec toi, » il te donne les souffles (de la vie)². » — « Ton âme vit par » *Amon*³. » — « *Amon* vient vers toi avec les souffles de la » vie, il te fait respirer dans ton cercueil⁴. » On voit qu'ici *Amon* est pour le défunt l'auteur de la seconde vie, de la résurrection.

Les hymnes à *Amon*, qui eussent fourni des renseignements précieux, sont malheureusement assez rares ; les murailles intérieures de *Karnak*, qui devaient en contenir, sont très endommagées. A *Médinét-Abou* nous en retrouverons quelques-uns dont nous parlerons plus loin.

Un manuscrit, qui appartient à M. Harris⁵, contient une inscription relatant des fondations faites aux temples par *Ramsès III*. Une seule page photographiée en a été envoyée par le possesseur à diverses personnes, et c'est précisément un hymne de *Ramsès III*, qui sert d'introduction aux fondations qu'il avait faites pour le temple de *Karnak* ; c'est certainement le texte, de tous ceux que nous possédions, qui rassemble le mieux les divers titres d'*Amon*. En voici la traduction :

« Mise en lumière des louanges éclatantes prononcées dans
 » le temple de son père *Amon-Ra*, roi des dieux, de *Maut*,
 » de *Xons* et des dieux, seigneurs de Thèbes, par le roi
 » *Ra-user-ma-meri-amen*, fils du Soleil, *Ramses hiq ân*,
 » le grand dieu, en invoquant son père, ce dieu saint,
 » *Amon-Ra*, roi des dieux, être double, générateur dès le
 » commencement, dieu faisant sa divinité en s'engendrant

1. Livre des *Sin-sin*, § 2.

2. Livre des *Sin-sin*, § 2.

3. Livre des *Sin-sin*, § 3.

4. Livre des *Sin-sin*, § 4.

5. Depuis l'époque où ce cours fut professé, la collection de M. Harris a été acquise par le British Museum.

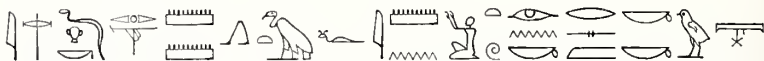
» lui-même, qui porte (en haut) son bras¹, et dont le diadème
 » est élevé. C'est lui qui a fait tout ce qui existe, qui a créé
 » tous les êtres, et qui reste caché aux hommes et aux dieux.
 » Prête-moi ton oreille, ô maître des dieux ! Écoute mes
 » prières quand je viens moi-même vers toi dans Thèbes,
 » ta ville (chérie). Ton essence divine est cachée pour les
 » dieux qui t'accompagnent. Quand tu te reposes dans la
 » montagne de vie, dans ta demeure sainte, qui est en face
 » de tes portiques, je me joins à la société des dieux du ciel
 » infernal, comme mon père *Osiris*, seigneur de *Toser*. Que
 » mon âme devienne comme l'âme des dieux qui se couchent
 » avec toi dans l'horizon éternel ! Donne les souffles à mes
 » narines, l'eau à mon âme ! Que je me nourrisse des pains
 » et des vivres de tes offrandes sacrées ! Que ma puissance
 » sacrée soit établie devant toi comme les grands dieux,
 » seigneurs d'*Akar* ! Que j'entre et que je sorte avec toi
 » comme ils font (eux-mêmes). Ordonne que mes esprits
 » soient (puissants) comme eux contre mes ennemis ! Établis
 » ma paix en vérité afin que ma personne reste dans
 » l'*Amenti* jusqu'aux siècles. Je suis roi sur la terre, gou-
 » vernant les vivants ; affermis les deux diadèmes sur ma
 » tête comme pour toi-même, quand tu viens te reposer
 » dans ton palais sacré pour t'asseoir sur ton double trône
 » dans la plénitude du bonheur ; car je suis établi sur le
 » siège de mon père, comme tu as placé *Horus* sur le siège
 » d'*Osiris*. Je n'ai commis aucune violence, je n'ai pas privé
 » un autre de son siège, je n'ai pas violé tes ordres, qui sont
 » (restés) devant ma face. Tu as fait descendre la paix sur
 » mes hommes ; tout le pays me rend hommage, parce qu'ils
 » connaissent les bonnes actions de celui que tu as fait roi.
 » J'ai multiplié pour toi les biens immenses, je t'ai con-
 » struit une demeure sainte pour des millions d'années :
 » elle est établie sur la montagne du seigneur de vie, en
 » face de toi. »

1. C'est le geste du dieu ithyphallique.

Un Papyrus de Boulaq¹ contient aussi un fragment qui peut passer pour un hymne à *Amon*. On s'y adresse au défunt : « Foule de tes pieds le sol sacré de Thèbes, marche » sur la terre vers *Oph*; contemple *Amon* dans toutes ses » fêtes, en te joignant aux *Sesennu*; vois *Amon-Ra*, roi » des dieux, dans sa bonne fête du 19 Paophi : exalte » *Amon-em-Ap* lorsque l'eau se calme². » Le défunt est supposé revenu à la vie, et le bonheur qu'on lui souhaite est de se réunir aux vivants pour célébrer les fêtes d'*Amon*.

Le second rôle d'*Amon* découlait naturellement du premier : il était créateur, mais il était aussi père. Il est appelé « le dieu s'engendrant en lui-même, sur les genoux de sa » mère³ ». Dans ce rôle de père, le dieu est représenté ithyphallique sur les monuments. Il a le bras droit levé et sur ce bras est placé le fouet sacré, nommé  *χϩ*, qui est le symbole de l'esprit et de la lumière; il est ainsi placé au-dessus de la main pour symboliser l'émission de la lumière, qui caractérise toujours l'acte de la génération divine. Le dieu est de plus enveloppé comme une momie, aussi dans les textes on compare son costume à celui d'*Osiris*; cela se rapporte probablement au rôle caché et mystérieux du dieu suprême.

Dans un hymne du *Ramesséum* on rencontre la phrase suivante :



Gloire à toi, *Xem*, mari de sa mère⁴; c'est un mystère, ce que tu lui fais dans les ténèbres.

1. *Papyrus de Boulaq* n° VII, l. 21.

2. Ceci nous apprend qu'il y avait une fête d'*Amon* lorsque l'eau se retirait : c'est sans doute la fête du calendrier vague que l'on ne savait où placer.

3. *Rituel funéraire*, chap. xxiv. — La mère n'est plus considérée ici que comme l'espace céleste, lieu de la génération divine.

4. Nous parlerons plus loin [p. 201] de ce titre : *Menmen mut-f*.

Ce n'est qu'une allusion au même ordre d'idées.

Amon porte sur la gorge un ornement nommé *sahu* , et sur cet ornement est figurée la déesse *Ma*, , et quelquefois le scarabée : cela fait partie essentielle du costume de ce dieu. Le symbolisme de cet ornement doit avoir quelque rapport avec la génération divine, car on le retrouve au cou de certains taureaux sacrés de l'Égypte. *Amon* a aussi la tête surmontée de deux longues plumes¹ ; nous ne savons, au sujet de l'idée religieuse qui pouvait être attachée à cette coiffure, que ce que le *Rituel*² nous en dit et qui est très peu clair. Ce qui paraît le plus probable, c'est que là encore il y a une allusion au caractère « d'être double », si souvent attribué à *Amon*.

Le nom du dieu ithyphallique a été controversé³. Il s'écrit , et M. Lepsius, le premier, a proposé la lecture *chem*, qui est la véritable. Une inscription de *Karnak*, de l'époque de *Tahutmes III*, présente la variante :   , *chem*, qui rend la lecture certaine⁴.

Quelques autres noms du même dieu n'ont pas encore été expliqués. Ainsi on rencontre la variante    , *hek-hsi* ; c'est évidemment un nom ancien, mais il reste sans explication. A la procession du *Ramesséum*, on trouve le nom du dieu ithyphallique écrit ainsi,  ; ce n'est qu'une variante du nom précédent.

Le dieu ithyphallique était plus spécialement honoré à

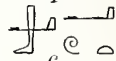
1. Ces plumes paraissent être celles de la queue de l'épervier.

2. *Rituel funéraire*, chap. xvii, l. 12.

3. M. Brugsch avait proposé la lecture *min*, se fondant sur des variantes de basse époque, et il donnait à l'appui des noms propres composés, tels que *Phaminis*, *Psemminis*, etc., mais ces noms peuvent aussi bien venir du nom d'*Amon*.

4. Cela justifie d'ailleurs la transcription grecque *Chemmis* pour la ville de  , *Panopolis*.

Thèbes et dans deux autres villes, *Panopolis* et *Coptos*.

Une épithète ordinaire à cette forme du dieu est ¹, *ābā-ut em next-f*, mot à mot : *poussant dans sa force*.

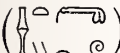
Une variante singulière de ce même titre est la suivante ², *hotep her next*, *se reposant dans sa force*; c'est alors la majesté tranquille du dieu qui renouvelle sa naissance sans épuiser ses forces, comme le soleil, qui renaît toujours au matin sans perdre de son éclat.

Un autre titre se trouve plus particulièrement à *Panopolis*; c'est , *uer atet*, *le grand de la rosée*. *Atef* est précisément ce que dans le langage philosophique on appellerait l'*émulation*. Les inscriptions disent que cette rosée donne la vie aux hommes, aux plantes, etc. C'est déjà une déviation de l'idée première du dieu créateur, car on voit tout de suite que cette théorie ouvre la porte au panthéisme : la créature étant une émanation du créateur est dieu elle-même, puisqu'elle est la substance même de la divinité. C'est d'après ce principe que les rois sont dits « l'émulation » du dieu ». C'est encore la même doctrine qui a donné naissance au culte d'Apis, c'est-à-dire de *Phtah* incarné. L'histoire rapporte que, lorsque le taureau sacré était trouvé avec ses marques divines, sa mère était amenée avec lui et vénérée dans le temple, tandis que jamais on ne parle du père; c'est que l'*Apis* est supposé avoir été engendré dans le sein de sa mère par un rayon divin. On peut voir un échantillon de ces idées appliquées au souverain dans la grande inscription d'*Ibsamboul*, qui contient un décret du dieu *Phtah*, rendu en l'honneur de *Ramsès II*, après ses victoires. Ce texte a été plagié par *Ramsès III* à *Médinét-Abou*³. A *Ibsamboul*, on lit la phrase suivante : « J'ai pris

1. Inscription géographique du sanctuaire d'*Edfou*; nome de *Coptos*.

2. *Rituel funéraire*, chap. xvii, v. 9, au ms. de *Tenana*, au Louvre.

3. Cette dernière inscription, qui a fini d'être déblayée lors de notre voyage, a été publiée depuis par M. Dümichen.

» la forme du bouc, seigneur de *Tatu*, pour me rapprocher
 » () de ta mère divine. Je sais que tu te crées toi-
 » même à la lumière de mon essence ; tu es né des rayons
 » du soleil. » Et à *Médinét-Abou* : « J'ai pris la forme du
 » bouc, seigneur de *Tatu*, pour féconder () ta mère
 » divine, afin de former ton essence avec la mienne. Je
 » sais... », etc. Les deux phrases expriment de la ma-
 nière la plus sûre le symbolisme dans toute l'énergie de sa
 grossièreté, et cependant elles supposent la radiation solaire,
 c'est-à-dire l'émanation divine.

Après cette étude, il est impossible de dire que le titre
 d'*Amon ka mut-f* pouvait être traduit autrement que Cham-
 pollion ne l'avait fait. Ce même surnom a une seule variante,
 mais elle est singulière. On trouve en effet *Amon*   
 , *menmen mut-f*. Il faut se rappeler tout d'abord
 que les Égyptiens aimaient à jouer sur les mots, ce qui est
 même devenu un abus dans les derniers temps. *Menmen*,
 ordinairement déterminé par le taureau, signifie *le gros*
bétail, armenta, et le *taureau* lui-même. Mais dans le sur-
 nom d'*Amon* il a les jambes pour déterminatif, ce qui est
 un symbole de mouvement, et il faut plutôt le rapprocher du
 copte *monmen*, *commovere, concutere* ; c'est toujours l'idée
 de l'action du dieu par rapport à la mère. Ce mot a peut-
 être été choisi simplement parce que le radical *men*, redou-
 blé en *menmen*, se trouvait avoir un rapport de son avec
 le nom du dieu *Amen* : on trouve, en effet, quelquefois la
 syllabe *men* seule appliquée à *Amon*. *Men* signifiait aussi *la*
stabilité, la fermeté. Or, cette syllabe *men* était symbolisée
 par l'obélisque  ; ainsi, une variante du prénom de *Tahut-*
mes III est orthographiée parfois, (  ), *Ra-men-χeper*.
 Or, *men* n'est pas le nom de l'obélisque ; dans la variante de
Ra men χeper, l'obélisque n'est que le déterminatif de la
 syllabe *men*. Cette syllabe *men* arriva à désigner les monu-

ments en général, l'obélisque étant le monument égyptien par excellence et le type de la statique égyptienne, mais il faut de plus observer que l'obélisque a été vénéré comme symbole divin. Ainsi, à *Karnak*, des fondations furent instituées en l'honneur de quatre obélisques, et on leur offrit des pains, des libations, etc. Sur certains scarabées on voit,

en effet, la scène suivante : , un homme adorant un obélisque ; cette circonstance n'a pas été assez remarquée.

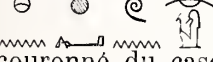
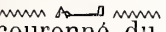
L'étude comparative de ces petits monuments prouve que l'obélisque a été vénéré parce qu'il était le symbole d'*Amon*. Si l'on compare la série des scarabées portant cette scène et qui ont été, avec soin, réunis dans la même vitrine au Musée du Louvre¹, on verra que l'obélisque passe insensiblement de sa forme ordinaire à celle d'un phallus : c'est donc bien comme symbole du dieu ithyphallique que l'obélisque a reçu des hommages.

Depuis les temps les plus anciens, le dieu *Amon* ithyphallique a été identifié avec *Horus*, fils d'*Isis*. Comment *Amon*, dont nous avons reconnu le caractère essentiellement primordial, a-t-il pu être confondu avec le dieu fils, qu'il n'est même qu'un petit-fils, puisque *Osiris*, le père d'*Horus*, est lui-même fils de *Seb* ? Ce dernier n'est de plus que le chef du second cycle des dieux, car il est qualifié *erpa-t*, c'est-à-dire *héritier divin*. Ce sont ces singulières confusions qui avaient fait dire à Champollion qu'*Amon* ithyphallique était l'*alpha* et l'*oméga* de la religion égyptienne. En effet, c'est toujours le double rôle de père et de fils auquel se rapporte toute cette mythologie, lorsqu'on arrive à pouvoir démêler les symbolismes qui l'obscurcissent au premier coup d'œil.

1. Salle des Dieux, vitrine R.

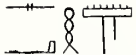
FÊTES D'AMON A THÈBES

Pour compléter l'étude du dieu principal de Karnak, il nous faut jeter un coup d'œil sur les fêtes qui étaient célébrées en son honneur à Thèbes. Les calendriers du temple d'Edfou indiquent quatre fêtes principales d'Amon à Thèbes ; celui de Karnak, qui est de l'époque de *Tahutmes III*, en donne cinq. Mais, outre les fêtes célébrées à Karnak en l'honneur d'Amon, il y avait une grande panégyrie du dieu *Xem*, l'Amon ithyphallique, qui était placée au commencement du mois de *Pachons* ; cette fête spéciale mérite d'attirer d'abord notre attention.

Une série de tableaux très bien conservés représente, à Médinét-Abou¹, cette cérémonie dans tous ses détails ; une inscription², qui court au-dessus des différentes scènes, leur sert de commentaire. En voici la traduction : « Mois premier de la moisson , panégyrie de *Xem*. On la fait » à l'apparition de la lumière de la lune,  »  . Le roi vient sur son palanquin ; il est »  couronné du casque. Les guerriers (?) sont devant lui, » portant les boucliers, les lances et les cimenterres (près de » lui). Les chefs de service , les capitaines et » les (?) viennent derrière lui. Les fils du roi et les soldats » les suivent. Le *zer-heb* en chef accomplit les rites de son » père *Xem*. Le roi présente une grande offrande à son père » *Xem*, en pains, bière, bœufs, oies, toutes bonnes choses. » On fait marcher *Xem*, seigneur de *Sen* ; son fils, le roi » *Ra-user-ma Meri-amen*, est devant lui. Ce dieu a deux

1. Les tableaux de la panégyrie de Médinét-Abou sont très bien reproduits dans les planches de Champollion (t. III, pl. CIX-CXIV). — Il existe une autre représentation de cette même fête au Ramesséum, mais elle est mal conservée.

2. Champollion, *Notices* [t. I], p. 73.

» plumes sur la tête; le *sahu*, , bien fabriqué,
 » est sur sa gorge (et *ma* ?); son fouet est sur sa main droite.
 » Le *zer-heb* en chef prononce l'hymne de *Xem*; le chef
 » des chants  fait de même; le nègre de *Punt* exalte ce
 » dieu. Voici que les serviteurs sacrés de ce dieu (marchent)
 » devant lui avec les images des rois de la Haute et de la Basse
 » Égypte, ancêtres saints qui l'escortent¹. Quand ce dieu se
 » repose sur son *zeta*,  (socle). Sa Majesté présente
 » une grande offrande à son père *Xem*, taureau de sa mère.
 » Voici le taureau blanc devant Sa Majesté; voici les rois
 » de la Haute et de la Basse Égypte, ancêtres saints dans
 » ... (lacune) ... à droite et à gauche prononce les
 » litanies de ce dieu. — Quand sont (arrivées) la personne
 » royale vivante et les images royales, un servant apporte
 » le fer noir enchassé dans l'or, la faucille  avec la
 » gerbe de froment, qu'il offre au roi. Alors le *Mamait*
 »   dit sept fois autour du roi : « Le roi l'a coupée
 » avec la faucille qui est dans sa main; il la porte à son
 » nez, il la place devant *Xem*, qui donne au roi les moissons
 » (qu'elle produit). Le roi quitte le *zeta*, il se tourne vers le
 » nord et fait le tour de ce *zeta*. Il fait partir les prêtres
 » avec les esprits² de l'Orient, qui sont³ devant ce dieu;
 » leurs faces sont en arrière⁴ Les prêtres boivent tout
 » ce qui leur plaît, suivant leur usage⁵. Voici que le roi
 » congédie »

1.   , mot à mot : *qui le servent*.

2. Ce mot est détruit à Médinét-Abou, mais au Ramesséum on lit :
  .

3. Détruit à Médinét-Abou; au Ramesséum, il y a le mot  .

4. Au Ramesséum, on trouve :         .

5. En effet, les offrandes de Médinét-Abou portent pour les grandes fêtes un supplément d'offrandes, pour le *sura en uab-u*, « le boire des prêtres ».

Nous allons trouver dans le développement de la procession les différentes scènes indiquées dans ce titre général.

La première scène représente le roi, qui sort sur un palanquin porté par douze hommes, et, devant lui, des princes, des généraux ouvrent la marche. On lit en effet la légende suivante : « Les *suten-rex*, serviteurs du roi, les fils du roi, » les grands princes, les anciens sont sur leurs pieds devant » le roi, qui vient sur son siège pour faire la sortie (de son » père *Xem* dans sa bonne panégyrie) du *χeta*. »

Un personnage, coiffé de deux plumes et portant sur le dos un coffret à livres, marche devant le roi. C'est le *χer-heb* en chef, ainsi que l'apprend la légende suivante, écrite devant lui : « Le *χer-heb* en chef accomplit ses rites devant » le roi dans sa sortie. » Derrière ce personnage, un prêtre, la tête rasée, se retourne pour encenser le roi : « Il fait » l'encensement, dit le texte, devant le roi, quand il sort » sur son trône  , *uṭes*, vers la demeure de son » père *Xem*, pour lui faire des millions de panégyries, des » centaines de mille d'années sur le trône. »

Dans un registre supérieur on aperçoit des chefs, précédés d'un tambour et d'un trompette; ils portent dans la main gauche, les uns un bâton, et les autres une hache, et, dans la main droite, on voit soit les sceptres , soit le . Le dernier est un prêtre qui se retourne pour encenser : « Il fait l'encensement pour une vie bonne et forte. » Puis à côté se trouve la légende suivante : « Le porte-*χu* à la » droite du roi, le prince héritier et général. » Son nom n'est pas donné, et il est difficile de voir dans le tableau à quel personnage s'appliquent ces qualifications. Le roi vient ensuite sur son palanquin. Il est porté par les fils royaux; parmi eux, un en avant et deux en arrière ont la dignité de porte-*χu*, un seul est porte-ombrelle. Le texte dit : « Le roi » vient au temple; les fils du roi, grands dignitaires, portent » ses splendeurs. » Ces princes, en deux files, sont suivis

de divers fonctionnaires, parmi lesquels il y a deux porte-*χu* et deux porte-ombrelles; ils sont plus petits que les autres. Champollion les nomme, d'après la légende qui les accompagne, « des pages résidant dans l'intérieur, servants du palais ». Ils ont la tête rasée; derrière eux viennent des porteurs de  et de , sans doute des socles. Une légende, qui est placée au-dessus de leur tête, s'applique à tous ceux qui suivent les jeunes princes : « Chefs des » bataillons des soldats qui suivent Sa Majesté, qui vient » sur son siège vers le temple de son père *Xem*, seigneur de » *Sennu*, pour porter sur un autel les splendeurs de son » père dans sa panégyrie du *χeta*, pour consacrer une » grande offrande à sa personne. »

La scène se termine par le dessin d'une grande porte, devant laquelle on lit la légende : « Le roi sort, comme le » disque lumineux, de son palais. Sa Majesté vient sur son » palanquin vers le temple de son père *Xem* pour voir ses » splendeurs. »

Deuxième tableau. — Le roi est à pied. Il offre l'encens et verse une libation devant le dieu ithyphallique, placé dans un naos, mais sur un socle qui a des brancards; le dieu est nommé *Amon-ra*, taureau de sa mère. L'inscription qui se rapporte au roi dit : « Donner une riche offrande : le » roi Ramsès est couronné sur le trône d'Horus pour tous » jours. »

Troisième tableau. — *Amon-χem* est porté sur un palanquin par des prêtres qui ont la tête rasée. Devant le dieu on élève un gros bouquet, un  et une tige de lotus épanoui, et derrière lui un autre , deux ombrelles, un lotus et un gros bouquet. Plus en arrière, deux prêtres tiennent un voile, et quatre autres, un coffre chargé de cinq arbres. La légende explicative de cette scène est celle-ci : « Le roi vient vers » ce dieu, à pied, dans sa panégyrie de passer à son *χeta*. » Sa Majesté observe les rites du seigneur des deux régions,

» en dirigeant la panégyrie. La récompense est en dix
 » millions de panégyries pour son fils qui l'aime, le roi
 » Ramsès. *Xem*, roi des dieux, taureau de sa mère, dit : « Je
 » t'accorde toute vaillance et toute victoire. » Deux petites
 figurines du roi sont aux pieds de la statue du dieu.

Le roi apparaît de nouveau en marche : il tient dans chaque
 main un long sceptre, dont l'un est le  et l'autre le . Sur
 sa tête, la déesse *Uat'i-t*, en vautour, déploie ses ailes. En
 avant et dans le registre supérieur apparaît la reine, mais le
 cartouche est vide ; devant elle, un *ẖer-heb* tient un livre.
 En effet, le texte qui l'accompagne dit : « Le *ẖer-heb* en chef
 » prononce les paroles. » Derrière lui on lit : « Le chef
 » des chanteurs. » Ceci peut se rapporter à un personnage
 qui est immédiatement au-dessous dans le registre inférieur,
 à moins que ce ne soit un titre du *ẖer-heb* lui-même. Entre
 ce prêtre et le roi, on lit l'hymne suivant : « Le *ẖer-heb*
 » dit : « Lorsque *Xem* luit en sortant de la porte de son
 » temple, exaltation à toi, *Xem* ! mon seigneur. Tu te lèves
 » dans ta (vérité ?) devant *Ra* et *Atum*. A tes mugisse-
 » ments (?), les habitants de *Xer* sont en adoration. Ils te
 » disent : « Lève-toi, ô *Xem*, à la tête de tous les dieux !
 » les esprits de l'Orient. Vois ton lever, protège ton
 » fils, le seigneur des deux régions, Ramsès. »

Devant le roi marche le taureau blanc     , auquel
 un *ẖer-heb* offre l'encens. Puis défile toute une suite de
 personnages portant des enseignes variées. Au-dessus se
 trouve un autre hymne à Amon. Le texte en est très mal
 conservé et difficile à comprendre par lui-même ; la traduc-
 tion suivante reste donc douteuse en bien des endroits.
 « *Tahut* dit : « Je viens voir le dieu dans mon allégresse ;
 » je fais reposer l'œil d'Horus (le parfum) dans son œil
 » grand (qui est enveloppé de divinité), qui fait sentir sa
 » victoire aux rebelles. Il est grand, *Xem*, seigneur de *Sexex* ;
 » il est ouvert le champ (d'Horus) ; il est ouvert le champ

» d'*Au* ... Ah ! qui regarde les deux régions ... Le dieu
 » qui châtie : ah ! celui qui porte le bouclier ... Grand
 » taureau pour lancer le trait ! Grand taureau pour tendre
 » l'arc ! Toi qui ouvres (la nuée ?), qui es seigneur des vents
 » sur le fleuve, tu es le grand qui envoie le dans le
 » champ. *Rannu* (la moisson) y demeure par ta Grand
 » taureau ! Grand taureau ! Ceci, je ne le repousse pas
 » C'est moi qui approvisionne les hommes pour les champs.
 » J'apporte cela en créant la demeure de la double ...
 » . Je vois dans tous les lieux ... Ah ! grand passant
 » dans les lieux où sont les champs, où sont les champs,
 » où se sont exercées la vaillance et la force d'Horus ! Ah !
 » celui qui élève la balance, celui qui élève le diadème, la
 » couronne rouge sur la tête d'Horus ! Ah ! toi qui portes
 » le ..., qui n'a pas son second ! Ah ! celui qui se presse
 » dans ses actes, grand taureau ! grand taureau de ta mère !
 » — Je suis *Xem*, qui se tient debout sur les montagnes !
 » qui a pris toutes les plaines, qui a ... ses traits (sur ceux
 » qui se retournent ?). Le jeune ... de Coptos jusqu'au *To-*
 » *ser*. *Seb* ... notre père Gloire ! Gloire ! (quand
 » viennent les taureaux) de *Xem*, qui nous amène ses trou-
 » peaux. Grand en dedans ; voici *zeb* ... qui désire
 » venir à lui de lui à la terre. Donne des panégyries très
 » nombreuses au roi Ramsès, il a fait sa panégyrie à tou-
 » jours. »

On aperçoit ici un individu, la tête rasée, qui frappe dans
 ses mains ; le texte le nomme le nègre de *Punt* (l'Arabie).
 « Le nègre de *Punt* dit devant ce dieu. Paroles : « Il est aimé,
 » *Xem*' (noir, complet, comme les rites ?). Hommage à toi,
 » *Xem*, seigneur de *Sennu*, seigneur de Panopolis, dieu de
 » lapis vrai ! Puissant sur tout ! Dans ta forme de taureau,
 » quand tu viens sur les montagnes, ton cœur se réjouit en

1. C'est ici que se rencontre, pour le nom du dieu *Xem*, la variante
, dont nous avons parlé[, p. 199 du présent volume].

» rencontrant le roi des dieux ! » — Chapitre de prononcer
 » les paroles par le nègre d'Arabie. »

Deux rangées de prêtres en marche portent ensuite une petite statuette et les cartouches des rois d'Égypte depuis Ramsès II. Le texte dit en effet : « Images des rois de la
 » Haute et de la Basse Égypte, qui sont devant ce dieu saint,
 » *Xem*, taureau de sa mère, pour donner la vie au seigneur
 » des deux régions, Ramsès III. »

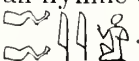
*Troisième tableau, seconde scène*¹. — Le roi est arrêté et se retourne, le *zer-heb* en chef fait donner la liberté à des oiseaux en disant : « Donnez le chemin aux quatre oies,
 » *Amset, Hapi, Tiumutef, Kebahsenuf*. Dépêchez-vous vers
 » le Midi; dites aux dieux du Midi qu'Horus, fils d'Isis,
 » fils d'Osiris, a pris la couronne double et que le roi Ram-
 » sès III a pris la couronne double. » La même légende est répétée pour le Nord, l'Occident et l'Orient². Deux prêtres, l'un nommé , *Ab*, et l'autre , *her to en xem* (le chef du pays de *Xem*), se retournent en tenant un emblème devant une grande enseigne de la forme suivante : . Le roi regarde la scène; au-dessus de lui on voit la déesse  en vautour.

*Quatrième tableau*³. — Le roi offre la gerbe au dieu ithyphallique; derrière lui, le *zer-heb* en chef écrit sur un rouleau de papyrus. L'inscription, qui est au-dessus de ce prêtre, nous donne l'hymne suivant : « Exaltation à *Xem*,
 » chef du *hesep*; le roi, seigneur des deux régions, offre
 » sa couronne devant toi, il te l'apporte. Gloire à toi, le
 » *menmen* de sa mère! C'est un mystère ce que tu lui fais
 » dans les ténèbres, .

1. Champollion, *Monuments*, pl. CCXIII.

2. Au Ramesséum, au-dessus du prêtre qui lâche les oiseaux, se trouve une légende qui est très fruste.

3. Champollion, *Monuments*, pl. CCXIV.

» Dieu chéri et exalté ! Tu donnes la vie quand on t'adore !
 » Celui que tu favorises est le seul à qui tu donnes le souffle
 » des humains. Tu sors du grand bassin, tu te tiens debout
 » sur l'escalier de *ma* ! Tu proclames les paroles avec ton
 » père Osiris dans l'heure (et l'instant). Tu as ordonné de
 » protéger le fils du soleil Ramsès ... contre tous les
 » maux. *Xem* est vérifié dans sa parole contre ses ennemis
 » parmi les chefs de tous les dieux. » Le roi coupe alors la
 gerbe que lui tient un serviteur. Près du roi on lit : « Il
 » moissonne la gerbe à son père », et sur le serviteur :
 « Il place la gerbe devant ce dieu ». La reine paraît ici de
 nouveau, mais, comme la première fois, son cartouche est
 vide. Devant Ramsès, on retrouve une série de rois ancêtres,
 représentés par leurs statuettes et leurs cartouches. Puis,
 c'est encore le taureau blanc, derrière lequel un prêtre, les
 mains levées, prononce un hymne dont le titre est : « Exal-
 » tation par le *ꜥopeši* . » Ce nom signifie sans
 doute *l'attaché au taureau*. L'hymne, qui se rapporte aux
 ancêtres, est malheureusement très mutilé : « Gloire à toi !
 » Les serviteurs sacrés de *Xem*, avec leurs sceptres, leurs
 » *menu* et leurs couronnes, ils ont uni les deux *tap* (?), les
 » chanteurs, les sages des deux régions, protecteurs des
 » villes et des hommes ! Qui a uni la couronne blanche à la
 » couronne rouge, et le pouvoir d'Horus à celui de *Set*, qui
 » repose dans Thèbes et Coptos ! » Le texte se termine par
 une invocation à Ramsès III.

La scène finale montre le roi offrant l'encens au dieu *Xem*,
 qui est rentré dans son naos ; sur la table des offrandes, on
 aperçoit la gerbe de blé que le roi a coupée dans le courant
 de la cérémonie.

Tels sont les détails de la grande panégyrie du dieu ithy-
 phallique, représentée sur les murailles de Médinét-Abou.
 Nous reviendrons sur le symbolisme de ces différentes céré-
 monies dans le cours de l'étude des diverses fêtes d'Amon,
 à Thèbes.

Il est utile, en effet, pour ne rien perdre des inscriptions qui sont répandues dans les différentes parties du temple de *Karnak*, de dresser une liste des fêtes principales d'Amon à Thèbes. On n'a pas encore trouvé à *Karnak* d'inscription renfermant la série complète des fêtes du temple, avec leurs dates et l'énoncé de leurs cérémonies; ce calendrier devait exister là comme dans tous les autres temples, mais il aura sans doute disparu par l'éboulement de quelque muraille.

Essayons d'y suppléer par l'étude partielle des monuments.

D'après les divers documents que nous allons étudier, on peut fixer de la manière suivante la liste des fêtes d'Amon à Thèbes :

1 ^{re} panégyrie d'Amon		1 ^{er} Taht.
2 ^e panégyrie d'Amon		{ du 19 Paophi au 2 Athyr.
3 ^e panégyrie d'Amon		{ du 14 Athyr au 19 Athyr.
Panégyrie de Phtah-Sekar-Osiris, ...		Kahak.
Fête de <i>Nahab-ka</i>		1 ^{er} Toby.
Panégyrie de <i>Xem</i>		en Pachons.
4 ^e panégyrie d'Amon		en Payni.
5 ^e panégyrie d'Amon		en Épiphi.

Les documents qui peuvent servir à reconstituer le calendrier des fêtes d'Amon sont les suivants :

1^o L'inscription dans laquelle *Tahutmes III* rappelle les offrandes qu'il a fondées pour perpétuer le souvenir de ses victoires¹. Ce prince, trouvant déjà le culte très chargé

1. Lepsius, *Denkmäler*, III, 30.

de cérémonies à Thèbes, n'a pas voulu augmenter le nombre des jours fériés; il constate lui-même qu'il fait toujours coïncider ses jours d'offrandes avec des panégyries d'Amon. Nous apprenons par ce texte qu'il y en avait cinq principales. La grande panégyrie d'Amon-Xem est citée en dehors de ces cinq fêtes;

2° Un calendrier de *Karnak*¹, datant de *Tahutmes III*;

3° Le texte géographique du sanctuaire d'Edfou², qui donne les fêtes de *Ap*, de *Kahak*, de *Paxons* et de *Payni*. La fête de *Paxons* est sans doute la panégyrie de *Xem*;

4° Un fragment de calendrier copié à Éléphantine³, qui relate les fêtes d'Amon dans le pays du Midi.

Première panégyrie d'Amon. — La fête de , *aprenpe*, du commencement de l'année, devait se célébrer le 1^{er} *Tahut*, d'après le calendrier d'Éléphantine. On pouvait, du reste, le conclure d'après le passage de la stèle de *Pianzi*, où il est question des deux premières fêtes d'Amon. Le roi éthiopien dit en effet (l. 25): « Après que j'aurai accompli les » cérémonies du commencement de l'année  , » je ferai l'offrande à mon père Amon dans sa bonne panégyrie, » où il fait sa sortie heureuse du commencement de l'année. » Il m'enverra tranquillement pour venir voir Amon dans » sa bonne panégyrie de *Ap*     : je le ferai » sortir dans son image sacrée vers *Ap* du Midi, dans sa » bonne panégyrie de *Ap*, dans la nuit de fête établie à » Thèbes, fête qu'a faite le dieu *Ra*, au commencement. Je » le ferai sortir vers sa demeure et reposer sur son trône, » au jour de la rentrée du dieu au second jour d'*Athyr*, »                                              

» partit, descendant vers Thèbes; il termina la panégyrie
 » d'Amon dans la fête de *Ap*. »

Une inscription des tombeaux de *Siout*¹, qui date de la XIII^e dynastie, énumère les offrandes faites par le défunt à différentes fêtes de l'année; or, on voit que, pour celle du commencement de l'année, les offrandes et les cérémonies commençaient la veille, c'est-à-dire le dernier jour de l'année précédente, ou le 5^e épagomène. Du reste, la valeur du signe , qui entre dans le groupe , n'est pas exactement *commencement*, qui est toujours rendu par ; c'est, au contraire, *distinguer, juger*. , *ap-renpe*, c'est donc le *point de partage de l'année*, expression qui peut aussi bien s'appliquer au moment qui précède qu'à celui qui suit immédiatement le début de l'année.

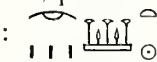
Le prêtre-roi *Ra-men-zeper* (XXI^e dynastie) dit² qu'il est venu à Thèbes faire les cérémonies  « en *Mesori*, jours épagomènes, le » 4^e (naissance d'Isis), dans la fête d'Amon dans *ap-renpe* ». Nous avons vu par l'inscription de *Siout* que le 5^e épagomène faisait partie des fêtes du commencement de l'année, et ici le 4^e est indiqué d'une manière indiscutable³, malgré le chiffre ; on pourrait donc supposer que, dans certaines localités, cette fête de  commençait dès le premier jour épagomène. Nous savons, en effet, qu'il y avait des cérémonies spéciales indiquées pour chaque jour épagomène, et peut-être toutes ces fêtes formaient-elles un ensemble qui portait le nom de , *ap-renpe*.

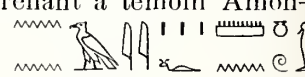
C'est à cette première panégyrie que *Tahutmes III* fait correspondre la fête commémorative de sa victoire de Ma-

1. Brugsch, *Recueil de Monuments*, I, pl. XI.

2. Brugsch, *Recueil de Monuments*, I, pl. XXII.

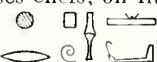
3. A moins qu'on ne suppose une faute dans l'autre sens, *mes as* mis à la place de , *mes Nephthys*, nom du 5^e jour épagomène.

Le 17 *Athyr*, ou peut-être le 19, car la date est mal conservée, paraît être le jour spécial de cette fête à Médinét-Abou :  *Athyr*, jour (17?), jour de la panégyrie d'Amon, qui se fait après la panégyrie de Ap. Ce doit être là la même fête citée dans le texte ci-dessus. Le calendrier d'Éléphantine la place au 19 du mois d'*Athyr*.

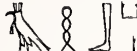
Il faut rappeler ici un passage curieux du Papyrus Abbott¹. Un gouverneur de Thèbes, nommé *Psar*, avait accusé les gardiens de la région funéraire d'avoir violé les tombes royales ; l'enquête faite à ce sujet semble innocenter les accusés. Ils viennent alors dans la ville et font éclater leur joie jusque devant la maison du gouverneur. Celui-ci, entendant leurs clameurs, sort et leur dit : « Vous triomphez » parce que certains tombeaux ont été trouvés intacts ; mais » d'autres ont été violés. Cette affaire n'est pas finie ! » Et, ajoute le texte, « il jura dix fois, prenant à témoin Amon- » Ra, roi des dieux, le grand dieu.  » la fête dans sa demeure en ce jour ». C'était précisément le 19 *Athyr*², et l'on célébrait la troisième panégyrie d'Amon.

Fête de Kaḥak, . Nous citons seulement cette fête, qui était surtout célébrée dans la région funéraire et

1. *Papyrus Abbott*, pl. VI, l. 4.

2. , *mennu*, a le sens général d'hommages pieux ; cf. le copte , *servir*. Ainsi, au poème de Pentaur (*Pap. Sallier III*, p. vi, l. 8), dans le discours du roi à ses chefs, on lit : « Dans le bon moment où » l'on offre des hommages  à Thèbes, la » ville d'Ammon. » Les textes de Louqsor et de Karnak donnent, pour ce passage, la variante .

sur laquelle Médinét-Abou fournit beaucoup de détails¹.

Fête de *Nahab-ka*, . Elle se célébrait le 1^{er} *Toby*,  ². On ne possède que peu de renseignements sur cette fête. On y faisait de grandes offrandes aux défunts; ainsi, dans la tombe de *Nefer-hotep* on lit : « Le N.... » fait une fête dans la demeure funéraire, le matin de *Nahab-ka* Le 1^{er} *Toby* au matin de *Nahab-ka*, rassasie-toi des mets et des boissons agréables ! » Ces phrases font partie du discours adressé aux ancêtres. *Nahab-ka* est nommé au même jour dans le calendrier Sallier et signalé comme une fête importante pour les ancêtres. C'était, du reste, un jour de grande fête dans divers endroits de l'Égypte; ainsi, à Memphis, il semble coïncider avec le *suten-za* d'Horus. A Médinét-Abou, c'était un des jours de *suten-za* de Ramsès III ³.

Panégyrie du dieu Xem. — Cette fête est celle dont nous avons détaillé les cérémonies d'après la grande représentation de Médinét-Abou. Le Papyrus Sallier IV place cette fête au premier *Paxons* et l'attribue à Horus, fils d'Isis, ce qui est exact, puisque nous avons vu qu'Amon ithyphallique se confond avec ce dieu.

Plusieurs questions intéressantes se rattachent à cette panégyrie, qui est indiquée, dans le titre de la cérémonie à Médinét-Abou, par les mots suivants :

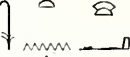
» moissons (*Paxons*), panégyrie de *Xem*; elle est faite à l'ap-
» parition de la lumière de la lune ».

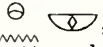
Dans le titre qui précède, nous avons traduit *ta per-t . . . en xu aah* par « l'apparition de la lumière de la lune ». Ici une difficulté a été soulevée. M. Brugsch a remarqué que, dans

1. Champollion, *Monuments*, pl. CXX et suiv.

2. Calendrier de Tahutmes III à Karnak.

3. Greene, *Fouilles de Thèbes*, p. 7.

la série des jours du mois calculée d'après la lune, le 26^e jour portait le nom spécial de  : or, au calendrier de Médinét-Abou, une fête de , *suten-χā*, couronnement de Ramsès III, est précisément marquée le 26 de *Paxons*. M. Brugsch en conclut que l'expression *per-t*, éponyme du 26^e jour du mois, est simplement développée dans la phrase *ta per-t . . . en χu aah* du titre de la panégyrie, gravée à Médinét-Abou, et qu'il faut lui donner cette date du 26^e jour ; mais nous verrons que les faits combattent cette hypothèse. Un fait reste certain de cette mention du calendrier de Médinét-Abou, c'est qu'une fête de *suten-χā* de Ramsès III était célébrée le 26 *Paxons*.

Par l'inscription de Rosette, on sait qu'il y avait trois jours spécialement consacrés au roi, celui de sa naissance, celui de son accession au trône par suite de la vacance, et enfin le jour de son couronnement ; c'est ce dernier qui est le *suten-χā*, c'est-à-dire le jour où le roi entre pour la première fois, couronne en tête, faire dans le temple les cérémonies sacrées. Ce qui complique la question, c'est que, pour quelques rois, on trouve plusieurs jours fêtés comme *suten-χā*. Ainsi, pour *Tahutmes III*, nous voyons dans le calendrier de *Karnak* sa fête du couronnement au 4 *Paxons*, et, si nous nous reportons à ses *Annales*, au matin de la bataille de Mageddo, il est dit : « l'an 23, le 21 *Paxons*, jour de la néoménie, , qui est aussi le jour du *suten-χā* ». Faut-il reconnaître deux fêtes différentes ? Pour ce règne, dont nous avons étudié les vicissitudes, ce serait encore possible ; *Tahutmes III* aurait fait deux cérémonies du couronnement, la première sous la tutelle de sa sœur, la régente *Hatšepu*, et la seconde lorsqu'il eut secoué son joug¹. Il semble toutefois que *Tahutmes* a dû se considérer comme réellement in-

1. Le calendrier de Karnak, qui contient des augmentations d'offrandes pour les différentes fêtes, ne cite qu'une seule fête de *suten-χā*.

tronisé dès la première fois. Ces deux fêtes se trouvant dans le même mois, on a pu aussi supposer que la différence des dates provenait du jeu des calendriers. Mais ce que la mention des *Annales* rend plus probable, c'est que la fête du couronnement était remise à la néoménie.

Le calendrier de Médinét-Abou offre encore plus de difficultés, car on y trouve quatre jours éponymes de Ramsès III : au 23 *Paophi*, « un jour au nom du roi », au 6 *Toby*, un autre jour « au nom du roi », au 26 *Pachons*, un jour de *suten-χā*, et au 1^{er} *Toby*, un autre jour de *χā-suten*. Les deux fêtes de *suten-χā* sont ici séparées par plus de quatre mois (146 jours) ; on ne peut donc présenter la même conjecture que pour les dates de *Tahutmes III*. Il nous est impossible de donner une explication satisfaisante de cette double date, à moins que, d'après le texte de Rosette, on n'y reconnaisse deux fêtes distinctes : l'accession au trône et le couronnement.

Pour en revenir à la panégyrie de *Pachons*, nous nous demandions si la date du 26 était fixe dans ce mois ? Nous avons vu que, dans l'inscription de la bataille de Mageddo, le jour de fête est indiqué pour le 21, parce que c'est le jour de la néoménie, et ceci nous amène à dire que la panégyrie de *Xem* était célébrée à la nouvelle lune du mois de *Pachons*, et alors la phrase du titre de la procession de Médinét-Abou *ta per-t . . . en χu aah*, s'explique naturellement par « à l'apparition de la lumière de la lune ». Mais il y a plus : il est impossible d'attribuer cette panégyrie d'une manière fixe au 26 *Pachons*, car elle se retrouve ailleurs à des jours différents dans le même mois. Ainsi, dans une inscription publiée par Champollion, il est dit que le grand prêtre *Osorkon*, fils du roi *Takellotis*, est venu dans la onzième année du règne à Thèbes, pour célébrer « sa bonne panégyrie de *Pachons* », et, cette année, elle tombait le 11 du mois. Dans le calendrier d'Esneh, la sortie de *Xem* est notée au 1^{er} *Pachons* par Θ, c'est-à-dire à la néoménie. On peut donc tout au moins

affirmer que cette fête était vague dans le mois, et c'est bien ce que semble prouver la grande inscription géographique du sanctuaire d'Edfou, qui donne toujours la date exacte des fêtes principales de chaque nome et se contente, pour celle-ci, de dire : « Panégyrie de *Paxons* », sans aucune désignation de date¹.

D'autre part, il faut se rendre compte si la panégyrie de *Paxons* est liée accidentellement ou d'une manière fixe à la fête du couronnement? Nous avons dit qu'au Ramesséum se trouve une réduction de la procession de *Xem*; or, on y rencontre, comme à Médinét-Abou, la scène où le prêtre lâche les quatre oiseaux symboliques et leur enjoint d'aller aux quatre points cardinaux dire qu'Horus, fils d'Isis, a pris la couronne, que le roi Ramsès a pris la couronne. Si cette scène représente réellement la fête du couronnement², il faudrait admettre que cette cérémonie est toujours remise au mois de *Paxons*, car, entre Ramsès II et Ramsès III, il y a une trop grande distance pour supposer une coïncidence. Malheureusement, la date exacte est détruite au Ramesséum. Il faut, en outre, remarquer que l'inscription de Rosette donne une tout autre date pour la fête du couronnement du roi.

Dans certains calendriers, à Esnéh, par exemple, et au Papyrus Sallier, la panégyrie de *Xem* est rapportée au commencement du mois de *Paxons*. Ceci s'explique très bien si l'on admet qu'elle se célébrait à la néoménie; car, pour des calendriers devant servir plusieurs années, il fallait se contenter d'indiquer la fête au commencement du mois, sans désigner un jour qui n'eût plus été le même les années suivantes. Tout ce que l'on peut affirmer aujourd'hui est donc

1. J. de Rougé, *Textes géographiques du temple d'Edfou*, IV^e nome, l. c.

2. On pourrait en douter si l'on se rappelle les détails du couronnement du roi par *Horus* et *Tahut*, donnés par les tableaux du sanctuaire de granit.

que cette panégyrie de *Xem* était célébrée dans le mois de *Paxons*, probablement à la nouvelle lune, et qu'elle était compliquée, au moins sous la XVIII^e et la XIX^e dynastie, d'une cérémonie commémorative du couronnement.

Il nous reste à rechercher dans quelle sorte d'année cette date est indiquée : est-ce un mois de *Paxons* de l'année fixe ou de l'année vague ? Il faut se rappeler, en effet, que M. Brugsch maintient toujours l'usage d'une année fixe marchant avec une année vague. Le décret de *Canope* semble cependant lui donner tort, car il y est dit que, l'année étant de 365 jours exacts, tous les quatre ans la fête de l'apparition de Sothis avançait d'un jour, ce qui dérangeait tout l'ordre de la nature, et, au bout de quelques années, des fêtes qui devaient se célébrer l'été se trouvaient célébrées l'hiver, et réciproquement. Les prêtres proposent alors d'ajouter un jour aux cinq épagomènes tous les quatre ans, introduction qui ne semble pas, du reste, avoir été exécutée. D'après ce passage du décret de *Canope*, on peut conclure que, si l'année agricole se réglait par l'apparition de Sothis et la venue de l'inondation, phénomènes naturels qui ne pouvaient beaucoup varier, les fêtes religieuses étaient célébrées d'après un calendrier vague, ce qui en troublait l'ordre naturel, au bout de quelques années, par le défaut de concordance entre cette année vague de 365 jours et l'année solaire et sothiaque.

Si la représentation de la fête de *Paxons* doit être prise à la lettre, il faudrait admettre qu'elle était célébrée dans l'année fixe, car on y voit le roi couper la première gerbe, et il est naturel de penser que cette cérémonie se plaçait au début de la moisson. Cela aurait paru tout simple et sans discussion possible, si le décret de *Canope* n'était venu affirmer que l'ordre des fêtes était troublé à ce point que l'on célébrait quelquefois en hiver des fêtes qui auraient dû l'être en été. Nous voyons, de plus, que ces fêtes étaient

souvent reliées très intimement à des dates de la vie des rois, qui étaient bien réellement des dates de l'année vague, et l'on ne voit jamais dans les inscriptions que l'une de ces dates soit indiquée pour une année vague et l'autre pour une année fixe. Il faudra donc admettre que la cérémonie de couper la gerbe n'était que commémorative et subissait la date que le jeu de l'année vague, dans l'année agricole, lui fixait chaque année.

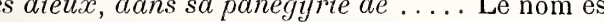
Le mois de *Paxons* s'écrit  , *tep šemu*. Champollion avait lu *še*, prenant l'eau pour déterminatif et y avait vu le premier mois de l'inondation. Mais M. Brugsch a prouvé qu'il fallait lire *šemu* et y reconnaître le copte *ⲩⲟⲏ*, l'été; c'est donc le premier mois de l'été. M. de Rougé a fait voir depuis que *šemu* avait toujours le sens de *moissons*; ainsi, à *El-Kab*, où l'on voit des tableaux représentant des travaux agricoles, la moisson est nommée  , *šemu*. On a douté de la découverte si importante de M. Brugsch : ceci en est la confirmation. Une nouvelle preuve peut être tirée de la scène où le roi coupe la gerbe à la date de *Paxons*; il y avait là une cérémonie qui se faisait peut-être réellement au début de la moisson, mais qui était certainement rappelée au mois de *Paxons* de l'année vague, lors de la panégyrie du dieu *Xem*, cérémonie qui pouvait alors être désaisonnée, comme le dit le décret de *Canope*, par le désordre apporté dans le calendrier par suite des fautes de calcul de l'année vague.

Quatrième panégyrie d'Amon. — Cette fête se célébrait dans le mois de *Payni*  ; elle est donnée sans date de jour dans le texte du sanctuaire d'Edfou. C'était probablement, comme pour la panégyrie précédente, quelque phase lunaire qui en déterminait la place dans le mois.

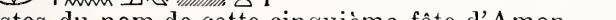
Nous ne pouvons citer qu'une seule inscription où cette fête soit clairement énoncée, c'est un passage de la stèle de

la princesse de *Baxtan*¹, où il est raconté que le roi, dans sa quinzième année de règne, était, le 22 *Payni*, à Thèbes, occupé à chanter les louanges de son père Amon dans sa bonne panégyrie d'*Ap-res* . Tout ce que l'on peut déduire de ce texte, c'est que cette fête, qui portait le nom de panégyrie de *Thèbes du Midi*, était tombée une fois le 22 *Payni*, sous la XX^e dynastie.

Cinquième panégyrie d'Amon. — Elle tombait dans le mois d'*Épiph* ; là encore nous ne trouvons pas de date fixe.

Cette fête est mentionnée dans une inscription du temple de Xons, à Karnak, datant du roi *Ra-men-xeper*, fils de *Pinet'em*²,  L'an 21³, *Épiphi*, jour 29^e dans la fête d'*Amon-Ra des dieux*, dans sa panégyrie de Le nom est malheureusement détruit.

C'est probablement cette même panégyrie que *Tahutmes III* choisit pour y rattacher la troisième fête commémorative de ses victoires. Elle durait cinq jours, qu'il avait ajoutés à la panégyrie d'Amon :



Le dernier groupe nous donne les restes du nom de cette cinquième fête d'Amon.

Le poème de *Pentaur* cite aussi cette panégyrie. Dans le discours du roi à ses chefs, on trouve la phrase suivante : « A la bonne occasion où l'on offre des cérémonies à Amon, » dans Thèbes ». La date du récit montre qu'on était au 9 du mois d'*Épiphi*.

Ces deux dates différentes dans le même mois prouvent que la fête n'avait pas de date fixe dans le mois d'*Épiphî*.

1. *Stèle de la Bibliothèque nationale*, I, 6.
2. Brugsch, *Recueil de Monuments*, I, 22.
3. Cette date paraît se rapporter au roi *Pinot'em*, car le dieu établit *Ra-men-zeper* grand prêtre d'Amon à la place de son père.

PORTIONS DU TEMPLE SITUÉES EN AVANT DU SANCTUAIRE
DE GRANIT

Revenons maintenant à l'étude spéciale des monuments de *Karnak* : la discussion précédente sur les fêtes d'Amon nous permettra de mieux comprendre certains détails, qu'il nous suffira de signaler sans nous y arrêter.

Le grand temple de *Karnak* se caractérise, comme nous l'avons dit, par l'unité et la régularité de son plan : toutefois quelques détails, qui sortent des habitudes des temples égyptiens, doivent être remarqués. C'est, en premier lieu, la singulière disposition du sanctuaire; nous avons essayé plus haut d'en rechercher les causes. Mais il y a autre chose d'anormal dans le plan de *Karnak*. Le plan habituel des temples égyptiens se compose d'abord du sanctuaire, noyau de la construction, autour duquel pivotent les petites chapelles destinées à des dévotions particulières, si l'on peut s'exprimer ainsi; viennent ensuite des bâtiments accessoires, destinés aux usages secondaires du culte, tels que magasins et sorte de sacristies; cet ensemble de pièces comprenait la portion située derrière le sanctuaire. En avant, se développait un système plus ou moins grand de salles, appelées *hypostyles* par Champollion. Ces salles étaient elles-mêmes quelquefois séparées du sanctuaire par de petites cours intérieures, destinées sans doute à donner du jour tant à la première salle hypostyle qu'à l'entrée du sanctuaire. A *Karnak*, on retrouve cette disposition générale : le sanctuaire est entouré de petites chambres, et une seconde enceinte de dégagements se reconnaît encore. Devant le sanctuaire, il y avait une petite cour, à droite et à gauche de laquelle se trouvaient deux petites salles hypostyles; puis, de cette cour, on pénétrait dans deux salles hypostyles qui se succédaient l'une à l'autre. Enfin, venait une cour fermée par des

pylônes : là s'élevaient les magnifiques obélisques de la régente *Hatšepu*. Ainsi cette portion du grand temple, qui se composait du sanctuaire et de ses accessoires, précédé de deux salles hypostyles et de cours fermées par des pylônes, semblait former un ensemble complet; c'est là, en effet, que s'arrêtent le plan et l'œuvre des *Tahutmes*. Tout au plus peut-on supposer qu'en avant, c'est-à-dire à la place de la grande salle hypostyle actuelle, il y avait une cour d'honneur fermée par des pylônes; ce qui pourrait donner quelque probabilité à cette hypothèse, c'est que quelques débris au nom de *Tahutmes* ont été retrouvés dans les pylônes d'entrée de la grande salle hypostyle; toutefois cette partie a été tant de fois remaniée, qu'il serait difficile de produire une affirmation précise. Mais ce qui caractérise le temple de *Karnak*, c'est qu'à la suite de cette œuvre des *Tahutmes*, qui semblait faire un temple complet, on trouve le plan nouveau de la XIX^e dynastie, c'est-à-dire la grande salle hypostyle et ses accessoires. Cette nouvelle construction nécessitait une cour d'honneur, qui fut, en effet, construite en avant, et dans laquelle se voient de nombreux bâtiments d'une époque postérieure; cette cour était elle-même précédée par deux énormes pylônes, dont une partie fut ornée par les Ptolémées et l'autre resta sans décorations.

Il faut donc faire une division bien nette dans l'ensemble du plan de *Karnak*; ceci n'a pas été assez remarqué, et sert à expliquer l'anomalie apparente du plan général. Le premier massif se subdivise lui-même en deux parties distinctes, quoique le plan ait dû être conçu d'un seul jet; en effet, le sanctuaire, qui devait toujours être construit le premier, n'est que de *Tahutmes III*, tandis que les deux salles qui le précèdent sont de *Tahutmes I^{er}*. On ne peut penser que ce dernier prince ait fait les deux cours en avant du sanctuaire d'*Osortasen*, qui devait être plus loin dans le fond, sans se préoccuper de l'espace qui les séparait; il est donc probable que *Tahutmes III* a seulement modifié ce qui existait

déjà. On trouve, en effet, dans les appartements qui entourent le sanctuaire de granit, quelques fragments qui remontent à *Aménophis I^{er}*. Ces constructions ont-elles été exécutées en vertu d'un plan primitif de la XII^e dynastie ou d'un nouveau conçu par *Tahutmes*? C'est ce qu'il est difficile de décider.

Dans l'étude de ces diverses portions, nous suivrons l'ordre historique; ce qui nous mène à examiner d'abord les deux cours et les salles qui précèdent immédiatement le sanctuaire de granit. Les plans du temple de *Karnak*, publiés jusqu'ici, sont fautifs ou incomplets dans cette partie; jusqu'aux fouilles entreprises par M. Mariette, tout ce qui avoisine le sanctuaire n'était qu'un amas de décombres, où il était véritablement impossible de se reconnaître. Pour le sanctuaire et les pièces qui l'entourent, on a aujourd'hui le petit plan publié par M. Mariette¹; mais, pour les salles qui précèdent, nous n'avons encore rien d'exact. Dans les plans que l'on possède, ces pièces semblent régulièrement disposées, tandis qu'en réalité cet ensemble est beaucoup plus compliqué. Il sera donc difficile quelquefois d'indiquer exactement la situation des textes et des tableaux que nous étudierons dans cette partie du temple.

Nous commencerons par ce que Champollion a appelé la deuxième cour, c'est celle qui vient immédiatement après la grande salle hypostyle, par laquelle nous supposons faire notre entrée. Tout est ici en masse l'œuvre de *Tahutmes I^{er}*. Ses cartouches se voient sur le massif de l'est; dans celui de l'ouest, la décoration, laissée inachevée, fut complétée par les Ramsès.

Sur la droite, c'est-à-dire au sud, la façade intérieure du pylône est éboulée; dans le bas, il y a les restes d'une inscription qui contenait les annales du règne d'Aménophis III, autant qu'on peut en juger par les bouts de lignes qui sub-

1. *Revue archéologique*, année 1860, pl. XXI.

sistent et qui suffisent pour exciter nos regrets. Les fouilles entreprises à cet endroit par M. Mariette ont produit un résultat heureux. Champollion n'avait pas pu voir à qui appartenait cette inscription; aujourd'hui on aperçoit l'enseigne et le cartouche d'Aménophis III. Cette inscription est d'ordre rétrograde¹, ce qui se rencontre souvent à Karnak. On y voit d'abord une énumération de quantités considérables de métaux précieux². Puis, le texte dit que « le roi a fait » la porte pour son père Amon »; c'est évidemment celle qui est près de l'inscription et qui mène au massif du sud, et dont les battants étaient en cèdre. A la ligne suivante, on lit : « planté de toutes sortes de bons arbres d'agréable odeur »; il en résulte qu'il y avait là un jardin sacré. Plus loin : « C'est ce que lui a fait son fils *Xaā-en-mā* », c'est le nom d'enseigne d'Aménophis III. Puis, vient une énumération de butin : « du *mafek*, du *ḫenti*, 6.823 *ten*. Il a consacré des » offrandes ». Apparaît ensuite une expédition : « ... les re- » belles, comme un lion furieux, à leur poursuite; (Thèbes), » demeure de la première fois, son séjour préféré où il se » repose..... Il m'y a donné l'existence, j'y ai passé ma » jeunesse, j'ai grandi dans sa demeure..... Il l'a formé » comme son fils, comblé de ses perfections..... (fils) pieux » qui accomplit tous leurs désirs, pour faire briller l'Égypte » comme au commencement par des conseils de justice » comme Thoth, il prend les deux régions dans sa » balance. Il n'y a pas de rebelles. Ses victoires égalent la » gloire du fils de *Nut*..... Dans son corps, il est l'image » de *Ra*, c'est son émanation divine..... Il sonde les en- » traîlles; il connaît le fond des cœurs! Sa présence amène » le malfaiteur à la terreur; les souffles de la vie sont sur sa » bouche..... Il voit la lumière à son apparition (pour qu'il

1. Elle a été publiée par M. Dümichen, *Historische Inschriften*, pl. XXXIX.

2. Il faut remarquer que déjà, à cette époque, les fractions $\frac{1}{2}$, pour $\frac{1}{2}$, et $\frac{2}{3}$, étaient employées.

» en brille à jamais ?). Il aime les actes de justice; il se
 » délecte aux desseins (de la vérité) Il n'a pas son
 » second; gardien excellent, veillant sur tous les hommes,
 » remettant toutes leurs actions à leur place Il étend
 » ses pas, c'est un astre d'or! Il étincelle sur son char.
 » Archer victorieux, il lance ses traits sur se plaisant
 » aux victoires, c'est le guide de ses soldats, le premier dans
 » les nombres infinis; il applique son cœur à Il fait
 » la lumière pour tous les hommes, qui prospèrent en voyant
 » son éclat Il l'a choisi, il l'a distingué parmi les mul-
 » titudes pour diriger les *Rekhis* à jamais dans ses per-
 » fections, comme celui qui l'a créé; les cœurs tressaillent de
 » joie dans le sein (des hommes) Le mainteneur des
 » lois, celui qui donne le repos aux deux régions, l'Horus
 » vainqueur, grand par le glaive, qui a frappé les Asiatiques,
 » le roi de la Haute et de la Basse Égypte *Ra-neb-ma* »

La décoration de la façade parallèle de l'autre pylône, également éboulé, est encore due à Aménophis III. On y voit des tableaux représentant des barques sacrées de grande dimension; une d'entre elles, en effet, a près de quinze mètres de longueur sur le monument. Sur la barque royale, conduite par trente rameurs, apparaît le cartouche d'Aménophis III, il est lui-même debout devant la cabine; une corde de cette barque remorque celle d'Amon. Le roi remplit le rôle symbolique de , *stau*, *remorqueur*, dont les chacals et quelques astres sont chargés dans le ciel pour la barque du soleil. Aux deux extrémités de la barque d'Amon sont des têtes de béliers, puis un sphinx debout et un autel chargé d'offrandes : le roi se retrouve là encensant le dieu. Sur le soubassement du naos de la barque divine on distingue des Nils faisant leurs offrandes : tout le corps de la barque est lui-même décoré de bas-reliefs. Le roi se voit encore à l'arrière et pousse lui-même la barque du dieu. Nous nous sommes arrêtés aux détails de cette représentation, parce

que nous avons là, évidemment, un modèle de l'ornementation des barques sacrées, et qu'elle nous offre un trait plus particulier à cette époque dans ces services que le roi rend directement à la divinité.

Près de la porte d'Aménophis III se trouve un pan de muraille qui a été refait et restauré par Ramsès IX, , *Ra-nefer-ka-sotep-en-ra*. Enfin, un autre jambage de porte et un petit couloir ont été refaits par Ramsès II, avec des remaniements postérieurs.

Si nous nous transportons de l'autre côté, c'est-à-dire au nord, les portes n'existent plus, il ne reste que des décombres. Dans cette cour se trouvaient les deux obélisques, qui sont certainement les plus beaux qui existent; un seul est aujourd'hui debout. Leur gravure est sans contredit ce qu'il y a de plus parfait dans l'art égyptien; ils datent de *Tahutmes I^{er}*, qui y avait fait graver une colonne d'hiéroglyphes. Mais, suivant la déplorable habitude des Pharaons, ses successeurs ont voulu mettre leurs noms sur ces beaux monuments; aussi voit-on sur les côtés non seulement des légendes postérieures, mais encore sur ces légendes des surcharges des Ramsès successifs. Outre ces surcharges, on rencontre sur cet obélisque un travail du grand Ramsès; il a fait mettre sur la base des bas-reliefs qui le représentent faisant des offrandes à Amon-Ra.

Le second obélisque, qui est à terre, porte également les légendes de *Tahutmes I^{er}*. Il faut remarquer le poli merveilleux des hiéroglyphes gravés sur ces monuments; ce travail se distingue bien vite des gravures postérieures.

L'inscription de la face orientale du premier obélisque relate que *Tahutmes* a élevé « les deux obélisques devant la » double porte »; c'est là qu'ils sont réellement aujourd'hui. Nous savons, par l'ensemble des constructions égyptiennes,

1. Cet obélisque a été malheureusement exploité pour faire des meules !

que les obélisques sont toujours par couples devant la porte des temples ; c'est le dernier ornement que l'on y plaçait, et généralement ils étaient destinés à recevoir la dédicace. La place que ces deux obélisques occupent dans le temple de *Karnak* fortifie ce que nous avons dit du premier plan conçu par *Tahutmes I^{er}*.

Sur les quatre faces on aperçoit les usurpations successives des Ramsès. Ici se présente naturellement un problème qui n'est pas encore parfaitement élucidé, c'est l'ordre de succession des Ramsès, fils de Ramsès III. Ce prince eut quatre fils, que nous retrouvons sur les listes d'enfants royaux dans l'ordre de leurs naissances : il semblerait que, par là, on dût avoir leur ordre régulier d'accession au trône, et cependant, probablement par suite de révolutions intérieures encore inexpliquées, on rencontre des usurpations de noms et des surcharges difficiles à comprendre. Les surcharges se faisaient alors en remplissant de stuc le cartouche du prince que l'on voulait remplacer, et le nom nouveau était gravé sur la matière rapportée. Aujourd'hui le stuc est tombé, et il ne reste de la surcharge que les traits de burin plus profonds qui ont pénétré jusqu'à la pierre en traversant le stuc, sans toutefois détruire le cartouche primitif. Ceci explique pourquoi des surcharges peuvent être appréciées différemment ; il faut, en effet, les reconstituer à l'aide de traces nécessairement incomplètes.

Le cartouche du Ramsès qui ajoute à son nom la qualification de  *ma-ti*, a été apprécié par M. Lepsius² comme appartenant au fils aîné de Ramsès III, qui aurait eu en quelque sorte une seconde manière d'écrire son nom. Champollion, au contraire, avait supposé que Ramsès *ma-ti* était

1. C'est sur cet obélisque que se rencontre la variante assez rare  du titre d'Amon, *Ka mut-f* ; elle réunit tout à la fois le symbolisme et le phonétique.

2. Lepsius, *Königsbuch*, n° 504 bis.

un Ramsès postérieur. En tout cas, le fils aîné de Ramsès III est connu sous le nom de Ramsès  ou , *hek-ma*. Il faut remarquer, en effet, que tout le reste de la légende, nom d'enseigne, prénom royal, est le même pour Ramsès *hek-ma* et Ramsès *ma-ti*; c'est ce qui a porté M. Lepsius à dire que ce sont deux noms du même souverain.

Sur l'obélisque de *Karnak*, Ramsès *ma-ti* apparaît avec un autre Ramsès, dont le prénom royal est   , *Ra-neb-ma meriamen*, et qui est le troisième fils de Ramsès III. Champollion prétend que ce cartouche doit précéder celui de Ramsès *ma-ti*; M. Lepsius soutient le contraire, et il est difficile de dire de quel côté est la vérité. Ce qui est certain en premier lieu, c'est que Ramsès *hek-ma* est bien Ramsès IV. Or, il y a un autre Ramsès, nommé *Amen-her-chopeš-f*, et dont le prénom royal est *Sejep-en-ra*, qui paraît vers cette époque et qui n'existe pas dans la série monumentale des fils de Ramsès III. D'après M. Lepsius, il aurait régné après Ramsès *hek-ma*; ce serait donc Ramsès V'. Si cela est réel, il faudrait supposer que, le second fils de Ramsès III étant trop jeune pour régner, quelque oncle aurait pris le pouvoir. Toujours est-il que son cartouche fut remplacé partout par le Ramsès qui le suivit. Si l'on adoptait, au contraire, les vues de Champollion, Ramsès *Amen-her-chopeš-f* aurait régné entre *hek-ma* et *ma-ti*, dont il avait fait deux princes distincts.

Ramsès VI, *Ra-neb-ma*, paraît avoir eu un règne assez long; à Bab-el-Moluk, son tombeau est le plus développé de ceux que l'on connaisse, et nous savons que l'on peut rapporter la grandeur des syringes à la longueur des règnes. Si réellement Ramsès *ma-ti* venait après *Amen-her-chopeš-f*, il y aurait là de grandes difficultés. On ne connaît que des dates récentes, les ans III et IV du règne de Ramsès

*ma-ti*¹; de même, on ne connaît que l'an III de Ramsès *hek-ma*. Jusqu'à présent, il n'y a donc pas de preuves pour insérer, comme l'a fait Champollion, Ramsès IV entre *hek-ma* et *ma-ti*.

De tout ceci nous pouvons conclure que quatre des fils de Ramsès III avaient occupé le trône. M. Brugsch en a retrouvé un cinquième, dont le cartouche existe à Sakkarah, un Ramsès , *Meri-tum*; dans les listes monumentales, il se retrouve comme le cinquième fils de Ramsès III.

L'obélisque qui est à terre n'a pas été autant surchargé : sur un des côtés on lit une colonne au nom de *Tahutmes III*, qui a évidemment fini ce monument, laissé inachevé par *Tahutmes I^{er}*.

Nous arrivons ensuite à la porte qui mène à la cour péristyle. Il faut remarquer que, dans les temples, certaines portes étaient accompagnées de petits avant-corps qui permettaient alors de former une sorte de salle; le Papyrus Abbott indique, en effet, une des portes de *Karnak* comme l'endroit où siégeait le tribunal. Le plan de M. Lepsius indique en gros cette disposition. Le corps avancé, côté du sud, a été remanié à diverses époques; quant au gros œuvre, il est évidemment de *Tahutmes I^{er}*, qui n'avait pas eu le temps d'en décorer toutes les surfaces. On y voit des bas-reliefs de *Tahutmes IV*, petit-fils de *Tahutmes III*; ce sont des scènes d'adoration.

Puis, le roi *Sabacon*, qui, d'après l'inscription du montant de cette porte, l'avait trouvée en mauvais état, l'a fait restaurer à son tour. Le personnage de *Sabacon* (*Šabak-Meriamon*) est encore un peu mystérieux; nous savons par les monuments d'*Amneritis* que *Sabacon* était son frère, et qu'ils étaient tous deux les enfants de *Kusato*², qui prend

1. La stèle d'Abydos porte la date de l'an IV au cartouche de *ma-ti*, avec le reste de la légende identique à celle de *hek-ma*.

2. Voir *Étude sur des monuments du règne de Tahraka*, dans les *Mélanges d'Archéologie égyptienne*, t. I, p. 11 sqq.

le titre de roi, et qu'ils venaient de Barkal. Ils étaient, par conséquent, de la race des grands prêtres d'Amon, qui avaient émigré en Éthiopie et y avaient fondé un royaume, mais, d'un autre côté, leurs noms indiquent une origine éthiopienne; comment se reliaient-ils alors aux premiers souverains éthiopiens de race égyptienne? Les monuments de Barkal n'ont pas encore éclairci cette question, mais, par analogie, on peut affirmer qu'ils descendaient d'une famille quelconque, peut-être par les femmes, des grands prêtres d'Amon *Pinet'em*, *Pianzi*, etc., dont évidemment ils prétendaient tenir leurs droits au trône d'Égypte. Sabak prend pour prénom *Meriamon*, indiquant toujours par là son origine. Ces points de vue permettent d'apprécier mieux les invasions éthiopiennes, et servent à expliquer comment *Psammétique*, Libyen d'origine, ne put jamais triompher des résistances d'une partie de l'armée égyptienne, qui aima mieux quitter l'Égypte et se retirer au fond de l'Éthiopie que de le servir, ainsi que le racontent Hérodote et d'autres auteurs, et cela malgré les promesses de *Psammétique*. Ils devaient, en effet, considérer ce prince comme un usurpateur, et les rois éthiopiens, au contraire, comme représentant la descendance de l'ancienne race royale.

L'inscription de *Sabak*, sur la porte de *Karnak*, est fruste par le haut. Voici ce que l'on peut encore en traduire¹ :

« Il a renouvelé la porte grande et précieuse : *Amon-ra*
 » *sejem sefi*². Il lui a fait un grand revêtement en or excel-
 » lent, rapporté par la Majesté du roi de la Haute et de la
 » Basse Égypte, *Nefer-ka-ra*, fils du soleil, *Sabak-Meri-*
 » *amon*, vivant à toujours, des conquêtes où l'a envoyé son
 » père Amon. (Il a fait) une salle couverte, grande, revêtue
 » d'or excellent, les colonnes ciselées en or, les parois infé-

1. Pour le texte, voir Champollion, *Notices*, et Lepsius, *Denkmäler*, V, 1, b.

2.  , c'est le nom de cette porte.

» rieures en argent pur. C'est ce qu'a fait le vivificateur
 » comme le soleil éternel. »

Un autre tableau nous montre une nouvelle réparation de la même porte; le cartouche était difficile à voir, et Champollion avait cru y lire le nom de Ménéphthah, tandis que c'est celui d'Alexandre le Grand. L'inscription se traduit :
 « Le dieu bon, le seigneur des deux pays, le roi de la Haute
 » et de la Basse Égypte , a renouvelé cette
 » grande porte *Amon sezem sefi* en pierre blanche et belle
 » de grès, ornementée en or des pays étrangers. Le roi l'a
 » fait à cause de son grand amour pour Amon. »

Sur la partie avancée de cette même porte, mais à l'intérieur, se déroule une inscription de *Tahutmes III*, qui renouvelle le travail de *Tahutmes I^{er}*; voici ce qu'elle contient¹ : « Voulant honorer son père qui l'a mis sur son trône,
 » il a élevé, il a agrandi son temple, dans lequel il apparaît
 » dans *Apu*, comme monument du seigneur éternel comme
 » résidence où il descend plus grande, plus consi-
 » dérable qu'elle n'était auparavant. Ses développements
 » énormes atteignent le ciel; les deux pays sont pénétrés de
 » ses rayonnements. *Amon-Ra*, seigneur de Thèbes, se ré-
 » jouit (en la voyant) les beautés d'Amon, seigneur
 » des dieux, Sa Majesté, son image. Il a fait toutes les
 » bonnes actions qu'il aime; il l'a reconnu comme son ven-
 » geur; il a embelli sa demeure pour les siècles. . . . »

» Le fils du soleil *Tahutmes-Xā-ḫāu*, vivifiant en renou-
 » velant. . . . »

Un peu plus loin, vient une décoration faite par Sétî II, avec tous ses titres; le roi est devant *Amon* et *Mut*². Cette paroi n'avait pas été décorée avant lui.

Nous arrivons au grand système des massifs qui formaient

1. Cette inscription est détruite par le haut.

2. Lepsius, *Denkmäler*, III, 303.

l'entrée de cette cour; aujourd'hui tout est éboulé. La partie de la porte qui touche à la salle péristyle n'a pas de décorations; peut-être a-t-elle été refaite postérieurement sans avoir été terminée. La première partie est décorée d'une série de tableaux aux noms de Ptolémée Evergète II et de Cléopâtre, qui ne présentent rien de bien intéressant.

On entre ensuite dans la cour péristyle, où l'on trouve les beaux obélisques de la reine *Hatsepu*; l'un des deux est encore debout. Les inscriptions constatent qu'ils ont été faits ensemble. La ligne médiale appartient à la reine *Hatsepu*; les lignes parallèles ont été gravées postérieurement, quelques-unes par *Tahutmes III*, c'est-à-dire tout de suite après *Hatsepu* qui, du reste, en commença elle-même, ce qui prouve que, d'après le plan de la reine, il devait y avoir une ligne médiale d'hiéroglyphes, accompagnée de deux faces accessoires; la décoration semble être de la même main, et forme un tout harmonieux. Cet obélisque est le plus beau que l'on connaisse de couleur et de formes, il a malheureusement plusieurs portions assez endommagées.

Sur les quatre faces de la base de cet obélisque, est gravée une inscription de la reine *Hatsepu*, dont voici la traduction¹ :

« L'Horus vivante², *User-kau*, dame des diadèmes, abondamment dotée en années, Horus vainqueur, déesse des diadèmes, la reine de la Haute et de la Basse Égypte, *Rama-ka*, fille du soleil, *Hatsepu*, aimée d'Amon, vivante à toujours; la fille d'Amon-Ra, résidant dans son cœur, son unique, formée de lui, émanation lumineuse du seigneur universel, formée par les esprits d'*An*. Sa beauté s'est emparée des deux régions, comme il a fait. Il l'a formée pour élever ses diadèmes : elle est formée de formes

1. Voir Prisse, *Monuments*, pl. XVIII, et Champollion, *Notices*.

2. *Face sud*. L'inscription présente un mélange de pronoms masculins et féminins qu'il est curieux de signaler.

» comme Celui qui forme¹, élevée de diadèmes² comme
 » *Harmazu*. Œuf pur, sortie en lumière, allaitée par *Uer-t-*
 » *heku*, dame des couronnes, couronnée par Amon lui-même
 » sur son trône dans *Anu-Res* (Hermonthis). Il l'a choisie
 » pour gouverner l'Égypte, pour donner la victoire aux
 » hommes purs³. Horus, vengeresse de son père, l'ainée du
 » mari de sa mère, engendrée par Ra pour faire une semence
 » éclatante sur la terre, pour donner le bonheur aux hommes,
 » son image vivante, la reine de la Haute et de la Basse
 » Égypte, *Ra-ma-ka*; l'or des rois, elle en fait hommage à
 » son père Amon, seigneur des trônes du monde, résidant
 » dans *Apu*. Elle lui a fait deux grands obélisques de granit
 » dur du Midi; leur moitié supérieure est revêtue de l'or
 » des chefs de toutes les nations. On les aperçoit des deux
 » côtés du fleuve, et les deux régions sont inondées de leurs
 » splendeurs. Le disque solaire brille sur leurs deux (som-
 » mets), comme lorsqu'il apparaît à l'horizon du ciel. Elle
 » les a faits avec un cœur plein d'amour pour son père
 » Amon. — Je suis entrée⁴ dans la voie où il m'a conduite
 » au commencement; je me suis efforcée dans ses esprits
 » excellents; je ne me suis pas (arrêtée) dans ce que j'ai
 » commencé pour lui! ⁵ Ma Majesté connaît sa divinité; j'ai
 » donc agi conformément à ses ordres. Il m'a dirigée; ce
 » n'est pas ma parole qui a ordonné les travaux, je n'ai rien
 » fait sans lui; c'est lui qui a donné les règles, et ma science
 » n'a été pour rien dans son temple. Je n'ai transgressé aucun
 » de ses commandements; mon cœur s'est rempli de la sa-
 » gesse de mon père; je suis entrée dans ses desseins; je

1. 

2. 

3. Les *Rezi-u*.

4. Ici, la reine prend la parole sans que rien l'annonce.

5. *Face ouest*.

» n'ai rien négligé des choses du seigneur universel, au con-
 » traire je m'y suis appliquée, car je sais que Thèbes est le
 » ciel sur la terre; c'est l'escalier auguste du commence-
 » ment du temps, c'est l'*ut'a* du seigneur universel, le siège
 » de son cœur, qui renferme ses splendeurs et réunit tous
 » ceux qui l'accompagnent. Le roi lui-même¹ dit (encore) :
 « Je fais connaître (ceci) aux hommes qui existeront dans les
 » doubles périodes, à ceux qui visiteront ce monument que
 » j'ai fait pour mon père, (qui voudront s'enquérir) et exa-
 » mineront ce qui est ici. Moi qui me repose dans le palais,
 » je me souviens de celui qui m'a créé; mon cœur s'est em-
 » pressé de lui faire exécuter ces deux obélisques dorés,
 » dont le sommet pénètre le ciel, dans la salle précieuse à
 » colonnes, qui est entre les deux grands pylônes du roi,
 » taureau victorieux, roi de la Haute et de la Basse Égypte,
 » *Ra-aa-çeper-ka*², le véridique. Voici que je me suis oc-
 » cupé de prendre. — ³Qu'ils voient mes monuments
 » dans le cours des années et qu'ils s'entretiennent de mes
 » actions; gardez-vous de dire à leur sujet : Je ne sais pas,
 » je ne sais pas! Ils ont été faits en couvrant la roche en-
 » tière avec de l'or⁴. C'est ainsi qu'ils ont été faits, j'en jure
 » par ma vie! par l'amour de *Ra*, par la faveur de mon père
 » Amon, qui rajeunit mes narines par le souffle de la vie! je
 » porte la couronne blanche, je suis couronné du diadème
 » rouge; les deux Horus ont réuni pour moi leurs domaines.
 » Je gouverne ce pays comme le fils d'Isis, je suis victorieux
 » comme le fils de *Nu*. Le soleil se couche dans le navire
 » *At*, il réunit les deux déesses dans la barque sacrée *Tap*;
 » la terre est stable, le ciel est en ordre. Il m'a accordé de

1. Ici, les pronoms sont au masculin.

2. *Tahutmes I^{er}*.

3. *Face nord*.

4. On peut voir, par ce passage et d'autres, quel rôle jouait l'or dans l'ornementation du temple de *Karnak*.

» rester pour les siècles, comme celui qui ne change pas¹.
 » Je me repose dans la vie comme *Atum*. Quant à moi, les
 » deux obélisques ornés d'or (sont offerts) à mon père Amon,
 » dans le dessein de rendre mon nom stable et célèbre dans
 » ce temple jusqu'aux siècles et à l'éternité. Ils sont d'une
 » seule pierre de granit, il n'y a ni jointure ni artifice en
 » eux. Sa Majesté a commencé à y faire travailler en l'an XV,
 » le premier *Mézir*, ils ont été finis en l'an XVI, le dernier
 » jour de *Mésori*², ce qui fait sept mois depuis qu'on a com-
 » mencé dans la montagne. — ³ Je les lui ai consacrés dans
 » le témoignage de mon cœur, car c'est le roi de tous les
 » dieux en qui j'ai foi. Je les lui ai fait couvrir d'or, car j'ai
 » placé sur la moitié de leur fût. Ce ne sont pas là les ordres
 » d'un homme, (mais) ma bouche est parfaite dans tout ce
 » qu'elle profère, je ne reviens pas sur ce que j'ai dit.
 » Écoutez! j'ai fait mettre sur eux l'or jusqu'à l'extrémité;
 » je l'ai mesuré en lingots et en sacs; c'est moi-même qui
 » en ai proclamé les quantités, afin que les deux pays entiers
 » l'aperçoivent. L'ignorant le sait comme le savant. Per-
 » sonne, en entendant ceci, ne contredira ma parole, au
 » contraire on dira : Elle a été établie comme véridique
 » devant son père, et le dieu connaît mes actions. Amon,
 » seigneur des trônes du monde, m'a donné le gouverne-
 » ment du pays noir, du pays rouge, en récompense de ce
 » que j'ai fait. Personne ne se soustrait à mon autorité dans
 » toutes les plaines; toutes les nations me sont soumises. Il
 » a reculé mes frontières jusqu'aux limites du ciel; la zone
 » parcourue par le soleil est à mon service, il la donne à
 » celle qui est à lui, il sait que je la lui consacre, moi, qui

1. *Osiris-Sahu*.

2. Il y a là un changement d'année, parce que les années du roi se comptaient depuis son *suten ša*, et non à partir du 1^{er} *Thot*. Le même fait apparaît dans les annales de *Tahutmes III* (Lepsius, *Denkmäler*, III, 22; Champollion, pl. DCCCXII).

3. *Face est*.

» suis sa fille et qui existe en vérité pour l'honorer. C'est
 » lui qui a commencé à (me favoriser ?) devant mon père,
 » plein d'une vie stable et (pure ?) sur le trône de l'Horus
 » des vivants, comme le soleil à toujours. »

Quant aux inscriptions gravées sur l'obélisque lui-même¹,
 on lit sur la face du nord :

« L'Horus, l'*User-kau*, seigneur des diadèmes, abon-
 » damment dotée d'années, l'Horus vainqueur, la déesse des
 » diadèmes, roi de la Haute et de la Basse Égypte, seigneur
 » des deux pays, *Ma-ka-ra*; c'est son père Amon qui a fixé
 » son nom royal de *Ma-ka-ra* sur l'arbre sacré². Ses pé-
 » riodes sont des millions d'années d'une vie stable et forte,
 » la fille de Ra, *Hatšepu Numt-Amon*, aimée d'*Amon-Ra*,
 » roi des dieux. Elle l'a fait à la première fois de la pané-
 » gyrie *Sat* (?); c'est ce qu'elle a fait, vivante à toujours. »

Sur la face de l'ouest on remarque les phrases suivantes :

« Elle a élevé les deux obélisques à la porte auguste
 » *Amon uer šefi*³. Décorés en or *sum* abondamment, ils
 » brillent dans les deux plaines, comme le disque du soleil⁴.
 » Jamais on n'en avait vu de semblables depuis le commen-
 » cement du monde. »

Sur la face du sud :

« Émanation lumineuse d'Amon, qui l'a fait se lever en
 » roi sur le trône d'Horus, dans le sanctuaire vénéré du
 » grand temple. Le cycle des grands dieux l'a nommée pour

1. Lepsius, *Denkmäler*, III, 22.

2. Ceci nous explique une scène des monuments, où l'on voit le dieu traçant le nom du roi sur les feuilles du *perséa*; on ne connaît pas le symbolisme de cette scène. Ordinairement c'est *Thot* qui écrit ce nom.

3. . c'est le nom de la porte, *Amon grand de la crainte*.

4. Les deux plaines . On est habitué à considérer ce groupe comme l'emblème de la Haute et de la Basse Égypte; si l'on s'en rapporte à ce passage, ce seraient plutôt les deux plaines séparées par le Nil.

COUR PÉRISTYLE¹

L'ornementation de cette cour se compose d'un rang de colonnes de seize pans, surmontées de l'abaque carré, auxquelles on a donné le nom de proto-doriques; sur le devant, une rangée de statues osiriennes servait de cariatides. La décoration générale et le gros œuvre de la partie du nord sont évidemment de *Tahutmes I^{er}*, dont on voit partout les cartouches. Dans les entrecolonnements, on s'aperçoit que *Tahutmes II* a continué ce travail. Sur la partie du sud, différents souvenirs de *Tahutmes I^{er}* apparaissent encore, mais il n'en avait pas achevé la décoration. Ainsi, il y a encore là des traces d'une liste de prisonniers qui peut être de la XVIII^e dynastie, et probablement d'*Aménophis II*, mais il n'y a pas de cartouches pour nous guider.

Parmi les piliers-cariatides on peut en remarquer deux magnifiquement décorés par *Tahutmes I^{er}* et *Tahutmes III*.

Sur une des colonnes se trouve une inscription remarquable, en trois lignes circulaires, au nom d'*Aménophis II*², fils et successeur de *Tahutmes III*. En voici la traduction³ :

« L'Horus vivant, taureau victorieux, le grand par sa
» valeur, seigneur des diadèmes, le maître des étendues,
» celui qui est apparu en roi à Thèbes, l'Horus vainqueur,

1. Voir le plan de M. Lepsius, en L et M.

2. Les inscriptions d'*Aménophis II* sont très rares. Il y en a une en Nubie, qui relate un fait curieux : le roi avait fait pendre à *Semneh* des chefs asiatiques qu'il avait pris dans ses campagnes. On sait qu'il a été jusqu'à Ninive (cf. *Mélanges d'Archéologie*, etc., p. 46). — Une autre inscription du même prince se trouve au Musée de Boulaq; elle prouve qu'*Aménophis II* était le fils de *Tahutmes III* (voir *Album photographique de la Mission d'Égypte*, de M. le vicomte E. de Rougé, n° 151).

3. Cf. Dümichen, *Historische Inschriften*, pl. XXXVIII, b. Mais les lignes sont mal coupées dans cette copie; et il y a un assez grand nombre de fautes.

» qui a mis tous les mondes sous sa domination, le dieu
 » bon comme *Ra*, émanation sainte d'Amon, fils (qu'il a)
 » enfanté; c'est lui qui t'a couronné dans Thèbes; il t'a
 » placé comme souverain des vivants, pour représenter sa
 » personne. Pieux envers son père, il trouva son honneur à
 » faire ses monuments. Grand dans ses travaux, inventeur
 » savant, habile dans ses œuvres, instruit dans l'art comme
 » Ptah, le roi des rois, le gouverneur des gouverneurs,
 » quand il manifeste son bras, rien ne lui est comparable.
 » C'est le seigneur des terreurs dans les régions du Midi, le
 » grand terrible jusqu'aux extrémités de l'Asie. Tous les
 » peuples viennent se courber devant lui; leurs princes ap-
 » portent leurs richesses au roi de la Haute et de la Basse
 » Égypte, *Ra-aa-zeper-u* () , le vivificateur. C'est le
 » seigneur de la victoire; il s'est emparé de toute la terre,
 » qui (s'est agrandie) par son glaive. Les princes de *Maten*¹
 » sont venus à lui, leurs tributs chargés sur leur dos, pour
 » implorer la paix de Sa Majesté; il leur a transmis les
 » souffles délicieux de la vie. C'est là un événement victo-
 » rieux, dont on n'avait jamais entendu parler depuis le
 » jour des dieux. Cette région inconnue de l'Égypte est
 » venue se soumettre au dieu bienfaisant. C'est mon père
 » *Ra* qui m'a ordonné ces choses. (C'est lui) qui a créé mes
 » splendeurs. Il m'a placé pour briser ce pays, il sait que je
 » le lui ai consacré. Il a institué pour moi ce qui lui appar-
 » tenait, la lumière de l'œil qui luit sur son diadème. Toutes
 » les plaines, toutes les montagnes, la zone entière de la
 » grande enceinte² viennent à moi en courbant la tête,
 » comme tous mes sujets. Le fils de *Ra*, *Amenhotep*, divin

1. , *Maten*, pays cité très rarement. Il reparait dans l'inscription poétique de *Tahutmes III*, mais on ne l'a pas encore rencontré dans les listes de villes asiatiques.

2. , , , , , , , , , , , .

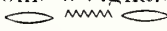
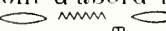
» *roi de Thèbes*, , vivant à toujours; le seul
 » vigilant, fils des dieux, a fait ceci parmi les monuments
 » pour son père Amon. Il lui a fait les colonnes précieuses
 » de la salle à colonnes du midi, les ornant d'or et de
 » gemmes nombreuses en travaux éternels; il a embelli ce
 » monument plus qu'il n'était auparavant. J'ai fait exécuter
 » ceci en augmentation de ce qui existait auparavant. Je me
 » suis guidé sur ce qu'avaient fait mes ancêtres. (Car) il
 » m'avait amené à (la dignité) de seigneur des humains,
 » lorsque j'étais encore un enfant, dans le nid; il m'a donné
 » les parts des deux dieux, il m'a fait asseoir sur le trône.
 » Aussi je rends les hommages éclatants à mon père, puisque
 » je repose sur son trône. Il m'a donné le monde avec tous
 » ses domaines; je ne trouve aucun rebelle dans toutes les
 » régions. Je lui ai fait un sanctuaire en or, dont les parois
 » sont en argent; je lui ai donné des vases nombreux, qui
 » sont beaux comme les étoiles; son trésor renferme les
 » richesses de toutes les nations, ses magasins regorgent
 » de grains qui dépassent (la hauteur des) murailles. J'ai
 » augmenté son domaine, je l'ai enrichi des (terres?) que
 » j'ai formées. C'est ce qu'a fait le fils du soleil, *Aménophis*,
 » *roi divin de Thèbes*, doué de la vie stable et saine comme
 » le soleil à toujours. »

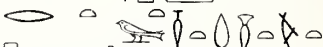
Outre la cour péristyle, il y avait, près de l'obélisque, de petites chambres et des couloirs qui ne sont marqués sur aucun plan.

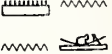
Au sud¹ se voit une liste de prisonniers qui est certainement de la XVIII^e dynastie; ce n'est pas celle de *Tahutmes III*, qui se retrouve ailleurs, et, comme nous venons de voir qu'*Aménophis II* a fait de grands travaux, et que ses campagnes nous sont connues, il faut probablement la lui attribuer. Laissons de côté la liste des peuples nègres, moins connue et du reste moins intéressante². Dans la liste des

1. Lepsius, plan en L.

2. Dümichen, *Historische Inschriften*, pl. XXXVII, c.

nations du Nord, il y a trois noms à signaler plus particulièrement. Ce sont d'abord les , *Rotennu supérieurs*, et les , *Rotennu inférieurs*; par l'inscription de Canope, on sait, d'une façon certaine, que ces noms s'appliquent à la Syrie septentrionale. Le troisième peuple que nous voulons citer est , *Xarabu*, , *Alep*; sous *Ramsès II*, cette même localité est écrite .

A l'extrémité *sud*, la porte est encore d'*Aménophis II*, et, en remontant vers l'est, on rencontre une porte de *Séti II*. A la suite, se trouvent les restes d'une statue colossale en albâtre de la reine *Ahmès-nofre-ari*; cette statue doit être très ancienne, et appartenir au premier plan du temple, car elle est actuellement engagée dans le mur élevé lors de la restauration de *Séti II*. Les titres de cette princesse, sur cette statue, sont intéressants. Les voici : , *épouse du roi, régente des deux pays*; , *l'héritière grande, la grande favorisée, la palme d'amour, l'épouse divine, l'épouse royale principale*.

Pour le côté *nord*, nous n'avons pas encore de plan exact, qui serve à faire comprendre l'ensemble des chambres et couloirs. On retrouve là une rangée de colonnes proto-doriques et de statues cariatides osiriennes comme de l'autre côté. On aperçoit encore une représentation d'un roi, dont le cartouche, très abîmé, semble être celui de *Ramsès III*, qui est devant un *Amon* en albâtre. Il est accompagné de la reine *Ahmès-nofre-ari*,   ; il y a encore là un hommage ancien à cette reine, qui fut vénérée jusque sous la XX^e dynastie, sans que l'on sache au juste la raison de ce respect particulier. — Une petite salle nous offre les traces du cartouche de *Tahutmes III*, et plus loin se déroule une grande procession nautique de la

même époque. A l'extrémité *nord-est*, le roi *Soter II* est en adoration devant *Amon*; c'est un saut de douze à quinze cents ans.

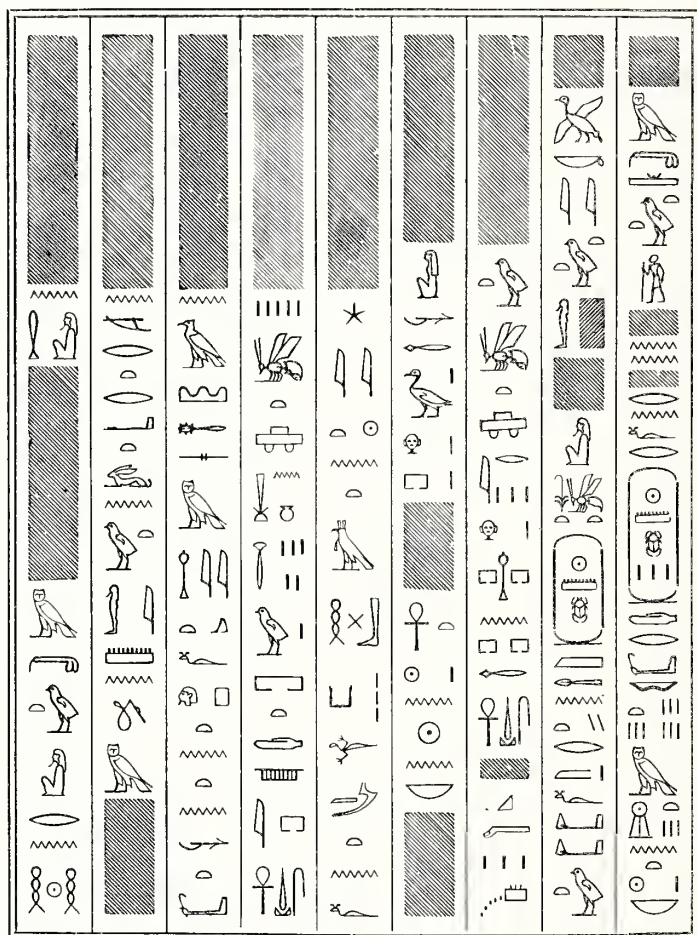
Sur les colonnes proto-doriques, les principaux cartouches sont de *Tahutmes I^{er}*, qui avait eu le temps de les orner; les autres sont au nom de *Tahutmes III*. *Aménophis II* les a évidemment trouvées terminées, c'est pourquoi il n'a travaillé que dans la partie du sud. La porte qui subsiste de ce même côté avait pour nom : , *seba aâ Râ-men-æper aâ ab*.

En tournant à droite, on est ramené vers la chambre des peuples. Le nom de la porte qui mène dans cette direction est : , *La porte de Tahutmes III, qui a reçu les faveurs d'Amon*.

En sortant de la salle péristyle, à droite et à gauche, entre les obélisques et la porte, il y avait une série de chambres et de couloirs, aujourd'hui complètement bouleversés, et qui se reliaient à la chambre des peuples. Dans l'une d'elles, du côté du midi, on peut lire les restes d'une grande inscription de *Ramsès II*, qui se vante d'avoir fait, dans cette partie du temple, de grandes réparations; c'est là un fait qu'il faut signaler, car comment expliquer qu'à cette époque des restaurations fussent déjà devenues nécessaires? Comment le monument des *Aménophis* et des *Tahutmes* était-il en ruines? Était-ce une conséquence des troubles religieux et civils qui avaient marqué la fin de la XVIII^e dynastie? Alors il faudrait supposer que *Séti*, en construisant toute la nouvelle partie du temple de Karnak, ne s'était pas préoccupé de cette restauration, dont il laissait ainsi le soin à son fils. Il y a là dans l'histoire du monument un point obscur, qu'un déblayement complet de cette partie du temple pourrait seul éclaircir. C'est, en effet, comme nous l'avons déjà fait remarquer, dans la portion qui se trouve entre le sanctuaire et la grande salle hypostyle que l'on rencontre un

amoncellement de débris tel, qu'il est impossible de s'y reconnaître, si l'on ne parcourt pas cette partie un plan à la main.

En face se trouve une autre inscription, détruite par le haut, qui montre que *Tahutmes IV* avait continué les travaux de ses prédécesseurs. L'ordre des colonnes est rétrograde, fait que nous avons déjà signalé pour plusieurs inscriptions de Karnak. Voici ce texte :



Cette inscription montre (lig. 1) que *Tahutmes IV* vivant avait érigé sa statue à côté de celle de *Tahutmes III* défunt (lig. 2), et qu'il avait fondé des offrandes à ces deux statues, entre autres pour la fête de Nahabkau (lig. 5), qui apparaît, en effet, dans beaucoup de fondations en l'honneur des morts. Le reste du nom de peuple, au haut de la septième ligne, doit être la fin du mot *Naharina*. *Tahutmes IV* se vanterait à son tour d'avoir été jusqu'en Mésopotamie; la domination égyptienne sur cette contrée a duré, en effet, jusqu'à la révolte générale qui s'est produite à l'occasion du schisme religieux d'*Aten-Ra*.

Nous pouvons signaler en passant une stèle de grès de *Tahutmes III*, représentant le roi devant *Amon*, et en face une autre pareille, mais restaurée par *Séti II*; puis, une colonne proto-dorique, reste d'un temple plus ancien, puisqu'elle est prise dans la maçonnerie de la chambre des peuples construite par *Tahutmes III*. Enfin, on traverse une porte de grès au nom de *Tahutmes III*. Champollion, dans ses *Notices*, remarque qu'elle est d'un travail qui manque de finesse; il a raison, car c'est évidemment un travail ptolémaïque.

CHAMBRE DES PEUPLES

Nous arrivons maintenant à la chambre des peuples, dont le déblayement est dû aux fouilles de M. Mariette.

Cette salle ne semble pas se relier au plan général de *Tahutmes I^{er}* et de *Tahutmes III*. En effet, la colonne proto-dorique dont nous venons de parler, et qui est engagée dans la maçonnerie de la chambre des peuples de *Tahutmes III*, porte sur une de ses faces l'inscription suivante :

1. Cette inscription est en une seule colonne verticale; elle a été mise au jour par suite de l'éboulement d'une partie des constructions postérieures.



« *Tahutmes I^{er}* l'a fait en l'honneur de son père *Amon-Ra*,
 » seigneur des deux régions, seigneur absolu; il lui a fait
 » une salle à colonnes précieuses, qui réjouit l'Égypte par
 » sa beauté ».

On voit que cette colonne porte la mention spéciale de la dédicace d'une salle hypostyle. Tout cet ensemble a donc été modifié par *Tahutmes III*, lorsqu'il construisit la salle des peuples; il y avait auparavant une salle unique sans colonnes, et le plan général devait y gagner.

La salle des peuples est divisée en deux portions : le côté du midi, où on lit cent et quelques noms des peuples situés au midi de l'Égypte. Ce sont des noms pour la plupart inconnus, sur lesquels M. Birch s'est, depuis longtemps déjà, livré à un travail qui n'a pas amené de résultats bien nouveaux. Ce qu'il faut signaler, c'est que ces peuples ne sont pas tous des nègres : quelques-uns ont un profil droit et une barbe allongée, or jamais les Égyptiens ne donnaient ce type aux nègres. Il y a là, pour l'étude ethnologique, bien des remarques à faire sur ces populations primitives de l'Afrique. Nous avons espéré y retrouver quelques peuples libyens; mais, soit que *Tahutmes III* n'ait pas eu à les combattre, soit pour toute autre cause, on ne rencontre dans cette liste ni *Tamahu* ni *Tahennu*. Ces races à barbe pointue sont des populations placées évidemment vers les régions du haut Nil; elles représentent environ moitié de la liste, le reste est nègre ou porte la barbe carrée comme les Égyptiens.

Mais la portion la plus intéressante à tous les points de vue est sans contredit l'autre liste, celle des peuples du

Nord¹. M. Birch en a également dit quelques mots, et M. le vicomte E. de Rougé les a étudiées dans un article de la *Revue archéologique*². Mais, à cette époque, il n'avait entre les mains qu'une copie manuscrite et une photographie mal venue. De plus, vers l'extrémité septentrionale, une porte³ de construction postérieure a caché quelques noms de peuples. Sur cette porte est gravé le nom de *Tahutmes III*, ce qui avait fait supposer qu'elle avait été transportée là plus tard, car il était difficile d'admettre que *Tahutmes III* lui-même ait ainsi caché plus de vingt noms de peuples par cette construction. Et cependant, à l'étudier de près, ce travail paraît ancien. M. Dümichen a pu lire quelques noms de plus que nous, car il a fait gratter légèrement la muraille des deux côtés, ce qui lui a donné un cartouche de plus de chaque côté⁴. Il en reste encore trois par rangée, qui sont cachés par le mur dont nous parlons. La première étude de ce monument ayant été faite aux sources indiquées ci-dessous, nous nous bornerons à indiquer les corrections que la photographie, la vue sur place et les publications de M. Dümichen ont dû nécessairement amener. Nous suivrons, pour les numéros, l'ordre de l'article de la *Revue archéologique*.

N° 3. Il doit être restitué , *Xaai*; cf. חַיִּים, חָיָה, *vixit*, et خبي, *tribu*. Je ne connais pas de localité à comparer.

N° 4. Au lieu de *Ketasuna*, il y a , *Kitsuna*; cf. חֲדָשָׁה, *Juges*, IV, 9, ou mieux (*I Parap.*, VI,

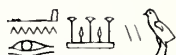
1. Voir *Album photographique de la Mission d'Égypte*, de M. le vicomte E. de Rougé, n°s 51, 52.

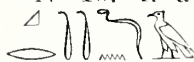
2. Voir *Revue archéologique*, 1861, p. 344[; cf. t. IV, p. 147-178, de ces *Œuvres diverses*].

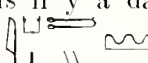
3. Voir le plan de M. Mariette, en N.

4. Voir Dümichen, *Historische Inschriften*, pl. XXXVII.

57) une ville d'Issachar, qui s'appelait aussi קשיץ, ce qui implique une forme moyenne, קרשיץ.

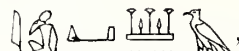
N° 5. Au lieu d'Anšu, il y a , Anšiu.

N° 10. Il avait été lu *Keret-sensena*. Il faut corriger , *Keret-tat'enana*. Le premier élément *Keret* est toujours קרת, ville. *Tat'ena* n'existe pas dans la Bible; mais le *t* initial peut être préformant ou fautif; on penserait alors à תן, *palma*.

N° 16. *Akitua*. Nous avons supposé d'abord que l'on pouvait reconnaître dans ce nom celui d'*Accad*, qui a pris une si grande importance depuis le déchiffrement des inscriptions assyriennes, puisque *Accad* a été reconnu comme étant une grande division de l'empire assyrien à cette époque. Mais il y a dans la stèle d'*Aménophis II* une ville nommée , *Akati*, et située près de Ninive, que l'on pourrait plus vraisemblablement rapprocher du nom d'*Accad*. Ici, la liste de *Tahutmes III* ne semble guère sortir de la Syrie.

N° 17, donné par M. Dümichen. , *Samana*. Le dernier groupe est probablement déterminatif, et dans cette liste, le signe  a toujours la valeur *ma*; ici, du reste, il a son complément phonétique. Je ne vois pas de nom géographique que l'on puisse comparer à ce mot; peut-être faut-il le rapprocher de la שמן, être gras, fertile. Cf. le n° 34.

Les n°s 18 à 22 sont masqués par le mur.

N° 23, d'après M. Dümichen. , *Amašana*; c'est peut-être une forme araméenne de la racine מש.

N° 28. *Anaurpaa*. Ce nom finit bien par ; c'est à tort que M. Dümichen donne la finale .

N° 29. *Makata*. Le dernier signe  est, en effet, dou-

teux, comme il avait été signalé dès la première publication de cette liste.

N° 33. *Kinnaratu*. Le dernier groupe est bien , *tu*; M. Dümichen a passé le , *t*.

N° 35. *Atamm*. Il y a, en effet, deux   et non pas  , comme le donne M. Dümichen.

N° 40.   , *Kabasuman*. Nom nouveau donné par M. Dümichen. J'ai quelques doutes sur la régularité de ce nom.

Les n°s 41 à 45 sont encore masqués.

N° 46.   , *Aak*. Nom nouveau donné par M. Dümichen. C'est , , Acco, Saint-Jean-d'Acre.

N° 48. *Kerimana*. La correction que j'avais proposée a été confirmée par le monument.

N° 54. *Xasabu*. Une correction minime : le premier groupe est   au lieu de  .

N° 56. *Nekabu*. La seconde lettre est bien  et non , comme le donne M. Dümichen.

N° 63.  , *Luten*. Nouveau nom donné par M. Dümichen. Ce nom est différent de *Rutennu*, écrit   . Comparez , *Lydda* de la tribu de *Benjamin*, aujourd'hui . Remarquons que l'*n* final peut être la *nun*-*nation* du nominatif, comme dans *Alep* = *Xelbon*. Si l'*n* final est radical, il faudrait y reconnaître le fameux  de la Bible.

Les n°s 64 à 68 sont masqués.

N° 69.   , *Kenetu*. Nom nouveau donné par M. Dümichen. Cf. le n° 62, peut-être le même nom avec le déterminatif de la plaine.

N° 70. Détruit.

N° 71. Il ne reste que   .

N° 74. On voit encore     ...*aun*.

N° 78. *Rakata*. M. Dümichen donne encore, ici, à tort  pour , qui y est en réalité.

N° 79. *Kerer*. Ce peut être la racine כָּרַר ou כָּלִיל.

N° 86.    , *Rahabu*. Nom nouveau donné par Dümichen. Cf. רָהַב, *platea*, et מְרָחֵב, *amplum spatium*.

Les n°s 87 à 90 sont masqués.

N° 90.     (*Nuter?*), *Bet'ana*. Nom nouveau donné par M. Dümichen. Je ne m'explique pas la présence du signe . Cf. בְּיִתְנָה (*Josué*, xv, 28).

N° 92.   , *Kentau*. Nom nouveau donné par M. Dümichen. Le , *plaine*, est ici en déterminatif; peut-être une des קִנָּה de la plaine (?).

N° 101.    , *Kaputa*. J'avais lu *Kauta*, mais la photographie donne le *p*. Cf. le radical כָּךְ, *incurvavit*, כַּפָּה, *palma*.

N° 109.     , *Bet-betna*. Nom nouveau donné par M. Dümichen. Cf. בֶּטְנָן de la tribu d'Aser (*Josué*, xix, 25), et le mot בֶּטְנִים, *pistaches*, d'où בֶּטְנִים, ville de *Gad* (*Josué*, xiii, 26).

N° 115.     , *Barkena*. Nom nouveau donné par M. Dümichen. Cf. בִּרְקָנִים, *des meules*, ou בִּרְקָה, *piscine*, ou encore בִּרְקָה, *bénédiction*; il existait aussi une vallée de ce nom (*II Paralip.*, xx, 26).

Cette liste des peuples vaincus par *Tahutmes III* en Syrie présente un immense intérêt, car elle se rattache à une des

questions qui a été le plus controversée dans les études bibliques, à savoir l'origine de la langue sacrée. Qu'est-ce, en effet, que l'hébreu ? Si l'on en croyait les érudits du siècle dernier, ce ne serait autre chose que la langue de la race d'Abraham, celle, par conséquent, que le patriarche aurait apportée avec lui. Des critiques firent remarquer que Jacob, en arrivant, trouvait tous les noms de villes et de personnages écrits dans la langue dite hébraïque, et que de ce fait il fallait conclure que cette langue était plutôt celle de Chanaan. On se récria tout d'abord, et cependant la Bible elle-même contredisait la première théorie, car, lorsque Jacob éleva le tertre du témoignage, il lui donna deux noms, l'un en chaldéen et l'autre en *hébreu*.

Le monument des peuples vaincus de Karnak apporte à ce débat une lumière importante. Nous sommes au moment où Jacob est en Palestine, c'était donc bien, alors, le vrai nom ancien qui était donné sur le monument égyptien ; or, tous les radicaux se caractérisent comme sémitiques, et les formes sont hébraïques. Donc, à cette époque, le langage du pays était ce que l'on a appelé depuis l'*hébreu*, mélangé naturellement, selon les localités, des dialectes araméen ou arabe.

V

PLAN DE LA LEÇON D'OUVERTURE
DU COURS DE 1862

Comme appendice aux sommaires de cours qui ont été rédigés par des élèves ou par le fils de M. de Rougé, je crois qu'il ne sera pas inutile de donner ici le plan de la leçon d'ouverture du cours de 1862-1863. J'ai eu la chance de le retrouver, écrit à la hâte sur trois feuilles de papier à lettres, dans un livre qu'Emmanuel de Rougé me donna la première fois que j'eus la bonne fortune de le voir en 1866. — G. M.

Plan du Cours pour cette année

Résumé du cours : Étude de la grammaire, suite. — Second semestre : traduction d'un texte, le *Roman des Deux Frères*; il sera probablement publié alors. — Pour ne pas laisser en arrière les progrès, consacrer une leçon aux découvertes marquantes.

Cette année, c'est la fouille de Tanis qui — État de la question [des *Pasteurs*], incertitudes sur le personnage qui les a chassés : Manéthon — Amosis ou Mispframuthosis = Toutmès III, Lepsius; — moi = inscription d'*Ahmès-se-Abna*. Le roi Ahmès I^{er} combat les *Mena-Pasteurs*; il prend la ville nommée *Ha-tan* avant l'an 6 de son règne, et ensuite il leur enlève la ville *Scharuhan* et complète la défaite des *Mena*. — On ne les voit plus.

Papyrus Sallier : *Rasekenen* et *Apapi*. J'ai pris date et expliqué à Brugsch le texte; — ce qui en résulte. — Le

fragment copié par Burton. — Brugsch et Lepsius l'appliquent bien.

Désordres des Pasteurs; Mariette réclame pour eux contre Manéthon. — Lumière inattendue jetée par les fouilles.

1^o La statue de Burton, 3^m 50, pendant du *Sevekhotep III*; légendes aux jambes, *Rasmenzka*; épaule droite, la légende copiée par Burton. — Le titre *Soutech* pour *har*, ,

 prénom *ra*. — *Sé-ra achetteti*. — Sur le dos- 

sier, Ramsès II. Style, XIII^e dynastie. — Ce roi pos- 

sédait tranquillement Tanis. — Id., constater que le Sevek-

hotep vient d'une localité voisine du lac Menzalèh, *Salt*. — Le grand colosse. — Rifaut. — *Apapi* ne renversait rien, il usait des hiéroglyphes, il usurpait des statues, comme plus tard le fit Ramsès, il prend le nom de fils du soleil, il fait comme Cambyse et Alexandre. — Salatis même n'avait pas détruit ces statues.

2^o Le Sphinx au centre de l'avenue du Temple, corps de lion, très bon style égyptien. Tête plus individuelle, art plus vivant, plus énergique. — Coiffure différente. — Oreilles de lion, nez arqué, joues osseuses, bouches déprimées aux coins; auréole de crinière, évidemment jouant un soleil. —

Sur les quatre, à l'épaule, la légende martelée    ,

exactement comme celle de la statue. — Suivant Mariette, les sphinx sont d'Apapi lui-même. — Il avait fait un temple, dit le papyrus; l'art égyptien y était modifié par le goût asiatique.

D'après les indications de M. Mariette, recherches au Louvre; les deux sphinx y présentaient de grandes analogies avec ceux de la XIII^e dynastie à Tanis. — Celui de Ramsès II, usurpé, légende royale sur un martelage; extrême analogie avec le Sevekhotep, et le lion avec ceux d'Apophis, — mais tête et coiffure égyptiennes. — Celui de Ménéphthah, — usurpation partout. Tête et coiffure égyptiennes. Le cartouche de la poitrine est en surcharge, mais

j'ai trouvé, sur l'épaule droite, la légende martelée de  etc. — Espérances dépassées, — *timidité* naturelle; l'art de l'ancienne dynastie, le style memphite, plus beau chaque jour. — Nos deux sphinx sont de cette époque.

Ceux de Tanis sont-ils réellement d'Apophis ou plus anciens? — La légende est à la place d'usurpation; la place d'honneur est sur la poitrine. — Légendes légères pour ne pas abîmer. — Il faut évidemment modifier nos idées sur les ravages [des Pasteurs] dans la tradition de Manéthon.

LE POÈME DE PENTAOUR

§ I.

NOUVELLE TRADUCTION¹

La traduction du *Poème de Pentaour* que nous avons rédigée en 1856, pour une des séances publiques de l'Institut, appartient déjà à une époque reculée²; elle était d'ailleurs fort incomplète. Des documents nouveaux sont venus se joindre à ceux que nous possédions, alors, sur ce texte célèbre. Nous avons relevé sur les murailles de Thèbes une quantité de fragments inédits qui s'encadrent avec ceux que M. Brugsch a déjà publiés. De plus, nous avons été assez heureux pour retrouver, dans la collection Raifet, une nouvelle page de la copie contenue dans le Papyrus Sallier (n° 3); elle précédait immédiatement le premier feuillet du manuscrit que possède le British Museum. Dans le papyrus ainsi complété, on n'aura plus à regretter que la première page; mais elle eût été précieuse, car les

1. Publié dans le *Recueil de Travaux*, 1870, t. I, p. 1-9. Pas de tirage à part. — G. M.

2. Le *Poème de Pentaour*, extrait d'un Mémoire, etc., lu dans la séance publique des cinq Académies, le 14 août 1856. Paris, l'f. Didot, 1856; cf. *Œuvres diverses*, t. III, p. 351-368.

textes de Karnak et de Louqsor ont ici de graves lacunes qu'il est impossible de combler.

Le *Poème de Pentaour*, si propre à flatter l'orgueil de Ramsès, dut d'ailleurs jouir d'une grande réputation, car il fut gravé tout entier sur les temples et il en existait au moins trois reproductions dans la partie orientale de Thèbes. De grands lambeaux du texte se lisent encore à Karnak, sur la muraille du sud, où Champollion les a signalés. M. Brugsch en avait copié et publié la partie la plus facilement accessible¹. Nous avons fait déblayer cette muraille à nos frais, jusqu'aux fondements, pendant notre mission, pour ne rien laisser perdre de ces restes précieux : le reste comprenait 73 colonnes d'hiéroglyphes soigneusement exécutés, mais aujourd'hui très mutilés. Pendant le même temps, nous avons pu copier les fragments conservés sur la face septentrionale du pylône de Louqsor que M. Mariette avait fait déblayer. Cette inscription se composait de 90 lignes verticales, mais la fin des dernières lignes resta enfouie près de la maison de l'Imam, qu'une fouille trop profonde aurait ébranlée. Il reste donc encore là quelques documents intéressants à recueillir pour la fin du poème. Une troisième fois encore le même texte était gravé sur la face méridionale du pylône de Louqsor. Quoique en fort mauvais état, cette muraille conserve encore çà et là quelques groupes lisibles et qu'on peut utiliser. Les débris de l'inscription sont répandus dans les cours et les maisons des fellahs qui encomrent cet espace².

Les matériaux que nous venons d'énumérer, collationnés avec le Papyrus Sallier, ont fourni le sujet de nos dernières leçons philologiques au Collège de France, et il est ressorti de cette étude comparative une découverte affligeante, mais

1. Voir Brugsch, *Monuments*, pl. XXIX et suiv.

2. Voir Brugsch, *Monuments*, pl. LIII, pour une partie de ces fragments.

dont la constatation importait au plus haut degré à l'avancement et à la solidité de nos études, à savoir : que les manuscrits de cette espèce doivent nous inspirer la plus grande défiance quant à la correction des leçons qu'ils présentent. Il n'est sorte de fautes qu'on ne soit obligé d'y reconnaître. Mots défigurés ou répétés inutilement, changements de formes grammaticales injustifiables, omissions, soit d'un ou plusieurs mots essentiels, soit même d'une ou plusieurs phrases, telles sont les taches nombreuses qui trahissent, dans le Papyrus, la légèreté inexcusable du copiste : l'écriture elle-même annonçait un tracé d'une rapidité extrême.

L'égyptologue exercé ne devra donc plus se faire scrupule de proposer, pour certains passages de ces papyrus littéraires, des corrections auxquelles personne n'eût osé arrêter son esprit, avant d'avoir saisi sur le fait une négligence qu'on serait tenté d'attribuer à un écolier paresseux.

L'exemplaire de la collection Sallier n'en est pas moins très précieux à un autre point de vue : comparé dans son ensemble aux textes officiels des monuments de Ramsès, on y reconnaîtra la trace d'un remaniement très intelligent. C'est ainsi que l'épisode de l'écuyer *Menna*, suppliant son maître de ne pas rentrer dans la mêlée, est placé, dans le papyrus, à un endroit bien mieux choisi ; il est introduit au moment où le roi, sauvé d'un premier péril, semble vouloir affronter la mort à plaisir par une nouvelle attaque. Dans les textes de Louqsor et de Karnak, au contraire, cet épisode arrivait assez mal à propos, quand le combat est terminé. On remarquera encore qu'une partie du récit y était placée plus qu'inutilement dans la bouche du roi lui-même ; dans le Papyrus, les mêmes faits sont remis à la troisième personne et sur le ton de la narration. Le manuscrit Sallier doit donc être caractérisé comme une très mauvaise copie d'une excellente édition, revue sans doute par l'auteur lui-même ou par ses plus proches successeurs au collège royal des hiéroglyphes.

Ayant éprouvé par nous-mêmes que l'étude comparée de ces textes divers est une excellente école, nous avons le projet de donner, dans la première livraison de notre chrestomathie qui suivra la grammaire, une édition où tous ces fragments seront mis en regard du texte hiératique, transcrit en hiéroglyphes. Mais nous avons cru qu'il était intéressant de publier dès aujourd'hui le fac-similé de la page inédite retrouvée chez M. Raifet (pl. I)¹. Elle contient elle-même de grandes lacunes que la traduction fera ressortir.

En réunissant tous ces secours, l'œuvre du poète égyptien peut être aujourd'hui appréciée dans son ensemble; il ne nous manque plus que quelques détails du commencement, et, çà et là, quelques membres de phrases trop altérés ou d'un sens encore douteux, lacunes légères et qui ne nous empêcheront pas de saisir la belle et simple ordonnance de ce morceau littéraire. Déjà fidèle à la règle de l'unité, Pentaour sacrifie tout au grand fait d'armes qu'il veut mettre en lumière. Trop sobre de détails, malheureusement, pour notre curiosité, dans l'exposition qui retrace les débuts de la campagne, il n'en dit que ce qu'il juge nécessaire pour rappeler les causes du danger auquel son héros fut exposé. La bataille générale du lendemain n'obtient plus de lui qu'une courte mention, et la lettre de soumission du prince de *Khet* vient rapidement terminer le récit. La rentrée triomphale de Ramsès en Égypte est également l'objet d'un petit nombre de phrases. Mais il se complait dans les discours réciproques du dieu Ammon et du roi, ainsi que dans les réponses de ses généraux. Cette forme, toute homérique, donne le véritable ton de la composition littéraire, surtout quand on la compare à celle du bulletin de bataille gravé sur les mêmes monuments².

1. Cette page exposée au Musée du Louvre, dans la Salle historique, a été donnée par la famille de M. Jules Raifet, après que nous en eûmes reconnu la valeur.

2. Pour ce récit du même fait, voir l'inscription du Ramesséum et

On trouvera ici beaucoup d'additions et on remarquera bien des changements à notre premier travail sur le même sujet. La science a fait de grands progrès depuis treize ans, et il nous sera permis de rappeler qu'aucun manuscrit de la collection littéraire n'avait encore été traduit avant nos travaux sur l'*Histoire des Deux Frères* et sur le *Poème de Pentaour*. Le Papyrus lui-même nous avait, d'ailleurs, quelquefois commandé l'erreur, par son incorrection. La nouvelle traduction constatera l'état actuel de notre travail, mais cette œuvre est de celles qu'on laisse toute sa vie sur le métier et à laquelle on voudrait que chaque année pût apporter un perfectionnement.

§ II

POÈME DE PENTAOUR

Commencement des victoires du roi de la Haute et de la Basse Égypte, *Soleil*, *Seigneur de justice*, choisi par le dieu *Ra*, fils du Soleil, *Ramsès Mériamoun*, doué d'une vie éternelle, remportées sur le peuple de *Khet*, le *Naharain*, (*Ilioun*), *Pidasa*, le *Dardani*, le peuple de *Masa*, le *Karkischa*, (*Kat'ouatan*), *Karkémisch*, *Kati*, *Anaukas*, les peuples d'*Akérit* et de *Mouschenet*¹.

Le jeune roi qui a étendu sa main et n'a pas son égal, ses bras sont puissants, son cœur est valeureux, son courage est celui de Month dans (les combats, et il a conduit) ses soldats jusqu'aux régions inconnues. Quand il a commencé l'action, (c'est) le rempart de..., (c'est) leur bouclier au

d'Ibsamboul, analysée par nous dans la publication du *Poème de Pentaour* (*Œuvres diverses*, t. III, p. 351-368), et plus tard traduite et commentée par M. Chabas dans la *Revue archéologique* (*Œuvres diverses*, t. II, p. 1-61).

1. Cette énumération est ici coupée de lacunes; on la retrouve au complet un peu plus loin.

jour de la bataille. Quand il tient l'arc, il n'a pas de rival; plus puissant que les centaines de mille réunies ensemble, il marche en avant... Son cœur à l'heure du choc... est ferme comme un taureau qui va charger' (des oies). Il a repoussé le monde réuni tout entier. Personne ne sait quelles multitudes étaient devant lui, les centaines de mille ont défailli à sa vue. Seigneur des terreurs, aux grands rugissements, son cœur est le plus grand du monde entier...; comme un lion furieux dans la vallée des troupeaux, il commande... pas une parole ne contredit. Excellent dans ses conseils, parfait dans ses décrets, quand il porte le (diadème) *Atef*² et qu'il prononce ses arrêts. Le sauveur de ses soldats... Son cœur est comme une roche de fer, le roi de la Haute et de la Basse Égypte, Soleil, Seigneur de justice, choisi par le dieu *Ra*, le fils du Soleil, *Ramsès Mériamoun*, doué d'une vie éternelle.

Voici que sa Majesté avait préparé ses archers et ses chars, (ainsi que) les Sardoniens qui avaient été ses prisonniers... Les ordres pour la guerre leur avaient été donnés. Sa Majesté partit, descendant le fleuve; les archers et les chars commencèrent une marche heureuse.

L'an V, le deuxième mois des moissons, au neuvième jour, sa Majesté franchit la clôture de *Tsar*...

Pareil à *Month* dans son apparition, la terre entière trembla... tous les révoltés vinrent, saisis de crainte, se courber devant les esprits du roi. Son armée passa les frontières et se mit en marche sur les routes du nord.

Quelques jours³ après ces (choses), le roi était à *Ramsès-*

1. Cette restitution est à peu près certaine. Tout ce début manque au Papyrus, et il est interrompu par quelques lacunes dans les deux textes réunis de Louqsor et de Karnak.

2. Ce diadème, que porte Osiris, paraît être celui du juge souverain.

3. Ici commence la page nouvellement découverte du manuscrit. Voyez notre planche 1.

Mériamoun, ville¹ . . . , et il poursuivit sa route vers le nord. En arrivant à la région de *Kadesch*, le roi marcha en avant, comme son père *Month*, seigneur de la Thébàide; il traversa la vallée de l'*Arounta*² (avec) la première légion d'*Ammon qui donne la victoire à Ramsès Mériamoun*³. Lorsque sa Majesté approcha de la ville, le chef vil et pervers de *Khet* avait (déjà) rassemblé auprès de lui toutes les nations depuis les extrémités de la mer. Le peuple de *Khet* était venu tout entier, ainsi que le *Naharain*, l'*Aratu*, (le *Dardani*), le *Masu*, le *Pidasa*, le *Iliouna*, le *Karkischa*, le *Leka*, *Kat'ouatan*, *Karkémisch*, *Akéril*, *Kati*, l'*Anaukas* tout entier, *Mouschenet* et *Kadesch*⁴. Il n'avait pas laissé une seule nation sur son passage, sans l'entraîner; leurs princes le suivaient, chacun d'eux amenant ses chars. Leur nombre était immense, jamais rien de semblable n'avait existé; ils couvraient les montagnes et les vallées, comme des sauterelles, dans leur multitude. Il n'avait laissé ni or ni argent dans le pays, il l'avait dépouillé de tous ses biens pour les donner aux peuples qui l'accompagnaient à la guerre.

Or, le vil et pervers chef de *Khet* avec ses nombreux

1. On voit que cette ville, à laquelle le roi avait donné son nom, était une des places fortes des Égyptiens, en Palestine.

2. L'Oronte, qui descend en Syrie des vallées au nord du Liban. *Kadesch* était nécessairement située dans la partie supérieure de son cours.

3. Nom spécial de ce corps d'armée.

4. Pour ces nations, voyez l'étude sommaire, que nous avons faite de ces noms, dans notre *Mémoire sur les attaques des peuples de la Méditerranée*, dans la *Revue archéologique*, 1867. On y retrouve les rois de *Khet* de la Bible, la Mésopotamie, Aradus, les Dardaniens, la Mysie, (la Pisidie?), le *Girgaschi* de la Bible, les Syriens et *Karkémisch* sur l'Euphrate. Nous pensons encore que dans le *Kati* on doit reconnaître les *Kittim* de la Bible, et le nom d'*Ilion* dans celui qui est écrit *Iriuna*. La confédération comprenait toute l'Asie occidentale.

alliés se tenait caché derrière la ville de *Kadesch*. Sa Majesté était seule de sa personne, avec ses serviteurs¹. La légion d'*Ammon* marchait à sa suite; la légion de *Phra*, traversant la vallée au midi de la ville de *Schabatoun*, continuait sa marche... La légion de *Ptah* était au centre, près de la ville d'*Arnam*; la légion de *Soutekh* suivait la route. Le roi avait fait mander tous les chefs de ses armées qui étaient dans les pays d'*Amaour*. Or, le vil et pervers prince de *Khet*² se tenait au milieu de ses soldats; il n'osa se présenter au combat, craignant sa Majesté, mais il fit avancer des archers et des cavaliers plus nombreux que les sables. Trois hommes étaient sur chaque char, et ils s'étaient réunis aux guerriers du pays de *Khet* exercés à toutes les armes du combat; il les tenait embusqués derrière la ville de *Kadesch*. Voici qu'ils sortirent de *Kadesch* du côté du midi, ils chargèrent la légion de *Phra* vers le centre, pendant qu'elle était en marche et que, n'ayant rien appris, elle n'était pas préparée au combat. Les archers et les chars du roi cédèrent devant eux. Or, sa Majesté s'était arrêtée au nord de la ville de *Kadesch*, sur la rive occidentale de l'*Arounta*. On vint lui rendre compte. Voici que sa Majesté se leva comme son père *Month*, il saisit ses armes et revêtit sa cuirasse, semblable à *Baar* dans son heure. Les grands chevaux qui portaient sa Majesté, « Victoire à Thèbes³ » était leur nom, (sortaient) des écuries du *Soleil*, *Seigneur de justice*, choisi de *Ra*, aimé d'*Ammon*. Le roi, s'étant élancé,

1. Les derniers mots sont supprimés dans le Papyrus; la première rédaction était plus véridique.

2. C'est le premier mot du Papyrus Sallier; il est immédiatement suivi d'une grave lacune.

3. On verra plus loin qu'il manque ici un des deux noms de ces chevaux; le second se nommait *Maut* ou *Noura satisfaite*. Lorsqu'il est question de cavalerie, dans les armées de ce temps, il faut toujours l'entendre du char, les cavaliers n'apparaissent que comme messagers plus rapides.

pénétra au milieu des rangs de ces Khet pervers. Il était seul de sa personne, aucun autre avec lui; s'étant ainsi avancé à la vue de ceux qui étaient derrière lui, il se trouva enveloppé par deux mille cinq cents chars, (coupé) dans sa retraite par tous les guerriers du pervers *Khet* et par les peuples nombreux qui les accompagnaient, par les gens d'*Aratou*, de *Masa* et de *Pidasas*¹. Chacun de leurs chars portait trois hommes, et ils s'étaient tous réunis.

« Aucun prince n'était avec moi ! aucun général, aucun officier des archers ou des chars. Mes soldats m'ont abandonné, mes cavaliers ont fui devant eux et pas un n'est resté pour combattre auprès de moi. » Alors sa Majesté dit : « Qui es-tu donc ? O mon père Ammon ! est-ce qu'un père oublie son fils ? Ai-je donc fait quelque chose sans toi ? N'ai-je pas marché et ne me suis-je pas arrêté sur ta parole ? Je n'ai point violé tes ordres. Il est bien grand, le seigneur de l'Égypte, qui...² les barbares sur sa route ! Que sont donc auprès de toi ces *Aamous*³ ? Ammon énerve les impies. Ne t'ai-je pas consacré des offrandes innombrables ? J'ai rempli ta demeure sacrée de mes prisonniers ; je t'ai bâti un temple pour des millions d'années, je t'ai donné tous mes biens pour tes magasins. Je t'ai offert le monde entier pour enrichir tes domaines. J'ai fait sacrifier devant toi trente mille bœufs, avec tous les bois aux parfums délicieux...⁴ Je t'ai construit des pylônes de pierres jusqu'à leur achèvement et j'ai moi-même dressé leurs mâts. J'ai fait venir des obélisques d'Éléphantine et c'est moi qui ai fait amener des pierres éternelles ! Des vaisseaux naviguent

1. Le Papyrus met ici une plus longue énumération, mais le texte monumental montre qu'il ne faut pas confondre cette première attaque avec la seconde, où figurent d'autres peuples, au nombre de trois mille chars.

2. Cette phrase est rendue douteuse par les lacunes du texte gravé.

3. Nom égyptien des Asiatiques à couleur jaune.

4. Passage douteux et où nous soupçonnons l'exactitude du manuscrit.

pour toi sur la mer, ils t'apportent les tributs des nations. O certes ! un sort misérable (est réservé) à qui s'oppose à tes desseins ; bonheur à qui te connaît, car tes actes sont produits par un cœur plein d'amour. Je t'invoque, ô mon père Ammon ! Me voici au milieu de peuples nombreux et inconnus de moi ; toutes les nations se sont réunies contre moi et je suis seul de ma personne, aucun autre avec moi. Mes nombreux soldats m'ont abandonné, aucun de mes cavaliers n'a regardé vers moi, et, quand je les appelais, pas un d'entre eux n'a écouté ma voix. Mais je pense qu'Ammon vaut mieux pour moi qu'un million de soldats, que cent mille cavaliers et qu'une myriade de frères ou de jeunes fils, fussent-ils tous réunis ensemble. L'œuvre des hommes nombreux n'est rien, Ammon l'emportera sur eux. J'ai accompli ces choses par le conseil de ta bouche, ô Ammon ! et je n'ai pas transgressé tes conseils : voici que je t'ai rendu gloire jusqu'aux extrémités de la terre !

» La voix a retenti jusqu'à Hermonthis, Ammon vient à mon invocation¹, il me donne sa main. Je pousse un cri de joie, il parle derrière moi : j'accours à toi, à toi, *Ramsès Mériamoun* ! je suis avec toi. C'est moi, ton père, ma main est avec toi et je vaux mieux pour toi que les centaines de mille. Je suis le Seigneur de la force, aimant la vaillance ; j'ai trouvé un cœur courageux et je suis satisfait. Ma volonté s'accomplira². Pareil à *Month*, de la droite, je lance mes flèches ; de la gauche, je les bouleverse. Je suis comme *Baar* dans son heure, devant eux. Les deux mille cinq cents chars qui m'environnent sont brisés en morceaux devant mes cavales. Pas un d'entre eux ne trouve sa main pour combattre : le cœur manque dans leur poitrine et la peur

1. Tous les textes s'accordent pour mettre cette partie du récit dans la bouche du roi lui-même.

2. A partir de cet endroit, il semble qu'il y ait identification du dieu et du roi, dont le discours est le récit même de l'action, ainsi qu'on le voit par les phrases qui suivent immédiatement ses paroles.

énervé leurs membres. Ils ne savent plus lancer leurs traits et ne trouvent plus de force pour tenir leurs lances. Je les précipite dans les eaux, comme y tombe le crocodile : ils sont couchés sur leur face, l'un sur l'autre, et je tue au milieu d'eux. Je ne veux pas qu'un seul regarde derrière lui, ni qu'un autre se retourne ; celui qui tombe ne se relèvera pas.

Or, le vil et pervers chef de *Khet* se tenait au milieu de ses soldats et de ses chars, regardant le combat que le roi (soutenait) seul et n'ayant ni soldats ni chars avec lui, et il recula plein de terreur. Il fit alors avancer des chefs nombreux, suivis de leurs chars et de leurs guerriers exercés à toutes les armes, le prince d'*Aratu*, celui du *Masa*, le prince d'*Iliouna*, celui du *Leka*, celui de *Dardani*, le prince de *Karkémisch*, le prince de *Kirkasch*, celui de *Khirbou*¹. Ces alliés de *Khet* réunis ensemble formaient trois mille chars. Il marcha droit devant eux, plus rapide que la flamme.

« Je me précipitai sur eux, pareil à *Month* ; ma main les a dévorés dans l'espace d'un instant, je tuais et massacrais au milieu d'eux. Ils se disaient l'un à l'autre : « Ce n'est pas un homme qui est au milieu de nous, c'est *Soutekh* le grand guerrier, c'est *Baar* en personne². Ce ne sont pas les actions d'un homme, ce qu'il fait (contre nous) ; seul, tout seul, il repousse des centaines de mille, sans chefs et sans soldats. Hâtons-nous, fuyons devant lui, cherchons notre vie, respirons (encore) les souffles ! » Quiconque venait pour le combattre sentait sa main affaiblie, ils ne pouvaient plus

1. *Khirbou* est le *Khelbôn* biblique, la ville de *Halep*. On voit qu'à cette seconde phase de l'affaire, le chef de *Khet* avait eu le temps de concentrer d'autres corps : aussi le poète y compte-t-il 3.000 chars.

2. *Soutekh* et *Baar* sont deux formes de Typhon comme adversaire et vainqueur d'Osiris. *Soutekh* était, de plus, un des noms du dieu principal de *Khet* et aussi des rois pasteurs, au moins pendant leur domination en Égypte.

tenir ni l'arc, ni la lance. Voyant qu'il était arrivé à la jonction des routes, sa Majesté les poursuivit comme le griffon.

» Je tuai parmi eux sans qu'ils me résistassent. J'élevai ma voix vers mes soldats¹ et je leur dis : « Soyez fermes, affermissez vos cœurs, ô mes soldats ! Vous voyez ma victoire et j'étais seul : c'est Ammon qui m'a donné la force, sa main est avec moi. »

» Lorsque *Menna*, mon écuyer, vit que j'étais environné par une multitude de chars, il faiblit et le cœur lui manqua ; une grande terreur envahit ses membres et il dit à sa Majesté : « Mon bon Seigneur, ô roi généreux ! grand protecteur de l'Égypte au jour du combat ! nous restons seuls au milieu des ennemis, car les archers et les chars nous ont quittés. Arrête-toi, pour conserver les souffles à nos bouches. Ah ! . . . sauve-nous, ô Seigneur, *Ramsès Mériamoun* ! »

Voici que sa Majesté répondit à son écuyer : « Courage, affermis ton cœur, ô mon écuyer ! Je vais entrer au milieu d'eux, comme se précipite l'épervier : tuant et massacrant, je vais les jeter sur la poussière. Que sont donc à tes yeux ces infâmes ? Ammon. . .² »

S'avancant rapidement, sa Majesté entra parmi ses ennemis : six fois il pénétra au milieu d'eux. « Je les poursuivais, pareil à *Baar* dans l'heure de sa puissance ; je tuais au milieu d'eux, sans qu'un seul pût m'échapper. »

Appelant alors ses soldats et ses cavaliers qui n'avaient pas pris part au combat, sa Majesté leur dit : « Le cœur vous a manqué, ô mes cavaliers ! et je suis mécontent de vous tous. Est-il un seul d'entre vous à qui je puisse faire

1. Il paraît évident, quoique le poète ne le dise pas, que Ramsès, dégagé, avait alors rejoint la légion d'*Ammon* ; car l'attaque imprévue avait d'abord coupé la légion de *Phra*, qui n'était que la seconde dans l'ordre indiqué au commencement du récit.

2. Passage douteux. Le Papyrus paraît avoir une autre leçon que les autres textes.

honneur dans mon pays ? Si je ne m'étais pas levé en maître, vous étiez vaincus. Chaque jour, je fais parmi vous des princes et je transmets au fils les honneurs de son père. S'il survient quelque malheur en Égypte, je vous décharge de vos redevances¹... A quiconque m'adresse ses requêtes, je fais moi-même justice, chaque jour. Il n'y a pas de seigneur qui ait fait pour ses guerriers ce que j'ai fait pour vous. Je vous avais ordonné de rester dans vos cités, et ni les officiers ni les cavaliers n'ont rien surveillé. Je les avais envoyés dans divers cantons de telle sorte que je pusse les trouver au jour et à l'heure où il faudrait marcher au combat. Et voyez ! vous avez tenu une conduite honteuse, tous ensemble, pas un d'entre vous n'était debout pour me prêter sa main, pendant que je combattais. Je représente la personne de mon père Ammon, je commande à l'Égypte, comme les rois, mes pères², que les *Kharus* (Syriens) n'ont jamais vus³... dans le combat... Pas un d'entre eux n'a observé leurs discours, pour en donner avis à l'Égypte. O quel beau fait (d'armes) pour présenter de riches offrandes à Thèbes, la ville d'Ammon, que la faute honteuse de mes soldats et de mes cavaliers ! Plus grande qu'on ne peut le dire, car j'ai déployé ma valeur et ni soldats ni cavaliers n'étaient auprès de moi. Le monde entier a vu la route de mes bras victorieux et j'étais seul, aucun autre avec moi. Nul prince derrière moi, nul général, nul officier des archers et des chars. Les peuples m'ont vu et répéteront mon nom jusqu'aux régions éloignées et inconnues. Les restes de ma main se sont retournés en suppliant, à la vue de mes exploits. Des millions d'hommes étaient venus et leurs pieds ne pouvaient pas s'arrêter dans leur fuite. Quiconque me lançait ses traits, les voyait dispersés devant moi.

1. Passage douteux et altéré dans le Papyrus.

2. Lacune du Papyrus Sallier.

3. Petite lacune dans tous les textes.

» ' Lorsque mes soldats reconnurent que je parlais comme le dieu *Month*, que mon cimenterre était vainqueur, qu'Ammon, mon père, était avec moi et que, par sa faveur, tous les peuples devenaient comme les pailles devant mes cavales, ils arrivaient l'un après l'autre au camp, vers le soir. Ils trouvèrent la région où j'avais passé parmi eux, couverte de cadavres couchés dans leur sang, tous les braves guerriers de *Khet*, les frères et les frères de leur prince : quand le jour éclaira le champ de *Kadesch*, on ne pouvait trouver une place pour marcher tant ils étaient nombreux.

» Mes soldats vinrent glorifier mes noms et voir mes exploits ; mes grands s'approchèrent pour vanter mon courage et pour exalter mon glaive.

» C'est donc ainsi, ô bon combattant, que tu sauves ton armée ! Fils d'*Atoum*, œuvre de ses mains, tu as détruit le peuple de *Khet* par ton cimenterre victorieux. Tu es le guerrier parfait ; il n'y a point de roi tel que toi qui combatte pour ses soldats au jour de la bataille. Tu es le grand cœur, le premier dans la mêlée et tu ne fais pas attention au monde réuni tout entier. Tu es le plus grand des héros devant ton armée et à la face de toute la terre ! Personne ne peut le nier. C'est toi qui protèges l'Égypte et qui châties les nations. Tu as brisé les reins de *Khet*, pour l'éternité. »

Sa Majesté répondit à ses soldats, à ses chefs et à ses cavaliers : « Ah ! vous avez (commis une grande faute), ô mes généraux, mes soldats et mes cavaliers, en ne venant pas au combat². Est-ce qu'un homme n'est pas glorifié dans son pays, lorsqu'il a montré son courage auprès de son seigneur et qu'il a le renom d'un guerrier ? En vérité, en vérité ! l'homme est acclamé par sa vaillance³... N'ai-je

1. Cette partie du récit est mise dans la bouche du roi par tous les exemplaires.

2. Nouvelle lacune considérable du Papyrus ; le texte de Karnak la comble presque tout entière.

3. Ce qui manque ici reste encore enfoui à Louqsor.

donc fait de bien à aucun d'entre vous pour que vous m'ayez laissé seul au milieu des ennemis? Celui que vous révèrez est vivant¹, vous respirez (encore) les souffles de l'air et j'étais seul. Ne pouviez-vous donc pas vous dire en vos cœurs que je suis votre rempart de fer?...² lorsqu'il apprendra que vous m'avez laissé seul et sans un second, que pas un prince, pas un officier des chars ou des archers n'a joint sa main à la mienne. J'ai combattu, j'ai repoussé des millions de peuples, à moi seul. *Victoire à Thèbes* et *Noura satisfaite*³ étaient mes grands chevaux; c'est eux que j'ai trouvés sous mes mains, quand j'étais au milieu des ennemis frémissants. Je leur ferai prendre moi-même leur nourriture devant moi, chaque jour, quand je serai dans mon palais; car je les ai trouvés quand j'étais au milieu des ennemis, avec le chef⁴ *Menna*, mon écuyer, et avec les officiers de ma maison qui m'accompagnaient et sont mes témoins pour le combat; voilà ceux que j'ai trouvés! Je suis revenu après une lutte victorieuse et j'ai frappé de mon glaive les multitudes rassemblées. »

⁵ Le lendemain matin, il disposa l'attaque et s'élança au combat comme le taureau bien armé. Il leur apparut tel que *Month* préparé à la bataille et il entra dans la mêlée comme l'épervier qui s'abat sur des (rats)⁶,...

1. Lacune du Papyrus. Passage douteux.

2. Lacune du Papyrus; on ne peut malheureusement pas la combler tout entière. La partie correspondante est enfouie à Louqsor.

3. Ces deux noms existent en effet dans le tableau, auprès des chevaux du roi.

4. *Menna* est ici qualifié *Katsin*, « général de cavalerie », titre très élevé et porté même par des princes, fils de Ramsès. On voit par l'*Illiade* que le conducteur du char était un guerrier d'un rang distingué.

5. Cette partie du récit est à la première personne sur les deux monuments de Karnak et de Louqsor.

6. Le Papyrus a ici quelques mots de plus qui paraissent le résultat d'une erreur de copie. Le nom du petit quadrupède n'est pas écrit; c'est un rat ou un lièvre.

« J'étais comme le soleil lorsqu'il apparaît à l'Orient, ma flamme brûlait les membres des impies. Chacun disait à son compagnon : « Prenez garde ! ne tombez pas ! car la grande déesse *Sekhet*¹, qui est avec lui, l'accompagne sur son char, elle lui prête son bras et quiconque vient à tomber, une flamme ardente dévore ses membres. »

² Ils s'arrêtaient sur sa route et se prosternaient devant sa Majesté, qui s'emparait d'eux et les tuait sans qu'ils pussent échapper ; ils étaient renversés devant ses cavales et formaient un monceau de cadavres couchés dans leur sang.

Le prince vil et pervers de *Khet* envoya pour supplier les grands noms de sa Majesté, comme le Soleil, en disant : « Tu es (le dieu), *Soutekh*, *Baar* en personne, ta terreur règne dans le pays de *Khet*, tu as brisé les reins de *Khet* pour toujours. » Un messenger vint, de sa part, tenant dans sa main un écrit adressé aux grands noms du roi³ :

« Pour satisfaire le cœur de sa Majesté, de l'élu de la protection divine, du Seigneur⁴, taureau valeureux aimant la vérité, du roi suprême qui protège ses soldats, dont le glaive est vaillant, rempart de ses soldats au jour du combat, du roi de la Haute et de la Basse Égypte, Soleil, Seigneur de justice, choisi par le dieu *Ra*, fils du Soleil, *Ramsès Mériamoun*.

» Le serviteur parle pour te faire savoir qu'étant le fils d'Ammon, sorti de sa substance, puisqu'il t'a donné toutes les contrées réunies ensemble, le pays de l'Égypte et le pays de *Khet* s'unissent pour mettre leurs services à tes

1. Allusion au lion qui combattait auprès du roi et qui apparaît dans le tableau du camp ; *Sekhet* est la déesse à la tête de lionne.

2. Nous suivons ici encore l'édition du Papyrus ; les textes de Karnak et de Louqsor continuent à faire parler Ramsès.

3. Ce qui suit est la teneur du message écrit.

4. La formule est encore plus développée dans le Papyrus ; c'est le protocole officiel de Pharaon.

pieds. *Ra*, ton père auguste, t'a donné¹... Veuille ne pas t'emparer de nous, ô toi dont les esprits sont grands ! Ta vaillance s'est appesantie sur la nation de *Khet*. Serait-il bon pour toi de tuer tes serviteurs ? Tu es leur maître², ton visage est en fureur et tu ne t'apaises pas. Tu es venu hier, et tu as tué des centaines de mille ; tu reviens aujourd'hui, il ne restera plus³ (d'hommes pour devenir) tes sujets. N'achève pas d'accomplir tes desseins, ô roi victorieux, génie qui se plaît au combat ! Accorde-nous les souffles de la vie ! »

Sa Majesté⁴ revint à une vie sereine, comme son père *Month* dans son heure, lorsqu'il a repoussé⁵... ; sa Majesté fit convoquer tous les commandants des archers et des cavaliers, on les réunit tous ensemble pour entendre la teneur du message⁶... les paroles envoyées par le prince de *Khet*... (Ayant délibéré) sur la réponse, ils dirent à sa Majesté : « Cela est excellent, apaise-toi, roi suprême, notre maître ! Si on ne le recevait pas à merci, à qui l'accorderait-on ? Il t'adore, calme ta colère⁷. » Le roi ordonna d'écouter ses paroles, puis il revint en paix vers le Midi. Sa Majesté poursuivit sa route paisiblement vers l'Égypte, avec ses princes, ses soldats et ses chars. Ammon vint le saluer, en disant : « Viens, notre fils chéri, ô *Ramsès Mériamoun* ! » Les dieux lui ont donné les périodes infinies de l'éternité, sur le double trône de son père *Atoum*, et tous les peuples sont renversés sous ses sandales.

1. Passage altéré.

2. Lacune du Papyrus, qui rend la phrase douteuse.

3. Lacune que je propose de combler à peu près ainsi : *bu uah*-(tu ret er *xeper-nek em*) *uaau*. Louqsor pourra nous rendre le texte véritable.

4. Ceci est encore à la première personne. à Karnak.

5. Ici plusieurs mots qui manquent au Papyrus ; ils doivent encore exister à Louqsor, dans la partie enfouie.

6. Ici diverses petites lacunes, que le texte de Louqsor pourra remplir probablement.

7. Ce passage important est très défiguré dans le Papyrus.

Ce (livre) a été écrit en l'an VII, le... jour du second mois des moissons, du roi *Ramsès Mériamoun*, vivant pour les siècles et l'éternité, comme son père le Soleil. Il est venu à bonne fin (offert) au chef de la garde des livres '... du Pharaon... de la demeure de lumière du Pharaon. Fait par le grammate *Pentaour*.

1. Cette lacune contenait la fin de la formule ordinaire de l'offrande des écrits au chef du collège des hiérogammates, qui était probablement alors Ameneman.

LEÇONS PROFESSÉES AU COLLÈGE DE FRANCE

VI

COURS DE 1868-1872

Le Poème de Pentaour¹

Le poème écrit par le scribe Pentaour en l'honneur des victoires de Ramsès II en Asie est désormais rangé parmi les morceaux classiques de la littérature égyptienne : l'allure générale de la composition, la pureté du langage, l'élévation des idées lui ont mérité à juste titre cet honneur. Pentaour, de son vivant, put d'ailleurs jouir de la réputation attachée à son œuvre, car on la jugea digne d'être gravée à de nombreux exemplaires sur les murailles des temples et reproduite sur les papyrus. A Karnak, sur la façade du sud, Champollion avait déjà pu en signaler de grands fragments, que M. Brugsch publia en 1862². Mon père, pendant sa mis-

1. Publié dans la *Revue égyptologique*, de 1885 à 1903, t. III-X, d'après les notes prises au Cours par le fils de l'auteur, le vicomte Jacques de Rougé.

2. Brugsch, *Monuments*, pl. XXIX et suiv., 1862. Sa publication commence à la ligne 29 du texte complet.

sion en Égypte, fit complètement débayer cette muraille, ce qui permit de copier l'inscription entière¹. Deux autres exemplaires du même texte étaient gravés sur les façades du pylône de Louqsor, mais, sur celle du midi, les constructions des fellahs cachaient, lors de notre voyage, la majeure partie de ce texte, d'ailleurs en fort mauvais état : le déblaiement du temple de Louqsor, entrepris par M. Maspero, permettra d'en recueillir les débris². La façade septentrionale du même temple en présentait une troisième copie, mais, de ce côté, l'enfouissement du pylône en avait rendu jusqu'alors la copie impraticable : M. Mariette ayant bien voulu le faire dégager pendant notre séjour, nous pûmes également la copier, et elle fut publiée dans mon quatrième volume d'inscriptions³, sauf la fin des dernières lignes qu'une construction voisine empêchait de débayer. Enfin, le *Papyrus Sallier n° 3*, publié dans la collection des papyrus du British Museum⁴, est venu donner une quatrième version de ce morceau célèbre. Le début manquait dans ce papyrus : mon père eut le bonheur de retrouver dans la collection Raifé une page du même manuscrit, celle qui précédait immédiatement la première page du *Papyrus Sallier*, dont il ne reste aujourd'hui d'inconnu que le premier feuillet⁵.

La première traduction du poème de Pentaour fut celle que mon père lut à l'Institut, en 1856⁶ ; elle avait été faite sur le texte du *Papyrus Sallier*, fautif ou incomplet sur différents

1. Voy. J. de Rougé, *Inscriptions hiéroglyphiques*, pl. CCVI et suiv.

2. Voy. Brugsch, *Monuments*, pl. LIII, pour une partie de ces fragments.

3. Voy. J. de Rougé, *Inscriptions*, pl. CCXXII et suiv.

4. *Select Papyri*, 1841, pl. XXIV.

5. Cette page du Papyrus est exposée au Louvre dans la première salle du Musée Charles X.

6. Le *Poème de Pentaour*, extrait d'un mémoire sur les campagnes de Ramsès II, lu dans la séance publique des cinq académies le 14 août 1856, Paris, F. Didot, 1856.

points. Depuis cette époque, différents auteurs ont publié des traductions courantes de ce texte capital. Mon père lui-même en donna une nouvelle traduction, en 1870, dans le premier fascicule du *Recueil de Travaux relatifs à la Philologie et à l'Archéologie égyptiennes et assyriennes* (Paris, F. Vieweg, édit.)¹. Dans le préambule de cette traduction, il disait : « Ayant éprouvé par nous-même que l'étude com- » parée de ces textes divers est une excellente école, nous » avons le projet de donner, dans la première livraison de » notre Chrestomathie qui suivra la grammaire, une édition » où tous ces fragments seront mis en regard du texte » hiératique, transcrit en hiéroglyphes. » Sa fin prématurée ne devait pas lui permettre de remplir cette promesse. Je viens aujourd'hui essayer d'exécuter son désir. N'ayant pas pu faire cette publication aussitôt que je l'aurais désiré, j'avais, en quelque sorte, renoncé à l'entreprendre, craignant qu'elle n'arrivât un peu tard : mais, de différents côtés, on a bien voulu me faire sentir l'utilité de ce travail, qui réunira à l'œil les différents textes pouvant ainsi se compléter l'un par l'autre. J'ai particulièrement cédé aux sollicitations du savant directeur de cette *Revue*, qui a bien voulu donner l'hospitalité à mon travail.

Aidé des notes prises au cours de mon père au Collège de France, cours où le poème de Pentaour servit de thème à tant de leçons intéressantes, j'essaierai de conserver religieusement ses explications². La science égyptologique a fait de grands progrès depuis quinze ans, et, en passant, il me faudra noter les changements de lecture ou de traduction qui ont pu se produire grâce aux découvertes nouvelles : mais, en étudiant à nouveau cette traduction ancienne, j'ai pu me convaincre encore une fois à quel point le jugement

1. Cf. p. 257-274 du présent volume.

2. J'ai employé le système de transcription dont s'était toujours servi mon père à son cours : il correspond d'ailleurs à celui de sa grammaire égyptienne, à laquelle j'aurai occasion de renvoyer souvent le lecteur.

du traducteur était sûr, et combien la prudence de sa méthode le mettait à l'abri de corrections postérieures. Dans cette publication seront conservées la plupart des remarques qui accompagnaient l'explication du texte. Un certain nombre de ces annotations paraîtront peut-être inutiles, parce que, aujourd'hui, elle sont entrées dans le domaine de la science égyptologique : toutefois il m'a paru utile de les conserver, soit pour donner la date de leur apparition dans la science, soit parce qu'elles peuvent être utiles aux débutants dans l'égyptologie. Je serai heureux si ce travail, dont je sens toute la difficulté et que je n'entreprends pas sans crainte, peut rendre quelques services : c'est là toute mon ambition.

JACQUES DE ROUGÉ.

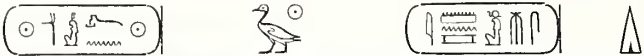
Louqsor. Ligne 1



Karnak. — 4

*Hā em*¹ *p-neẖtu* *suten ẖab (?)*
Commencement des victoires du roi de la Haute et de la Basse Égypte

L. 1



K. 1

*Rā-user-mā-sotep-n-Rā*² *se* *rā* *Amen-meri Rāmses* *tu*
....., fils du Soleil, Ramsès Mériamen, doué

1. *Hā-em*. Locution pour : « Commencement de ». Le *Livre des Morts* débute par « Commencement des chapitres de sortir dans le jour ».

2. *Rā-user-mā-sotep-n-Rā*, mot à mot : « Soleil, seigneur de justice, choisi par le dieu Rā ». — La valeur *user* pour le signe est prouvée par les variantes du nom du roi *Userkerès*, écrit : etc., etc.

L. 1							
K. 1							
	<i>ānχ</i>	<i>t'eta</i>	<i>ār-nef</i>	<i>em</i>	<i>pe-ta n</i>	<i>Xeta</i>	
	de vie	éternelle,	(qu')il a remportées	sur	le pays de	Khéta,	
L. 1							
K. 1							
	<i>Naharin</i>	<i>pe (Aruna)</i>	<i>Piṭasa</i>	<i>em</i>	<i>p-</i>		
	le Naharain,	(Ilioun),	Pidasa,	sur	le		
L. 1							
K. 1							
	<i>Ṭarṭenai</i>	<i>em</i>	<i>pa-ta n</i>	<i>Masa</i>			
	Dardani,	sur	le pays de	Masa,			
L. 2							
K. 1							
	<i>em</i>	<i>p-ta n</i>	<i>(K)ar(k)išā,</i>		<i>(Kat'uatan),</i>		
	sur	le pays de	Karkischa,		(Katzouatan),		
L. 2							
K. 2							
	<i>Ki(r)kamāš</i>	<i>Kaṭi</i> ¹	<i>(Anaukaš)</i> ²		<i>em</i>	<i>p-ta n</i>	
	Karkemisch,	Kati,	(Anaoukas),		sur	le pays	

1. La lecture *kaṭ* pour le signe , qui était donnée comme douteuse, est généralement adoptée aujourd'hui (v. Brugsch, *Dictionnaire*). (J. R.)

2. Les énumérations des mêmes peuples vaincus, qui se renouvellent dans la suite du texte, permettent de remplir les lacunes de cette première liste. Nous reviendrons plus loin sur l'identification de ces peuples.

L. 2						
K. 2						
	<i>Akarit</i> d'Akarit,	<i>Mušana(t)</i> Muschenet.	(<i>suten</i>) Le roi	<i>renpu</i> jeune		
L. 3						
K. 2						
	<i>per</i> étend	(<i>toṭ</i>) le bras,	<i>an-tu</i> pas de second	<i>sen¹-f : xopešui-f²</i> à lui : ses bras (sont) puissants,	<i>usur</i>	
L. 3						
K. 2						
	<i>ab-f</i> son cœur	<i>umeti³</i> (est) ferme.	<i>peh-ti⁴-f</i> Son courage (est) comme	<i>ma</i> Mont	<i>Mentu</i>	<i>em</i> dans
L. 3						
K. 3						
	(les combats)		<i>her</i> vers	<i>tes⁵ ... t</i> des pays	<i>an reḫ-tu</i> pas connus.	

1. II Ū. *sen*, variante : , copte *ⲥⲏⲁⲣ*, *duo*. « Il n'a pas son égal. »

2. *Xopeš-ui*, qui signifie d'ordinaire les membres antérieurs d'un quadrupède, a également la valeur de *bras*. Cf. *ⲭⲱⲡⲉⲥ*, *ⲭⲱⲡⲉⲥ*, *brachium*.

3. *Umeti*. La valeur *met* pour le phallus est établie depuis longtemps. Les deux doigts sont habituellement le déterminatif du sens *milieu*; ici ils ne font qu'affirmer la lecture *mati*, qui est celle du mot *milieu*. — *Umeti*, au sens propre, signifie *mur*, *muraille*; cf. *ⲟⲩⲟⲩⲁⲧⲉ*, *arces*, *turres*, d'où, au figuré, *solide*, *ferme*. « Son cœur est ferme », locution pour être *brave*.

4. *Peh-ti*, vaillance. Horapollon transcrit ce groupe par *ἀλλήν*. « Son courage est comme celui du dieu Mont. »

5. *Tes*. L'inscription d'*Una* a donné pour le signe , dans le sens

- L. 4  
- K. 3       
mâ-ti-f. *ken* *su* *er* *hufennu*¹ *temet*²
semblable à lui. Puissant lui plus que des multitudes réunies :
- L. 4  5      
- K. 3    
šem-u *en her-f*³ *hati* *em unu-t* *hu*
(quand) il marche devant lui son cœur dans l'heure de frapper
- L. 5     
- K. 4      
en her *ā* *men* *àb*³
sur ferme de son cœur
- L. 5 
- K. 4     
mâ *ka* *heru*⁴ (er ap-t-u ?) (hat)
comme un taureau qui se prépare à charger (des oies ?). (Il a repoussé)

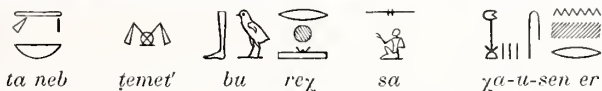
1.   . Le phonétique des trois têtards est   ; *hufennu*. Dans le sens indéterminé, ce mot signifie « des milliers »; dans les calculs, il représente les centaines de mille.

2.                

L. 5



K. 4

le monde entier réuni. On ne sait pas personnes nombreuses¹ devant

L. 5



K. 4



lui : les multitudes ont défailli en voyant lui. Seigneur

L. 6



K. 4

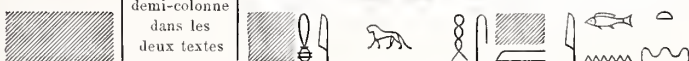


des terreurs (aux) grands rugissements, grand (est) son cœur sur

L. 6



K. 5



pays tout comme un lion furieux dans la vallée

boul, Ramsès II :



« Afin que ne se préparent pas les soldats de Sa Majesté au combat. »

Cf. *Papyrus Sallier n° 1*, 4, *heri er χerau*, prêt à combattre. — *Her* signifie aussi *se précipiter sur* (voy. Brugsch, *Dict.*).

1. « On ne connaît pas le nombre de ceux qui étaient devant lui. »

2. *Hemhem*, rugissements. Cf. *χουχου*, *rugitus*.

3. *hes*. Brugsch donne à ce mot la valeur de *percer*, *foudroyer du regard*. La locution *mau-hes*, qui se rencontre souvent dans les textes, voudrait alors dire « le lion au regard fulgurant ». (J. R.)

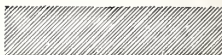
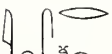
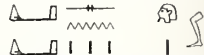
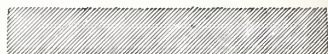
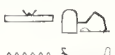
L. 7		longue lacune	8			
K. 5			dans les			
			deux textes			
	<i>šuṭ</i> ⁴	<i>menfiu-f</i>		(<i>āu</i>)	<i>āb-f</i>	<i>mā</i>
	Le sauveur de ses soldats		Est son cœur	comme		

L. 8					
K. 6					
	<i>tu</i>	<i>en (ban)-pe²</i>	<i>s. χ. Rā-user-mā-sotep-n-Rā</i>	<i>se rā</i>	
	une montagne	de fer.	Le roi		fil du Soleil,

Textes de Greene, l. 18 : — On trouve également la phrase :
etc., « par ordre sorti de la bouche du roi ».

1. *Šuť*, faire en général, *sauter*. (Ce radical est très riche; il signifie également *couper*, *séparer*, *enlever*, etc.; cf. Brugsch, *Dictionnaire*.)

2. *Ba-n-pe*. Orthographe complète , *bà-en-pe*, mot à mot : *baa* (?) du ciel; cf. *ἄενον*, *ferrum*. — Brugsch (*Dict.*, p. 1722) admet cette valeur : il en fait le fer météorique, par opposition à , *bà-n-to*, *baa* de la terre, fer trouvé dans le sol. Lepsius, dans son travail sur les métaux (trad. franç., p. 55), n'admet pas cette traduction : d'après lui, *ba* désigne un minéral en général et surtout la pierre. Toujours est-il que la comparaison du poème de Pentaour se retrouve ailleurs. Ainsi, à Médinet-Abou (Champollion, *Notices*, p. 347), les prisonniers disent : « Grand soleil de l'Égypte :  plus grand est ton glaive que le fer (?) du ciel. » Et *ibid.*, p. 369 :  « Plus grand est ton glaive qu'une montagne de fer (?) ou de pierres. » Les restes du texte de Karnak permettent, d'après ces passages, de restituer la lacune. (J. R.)

- L. 8    
- K. 6     
Amenmeri Ramses tu ānχ āste r-f¹ spuṭ² en hon-f
 Ramsès Meriamen, doué de vie : voici que avait préparé Sa Majesté
- L. 8 
- K. 6   
pif-menfiu son infanterie, taf-nte-ḥetar sa cavalerie, Šarṭina-u³ les Sardiniens, (qui étaient)
- L. 8  9  
- K. 6   7 
en ḥak-t des prisonniers de Sa Majesté tu-tu-sen, tep-ret⁴ avaient donné l'ordre
- L. 9      
- K. 7   
en ḫerāu nā-t pu ār⁵ n hon-f (em) (ḫu)t⁶ du combat, venue étant faite par Sa Majesté (en) descendant

1. *Astu-ref*. La particule  indique le prétérit (E. de Rougé, *Abrégé grammatical*, n° 309).

2. *Spuṭ*; cf. *cestre*, *præparare*, *dirigere*.

3. *Šarṭinau*, peuple du nord de la mer Méditerranée, vaincu par Ramsès et employé comme auxiliaire dans son armée ; c'est la première fois que ce peuple apparaît dans les textes. La Sardaigne dans les textes phéniciens est nommée *שרדן*.

4. *Tep-ret*, *règlement*, *règles*. Voy., ci-dessus, Karnak, l. 6.

5. L'addition des auxiliaires , *pu ār*, sert à définir un prétérit antérieur (E. de Rougé, *Abrégé grammatical*, n° 312).

6. , *ḫuṭ*. Quelquefois la barque est représentée avec le mât

L. 9

K. 7



menfiu-f



nte



hetar-f



luā-f em

le fleuve son infanterie, sa cavalerie avec lui dans

L. 9

K. 7



her-t



nefer-t



er



māše



renpe-t tiu



ābe-t sen

une route heureuse pour la marche. L'an V, le 2^e mois

L. 9

K. 7



n



šemu



hru 9

(se)še^t

hon-f



pe-χotem

des moissons, le jour 9 passa Sa Majesté la clôture

L. 9

K. 7



(n)

T'ar²

en

Tsar

lacune des deux
textes

abaissé , « descendre le fleuve avec le courant ». Ce mot est opposé à

 , *χent*, « remonter le courant » ; le déterminatif de *χent* est quelquefois avec la voile enflée : .1. , *seše*, *passer*. Ex. : Inscription de Toutmès III, « Dans le camp, » *passa la garde de veille* .2. Brugsch (*Dict. géogr.*, p. 995) traduit ce passage : « Sa Majesté traversa la forteresse *Hétham* de la contrée de Zal », et assimile *p-χotem* à l'*Étham* de la Bible. , *χotem*, signifie *fort*, *citadelle*, de la racine *χotem*, fermer. (J. R.)

P. L. 1					
L. 11					
K. 8					
	<i>pa-ṭima</i>		(nā-p)u	àr en	ḥon-f
	la ville		venue faite par	Sa Majesté	en

P. L. 1					
L. 11					
K. 9					
	<i>ḫut¹</i>		(ḫer-m)	<i>ḫet</i>	<i>peḥ²-n</i>
	descendant		Or, lorsque	parvint	Sa Majesté

P. L. 1					
L. 11					
K. 9					
	<i>ta tes-t en</i>	<i>Kaṭes³</i>	<i>ḥān</i>	<i>ḥon-f</i>	<i>šem-u⁴</i>
	le pays de	Kadesch,	voici que	Sa Majesté	marcha

1. *Em ḫut*, « en descendant le fleuve », ainsi que je l'ai expliqué il y a longtemps, par analogie « en allant vers le nord ».

2. *Peḥ*, var. , *parvenir*; cf. *πνε, πορ. perenire*. Le texte du papyrus remplace ce mot par *sper*, , var. , qui a le même sens.

3. *Kadesch*. Nous reparlerons plus loin de cette ville de Kadesch (cf. p. 296, note 4, du présent volume). Le texte monumental de Louqsor contient encore la fin du mot.

4. *Šem*. Le papyrus du Louvre donne la forme complète , avec la marque du final.

P. L. 2						
L. 12						
K. 9						
	<i>en¹</i>	<i>her-f</i>	<i>mā</i>	<i>âtef</i>	<i>Mentu</i>	<i>neb</i>
	en	avant	comme son père	Mont,	seigneur de Thèbes ;	
P. L. 3						
L. 12						
K. 9						
	<i>t'a-f²</i>	<i>māšut³</i>	<i>nte</i>	<i>Arunata⁴</i>	<i>em</i>	
	il traversa	la vallée	de	l'Oronte	avec	

1. Le papyrus Raifé donne la variante , *em*, où les textes monumentaux ont , *en*.

2. ou quelquefois seulement , *t'a*, au propre « traverser en barque », puis « traverser, parcourir » ; cf. *transop*, *transfretare*, *transire*.

3. , *ta-māšut*, la plaine (?). Ce mot se retrouve plus loin (K. 13, L. 17) dans la phrase : *p-menflu en pe-Rā her t'a ta-māšut n šabetun*, « la légion de Râ traversait la vallée de Schabetoun ». Ce mot paraît différent de , *šuti*, canal ; peut-être serait-ce *μενωρ*, *campus* ? *Mā* fait partie du radical, car *t'a*, « traverser », ne se construit pas avec la particule *mā*, et dans le second exemple l'article du féminin *ta* existe avant le mot. Brugsch (*Diet*, p. 616) met ce mot en relation avec la racine , « couper », *T. yw*, d'où *yw*, « canal », et le traduit par « canal où l'on peut naviguer ». (J. R.)

4. Il faut remarquer la variante du papyrus pour le nom du fleuve Oronte : *Anrata*, au lieu de *Aranta*.

P. L. 3   

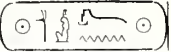
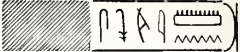
L. 12 

K. 9 

p-menfiu
la légion

tepi en Amen
première d'Ammon

ma-f next-tu-u
qui donne les victoires

P. L. 3    

L. 12 

K. 10 

s. γ. Rā-user-mā-setep-en-Rā ā. u. s. (se-rā) Ramessu-meri Amen
au roi fils du Soleil, Ramsès Mériamen¹

P. L. 3       

L. 12 

K. 10 

ā. u. s. un ān hon-f ā. u. s. er sper²
étant Sa Majesté dans l'action de s'approcher

1. C'est le nom spécial de ce corps d'armée; le papyrus du Louvre conserve ici une phrase entière, qui est détruite sur les textes monumentaux.

2.    , *sper*, arriver, parvenir, s'approcher. Ex. : *Papyrus d'Orbigny*, 4, 2 :       , « il s'approcha de son frère aîné » (*ibid.*, 4, 8) :     , « quand il arriva à sa maison, il trouva sa femme étendue ». Il ne faut pas confondre ce mot avec   , *speru* prière, demande, louange; cf. *cncon*, *cenc*, *rogare*. (J. R.)

L. 15 

K. 11 
em (taif) ua naisen ueru àu hnā-f sa' neb
 en (son) chemin, leurs chefs étaient avec lui, chacun

L. 15 

K. 12 
χer (taif) nte - hetar (au-sen) āšu er āker
 avec (leurs) chars, (ils étaient) nombreux beaucoup,

L. 15 

K. 12 
ān er-ā ma-ti (ter-meta) hebes-²sen tuu³
 pas être fait de même auparavant; ils couvraient les montagnes,

L. 15 

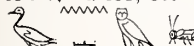
K. 12 
ān-t-u⁴ mā (senchemu)⁵ mā⁶ āšu-sen
 les vallées comme des sauterelles par leur nombre.

1. *Sa*, homme, personne, est devenu préfixe en copte dans les noms de métier, *σανωικ*, boulanger, *σανοτο†*, marchand de légumes, et dans les qualificatifs, *σανηαξε*, bavard, *σανκοτε*, menteur, etc.

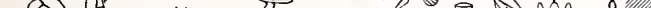
2. *Hebes*, couvrir, vêtir; cf. *ἔβωσ*, *vestis*. A rapprocher de *לבש*, *in-*
duit, *vestem*, *لبس* : *בוש* signifie *pudor* et *הניח*, *nudus*.

3. *Tuu*, montagne; cf. *τοος*, *mons*.

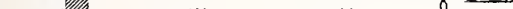
4. *Ān-t*, vallée, est ici en opposition avec *tuu*, montagne.

5.  *senchem*, sauterelle; c'est l'hébreu *סְחָמָה* (*Lévit.*, 11, 22). L'*l* a passé à l'*n*, comme nous l'avons déjà vu plus haut, et le *ān* à l'*h*.

6. *Mā*, ici l'acception de *præ* : cette particule a toutes les acceptions de l'ablatif latin.

P. L. 8						
L. 16						
K. 13						

<i>pe-χer</i>	<i>χasi</i>	<i>en</i>	<i>Xeta</i>	<i>hnā</i>
le (chef) vil	mauvais	de	Khéta	avec

P. L. 8					
L. 16					
K. 13					

<i>tes-t-u</i>	<i>āšu</i>	<i>nti</i>	<i>ḥnā-f</i>	<i>hā-u</i>
les nations	nombreuses	qui (étaient)	avec lui,	se tenaient

P. L. 8

L. 16

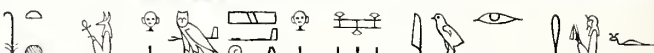
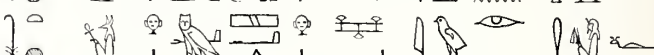
K. 13

(*heri-u*) *kapu*¹ *her* (*meh-ament*) (*p*) *tima* en Ka-
(préparés) cachés au nord-ouest de la ville de Ka-

p. 62), « il a effacé le nom
des nations d'Asie », et ailleurs, « tu as détruit le pays de Khêta par ton
glaive victorieux ».

1. *Kapu*, . Mot très rare. Le signe représente une griffe d'oiseau, mais, dans les textes ptolémaïques, c'est quelquefois une patte de félin, ainsi . le Kyphi; tous les deux ont un *p* comme complément phonétique. Un autre caractère  a la même lecture et semble employé dans les mêmes acceptions. Quelquefois aussi on trouve le crocodile comme déterminatif. Le sens général est « cacher, se cacher », copte *κωπ*, *abscondere*. Voici un exemple très clair de ce sens. Allocution à

P. L. 11		
L. 18		
K. 14		
	 er țima en Āranamā'	pa menfiu en
	 vers la ville d'Aranama.	La légion de

P. L. 11		
L. 18		
K. 14		
	<i>Suteχ her māšā her ua-ț au āri en lion-f</i>	
	Soutekh en marche sur la route. Fut fait par Sa Majesté	

P. L. 11		
L. 18		
K. 14		
	<i>sek-u² tep³ em hau-ti-u neb en menfiu-f</i>	
	convoquer l'élite des chefs tous de ses soldats	

Ptah était au milieu ». , *ak*, « le milieu, le centre ». Le pluriel est-il ici le pronom suffixe, ou est-ce seulement le pluriel mis souvent lorsque le verbe se rapporte à un sujet au pluriel ?

1. *Arnama*, pays inconnu.

2. *Sek*, « amener, réunir, diriger »; cf. *cek*, *adducere*, *colligere*, *incitare*.

Ce mot est souvent employé avec la forme redoublée , *sek-sek*.

3. *Tep*. Le signe  est en variante constante avec . Ce terme signifie « premier, chef, principes »; cf. *ane*, *caput*, *princeps*, *vertex*.

L. 19					
K. 15					
	<i>nti</i>	<i>h̄nā-f</i>	<i>ân per-f</i>	<i>er ẖerāu</i>	<i>en</i>
	qui (étaient)	avec lui.	Il ne sortit pas	pour combattre	par

Pap.
Sallier I

L. 19					
K. 15					
	<i>sent en</i>	<i>h̄on-f</i>	<i>âte</i>	<i>er-ā nef¹</i>	<i>iu-tu</i>
	crainte de	Sa Majesté.	Voici	qu'il fit	venir

P. S. I, 1					
L. 19					
K. 15					
	<i>ret-u</i>	<i>hetar-u</i>	<i>kennu</i>	<i>āšu er</i>	
	des hommes,	des chevaux	nombreux	beaucoup	

P. S. I, 1					
L. 19					
K. 15					
	<i>aker</i>	<i>mā</i>	<i>pe-šāu²</i>	<i>au-sen</i>	<i>em ẖemet³</i>
	tout à fait comme le sable.	Ils étaient	à	trois	hommes

1. Le papyrus passe tout ce qui précède et se contente de dire : « Voici que le vil chef de Khêta fit avancer », etc.

2.  est ici l'm d'état ; mot à mot « nombreux en sable ».   

ša, sable; cf. *ḡw*, *arena*.

3. *Xomt*, « trois ».

P. S.	2				
I,					
L.	20				
K.	16				

P. S. 3
I,

L. 20 ~~~~~

K. 16 ~~~~~

en

de

Kaṭeš¹

Kadesch;

šafu-sen

ils attaquèrent

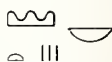
pa-menfiu en

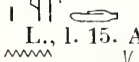
la légion de



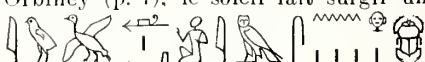
Cette variante est intéressante à signaler. Si le  de Karnak est bien la fin de l'expression connue  (voyez la note à la ligne correspondante), il faut remarquer que le texte d'Abydos remplace ce mot par , « le cuivre, l'airain » : il serait difficile alors d'admettre avec M. Lepsius, contre l'opinion de M. Brugsch, que le *ba-en-pe* n'est pas un métal.

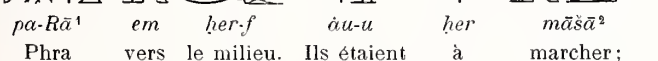
L., l. 9. « Vint Sa Majesté en descendant le fleuve (en allant vers le » Nord) : son infanterie et sa cavalerie avec lui dans une route heureuse. » Abydos introduit à cette place un mot qui oblige à couper autrement la phrase :  « Ses soldats et ses cavaliers (étaient) avec lui : il » commença à se mettre en route », etc., mot à mot : « Il prit la tête du » chemin. »

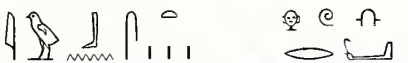
L., l. 10. « Tout pays tremble. » A. ajoute « devant lui », .

L., l. 15. A. conserve le phonétique de la sauterelle :  *mā pe sanchem*.

L., l. 17, 18. Dans le passage où il est question de la légion de Ptah, A. ajoute :  « (La » légion de) Ptah au midi de la ville d'Arnama. » (J. R.)

1. Le papyrus omet la phrase précédente toujours par la même erreur du scribe, à cause de la répétition du mot *Kadesch* à la fin des deux phrases. — *Laa*, « côté », ; cf. *λο*, *derelinquere*, *λααα*, *aliquis*. Au Papyrus d'Orbiney (p. 7), le soleil fait surgir un fleuve entre les deux frères : 

P. S. 3 
 1, 
 L. 20 
 K. 16 
pa-Rā¹ em her-f àu-u her māšā²
 Phra vers le milieu. Ils étaient à marcher ;

P. S. 3 
 1, 
 L. 20 
 K. 16 
àu bu reḫ-sen àu ben-sen heru
 ils ne savaient pas : ils n'étaient pas prêts

 « et » l'un d'eux était d'un côté, et l'autre de l'autre ».

1. *Šafu*, attaquer un pays (Brugsch, *Dict.*) ; cf.  *vastare*. Il existe cependant un mot  *šaf*, « détruire par le feu », auquel le mot copte  se rapporterait mieux.  paraît moins énergique. Ainsi (Dümichen, *Hist. Inscr.*, 15, 19) on trouve : « Ceux qui se sauvaient furent tués »,  « les *attaquants* furent faits prisonniers », ce qui précise la nuance du sens. (J. R.)

2. *Māšā*, marcher ; cf.  *via ambulare*. De là un des noms de l'infanterie  , qu'on trouve dès la IV^e dynastie. L'autre nom de l'infanterie, le plus usité à l'époque de Ramsès, est  *menfi-u* ; cf. Louqsor, l. 82. Ainsi (*Inscription dédicatoire d'Abydos*, l. 45) Ramsès, nommé héritier (*erpa*) du trône de Seb, dit qu'il donne des ordres :  « en chef de l'infanterie et de la cavalerie », où le rapprochement des deux mots est des plus significatifs. (J. R.)

P. S. I, 3				
L. 21				
K. 16				
	er <i>χ</i> ērāu ¹ au combat.	un <i>ân</i> Furent	pa-menfiu les soldats	nte et

P. S. I, 4				
L. 21				
K. 17				
	hetâr-u les chars	en de	hon-f Sa Majesté	her à
				buṭēs ² faiblir

P. S. I, 4						
L. 21						
K. 17						
	χer hâ-t devant	sen eux.	âste Voici que	hon-f Sa Majesté	smen s'arrêta	her mehti au nord

1. « Pendant que, marchant et ne sachant rien, elle n'était pas prête » au combat ». Sur *heru*, « préparé à » ; voy. note ci-dessus, L., l. 5.

2. *Buṭēs*, « faiblir ». Plus loin on trouve : « leur cœur faiblit dans leur » sein », et à Ibsamboul, l. 36 : « Voici que  faiblirent » les soldats et les cavaliers du roi devant eux. » — Dans le *Livre des Morts*, *buṭēs* est souvent déterminé par  ou le serpent. On trouve les fils des *buṭēs*, ce sont les ennemis des dieux ; c'est là une nuance de sens : « ceux qui ont faibli jusqu'à devenir ennemis, qui ont fait défection ». — Le sens premier est bien rendu dans le passage suivant : *Livre des Morts*, ch. cxlix, 27. Allocution au grand serpent :  « Est brisée ta dent : est sans forces » ton venin » ; pour *Matou*, cf. *ματον*, *venenum*.

P. S. I,	7						
L.	22						
K.	18						
		<i>em</i>	<i>âfet¹</i>	<i>hân-f</i>	<i>āk</i>	<i>em χennu</i>	
		en	se précipitant : voici que	il entra		au milieu	
P. S. I,	8						
L.	23						
K.	19						
		<i>pa-χerui-u²</i>	<i>en nan</i>	<i>χer-u</i>	<i>en</i>	<i>Xeta</i>	
		des méchants	de ces	vils	de	Khéta.	
P. S. I,	8						
L.	23						
K.	19						
		<i>âuf</i>	<i>uā</i>	<i>her-f³</i>	<i>ân ki⁴</i>	<i>hnâ-f</i>	
		Il était	seul	de sa personne	pas d'autre	avec lui.	

1. *Âfet*, « bondir, se précipiter, aller ventre à terre »; cf. *γοα*, *exsili-*.

2. *Xerui-u*, « ennemis »; Brugsch (*Dict.*) le rapproche de *περ-υααρ*, « démon ».

3. *Her-f*, cf. *γοφ*, « lui-même ».

4. *Ki*, « autre », cf. *ne*, *alius*, *etiam*. « L'un . . l'autre » se dit tantôt *uā* . . *ki*, tantôt avec *ki* répété. Edfou, tableau des heures, 6^e heure : « Le »
» dieu qui existe est un de ses noms : le dieu qui (engendre) le dieu est
» un autre nom : nombreuses têtes, un autre nom : grand est son nom,
» un autre nom. »

P. S. I.	8					
L.	23					
K.	19					
		<i>šem-t</i>	<i>pu ar en</i>	<i>hon-f</i>	<i>er nu¹</i>	<i>en</i>
		Marche	était faite par	Sa Majesté	devant la vue	de

P. S.	9					
L.	23					
K.	19					
		<i>hau.f</i> ²	<i>kem-nef</i> ³		<i>(au) anehu-su</i> ⁴	
		(ceux qui) derrière lui, il trouva			entourant lui	

P. S.	9						
I.							
L.	23						
K.	19						
		(2000 + 500)	en tot ^s en hetar		em	taif	
		2.500	de nombre de chars....		de	son	

1. *Nu* ou *nenu*, « voir »; cf. $\pi\alpha\tau$, *videre*. Peut-être faudrait-il traduire la phrase : « Sa Majesté marcha pour voir derrière elle ». (J. R.)

2. *Hau*, « derrière », est opposé, dans les textes, à , « en face », et , « devant ». Il est synonyme de , *sa*, « derrière » (cf. Pierret, *Études égypt.*, II, 17).

3. *Kam*, « trouver »; cf. *Ḫam*, *incenire*. La valeur phonétique de *kam* pour l'oiseau  est donnée par les variantes :  et    , regarder.

4. *Ānehu*, « enfourner »; cf. *ong*, *sepimentum*. Ce mot et d'analogues comme *āneb-u*, « mur d'enceinte », etc., peuvent venir de la racine *an*. *rursus*, *revenir*.

5. *Tot* — 卅, « nombre, morceau, pièces » (Brugsch, *Dict.*).

P. S. I, 9				
L. 23				
K. 20				
	<i>ua-t bunru</i> ¹ chemin de sortir	<i>em</i> par	<i>pehrer</i> ² -u les guerriers	<i>neb en</i> tous de
P. S. I, 10				
L. 24				
K. 20				
	<i>nan Xeta</i> Khéta	<i>χasu</i> le mauvais,	<i>hnā tes-tu</i> avec les peuples	
P. S. I, 10				
L. 24				
K. 20				
	<i>āsu</i> nombreux,	<i>nti hnā sen</i> qui avec eux,	<i>em</i> de	<i>Aratu</i> Aradus,
				<i>em</i> de

1. *Uā-t-en bunru*, « chemin de sortir, la retraite ». a de nombreux phonétiques, pour le sens de « chemin, route » : *uan*; *met*, cf. *uoet*, *uoit*, *vā*; *mātennu*. — *Bunar*, « dehors, sortir ». Chabas l'a rapproché avec raison de *ἐξοῦ*, *a*, *ab*. *Nr* devient *t*, et ce changement a été opéré même avant le copte, car Maspero l'a retrouvé ainsi écrit *bel*, dans la stèle éthiopienne du roi Nastasen. (J. R.)

2. *Pehrer*, mot à mot, « les agiles ». Au propre, *pehrer* veut dire *courreur*, *courir rapidement*. Ainsi (sarcophage de Sêti I^{er}) : « Que vos bras soient forts, et vos pieds » agiles. » Ici, *pehrer-u* peut désigner un corps d'élite des Khétas.

P. S. II, 1				
L. 24				
K. 20				
	<i>hetar</i> ¹ les chars.	<i>au ari-u</i> Ils étaient	<i>sema-u</i> ² réunis :	<i>au ben uer-u</i> ³ était pas de chefs

P. S. II, 2			
L. 24			
K. 21			
	<i>hnā-ū</i> ⁴ avec moi :	<i>au-ben kat'en</i> ⁵ était pas de général.	<i>au ben</i> Était pas

P. S. II, 2				
L. 25				
K. 21				
	<i>uāu</i> ⁶ d'officier	<i>en menfiu</i> d'infanterie ;	<i>ben</i> pas d'officier	<i>senen</i> ⁷ de cavalerie.

1. Le récit fait toujours remarquer que les Asiatiques étaient trois sur les chars : en effet, les chars égyptiens ne contenaient que deux personnes, le conducteur et son combattant. Pour *zomt*, trois, cf. *ḡouwt*, tres. — 2. *Sema-u*, « réuni ». Voy. note ci-dessus, P. S. I, 1.

3. Abydos est ici complet :

4. Le poète, sans transition, met le récit dans la bouche de Ramsès.

5. *Kat'en* est le mot sémitique *dux belli*, « celui qui décide ». On trouve des *katsan* parmi les chefs des Khétas.

6. *Uāu*, « capitaine, officier ». Ahmès était *uāu*, « capitaine » d'un bateau. Au *Papyrus Anastasi III*, on donne la description de l'*ouaou*, qui marche vers les régions ennemies avec des vivres sur le dos. Ici, c'est le capitaine d'infanterie.

7. *Senen* « officier de cavalerie » (*Pap. Anast. III*, 6;

P. S.	4					
II,						
L.	26					
K.	22					
		<i>her</i>	<i>ro-k¹</i>	<i>bu teha-ā²</i>	<i>(her)</i>	<i>sejer-u</i>
		sur	ta parole ?	Je n'ai pas violé		les desseins

P. S.	4					
II,						
L.	26					
K.	22					
		<i>utu-nek</i>		<i>(bu senen pai-k her sejer-u)³</i>		
		que tu as ordonnés.		(Je n'ai pas transgressé tes conseils.)		

1. *Her ro-k*, cf. *ερον*, *ad te*. C'est un type pronominal, mais dont le choix, ici, n'est pas indifférent, mot à mot « sur ta parole » (E. de Rougé, *Abr. gramm.*, n° 186).

2. *Teha*. 1° Verbe neutre (*Todtenbuch*, chap. cxxv, 17° péché), « je n'ai pas dérobé »; 2° verbe actif : « dérober » quelque chose, enlever, transgresser » (*Todt.*, chap. cxxv, 32° péché), « je n'ai pas dérobé les toisons des troupeaux sacrés ». — (Leps., III, 140), *Stèle des mineurs d'or* :

« si quelqu'un enlève ces hommes pour les transporter ailleurs », etc. — En copte, deux verbes différents peuvent se rapporter à ce radical : *taçe*, *apprehendere*, et *rog*, *transire*.

Dans ce second sens (textes de Greene, I, 14), « quiconque violera mes frontières sera tué ». — Dans notre Papyrus Sallier, la particule *her*, placée après *teha*, est fautive ; on voit que ce verbe se construit toujours avec un régime direct.

3. Le papyrus a intercalé ici une phrase, qui se trouve plus loin (voy. Louqsor, I, 33).

P. S. II, 5						
L. 26						
K. 22						
	<i>aa-u</i>	<i>usi</i> ¹	<i>neb</i>	<i>ā. u. s.</i>	<i>āa</i>	<i>en</i>
	Grand	beaucoup	le seigneur		grand	de
P. S. II, 5						
L. 26						
K. 23						
	<i>Kame</i>	<i>erfa</i> <i>χāmu-u</i> ²	<i>tes-ti-u</i> ³			
	l'Égypte	(qui) a fait	les peuples			

1. *Usi*. Mot assez rarement employé, auquel M. Chabas a donné la valeur de *valdè*, « beaucoup », qui s'applique, en effet, assez bien aux exemples connus : cette acception n'était pas connue lors de l'explication de notre texte au cours du Collège de France. Ainsi (*Anast. III*, vii, 3), dans l'Hymne pour le retour de Menephtah à Héliopolis, qui était le lieu de sa naissance :

Bonus valdè dies adventus tui. — Dans *Anast. I*, 62, 2, le maître reproche à son disciple ses fautes de littérature,

pracum valdè quidquid exit a linguā tuā;

pravi valdè sermones tui. Dans le Papyrus judiciaire de Turin (V, 6), un nom propre, ajouté après coup entre deux lignes, est écrit

Amon. Ce nom se traduirait : « Celui qui aime beaucoup Ammon », (J. R.)

2. Le mot du papyrus est douteux et d'ailleurs inconnu sous cette forme ; les deux autres textes sont détruits. Peut-être faut-il rapprocher ce mot de *χamā*. « précipiter à terre » ; cf. *ⲭⲱⲙⲁⲉ*, *præcipitum* (?).

3. La syllabe s'ajoute aux radicaux pour former des noms col-

P. S. II, 6				
L. 27				
K. 23				
	<i>neter</i>	<i>às ben</i>	<i>àri-à</i>	<i>nek</i>
	Dieu.	Est-ce que	je n'ai pas fait à toi	
				<i>men-nu¹</i>
				des offrandes

P. S. II, 6					
L. 27					
K. 23					
	ašu-uer	meh-à ²	tai-k	nuter ha-t	em
	très nombreuses?	J'ai rempli	ta	demeure sacrée de	

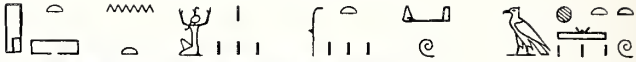
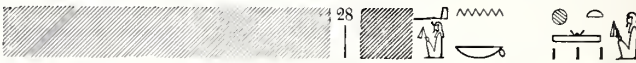
P. S. II, 6					
L. 27					
K. 23					
	nai-à	hak-t-u ³	kut-à ⁴	nek	
	mes	prisonniers;	j'ai bâti	pour toi	

1. *Mennu* signifie « monuments »; mais il a aussi le sens d'« hommages, » offrandes ». Ainsi (Dümichen, *Med. Abou*, 30, 5), Ramsès III, offrant l'or, etc., dit à Ammon : « Je te donne une offrande pour ton temple de l'or des nations ».

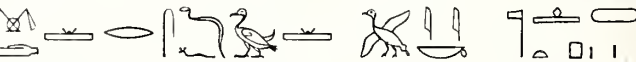
2. *Meh-à*, « je remplis ». Le papyrus avait sans doute la forme , àuà er meh, « je suis à remplir ».

3. *Hekt-u*. Le déterminatif du texte de Karnak, , montre qu'il s'agit de prisonniers; le mot est tiré de , prendre, saisir, butin. On connaît l'habitude des Pharaons d'attribuer des prisonniers de guerre aux temples.

4. *Kut-à*, « j'ai bâti ». Le papyrus donne *kut-u*; c'est une mau-

P. S. 7 
 II, 7
 L. 27 
 K. 23 
ha-t-à nte hehu renpe-t-u tau-à-nek zet-u-à
 un temple de millions d'années. Je t'ai donné mes biens

P. S. 7 
 II, 7
 L. 28 
 K. 23 
neb em àmu-t' xerp-à nek ta neb
 tous pour les magasins (?). Je t'offre le monde entier

P. S. 7 
 II, 7
 L. 28 
 K. 23 
temet er set'efa² pai-k nuter hotep-u
 ensemble pour approvisionner ton domaine.

vaïse leçon, qui se traduirait par « ils ont bâti », c'est-à-dire « on a » bâti ».

1. , peut-être « des magasins », de la racine 
, àm, « manger », d'où , « choses à manger ».
 (J. R.)

2. *Set'efa*, forme transitive de *t'efa*, « provisions »; cf. , *abundantia*, donc *set'efa*, « approvisionner ». (*Denkmäler*, II, 43)
, « gardien de la demeure des provisions », probablement un grenier public.

P. S. II, 7			8				
L. 28							
K. 24							
	tu-à	mā ⁻¹	nek	tebu ²	em	àua-u	
	J'ai fait	mourir	pour toi	30.000	de	bœufs	

P. S. II, 8								
L. 28								
K. 24								
	her	χau ³	neb	net'em	seti	bu	uah-à ⁴	
	avec	bois (?)	tous	agréables à	sentir.	Je n'ai pas	placé	

1. , mā, avec le couteau, pour déterminatif « mourir »; cf. *mor*, mors, *mor*. La forme transitive est , smā, « faire mourir ». On trouve aussi , er tamā, « faire » mourir » (Pap. d'Orbiney, 16, 7).

2. . Le doigt a anciennement la valeur phonétique , teb ; ainsi on trouve le mot , tebeh, « prier », écrit . La prononciation s'est ensuite adoucie en , t'ebā, comme l'a montré M. Brugsch (voy. Zeitschrift, 1864, p. 43). Le doigt vaut 10.000 dans la numération. (J. R.)

3. Xau, « bois odoriférants, parfums »; cf. *uowor*. thus. (Leps., Denkmäler, III, 31, 8), liste des tributs : . — (Annales de Toutmès III) .

4. Phrase un peu obscure. Uah ha tot, mot à mot « placer derrière sa main »; cela veut peut-être dire « négliger ». « Il n'y a pas une per-

P. S. 8 

L. 28 

K. 24 
nefer *ha* *tot-à* *er tem* *àr-tu*
 une perfection derrière ma main (qui) n'ait pas été faite

P. S. 8 

L. 29 

K. 24 
em *paik* *uba-t* *kuf-à* *nek*
 pour ton uba. J'ai construit pour toi

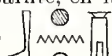
P. S. 8 

L. 29 

K. 24 

bezennu *er* *fu-iu* *em* *àner-u* *her*
 les pylônes jusqu'à la fin de (leurs) pierres :

fection que je n'aie faite pour ton *uba*. »  *uba*, semble désigner une partie d'un temple, probablement la cour péristyle. Ainsi, au Papyrus Harris, hymne à Ammon :  « Tu te couches dans *ankh-tu* (la demeure de vie), ta demeure sainte en face de ton *uba* ». Si c'est la cour de Karnak, elle est en effet à l'ouest. Dans le poème de Pentaour, il doit être aussi question de la grande cour du temple de Karnak, où sont les colosses de Ramsès II ; cf. Devéria, *Bakenkhonsou*, p. 15 : « J'ai pris des colonnes très grandes, je les ai fait » ériger dans la cour (*uba*) sainte, en face de son temple ».

1. *Buzen* est souvent écrit , et même , « tour, pylône »

P. S. II, 9				
L. 29				
K. 25				
	<i>s-hā-nā</i>	<i>nai-sen</i>	<i>sen-nu'</i>	<i>t'es-à</i>
	j'ai dressé	leurs	mâts	moi-même :

P. S. II, 9					
L. 29					
K. 25					
	<i>ān-ā</i>	<i>nek</i>	<i>tezen-nu</i>	<i>em</i>	<i>Abu</i>
	j'ai amené	pour toi	des obélisques	d'Éléphantine;	j'ai

(voy. Chabas, *Mélanges*, p. 152). Dans la description du *buzen* de Ramsès II (*Pap. Anast. IV*, 6, 1), Chabas prend *p-buzen* pour le nom de tout le pays de Ramsès, mais c'est là « une tour »; cf. *בִּזְעֵן*, *exploravit*, d'où *בִּזְעֵן*, *specula*, comme la tour bâtie sur la colline d'Ophel à Jérusalem, et *בִּזְעֵן*, *turris, specula*. Le copte *ⲁⲱⲉⲛ* signifie *tectum*; c'est la même idée. Ici, ce sont les tours des pylônes du temple. — *Er fui-u, em fuu, àu fuu*, mot à mot, *ad extensionem*, « jusqu'à la fin ». Le signe  est un peu effacé sur le papyrus : mais ce terme se rencontre fréquemment ailleurs. Ainsi (Berlin, stèle de *Peheri*), dans un hymne au soleil, on lit :                                                                              

P. S. II, 9					
L. 29					
K. 25					
	àr fait	māsi amener	àner une pierre	t'eta éternelle :	(her)
P. S. II, 10					
L. 29					
K. 25					
	stau-à¹ je conduis	nek à toi	menešu² des vaisseaux	em sur	nat'-ur la mer
P. S. II, 10					
L. 29					
K. 25					
	er pour	χennu³ transporter	nek pour toi	bek-u⁴ les tributs	

et Devéria (*Bakenkhonson*, p. 52), qui donne cette valeur, remarque que le texte de Karnak, qui le lui a fourni, semble indiquer spécialement des colonnes sans chapiteaux; ce qui explique comment le mot *sen* peut tout à la fois s'appliquer à des mâts et à des colonnes (J. R.).

1. Le papyrus porte : *her stau nek*, mot à mot : « dans l'action de » conduire à toi ». Karnak dit plus simplement : « Je conduis à toi ».

2. *Meneš*, grand navire spécialement destiné à la navigation maritime. Ainsi, Chabas (*Mélanges*, p. 149) cite d'un papyrus de Turin : *pe-meneš zaru*, « le vaisseau de Syrie ».

3. *zen*, *χennu*, au propre, signifie « navire » guer. De là, « transporter par eau », et même « transporter » d'une façon générale. — 4. *Bek-u*, « les tributs ». Dans l'inscription de Toutmès III, *bek* remplace *šemu*, « tributs ».

P. S. II, 10						
L. 30						
K. 25						
	tes-tu des contrées.	àχ Ah!	ka-tu¹ donc	χeper il arrive	(ki)	sep² un sort

P. S. III, 1							
L. 30							
K. 25							
	šerau³ malheureux	er à	pa celui qui	nti	haṭ-f repousse	en	pik- ton

P. S. III, 1								
L. 30								
K. 26								
	seḫer dessein, il	er	nefer est bon	en	pa	nti	ḫer te	āp-k⁴ juge,

1. Ka-tu, racine , ka, « dire ». Particule qui renforce l'exclamation ; cf. *κε*, *igitur*, *ergo*.

2. Sep, « sort » ; cf. *con*, *vices*.

3. Šerau, au propre, « petit, jeune » ; cf. (M.) *Σελυσις*, (S.) *ζεφυσις*, *juvenis*. Šerau se prend aussi en mauvaise part, comme ici *malheureux*. Ainsi, au Papyrus Rhind (Brugsch, n° 340), šerau correspond au démotique *heka*, *pauper* ; cf. *ζηκε* (J. R.). Le papyrus donne la variante , *er šepuau* : si cela n'est pas une faute du scribe, on pourrait rapprocher *šepuau* de *τυπτε*, *turpitude*.

4. Āp, « juger, estimer » ; cf. *ωπ*, *judicare*, *reputare*. Le papyrus donne , *sâp*, qui est la forme causative.

P. S. III, 1						
L. 30						
K. 26						
	<i>Àmen</i>	<i>ka¹</i>	<i>àr-tu</i>	<i>nek</i>	<i>em</i>	<i>àb</i>
	ô Ammon,	d'après ce qui	est fait	pour toi	dans le cœur	
P. S. III, 1						
L. 30						
K. 26						
	<i>merer(-iu)²</i>	<i>ās-ā³</i>	<i>nek</i>	<i>àtef-à</i>		
	de ceux qui t'aiment.	Je	t'invoque,	mon père		
P. S. III, 1						
L. 30						
K. 26						
	<i>Àmen</i>	<i>àu-à</i>	<i>em</i>	<i>heri</i>	<i>tes-tu</i>	<i>àsu</i>
	Ammon,	je suis	au	milieu de	nations nombreuses;	je ne
P. S. III, 2						
L. 31						
K. 26						
	<i>reḫ-à</i>	<i>sen</i>	<i>tes-tu</i>	<i>neb</i>	<i>ṭemeṭ-sen</i>	<i>er-</i>
	connais pas	elles :	les nations	toutes (sont) ensemble	contre	

1. *Ka*, particule, voy. ci-dessus, Louqsor, l. 30. Le papyrus met , *ta*, qui est fautif. — 2. La construction de cette phrase est difficile. La traduction de 1870 coupe autrement : « Bonheur à qui te connaît ! Car tes actes sont produits par un cœur plein d'amour ! »

3. *Ās*, « invoquer »; cf. , *dicere, invocare*.

P. S. III, 2									
L. 31									
K. 26									
	-à	à u-à		uā-kua ¹	her-à ²	àn	ki		
	moi.	Je suis		seul moi	de ma personne :	pas	un autre		

P. S. III, 2									
L. 31									
K. 26				[Redacted]					
	hnā-à	à u		xaā-u ³		pai-à		menfu	
	avec moi.	Ont		abandonné (moi)		mes		soldats	

P. S. III, 2	[Redacted]							
L. 31	[Redacted]							
K. 27								
	āšu	bu		nu	en	uā	er-à	em
	nombreux :	pas		regarde	un	seul	vers moi	de

P. S. III, 2	[Redacted]									
L. 31	[Redacted]									
K. 27										
	tai-à	nte		hetâr		un-nâ		her		
	mes			cavaliers,		étant moi		à		

1. *Uā*. Le papyrus ajoute au mot *uā*, « seul », le déterminatif des idées funestes, , à cause de l'idée de solitude, prise ici en mauvaise part.

2. *Her-à*, cf. copte ⲉⲣⲁ, « de ma personne ».

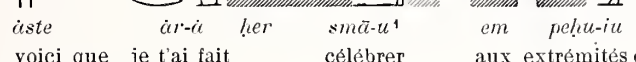
3. *Xaā-u*, cf. ⲭⲱ, *derelinquere*. *U*, pronom personnel; cf. *Abrégé grammatical*, n° 173.

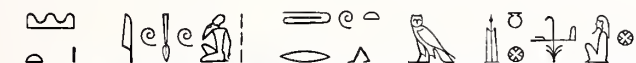
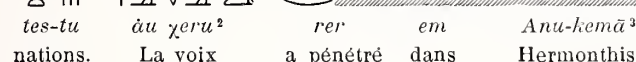
P. S. III,	4								
L.	33								
K.	28								
		<i>pehu¹-nâ</i>	<i>nai</i>	<i>her</i>	<i>sejeru en</i>	<i>ro-k</i>			
		J'ai accompli	ces choses	par	les conseils de	ta bouche,			

P. S. III,	4								
L.	33								
K.	28								
		<i>Âmen</i>	<i>bu</i>	<i>seni-â²</i>	<i>pik</i>	<i>sejer-u</i>			
		ô Ammon ; je n'ai pas transgressé			tes	conseils :			

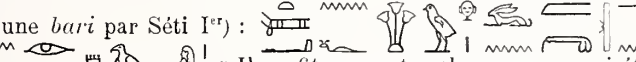
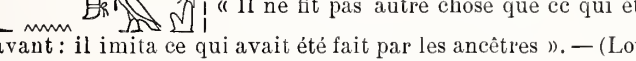
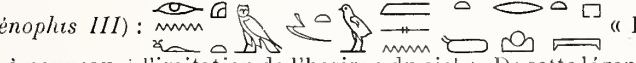
1. , var. , *peh*, « atteindre, parvenir, accomplir » ; cf. *πνε*, *parvenire*, *attingere*, *φορ* (M.), *idem*. Ex. (Leps., II, 122) : « ma louange atteignait le ciel ». — Parvenir jusqu'à quelqu'un (*Pap. Abbott*, VI, 21) : C'est un crime aux deux scribes : « leur action de parvenir jusqu'au commandant de la ville » pour lui faire un rapport ». — Dans notre texte, *pehu* a la valeur de *poursuivre*, *exécuter complètement*. — *PeHu*, substantif, veut dire aussi *extrémités*, *fin* ; cf. *παγορ* « derrière ». « l'arrière-garde ». , , « les extrémités d'un pays », var. ou ; voyez ligne suivante de notre texte. — Il ne faut pas confondre ce radical avec « vaillance, force ». Dans ce sens il est ordinairement accompagné de : cependant on le trouve seul, ainsi (*Pap. d'Orbigny*, III, 5) : « il y a une grande » force en toi ». Dans cette acception, il est presque toujours au duel.

2. *Sen*, au sens propre « passer », puis « transgresser » ; cf. *cen*, *præterire*, *ενι*, *transire*, *prætergredi*, *ducere*. (*Décret de Canope*,

P. S. 5 
 III, 
 L. 33 
 K. 28 
 àste àr-à her smā-u¹ em pehu-iu
 voici que je t'ai fait célébrer aux extrémités des

P. S. 5 
 III, 
 L. 33 
 K. 28 
 tes-tu àu xeru² rer em Anu-kemā³
 nations. La voix a pénétré dans Hermonthis :

l. 19) :  « pour que ne soit pas »
 » passé le jour de cette fête ». (J. R.).

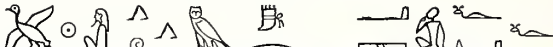
Avec , *sen* veut dire « se guider sur, imiter ». (Karnak, Décoration d'une *bari* par Sétî I^{er}) :  « Il ne fit pas autre chose que ce qui était »
 » auparavant : il imita ce qui avait été fait par les ancêtres ». — (Louqsor, *Aménophis III*) :  « Il a »
 » fait *Ap* à nouveau, à l'imitation de l'horizon du ciel ». De cette légende, il faut rapprocher une autre légende de la même salle ainsi conçue :  « la demeure de repos »
 » de tous les dieux, à l'image de l'horizon du ciel ».

1. *Sma*, avec  pour déterminatif, signifie « célébrer, chanter les louanges, appeler, invoquer »; cf. *smh*, *vox*, *smot*, *celebrare*.

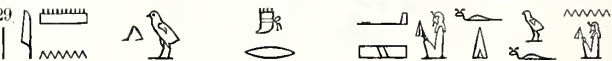
2. *Xeru*, « la voix »; cf. M. *spwot*, S. *qpoos*, *vox*, *sonus*, *clamor*.

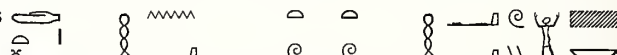
3. *Rer*, au propre, « circuler ». Ce mot signifie aussi « aller vers, s'élancer vers ». Ainsi (Grande Inscription d'Abydos) Ramsès à Sétî :

 « mon cœur s'élance vers toi ». *Ibid.*,

P. S. 5 

L. 33

K. 29 
 Amen iu (em) t'er āš-ā-f tu-f-nā
 Ammon vient à cause d'invoquer moi lui. Il donne à moi

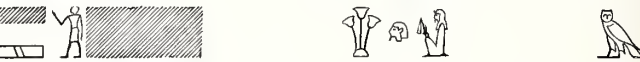
P. S. 6 

L. 34 

K. 29 
 tot-f hnā - ā tu-ā hāā-huā
 sa main avec moi. Je suis à crier moi,

P. S. 6 

L. 34 

K. 29 
 āš-nef en hau-ā¹ em
 il parle derrière moi. (Je suis) dans

l. 111:  « depuis que me visite ton cœur ».

Au Pap. bilingue Rhind,  correspond au démotique « ζ, iu, « aller »; cf. λαλε, *vagari*, λαλω, *obducere auro, argento*, etc. — Hermonthis, près de Thèbes. Le papyrus ajoute à la forme ordinaire de ce nom le groupe  qui est quelquefois employé seul en variante du nom de , *an*. On trouve également la variante . (J. R.)

1. *Ha*, « derrière », est opposé à  « en face », et à  « devant ». Il se retrouve peut-être dans le composé copte : *cauenge*, *post*, et dans *αγορ*, *pars posterior*.

P. S. III, 6					
L. 34					
K. 29					
	<i>her</i>	<i>heru¹ en</i>	<i>her-k</i>	(<i>Ramessu-Meriamen</i>)	<i>tu-ā</i>
	l'action	de voler	vers toi,	Ramsès-Meriamen.	Je suis

P. S. III, 6					
L. 34					
K. 29					
	<i>hna-k</i>	<i>nuk</i>	<i>ātef-k</i>	<i>toṭ-ū</i>	
	avec toi,	moi,	ton père;	ma main (est)	

P. S. III, 7					
L. 34					
K. 29					
	<i>mā-k</i>	<i>χ^u²</i>	<i>kui (nek) er</i>	<i>hoṣennu</i>	
	avec toi.	Je vau ^x (mieux)	pour toi	que	des centaines de mille

P. S. III, 7					
L. 34					
K. 29					
	(<i>temet em bu uā</i>)	<i>nek</i>	<i>neb³</i>	<i>next</i>	
	réunis ensemble.	Je suis	le seigneur	de la force	

1. , *heru*, « voler, s'envoler, aller, partir »; cf. *χαλ*, *χΗλ*, *volare*, *abire*. Le papyrus est ici plus complet comme déterminatifs.

2. *Xu*, cf. ci-dessus (*Pap. Sall. III*, 3). Le papyrus omet ici la particule qui indique le comparatif.

3. *Neb*, « seigneur ». Le papyrus, presque partout où il s'agit du roi,

P. S. III,	7	
L.	34	
K.	29	
		<i>mer</i> <i>ken-t</i> <i>kam-nâ</i> <i>âb</i> <i>umeti</i> ¹
		aimant la vaillance : j'ai trouvé un cœur fort;
P. S. III,	7	
L.	35	
K.	30	
		<i>hati</i> <i>em</i> <i>reš-tu</i> <i>pa-âr-â</i> ² <i>neb</i>
		(mon) cœur (est) dans la joie. Ce que je fais tout,
P. S. III,	8	
L.	35	
K.	30	
		<i>her</i> <i>xeper</i> ³ <i>tu-â</i> <i>mâ</i> <i>Mentu</i> <i>tu-â</i> <i>her</i>
		s'exécute. Je suis comme Mont : je suis à

ajoute le titre ordinaire *ânḫ*, *ut'a*, *senb*. Ici, cependant, c'est Ammon qui parle.

1. *Umeti*, « ferme »; cf. ci-dessus, Louqsor, l. 3.

2. *Pa-âr-â*, mot à mot : « le ce que je fais ». C'est un nom verbal.

3. *Xeper*, « être, exister, devenir », puis, « arriver, se faire, fieri »; cf. *ḫwḫm*, *esse*. Ex. : Calendrier de Médinet-Abou, au 19 Athyr :

« Jour de la fête d'Ammon qui arrive (ou se fait) après la panégyrie de Ap ». — Stèle de Bakhtan : etc., « il arriva la 15^e année que le roi était, etc. » De là sont venus les substantifs « l'événement, ce qui est arrivé » et « formes, types, transformations ». —

P. S. III, 8						
L. 35						
K. 30						
	<i>sati</i> ¹	<i>her</i>	<i>unami-à</i> ²	<i>her</i>	<i>kefā</i> ³	<i>em</i>
	lancer des traits de	ma main droite,	à	les saisir	de	
P. S. III, 8						
L. 35						
K. 30						
	<i>semahi</i> ⁴	<i>tu-à</i>	<i>mā</i>	<i>Baār</i>	<i>em</i>	
	ma gauche.	Je suis	comme	Baal	dans	

Au Papyrus Rhind, ce dernier mot *xeperu* correspond au démotique *xereb* ou *xeber*; cf. *Χερεβ, ξεβ, figura, fantsma*.

1. *Sati*, « lancer »; cf. *сат, сет, projicere*. De là « archer ». Le signe semble avoir eu dans les derniers temps la valeur *senk*; cela provient d'une erreur des scribes qui ont confondu le sigle hiératique de avec celui de auquel il ressemble beaucoup dans les basses époques. C'est là une réaction de l'écriture des papyrus sur l'écriture monumentale qui peut être constatée dans quelques autres cas (cf. E. de Rougé, *Abr. gramm.*, p. 144 et 150).

2. *Unami*, « la droite ». On traduisait à l'origine ce mot par « la gauche »; Lepsius a prouvé l'erreur par des exemples. Cf. *οπηαι, dextra*.

3. , *kefā*, écrit souvent , avec le poing fermé comme déterminatif; dans le premier cas, le premier déterminatif est la corde roulée qui sert à attacher les prisonniers. « Saisir, prendre de force »; cf. *κοοθε, ἀγγαρεύω, κωωγε, cogere*.

4. *Semahi*, « la gauche ». Hérodote, II, 30, traduit le mot *ἀσπύχ* par *οἱ ἐξ ἀριστερῆς χειρὸς*. — La gauche se dit aussi : , *ābeṭ*.

P. S. IV, 1			
L. 37			
K. 31			
	<i>kam-nu</i> ¹ trouvent plus	<i>hati-sen</i> leur cœur	<i>t'a</i> (pour) tenir

P. S. IV, 1				
L. 37				
K. 31				
	<i>nai-sen</i> leurs	<i>nui-u</i> ² lances.	<i>tu-à</i> Je fais	<i>hai-</i> précipiter

initiale serait tombée, ce qui arrive souvent dans les dérivés. Dans ce sens de « pouvoir », (*Pap. d'Orb.*, X, 2) :

« car je ne puis te sauver de lui ». —
(*Pap. Anast. IV*, 13, 7) : « Mon compagnon est malade : »

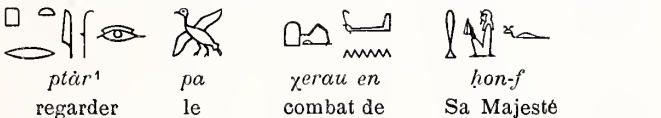
« je ne puis le laisser de son côté »,
comme on dirait dans notre langue : « Je ne *saurais* le laisser seul. »
— *Sati*, « lancer des traits », voyez Louqsor, l. 35.

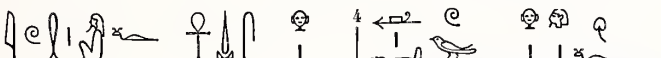
1. Remarquez la variante : *kam-nu* pour *kam-sen*.

2. *Nui*, « lance »; cf. *havi*, *havi*, *hasta*. Le même mot est quelquefois déterminé par un glaive (voy. *Pap. d'Orb.*, V, 5 et 9) ou par le signe du métal *DI*. Il signifie une arme en général, car parmi les titres de l'Ancien Empire on trouve (*Denkm.*, II, 3) : « chef » de la chasse»; l'arme que l'homme tient dans la main est le bâton de chasse, le *boumang*. Ici, l'effet est pris pour la cause, mot à mot, « chef de l'arme pour la chasse ». (J. R.)

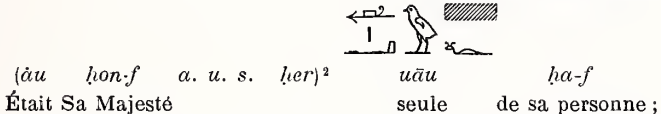
P. S. 3 
IV,

L. 38 

K. 33 
ptâr¹ *pa* *χerau en* *hon-f*
regarder le combat de Sa Majesté

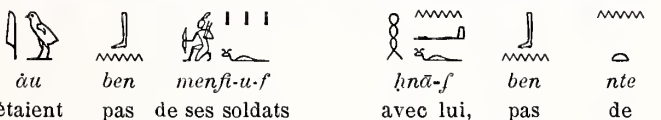
P. S. 3 
IV,

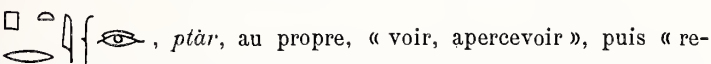
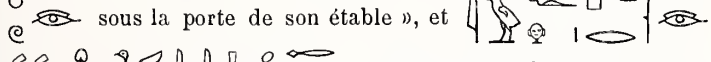
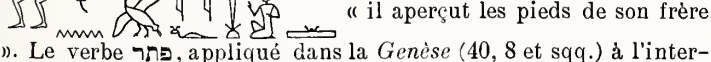
L. 38 

K. 33 
{*âu* *hon-f* *a. u. s.* *her*}² *uâu* *ha-f*
Était Sa Majesté seule de sa personne ;

P. S. 4 
IV,

L. 38 

K. 33 
âu *ben* *menfi-u-f* *hnā-f* *ben* *nte*
étaient pas de ses soldats avec lui, pas de

1.  , *ptâr*, au propre, « voir, apercevoir », puis « regarder » dans le sens de « considérer, expliquer, signifier » ; cf. *פאָרשפּען*, « rêver, voir en songe ». — *Pap. d'Orb.*, VI, 1 : « Et il regarda  sous la porte de son étable », et  « il aperçut les pieds de son frère aîné ». Le verbe *פָּתַר*, appliqué dans la *Genèse* (40, 8 et sqq.) à l'interprétation des songes de Joseph en Égypte, ne serait-il pas un emprunt fait à l'égyptien par l'écrivain sacré, car il ne paraît pas se trouver ailleurs dans la Bible ? De là *פְּתָרוֹן* « interprétation des songes » et *פְּתוּר* « interprète des songes » (*Genèse*, 40, 5 ; 41, 8).

2. Le papyrus, après *her ptâr pa-χerau en hon-f*, « pour voir le

P. S. IV,	4								
L.	39							39	
K.	33								
		<i>hetār-u</i> cavalerie.	<i>āuf¹</i> Il fut	<i>her</i> à	<i>hā</i> s'arrêter	<i>ānnu²</i> se retournant			
P. S. IV,	4								
L.	39								
K.	33								
		<i>tenebu senṭu</i> (par) crainte	(en <i>hon-f</i>) (de Sa Majesté).		<i>hān</i> Voici	<i>tu-nef</i> que il fit			
P. S. IV,	4								
L.	39								
K.	33								
		<i>iu uer-u</i> venir les chefs	<i>kennu</i> nombreux :	<i>āu</i> est	<i>uā neb</i> chacun	<i>ām</i> parmi			

combat de Sa Majesté », ajoute : *āu hon-f her uāu hā-f*, « était le roi » seul de sa personne », tandis que le texte monumental donne simplement : « (qui) était seul de sa personne ».

1. *Āuf*. Il s'applique ici au chef des Khétas.

2. *ānnu*, « se retourner » ; *ān*, « en arrière, de nouveau » ; cf. *an*, *on*, *rursus*, *iterum*. Ex. (*Pap. d'Orb.*, VIII, 5) : « Tu mettras mon cœur dans un vase », « ainsi je vivrai de nouveau ». — De là, « rendre une réponse ». Ex.

P. S. IV,	5								
L.	39								
K.	33								
		<i>sen</i>	<i>χer</i>	<i>nai-f</i>	<i>hetār</i>	<i>āu-sen</i>	<i>āper</i>		
		eux	avec	ses chevaux :		ils	sont munis		

P. S. IV,	5						
L.	39						
K.	34						
		<i>em</i>	<i>χāu¹</i>	<i>sen</i>	<i>na</i>	<i>rā</i>	<i>(χerau)</i>
		de	leurs instruments		de	guerre :	<i>pa-uér</i>
							le chef

P. S. IV,	5					
L.	39					
K.	34					
		<i>en</i>	<i>Aratu</i>	<i>pen</i>	<i>pa-Masa</i>	<i>pa-uer</i>
		d'	Aradus,	celui de	Masa,	le chef

(Pap. d'Orb., XIV, 7) : « Nous irons trouver ma femme »  « pour qu'elle me rende une réponse ». — Avec l'homme se retournant, *ân* signifie « revenir en arrière, se retourner ».

Il semble être le même que . Ainsi (Todtenb., 17, 93) :  « Voici qu'elle (Isis) fait revenir ses » cheveux sur elle », allusion à son costume de pleureuse.

1. *Aper em xâu*; voyez Louqsor, l. 19.

P. S. IV, 6			
L. 40			
K. 34			
	en Āruna d'Iliun,	pen celui de	pa-Reka Leka, pen celui de

P. S. IV, 6			
L. 40			
K. 34			
	Ṭarteni Dardeni,	(pen celui de	Keškeš) Keschkesch), pa uer le chef en de

P. S. IV, 6		
L. 40		
K. 34		
	Kirkamāšā Kirkemisch,	pa-uer le prince en de

P. S. IV, 6		
L. 40		
K. 34		
	Kirkaša ¹ Kirkasch,	pen celui d' Xirba Alep, na-sennu ² les alliés en de

1. Abydos a conservé les deux noms entiers :

2. , sennu, « alliés, compagnons ». Racine : , sen,

P. S. IV,	7								
L.	41								
K.	35								
		<i>āk¹</i>	<i>en heru</i>	<i>er</i>	<i>ta-γut²</i>	<i>māsi-</i>			
		milieu	d'eux	plus	que la flamme.	Je condui-			

P. S. IV,	7								
L.	41								
K.	35								
		<i>nā³</i>	<i>er-sen</i>	<i>āu-ā</i>	<i>mā</i>	<i>Mentu</i>			
		sis	vers eux :	j'étais	semblable à	Mont :			

1. *āk*, « milieu » (voir Louqsor, l. 17); cf. *ωρηγντ*, *com-placere*, *em āk*, *er āk*, « milieu ».

2. *γut*, s'écrit quelquefois « flamme, feu »; cf. *ρωγτ*, *ignis*, *χαγ*, *υαγ*, *flamma*.

3. *māsi*, au propre, signifie « apporter quelque chose ».

Ainsi, à Karnak, dans un tableau où Sêti I^{er} fait une offrande de dépouilles à Ammon, la légende dit : « Apporte les offrandes le roi à son père Ammon ».

Māsi se dit également d'un roi qui amène des prisonniers au dieu. Les deux textes monumentaux ont, ici, précisément une lacune qui ne permet pas de dire s'il y avait le même verbe, ou plutôt le verbe *māsa*, « marcher », qui conviendrait mieux au sens. — Cependant le verbe *māsi* semble quelquefois indiquer une qualité particulière de la marche.

Ainsi (*Denk.*, III, 130, a) : « Le chacal , il parcourt cette région dans l'heure », et (*Denkm.*, III, 30, b) : « Le chacal du midi , il parcourt le pays dans

l'heure ». (J. R.)

P. S. IV, 8				
L. 41				
K. 35				
	tu-à	tapet ¹	sen	toṭ-à
	j'ai fait	dévoré	eux	ma main

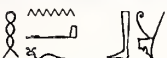
P. S. IV, 8				
L. 41				
K. 35				
	em	kam ²	en	àat
	dans	l'espace	d'un instant.	J'étais dans l'action

1. , *tapet*, « goûter, manger, dévorer »; cf. *ṭapet*, *vorare*, *edere*, « ma main les a dévorés ». Le déterminatif , le bandeau, est à remarquer dans ce mot : il détermine le goût, parce qu'il se lit *nas* et qu'il sert ainsi à écrire le mot *nas*, « langue » (cf. *ṭac*), ce qui semblerait prouver qu'un mot peut être déterminé par le syllabique d'un signe idéographique, au lieu de l'être par l'idéographe lui-même.

2. , *kam*, verbe, « passer un espace de temps », substantif, « espace de temps »; cf. *kama* dans la locution *omkama*, *esse menstruata*. — Passer un espace de temps; dans les stèles du Sérapéum, on dit *kame* pour *passer* les 70 jours d'embaumement. — (*Denkm.*, III, 98) Ahmès demande au dieu :

« Que ne manque pas un bon tombeau lorsque je serai » vieux, dans la montagne du soleil d'occident et que j'aurai passé mon » temps de vie dans le bien ». — Espace de temps : Ex. (*Dümichen*, *Rec. de Mon.*, IV, 59) : « La durée de son règne jusqu'au temps de l'éternité : » aucune limite à sa vie ! » Cf. *ibid.*, pl. 60. C'est par erreur que les

L. 43  43 

K. 36  37 
hnā-f ben (menfiu)¹ māi² - en na as³
 avec lui, pas (de soldats). Venons vite,

L. 43    

K. 37    
uār⁴-na er ha-t-f uχax-nā en
 sauvons-nous devant lui : cherchons pour

1. On peut restituer , *menfiu*, ou tout autre mot désignant un des corps de l'armée égyptienne, peut-être les chars.

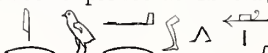
2.   , *māi*, forme impérative du verbe  , *ai*, « aller ». — *Māi* a été aussi employé pour indiquer l'impératif comme  ou   (voir E. de Rougé, *Abrégé gramm.*, n° 320).

3.  , *as*. Ordinairement le premier déterminatif  est écrit , qui rappelle la corde destinée à haler les barques. On trouve aussi la forme  , « se dépêcher », avec double déterminatif,  et ; cf. **ιηc**, *festinare*. Ex. (*Stèle des mineurs d'or*, dans Prisse, *Monuments*, pl. XXI, l. 13) :

 « Si tu dis à l'eau de venir » de la pierre, sortira l'eau aussitôt à ta parole. — Grande Inscription du Ramesséum, l. 14 : « Voici qu'il envoya un officier pour faire »

 , hâter les soldats de Sa Majesté ».

4.  , *uār*, « se sauver », de  , *uār*, « pied »; cf. **οτερπτε**, *pedes*. Ex. (*Traité de Ramsès avec le prince de Khêta*, l. 32; clauses réciproques d'extradition) :



P. S. 10
IV,

L. 43				
K. 37				
	<i>na</i>	<i>pa-ānχ</i>	<i>tepā-nā</i>	<i>nifu</i>
	nous	la vie,	que nous en goûtions	les souffles!
				Car

P. S. 10 IV,					
L. 43					
K. 37					
	<i>p-enti</i>	<i>her</i>	<i>māsi¹.f</i>	<i>erχe</i>	<i>n-χen-f²</i>
	celui	qui	est amené	pour	combattre (?) lui,

« Si s'enfuit un individu », etc.

« Si s'enfuit un homme du pays de Khéta », etc. Piankhi, verso, l. 23 :

« Ils ouvrirent leurs clôtures et se sauvèrent par la » fuite ». De là, , *ha-uār*, Avaris : « le lieu de la fuite ou » du passage ».

1. , *māsi*, « ameher » (cf. ci-dessus, P. S. IV, 7, pour la nuance de sens que ce mot exprime).

2. , *χen-χen*, signifie « entrer dans..., pénétrer dans... ».

Le sens précis de ce mot dans ce passage ne me paraît pas encore bien déterminé. — Le *Papyrus Sallier III* se contente de dire : *χer māk penti neb χen-χen-f*, « car quiconque le combat (?) », en passant l'incise « qui est amené pour » le combattre. (J. R.)

P. S. IV, 11				
L. 44				
K. 38				
	<i>hepet</i> ¹ la croisée	<i>ua-t</i> des chemins	<i>às-te</i> voici que	<i>hon-f</i> Sa Majesté

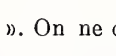
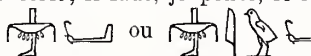
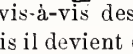
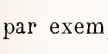
P. S. IV, 11					
L. 44					
K. 38					
	<i>em</i> (était) derrière	<i>sa-sen</i> eux	<i>mâ</i> comme	<i>āχαχ</i> ² un griffon.	<i>āu-ā</i> J'étais

1. , *hepet*, « réunir, rassembler »; cf. *χωντ*, *reconciliari*, *χωντ*, *ora*, *coronamentum*. Dans l'inscription de Rosette, à la description du diadème, un ornement doit être placé sur le *hepet* du diadème : ce qui est traduit par : ἐπὶ τοῦ στεφάνου. Les déterminatifs de ce mot sont variés dans les trois textes : , , . La rame est là comme déterminatif du son *hep*, signifiant « rame ». L'angle se rencontre également parce que , *hepet*, veut dire « angle, » équerre ». *Hepet*, en général, c'est la *réunion* ; ici, ce doit être « la » réunion des routes, un carrefour ».

2. , *āχαχ*. C'est le griffon égyptien à tête d'aigle avec le corps de lion ailé. On le trouve dès la XII^e dynastie : il est probablement d'origine asiatique, car c'est exactement celui d'Assyrie. Le papyrus orthographie ce nom , *āχ(tui)*. *Tui* est le signe de la reduplication, c'est pour indiquer qu'il faut redoubler la dernière consonne : il faut donc transcrire de même *āχχ*. Brugsch, *Dict. hiér.*, tire le nom *āχαχ* de , *āχ*, « voler » : *Āχαχ* serait *das Flugthier*, « la bête volante » par excellence.

P. S. V,	2								
L.	45								
K.	39								
		<i>kuà</i>	<i>àu</i>	<i>Àmen</i>	<i>em</i>	<i>nebiu-à¹</i>			
		de ma personne ! C'est		Ammon	qui	a formé moi :			

P. S. V.	2							
L.	45							
K.	39							
		<i>au</i>	<i>totf</i>	<i>hnā-à</i>	<i>χer²</i>	<i>àr</i>	<i>t'er</i>	
		est	sa main	avec moi.	Or,		lorsque	

1. , *nebiu*, « former, façonner (?) ». On ne connaît pas d'autre exemple de ce mot ainsi écrit; il faut, je pense, le rapprocher du verbe écrit ordinairement  ou , appliqué à une action des deux vis-à-vis des hommes. C'est quelque chose comme « faire, former ». Puis il devient « façonner » (des métaux, par exemple). Ex. (*Todtenb.*, xv, 14) :  « Tu façonnes tes membres, toi qui t'enfantes toi-même ! » Cf. *Denkm.*, IV, 70. Ptah sculpte une figure :  « Je forme tes membres : je donne vaillance » et force à tes bras ». Faudrait-il cependant rapprocher ce verbe de  du titre , traduit par le grec ἀντιπάλων ὑπερτέρου (comparaison des titres d'Épiphrane à Philæ avec le texte grec du Rosette)? Dans ce cas, on pourrait le comparer au copte *ⲡⲟⲙⲁⲧⲉ*, *vis*, *robur*. Dans sa traduction de 1870, mon père semble avoir adopté cette seconde valeur, car ce passage est rendu par : « C'est Ammon qui m'a donné la force ».

Brugsch (*Dict.*, p. 750) traduit *nebiu* dans ce passage de Pentaour par « mon appui », et il tire ce mot de  *nebâu*, « chaise, selle (?) ». (J. R.)

2. Le papyrus place ici l'épisode de l'écuyer, qui va suivre et que les

P. S. V, 3						
L. 55						
K. 47						
	<i>er-χet¹</i>	<i>ašū</i>	<i>en</i>	<i>hetar-u</i>	<i>un</i>	<i>ân-f her</i>
	en tout	de nombreux		chars,	il	fut à

P. S. V, 3						
L. 55						
K. 48						
	<i>buṭeš²</i>	<i>ḥati-f</i>	<i>χasi³</i>	<i>seṇṭ</i>	<i>āa-t</i>	
	faiblir;	son cœur	manqua,	une terreur	grande	

P. S. V, 4						
L. 55						
K. 48						
	<i>ur-t</i>	<i>āk-t</i>	<i>em</i>	<i>ḥā-u-f</i>	<i>ḥān</i>	<i>t'at-nef</i>
	grande	pénétra	dans	ses membres.	Voici	qu'il dit

1. , *χet*, « choses ». — *Er χet*, « en toutes choses, complètement », joue ici le rôle d'un adverbe.

2. , *buṭeš*, « faiblir ». Voir le même mot ci-dessus, dans Louqsor, l. 21 et 26.

3. , *χasi*, « affaiblir, faiblir ». Voir ci-dessus, Louqsor, l. 27.

P. S. 4

L. 55

K. 48

en hon-f pai-à neb nefer¹
à Sa Majesté : O mon maître bon !

P. S. 4

L. 55

K. 48

(pa) hek neru² pa
ô roi vainqueur ! ô

P. S. 4

L. 55

K. 48

nezu³ āa en Kam hru
protecteur grand de l'Égypte au jour

1. Le Papyrus Sallier, après « ô mon bon maître », ajoute une fin de cartouche par honneur. C'est pour le même motif qu'un peu plus loin, il entoure d'un cartouche le mot *hak*, « roi », qui n'en comporte pas dans les textes monumentaux.

2. Karnak donne *neru*, « vainqueur », pour le mot ordinairement écrit *nerau*. Le papyrus porte *tanro*, qui s'écrit quelquefois *tar*, « vaillant »; cf. *zoop*, *fortis*.

3. *nezu*, n'est pas le même que *next-u*, mais on les trouve l'un après l'autre; cf. *наште*, *protector*, *liberator*.

P. S. V, 6					
L. 57					
K. 49					
	<i>en</i> à	<i>pi-f</i> son	<i>kerāu</i> écuyer :	<i>smen-tu</i> Sois ferme !	

P. S. V, 6					
L. 57					
K. 49					
	<i>smen</i> Raffermiss	<i>hāti-k</i> ton cœur !	<i>pi-à</i> ô mon	<i>kerāu</i> écuyer ;	

P. S. V, 7						
L. 57						
K. 49						
	<i>āu-ā</i> j'entrerai	<i>er āh</i> (em)	<i>ām</i> dans	<i>sen</i> eux	<i>mā</i> comme	

P. S. V, 7						
L. 57						
K. 50						
	<i>hu</i> se précipite	<i>bāuk¹</i> l'épervier !	<i>āu-ā</i> Je	<i>ḫotebu</i> tuerai,		

1. , *hu*, s'écrit souvent « jeter, pousser, frapper » ; cf. *ge*, *projicere*. Comme substantif, c'est le jet d'une flèche et le trait lui-même (cf. Maspero, *Ét. égypt.*, I, 98, dans le sens de *frotter les*

P. S. 7        

L. 57 

K. 50        

her *uāuā*¹ *ḫaā*² *er*
dans l'action de massacrer ; je jeterai dans

P. S. 7            

L. 58          

K. 50            

futennu *āḫ* *tār* *heri-k*
la poussière. Quoi donc auprès de toi (sont)

P. S. 8            

L. 58 

K. 50          

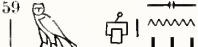
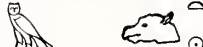
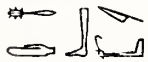
nai *hem-u*³ *er* *Āmen* (*ḫasi*)
ces infâmes pour Ammon : (qui méprise

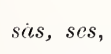
sarcophages avec le polissoir, cf. *ḡs*, *triturare*). — Par flatterie, — flatterie qui, d'ailleurs, est fréquente dans les textes de cette époque, — Ramsès est comparé par le poète à l'épervier divin : c'est pourquoi il y a les déterminatifs d'honneur après le mot.

1.               

2.               

3.               

- P. S. 9 
V, 
- L. 58 
- K. 51  ⁵¹
- ses¹ sep āk (em) am sen āu-ā mā
six fois il entra en eux. J'étais comme
- P. S. 10  
V, 
- L. 59   ⁵⁹ 
- K. 51     
Bār em sa-sen em āaṭ-u²
Baal, derrière eux, dans l'heure
- P. S. 10  
V, 
- L. 59    
- K. 51    
ḫem-f āu-ā ḫer ḫoteb (em)
où il domine. Je fus dans l'action de tuer

1. , , sās, ses, « six » (voir, pour la lecture de ce nom de nombre, Brugsch, *Dict.*, s. v. l.).

2. , āaṭu, « heure, moment ». Le papyrus donne le phonétique complet, tandis que les textes monumentaux se bornent à donner le signe syllabique : on trouve également les orthographes variées : , , ,  et .

P. S. VI, 1	
L. 46	
K. 40	
	<i>tu-â iri-ten uer-u em ka-u-à¹ rā-neb</i> Je fais vous grands dans mes biens chaque jour.
P. S. VI, 1	
L. 47	
K. 40	
	<i>tu-â sa her zet-u² âtef-f</i> Je fais le fils dans les choses de son père.

avec le déterminatif « invoquer, supplier » (cf. Piankhi, I. 33, 34). Au Papyrus Rhind, *nemmel* est traduit par le démotique *abin*; cf. *ענין*, « malheureux, pauvre », et c'est l'hébreu *פֶּנֶאָס*, *egenus, pauper*. Ce dernier sens paraît préférable dans notre texte à celui de *raincus*, que mon père avait indiqué d'abord : il est, en effet, question des bienfaits du roi qui ont enrichi ses soldats. (J. R.)

1. Le Papyrus Sallier passe la figure du roi et porte seulement M. Revilleout, faisant remarquer que le déterminatif et le pluriel montrent qu'il ne s'agit pas ici du thème pronominal, propose de modifier la traduction primitivement proposée et de voir dans *ka-u*, « choses, biens »; on traduirait alors : « Je vous fais grands » dans mes biens chaque jour. » Cette rectification me paraît devoir être adoptée tout au moins pour la variante du papyrus. Mon père traduisait : « Je vous fais princes par ma personne chaque jour. » (J. R.)

2. , *zet-u*, « les choses, les biens ». Le papyrus donne clairement , *azeru*. Est-ce une faute pour , orthographe qui se rencontre quelquefois pour *zet-u* ? C'est possible. Ce-

P. S. VI,	2									
L.	47									
K.	40									
		<i>er</i>	<i>(iu)</i>	<i>bân¹</i>	<i>neb</i>	<i>nti</i>	<i>em</i>	<i>ta</i>	<i>pen²</i>	
		Si	est	venu	un	malheur	qui	dans	ce	pays

P. S. VI,	2									
L.	47									
K.	40									
		<i>ḡaā³-û</i>	<i>n-ten</i>	<i>em</i>	<i>nai-ten</i>	<i>bek-u⁴</i>				
		je	laisse	à	vous	de	vos	impôts.		

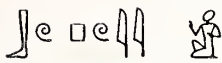
pendant, ce mot *azeru* semble bien exister avec la valeur de « biens » de la terre, revenus ». Ainsi, *Pap. Boulaq IV*, 19, 5 : « Ne laisse pas emplir ton cœur » des biens d'autrui. » Voir au même papyrus, 18, 14 et 16, 8. Le manuscrit dans ces différents exemples paraît bien donner un et non un .

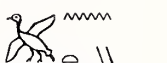
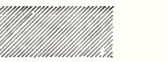
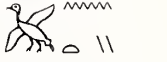
1. , *bân*, quelquefois écrit , *ben*, « mauvais, funeste ». C'est le copte *ben*, *malus*, *noxius*.

2. Le papyrus met : *em to en Kemi*, « dans le pays d'Égypte ».

3. , *ḡaā*, « jeter, laisser de côté »; voir ci-dessus, Louqsor, l. 25.

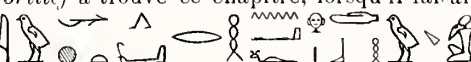
4. , *bek-u*, avec le papyrus en déterminatif, s'échange contre , *semu*, « tributs, impôts »; cf. Louqsor, l. 29. Il faut remarquer ici le déterminatif : pour cette raison, M. Revillout préfère conserver dans cette phrase le sens ordinaire de « services ». (J. R.)

P. S. 2  
 VI, 47  
 K. 41    
bu tu-à en - ten ketex-u
 Est-ce que je ne donne pas à vous d'autres choses (que

P. S. 2   
 VI, 47   
 K. 41   
nehemu' mā-ten penti
 celles qui) ont été enlevées à vous ? Quiconque

P. S. 3    
 VI, 47 
 K. 41    
neb her tebeh-u sper-u āri-ū mā-k-uā*
 prie par des requêtes, je fais protection

1. Le papyrus est ici très fautif. Peut-être portait-il : « Je ne vous » en ai pas imposé d'autres (à la place de) ceux qui vous ont été en- » levés. »

2.  , *tebeh*. cf. *teho*, *orare*. Ex. : *Todtenbuch*, 64, 32. Il est dit que le prince *Hortitef* a trouvé ce chapitre, lorsqu'il faisait l'inspection des temples :  « Et il le garda avec lui pour les prières » qu'il récitait ». *Xet* a le sens d'« accompagner, avoir avec soi » ; cf. la traduction de ce même passage dans Guieysse, *Rituel funéraire*, chap. 64, et dans Pierret, *Le Livre des Morts*. (J. R.)

P. S. VI,	5						
L.	48						
K.	42						
		em	ma-ti	àri-u	tu-à	en - sen	uà-t
		de	même.		J'avais donné	à	eux la route
P. S. VI,	5						
L.	49						
K.	42						
		er nu-t	ašu	er t'aš	kem-à	sen	
		vers (leurs) villes nombreuses,		afin que	je trouve	eux	
P. S. VI,	5						
L.	49						
K.	42						
		mà-ti	pe-hru	em	ta-unu-t		
		de même	au jour (et) à		l'heure		de
P. S. VI,	5						
L.	49						
K.	42						
		tehen ¹	er	çerau	çer	ptâr	âr-tu ten
		marcher au	combat.	Or,	voyez !		vous avez fait

1. , *tehan*, « s'approcher, approcher, marcher vers » ;
cf. *τηνο*, *admovere*. Le papyrus emploie le mot , *hâ*, « se lever,
» se tenir debout ».

P. S. VI, 6		
L. 49		
K. 42		
	sep	χasi temet em bu uā bu hā
	une action	mauvaise tous ensemble : pas ne s'est levé

P. S. VI, 6		
L. 49		
K. 43		
	(uā) am-ten	er ta-t tut-f hnā-ā
	(un) d'entre vous	pour donner sa main à moi ¹ .

P. S. VI, 6		
L. 50		
K. 43		
	āu-ā her	χerau uah ka ² en tef-ā
	J'étais à combattre,	portant la personne de mon père

1. Le papyrus dit : *bu hā-sen er er ta-t tut-sen hnā-ā*, « ils ne se » sont pas levés pour donner leur main à moi ». Karnak tourne autrement la même idée : « Pas un seul d'entre vous ne s'est levé pour » donner sa main à moi. » Sur le passage qui précède, voici ce que dit M. Revillout : « Ainsi Ramsès avait donné en héritage perpétuel certains biens (de son domaine) aux soldats dans leurs villes avec des » points de concentrations en cas de guerre. C'est toute l'organisation » décrite par Diodore. Notons que Pentaour parle aussi du droit de » pétition directe au roi accordé aux membres de la caste militaire. » Ce droit, nous le voyons encore exercé par les soldats comme par » les prêtres à l'époque lagide. » (J. R.)

2. *uah ka*, est employé comme formule de serment : « Que

P. S. 7 VI, 7

L. 50

K. 43
 àu bu ài uā em àm-sen her
 N'est pas venu un d'entre eux pour

P. S. 7 VI, 7

L. 50

K. 44
 saai er set'et-u her àp-tu-f
 observer ce qui se dirait, pour l'annoncer

P. S. 8 VI, 8

L. 51

K. 44
 em pe-to en Kame zi¹ pe-sep
 au pays d' Égypte. Oh ! l'occasion

P. S. 8 VI, 8

L. 51

K. 44
 nefer² en zerp-u mennu³ kennu
 heureuse pour offrir des offrandes nombreuses

1. , *zi*, particule exclamative; voir ci-dessous, Louqsor, l. 63.

2. , *sep-nefer*, « occasion heureuse », pris ici ironiquement (voir Louqsor, l. 30 et 60).

3. , *mennu*, a le sens de consécration d'un édifice, d'une statue,

P. S. VII,	1												
L.	52												
K.	45												
		âu-â	uâ-u	en	her	ân	ki	hnâ-â¹					
		J'étais	seul	de ma personne, nul				autre avec moi!					
P. S. VII,	1												
L.	52												
K.	45												
		âu	ben	uer	em	sa-â	âu	ben					
		Était	pas	de chef		derrière		moi ;		n'étaient pas			
P. S. VII,	1												
L.	52												
K.	45												
		kat'ina-u²				au	ben	uâ-u					
		de généraux :				n'étaient		pas		de capitaines			

du cours, mon père avait traduit par *glaire*, suivant en cela la leçon des deux textes monumentaux. En revanche, la traduction de 1870 donne : « mes bras victorieux », qui correspond à l'orthographe indiquée par le papyrus. (J. R.)

1.  du papyrus doit être une faute du scribe pour , « avec » : le pronom  de la première personne, conservé à Karnak après la lacune, indique cette correction. Voir d'ailleurs les passages analogues du texte.

2.             

P. S. VII,	1			
L.	53			
K.	46			
		<i>en menfiu</i>	<i>ben seneni-u¹</i>	<i>âr tes-t</i>
		d'infanterie; pas de capitaines de cavalerie. Ont les nations		

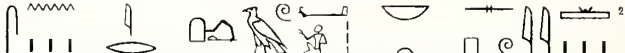
P. S. VII,	2		
L.	53		
K.	46		
		<i>ptâr-â</i>	<i>(er)</i>
		vu moi ;	elles
		<i>s-t'eṭ</i>	<i>ran-â</i>
		répéteront	mon nom
			<i>er</i>
			jusque

P. S. VII,	2				
L.	53				
K.	46				
		<i>saân</i>	<i>tes-tu</i>	<i>ua-u²</i>	<i>ân</i>
		aux	régions	éloignées	(et) inconnues.

1. , *seneni*; cf. Louqsor, I. 25.

2. , *uaun*, « éloigné », tiré de , *ua*, « marcher, voyager ». Ce sens, donné par quelques exemples indiscutables, serait, d'ailleurs, ici corroboré par la variante du papyrus, qui remplace ce mot par , *peh-tu*, « extrémité, site éloigné ».

3. Les trois textes, s'ils sont corrects, ont des tournures de phrase différentes. Le papyrus donne : *âr-t tes neb ptâr-u s-t'eṭ-u em ran-â*, « a fait toute nation voir (a vu) les paroles de mon nom (?) jusqu'à » l'extrémité de tout pays ». — Louqsor : *âr tes-tu ptâr-â er s-t'eṭ*

P. S. VII, 2 

L. 53 

K. 46 
 àr p-uha (neb)¹ her
 Est ce qui s'est échappé de

P. S. VII, 2 

L. 53 

K. 46 
 ʔot-à àm - sen sen - hāu ānnu
 ma main parmi eux, ils se sont arrêtés, se retournant

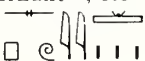
P. S. VII, 3 

L. 53 

K. 46 
 her maa àr-t-nā àr (pehu-u)
 pour voir ce que je faisais. Vinrent une

(*ran-à*) : « Les nations m'ont vu, pour dire mon nom », et Karnak, qui est le plus clair : *àr tes-tu ptâr à s-t'eʔ ran-à* : « Les nations m'ont vu ; elles disent mon nom jusqu'aux pays les plus éloignés ». – Le papyrus, pour le sens *inconnus*, a la forme *ân rez-u sen*, « on ne connaît pas eux », et Karnak, la forme du participe *ân rez-tu*, « inconnus ».

1. , *uha*, « échapper » (cf. Louqsor, l. 41 et 59). Le papyrus présente la variante suivante, qui est comme la traduction de *uha*, « échapper » : *àr ʔerau neb-t sepi-u ʔot-à, àu sen ha*, etc. : « Sont combattants tous restants de ma main, ils se sont arrêtés, se re- » tournant », etc.

2. , *sepi-u*, « restants », de , *sep*, « reste »; cf. *cemu*,

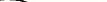
P. S. 3
VII, 3

L. 54  54 

K. 46             

heh em am - sen bu ar-t reŭ-u (-sen)

multitude d'entre eux, ne faisant pas leurs jambes

P. S. 3     

[illegible]

K. 46

<i>smen-t</i>	<i>zer</i>	<i>uār-sen</i>	(<i>ár</i>)
s'arrêter	dans	leur fuite.	

P. S. VII,	3							
L.	54							
K.	47							
		<i>na</i>	<i>nti</i>	<i>neb</i>	<i>her¹</i>	<i>sati</i>		<i>em</i>

Ceux qui tous dans l'action de lancer des traits contre

reliquus. Ex. :  (*Denkm.*, III, 128) « Le reste de sa main est amené captif vivant en Égypte ». (J. R.) Le mot se rencontre souvent avec ce sens dans les textes connus. Pour son emploi dans les opérations de la soustraction en arithmétique. cf. ce qui est dit dans E. de Rougé, *Abrégé grammatical*, t. II, p. 216).

1. Le papyrus met la phrase au singulier : *pa-nti neb*, « celui qui » tout, quiconque » : les deux autres textes ont le pluriel : *na-nti neb*, « tous ceux qui ».

[illegible]

des *Rebu*, les arcs et les *zerau*. La racine est évidemment *zerau*, « combattre » (cf. Louqsor, l. 61).

1. Les textes monumentaux plaçaient ici l'épisode de l'écuyer *Menna*, que nous avons reporté plus haut en suivant l'ordre du papyrus, qui paraît plus rationnel. Le texte d'Abydos, ainsi que le prouvent les restes des colonnes 67-72, suivait le même ordre que Louqsor et Karnak.

2. *Ptâr-uâ*, dans les textes de la XIX^e dynastie. d'ordinaire, lorsque le pronom était régime, on insérerait ainsi un  entre le verbe et lui. Ainsi : *ptâr-â*, « video » ; *ptâr-uâ*, « video » ; *ptâr-uâ*, « vident me ».

3.  *t'at-tu-à*, forme principale très fréquente : elle se retrouve dans les langues sémitiques.

4.  , *mentu*. La forme  du *t* dans le nom du dieu *Mont*

P. S. VII, 6							
L. 60							
K. 52							
	tehai-u ¹	er	hā-t-ā ²				
	l'état de paille	devant	moi				furent

P. S. VII, 6							
L. 60							
K. 52							
	ân - sen	her	māsi-u ³				
	eux	dans l'action de	venir				un à un.....

» prend au nègre à parler la langue de l'Égypte :

« les Syriens et les étrangers de même ».

— Depuis que cette valeur *zas* par le signe a été donnée au cours du Collège de France, M. Brugsch, dans son *Dictionnaire géographique* (n° 1207), l'a également adoptée, et il en a tiré des conséquences très intéressantes pour la géographie de la partie occidentale de la Basse-Égypte. — Les deux valeurs *tes* et *zas* étant toutes les deux certaines pour le signe signifiant *nations*, il est difficile, en l'absence des compléments phonétiques, de dire laquelle des deux il faut adopter dans notre texte. (J. R.)

1. , *tehaut* ; , *tehi* ; cf. τωϛ, *palea*.

2. Le papyrus offre la variante : « A l'état de paille devant , *sus-t*, mes cauales » (cf. Louqsor, l. 34).

3. , *māsi*, « venir » ; cf. Louqsor, l. 41. Notre copie porte, pour Karnak, : cette faute est-elle réellement sur le monument, je n'oserais l'affirmer. — *Māsi* doit être le même verbe que , « apporter, amener ». Ex. : *Stèle de Bakhtan*, l. 7, où il est ,

P. S. VII, 9					
L. 62					
K. 53					
	<i>bu</i>	<i>reḫ-tu</i>	<i>ûs-t¹</i>	<i>ṭeḫas²</i>	<i>mā³</i>
	n'était pas	connue	de place (pour)	marcher	à cause de

P. S. VII, 9					
L. 62					
K. 53					
	<i>āšu</i>	<i>sen</i>	<i>ḥān</i>	<i>pi-ā</i>	<i>menfi-u</i>
	la multitude	d'eux.	Voici que	mon	infanterie

P. S. VII, 10					
L. 62					
K. 53					
	<i>iu</i>	<i>er</i>	<i>tiauu</i>	<i>ran-u</i>	<i>ān-</i>
	vint	pour	adorer	les noms (de moi). Ils re-	

« champ ». Un des phonétiques usuels est : , *seḫet* ; cf. *coḫse*, *ager*, *campus*.

1. , *ûs*. Ce signe devient un *s* simple dans les derniers temps, ainsi, dans le nom de la déesse *Beset*.

2. , *ṭeḫas*, « marcher », se retrouve en copte dans *ταῖσε*, *gressus*.

3. , *mā*. Cette particule a souvent présenté des difficultés de lecture. Certains auteurs l'ont transcrite *m-ta* ; je crois cependant qu'il faut la lire *mā*, car le groupe, écrit , sert à exprimer la syllabe

P. S. VIII,	1								
L.	63								
K.	54								
		<i>em</i>	<i>ran-(û)</i>	<i>χⁱ</i>	<i>pe</i>	-	<i>χerau-ti²</i>		
		mon	nom.	Ainsi.	ô		combattant		

» s'enorgueillir », pris en bonne ou en mauvaise part. — Brugsch (*Dict.*, p. 1177) traduit ce mot par « prier, adorer » : cela n'est pas toujours suffisant comme sens, car *suha* est mis en parallélisme avec

ska, « exalter ». Ex. : *Denkm.*, III, 196 : , « exaltant la vaillance, célébrant la force ! » *Denkm.*, III, 30, 24, le roi dit :  etc. « Je ne dis pas un mensonge en louant ce que j'ai fait,

Grande Inscription d'Abydos, l. 99, Ramsès II dit :

« Se récrient sur ses mérites Ra Harmakhis et les habitants de » l'enfer ». — *Suha* est souvent suivi de *ran*, « nom », qui devient alors presque un type pronominal comme , *ka*, « personne » : *suha ran-à*, « célébrer mon nom » pour « me glorifier ». — *Suha* se prend également en mauvaise part : alors il est suivi du déterminatif  et il passe au sens de « maudire, ensorceler, *incantare* ». Ainsi les ennemis sont frappés de fascination (cf. Chabas, *Mélanges*, II, p. 96, 99). Dans ce sens, il faut en rapprocher *caḡon*, *maledicere*, *cogē*, *increpare*, *cige*, *insanire*. — Le papyrus, au lieu de mettre : « exalter mon nom », donne la variante : *suha zoḡeš-a*, « exalter mon glaive ». — Les débris du texte d'Abydos donnent au complet le mot *suha*, dont le commencement seul est à Karnak et la fin au papyrus.

1 , *xi*. particule exclamative. *Xi* répété signifie « tel, tel ».
Ex. : *Inscription dédicatoire d'Abidos*, l. 55 :      « Tel le fils, tel son père ». Ceci indiquerait peut-être que *xi* devrait se rapporter à un radical de ressemblance, et *xi* exclamatif serait : « donc ! *sic* ! »

2. *Xerau-ti*; voir ci-dessus, Karnak, l. 53, note.

P. S. VIII, 1							
L. 63							
K. 54							
	<i>nefer</i> bon !	<i>smen</i> stable	<i>hâti</i> ¹ de cœur,	<i>šufi-k</i> ² tu as sauvé	<i>pai-k</i> ton		

P. S. VIII, 1							
L. 63							
K. 54							
	<i>menfi-u</i> infanterie,	<i>tai-k</i> ta	<i>tente</i> cavalerie,	<i>hetâr</i>	<i>se</i> ô fils	<i>Âmen</i> ³ d'Ammon,	

P. S. VIII, 2							
L. 63							
K. 55							
	<i>âri-u</i> fait	<i>em</i> par	<i>tuš-ai-f</i> ses mains !	<i>feχ-k</i> ⁴ Tu as détruit	<i>to</i> le	<i>en</i> pays	<i>de</i>

1. *Smen hâti*. « au cœur ferme ».

2. , *šuf*, « sauver, protéger »; cf. Louqsor, l. 9 et 56. Au sens propre, *šuf* signifie *extrahere*, par exemple, « creuser un puits », et de là, « tirer du danger ». — Le papyrus a fait une nouvelle faute en mettant *šuf-kuû* : « j'ai sauvé du danger » : ce n'est pas le roi qui parle.

3. Karnak met « fils d'Ammon », tandis que le papyrus porte « fils » de Tum ».

4. , *feh*, « dépouiller, ruiner, dévaster, détruire »; Brugsch le rapproche de , *nudare*, *spoliare*. , « marcher à la ruine », se dit d'un édifice : ce mot a donc un sens assez général. — Le papyrus semble encore fautif : il faut peut-être supposer , et il manquerait en plus .

P. S. 2       

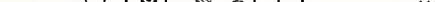
L. 63

K. 55

						
<i>Xeta</i>	<i>em</i>	<i>χopezē -k</i>	<i>keni</i>	<i>ntuk</i>		
Khéta	par	ton glaive	victorieux ;	tu es		

P. S.
VIII,

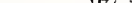
2

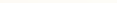
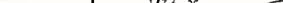


L. 64  64                      

K. 55

					
<i>gerau-ti</i>	<i>nefer¹</i>	<i>àn</i>	<i>mà-ti-k</i>	<i>suten</i>	
le combattant	bon !	Pas	semblable à toi de roi,		

P. S. 2     

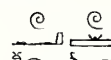
L. 64   

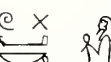
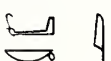
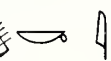
K. 55                  

χerau *her* *menfi-u-f²* *hru* *χerau*
combattant pour ses soldats au jour du combat!

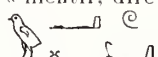
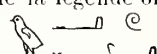
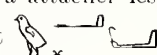
1. Le papyrus donne la variante : *ntuk neb a. u. s. nextu*, « tu es le » seigneur des victoires ». On pourrait aussi traduire ce membre de phrase comme s'il était au vocatif : « Toi, ô bon guerrier ! Toi, ô seigneur des victoires ! »

2. « Il n'y a pas de roi semblable à toi, combattant », etc. Le papyrus porte ici : , *er menfiu-f*, tandis que les monuments donnent : , *her menfiu-f*. Le premier pourrait se traduire par le comparatif, « combattant plus que ses soldats », et le second, « combattant pour ses soldats ». Il est probable, pourtant, que le papyrus n'a pas songé à cette nuance, et qu'il est fautif en cet endroit.

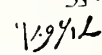
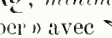
P. S. VIII, 4				
L. 65				
K. 56				
	<i>māk</i>	<i>Kem-t</i>	<i>uāf</i> ¹	<i>tes-</i>
	qui protèges	l'Égypte,	qui opprimes	les nations

P. S. VIII, 4				
L. 65				
K. 56				
	<i>tu</i>	<i>saau-k</i> ²	<i>àat</i>	<i>en (pen)</i>
	étrangères.	Tu as brisé	le dos	de

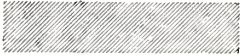
» contredire, contradiction »; cf. *ohc*, *contrà*, de , *ābā*, même sens. Brugsch (*Dict.*, p. 176) traduit *ābab* par *hāhc*, « plai-
» santer, être vanfard », mais c'est un second sens; 
c'est « mentir, dire le contraire ».

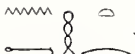
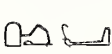
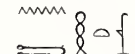
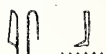
1. , *uāf*, « opprimer, châtier »; cf. *oqe*, *castigare*. Ce
membre de phrase fait partie de la légende officielle de Ramsès II sur
l'obélisque de Louqsor. — Dans , le signe © est premier
déterminatif : c'est la corde qui sert à attacher les prisonniers. On
trouve, en effet, le mot écrit simplement ; aussi Brugsch
(*Dict.*) lui donne-t-il, comme premier sens, « tordre, serrer ». (J. R.)

2. , var. , *saū*, « briser, couper ». Brugsch
(*Dict.*, p. 1160) traduit « affaiblir ». Il confond ce mot avec 

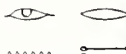
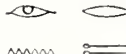
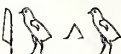
, « négliger », qui est traduit par le démotique 
t'alhu, en copte , *minus esse, impotens*. Il reconnaît, cepen-
dant, le sens de « couper » avec  pour déterminatif, pour dire « couper »

P. S.
VIII, passé

L. 66  
K. 57     
..... uer-u, pi-ā - menfi-u tai-ā
ô mes) généraux, ô mes fantassins, ô mes

P. S. 5
VIII, 5   
L. 66      
K. 57      
nte hetar zem-u' zerau às ben²
cavaliers en refusant le combat ! Est-ce que

P. S.
VIII, omis

L. 66     
K. 57       
āri en ret³ s-āā-f em nu-t-f àu-iu
le fait par l'homme n'est pas glorifié dans sa ville, lorsqu'il vient

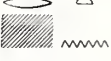
1.  zem-u, «refuser», plus littéralement «ignorer»; cf. plus haut le passage de Louqsor, l. 26.

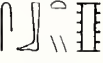
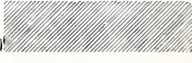
2. Nouvelle phrase omise dans le papyrus. L'erreur que le scribe du Papyrus Sallier III a commise provient sans doute de ce que cette phrase commence par  et la suivante par ; la similitude des débuts lui a fait sauter une ligne, comme il arrive assez fréquemment dans nos manuscrits. (J. R.)

3. Le pluriel est, ici, déterminatif idéographique : c'est un nom collectif.

L. 68  68  

K. 58     
seseni pa-nifu âu-â nâ - kuâ as-bu
 respirez les souffles (et) j'étais seul moi ! Ne

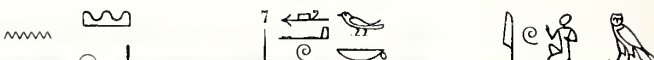
L. 68     
 K. 58     
rez-ten er t'at en hâti-ten nok
 saviez-vous pas dire dans vos cœurs (que) je suis

L. 68    
 K. 58    
pai-ten sebtî en ba-en-pe¹
 votre rempart de fer ?

L. 68 
 K. 59  59      
 (Lorsque) on entendra le vous

1. , *ba en pe*, « le fer ». Voir, ci-dessus, le passage de Louqsor, I. 7.

2. Cette lacune devait contenir quelque chose comme : « Que dira le » peuple d'Égypte lorsque », etc. Il faut, en effet, remarquer la substitution, dans le membre de phrase suivant, du pronom indéterminé , *tu*, au lieu de  : la tournure naturelle était *âuf her soțem-f*, « il entendra », avec le pronom  de la troisième personne. Cette lacune sera peut-être comblée par Louqsor.

P. S. VIII, 6 

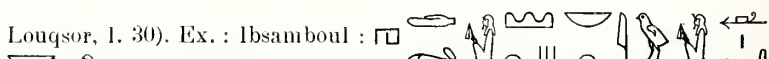
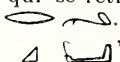
L. 69 

K. 59 
 (en) tes-t àu-à uā - kuā àu-à her
 de nations. J'étais seul : j'étais avec

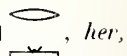
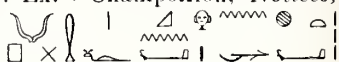
P. S. VIII, 7 

L. 69 

K. 59 
 Nehtu-em-uas¹ Nurāu-heru-tū² nai-à
 Nechemus (et) Nurahuret mes

Louqsor, l. 30). Ex. : Ibsamboul : 
 « J'ai repoussé toutes les nations, et j'étais seul. » — Brugsch (*Dict.*) donne le sens de « craindre », qui ne pourrait convenir dans ce passage. Remarquez, d'ailleurs, le déterminatif , qui se retrouve dans les mots signifiant « côté, mettre de côté », et cf. , *rek*, « cesser, être séparé ».

1. « Victoire dans Thèbes et *Mu-t* satisfaite ». Ce sont les noms des chevaux de Ramsès, comme l'expliquent les textes monumentaux : le papyrus se contente d'ajouter le déterminatif des quadrupèdes. — Doit-on lire dans le second nom  le vautour par *mu-t*, le nom de la déesse, ou par , *nerāu*, *norpe*, qui est le nom du vautour ? L'absence de phonétiques laisse dans l'indécision.

2. , *heru-tū*, est le participe féminin de , *her*, « être tranquille »; cf. *ερεν*, *quiescere*. Ex. : Champollion, *Notices*, p. 161, où il est dit d'Aménophis III : 
 « Sa Majesté dirige la victoire, confiant dans sa vaillance » (cf. Louqsor, l. 87).

P. S. 7
VIII.



L. 70



K. 60



<i>hetar-u</i>	<i>āa-u</i>	<i>ntu</i>	-	<i>sen</i>	<i>na</i>	<i>kem-u-ā</i>
chevaux	grands :	ce	sont	eux	que j'ai	trouvés

P. S. 7
VIII,



L. 70



K. 60



er sep tot-à àu-à uñu - kuñ her¹
à la prise de ma main. J'étais seul moi au milieu

P. S. 7
VIII,



L. 70



K. 60



tes-tu *ašu* *χamiu*²
des peuples nombreux, se courbant.

1. Le papyrus a la variante : *āu-ā uā-k her-ā en em-zenū pe zerui-u*
 « J'étais seul moi de ma personne au milieu des ennemis ». Dans
 𐎠𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩𐎪𐎫𐎬𐎭𐎮𐎯𐎰𐎱𐎲𐎳𐎴𐎵𐎶𐎷𐎸𐎹𐎺𐎻𐎼𐎽𐎾𐎿𐏀𐏁𐏂𐏃𐏄𐏅𐏆𐏇𐏈𐏉𐏊𐏋𐏌𐏍𐏎𐏏𐏐𐏑𐏒𐏓𐏔𐏕𐏖𐏗𐏘𐏙𐏚𐏛𐏜𐏝𐏞𐏟𐏠𐏡𐏢𐏣𐏤𐏥𐏦𐏧𐏨𐏩𐏪𐏫𐏬𐏭𐏮𐏯𐏰𐏱𐏲𐏳𐏴𐏵𐏶𐏷𐏸𐏹𐏺𐏻𐏼𐏽𐏾𐏿𐐀𐐁𐐂𐐃𐐄𐐅𐐆𐐇𐐈𐐉𐐊𐐋𐐌𐐍𐐎𐐏𐐐𐐑𐐒𐐓𐐔𐐕𐐖𐐗𐐘𐐙𐐚𐐛𐐜𐐝𐐞𐐟𐐠𐐡𐐢𐐣𐐤𐐥𐐦𐐧𐐨𐐩𐐪𐐫𐐬𐐭𐐮𐐯𐐰𐐱𐐲𐐳𐐴𐐵𐐶𐐷𐐸𐐹𐐺𐐻𐐼𐐽𐐾𐐿𐑀𐑁𐑂𐑃𐑄𐑅𐑆𐑇𐑈𐑉𐑊𐑋𐑌𐑍𐑎𐑏𐑐𐑑𐑒𐑓𐑔𐑕𐑖𐑗𐑘𐑙𐑚𐑛𐑜𐑝𐑞𐑟𐑠𐑡𐑢𐑣𐑤𐑥𐑦𐑧𐑨𐑩𐑪𐑫𐑬𐑭𐑮𐑯𐑰𐑱𐑲𐑳𐑴𐑵𐑶𐑷𐑸𐑹𐑺𐑻𐑼𐑽𐑾𐑿𐒀𐒁𐒂𐒃𐒄𐒅𐒆𐒇𐒈𐒉𐒊𐒋𐒌𐒍𐒎𐒏𐒐𐒑𐒒𐒓𐒔𐒕𐒖𐒗𐒘𐒙𐒚𐒛𐒜𐒝𐒞𐒟𐒠𐒡𐒢𐒣𐒤𐒥𐒦𐒧𐒨𐒩𐒪𐒫𐒬𐒭𐒮𐒯𐒰𐒱𐒲𐒳𐒴𐒵𐒶𐒷𐒸𐒹𐒺𐒻𐒼𐒽𐒾𐒿𐓀𐓁𐓂𐓃𐓄𐓅𐓆𐓇𐓈𐓉𐓊𐓋𐓌𐓍𐓎𐓏𐓐𐓑𐓒𐓓𐓔𐓕𐓖𐓗𐓘𐓙𐓚𐓛𐓜𐓝𐓞𐓟𐓠𐓡𐓢𐓣𐓤𐓥𐓦𐓧𐓨𐓩𐓪𐓫𐓬𐓭𐓮𐓯𐓰𐓱𐓲𐓳𐓴𐓵𐓶𐓷𐓸𐓹𐓺𐓻𐓼𐓽𐓾𐓿𐔀𐔁𐔂𐔃𐔄𐔅𐔆𐔇𐔈𐔉𐔊𐔋𐔌𐔍𐔎𐔏𐔐𐔑𐔒𐔓𐔔𐔕𐔖𐔗𐔘𐔙𐔚𐔛𐔜𐔝𐔞𐔟𐔠𐔡𐔢𐔣𐔤𐔥𐔦𐔧𐔨𐔩𐔪𐔫𐔬𐔭𐔮𐔯𐔰𐔱𐔲𐔳𐔴𐔵𐔶𐔷𐔸𐔹𐔺𐔻𐔼𐔽𐔾𐔿𐕀𐕁𐕂𐕃𐕄𐕅𐕆𐕇𐕈𐕉𐕊𐕋𐕌𐕍𐕎𐕏𐕐𐕑𐕒𐕓𐕔𐕕𐕖𐕗𐕘𐕙𐕚𐕛𐕜𐕝𐕞𐕟𐕠𐕡𐕢𐕣𐕤𐕥𐕦𐕧𐕨𐕩𐕪𐕫𐕬𐕭𐕮𐕯𐕰𐕱𐕲𐕳𐕴𐕵𐕶𐕷𐕸𐕹𐕺𐕻𐕼𐕽𐕾𐕿𐖀𐖁𐖂𐖃𐖄𐖅𐖆𐖇𐖈𐖉𐖊𐖋𐖌𐖍𐖎𐖏𐖐𐖑𐖒𐖓𐖔𐖕𐖖𐖗𐖘𐖙𐖚𐖛𐖜𐖝𐖞𐖟𐖠𐖡𐖢𐖣𐖤𐖥𐖦𐖧𐖨𐖩𐖪𐖫𐖬𐖭𐖮𐖯𐖰𐖱𐖲𐖳𐖴𐖵𐖶𐖷𐖸𐖹𐖺𐖻𐖼𐖽𐖾𐖿𐗀𐗁𐗂𐗃𐗄𐗅𐗆𐗇𐗈𐗉𐗊𐗋𐗌𐗍𐗎𐗏𐗐𐗑𐗒𐗓𐗔𐗕𐗖𐗗𐗘𐗙𐗚𐗛𐗜𐗝𐗞𐗟𐗠𐗡𐗢𐗣𐗤𐗥𐗦𐗧𐗨𐗩𐗪𐗫𐗬𐗭𐗮𐗯𐗰𐗱𐗲𐗳𐗴𐗵𐗶𐗷𐗸𐗹𐗺𐗻𐗼𐗽𐗾𐗿𐘀𐘁𐘂𐘃𐘄𐘅𐘆𐘇𐘈𐘉𐘊𐘋𐘌𐘍𐘎𐘏𐘐𐘑𐘒𐘓𐘔𐘕𐘖𐘗𐘘𐘙𐘚𐘛𐘜𐘝𐘞𐘟𐘠𐘡𐘢𐘣𐘤𐘥𐘦𐘧𐘨𐘩𐘪𐘫𐘬𐘭𐘮𐘯𐘰𐘱𐘲𐘳𐘴𐘵𐘶𐘷𐘸𐘹𐘺𐘻𐘼𐘽𐘾𐘿𐙀𐙁𐙂𐙃𐙄𐙅𐙆𐙇𐙈𐙉𐙊𐙋𐙌𐙍𐙎𐙏𐙐𐙑𐙒𐙓𐙔𐙕𐙖𐙗𐙘𐙙𐙚𐙛𐙜𐙝𐙞𐙟𐙠𐙡𐙢𐙣𐙤𐙥𐙦𐙧𐙨𐙩𐙪𐙫𐙬𐙭𐙮𐙯𐙰𐙱𐙲𐙳𐙴𐙵𐙶𐙷𐙸𐙹𐙺𐙻𐙼𐙽𐙾𐙿𐚀𐚁𐚂𐚃𐚄𐚅𐚆𐚇𐚈𐚉𐚊𐚋𐚌𐚍𐚎𐚏𐚐𐚑𐚒𐚓𐚔𐚕𐚖𐚗𐚘𐚙𐚚𐚛𐚜𐚝𐚞𐚟𐚠𐚡𐚢𐚣𐚤𐚥𐚦𐚧𐚨𐚩𐚪𐚫𐚬𐚭𐚮𐚯𐚰𐚱𐚲𐚳𐚴𐚵𐚶𐚷𐚸𐚹𐚺𐚻𐚼𐚽𐚾𐚿𐛀𐛁𐛂𐛃𐛄𐛅𐛆𐛇𐛈𐛉𐛊𐛋𐛌𐛍𐛎𐛏𐛐𐛑𐛒𐛓𐛔𐛕𐛖𐛗𐛘𐛙𐛚𐛛𐛜𐛝𐛞𐛟𐛠𐛡𐛢𐛣𐛤𐛥𐛦𐛧𐛨𐛩𐛪𐛫𐛬𐛭𐛮𐛯𐛰𐛱𐛲𐛳𐛴𐛵𐛶𐛷𐛸𐛹𐛺𐛻𐛼𐛽𐛾𐛿𐜀𐜁𐜂𐜃𐜄𐜅𐜆𐜇𐜈𐜉𐜊𐜋𐜌𐜍𐜎𐜏𐜐𐜑𐜒𐜓𐜔𐜕𐜖𐜗𐜘𐜙𐜚𐜛𐜜𐜝𐜞𐜟𐜠𐜡𐜢𐜣𐜤𐜥𐜦𐜧𐜨𐜩𐜪𐜫𐜬𐜭𐜮𐜯𐜰𐜱𐜲𐜳𐜴𐜵𐜶𐜷𐜸𐜹𐜺𐜻𐜼𐜽𐜾𐜿𐝀𐝁𐝂𐝃𐝄𐝅𐝆𐝇𐝈𐝉𐝊𐝋𐝌𐝍𐝎𐝏𐝐𐝑𐝒𐝓𐝔𐝕𐝖𐝗𐝘𐝙𐝚𐝛𐝜𐝝𐝞𐝟𐝠𐝡𐝢𐝣𐝤𐝥𐝦𐝧𐝨𐝩𐝪𐝫𐝬𐝭𐝮𐝯𐝰𐝱𐝲𐝳𐝴𐝵𐝶𐝷𐝸𐝹𐝺𐝻𐝼𐝽𐝾𐝿𐞀𐞁𐞂𐞃𐞄𐞅𐞆𐞇𐞈𐞉𐞊𐞋𐞌𐞍𐞎𐞏

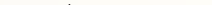
2. , *zamui-u*, est un verbe assez rare : il exprime ici un sentiment de l'ennemi. Si ce verbe est le même que l'on rencontre ainsi écrit , ce serait les ennemis se courbant par soumission; mais le déterminatif dans notre texte  peut indiquer une

autre nuance (cf. ci-dessus, Louqsor, l. 27 :   ). Faut-il rapprocher ce mot de  , qui est un verbe de mouvement? M. Maspero (*Hymne au Nil*, p. 12) compare ce mot à  .

419

P. S. 8 

L. 71

K. 60  

<i>kemi-à</i>	<i>em</i>	<i>ɣənnu</i>	<i>pe - ɣərui-u</i>
j'ai trouvés	au	milieu	de l'ennemi

<i>kemi-à</i>	<i>em</i>	<i>χennu</i>	<i>pe - χerui-u</i>
j'ai trouvés	au	milieu	de l'ennemi

j'ai trouvés au milieu de l'ennemi

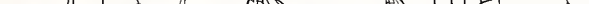
[illegible]

L. 71

K. 61  61    

<i>hnā</i>	<i>kat'ana</i> ¹	² <i>Menna</i>	<i>pi-ā</i>
avec	l'écuyer	Menna	mon

avec l'écuver Menna mon

P. S. 9 

L. 72 72

K. 61

<i>kārāu</i> ²	<i>mā</i> ³	<i>nai-ā</i>	<i>ābu-u</i> ⁴
conducteur de char,	avec	mes	officiers

conducteur de char, avec mes officiers

monumental se contente du mot $\square$, *pa* ou *per*, « demeure » en général. — La ligne 71 à Louqsor était complètement cachée par un mur construit postérieurement.

1. *Kat'en*, « écuyer »; voir Louqsor, l. 24.

2. *Kārau*, « voiturier »; voir Louqsor, l. 54.

3.  , *mā*, « avec ». On doit, ce me semble, maintenir la lecture *mā* pour ce groupe en s'appuyant sur les transcriptions des mots sémitiques comme *Mageddo* et les mots tels que   , *māka*.  , seul, devrait se lire *em tot* (cf. Brugsch, *Dict.*, à , *tot*).

4.  , Karnak donne le phonétique  ,

P. S. VIII, 9							
L. 72							
K. 61							
	en(ā) de	ḫenti l'intérieur	nti qui (était) auprès de	er moi,	ma-ā ¹		

P. S. VIII, 9							
L. 72							
K. 61							
	mater-ā ² mes témoins	er au	ḫerāu combat.	ptār Voici que			

P. S. VIII, 10							
L. 72							
K. 61							
	kem-ā j'ai trouvé	sen eux	...āu ³ lorsqu'est revenue	ḥon-ā Ma Majesté			

ābuu : ce sont les officiers (cf. Chabas, *XIX^e dyn.*, p. 29). paraît être un instrument destiné à creuser les vases; cf. *orhe*, in, intrā.

1. , er mā-ā, mot à mot : *ad locum meum*.

2. , mater, « témoin »; cf. *μετρε*, *testis*. Le sahidique *ⲙⲏⲧⲣⲉ* ajoute la nasale : il n'y a pas de forme verbale.

3. . La lecture du premier signe est encore à trouver : ce mot a le sens « de retourner, revenir ». Cf. plus loin, Pap. Sall., p. xi, 3 : , « il fit revenir en paix ». — Les sens

P. S. VIII, 10				
L. 72				
K. 61				
	<i>her</i> en	<i>ken</i> force	<i>next</i> et en victoire.	<i>sezer-nā</i> ¹ J'ai frappé
P. S. VIII, 10				
L. 72				
K. 61				
	<i>hefennu</i> des cent mille	<i>temet</i> réunis	<i>(em bu uā)</i> ensemble	<i>em</i> de
				<i>χopeš-ā</i> mon glaive
P. S. IX, 1				
L. 73				
K. 61				
	<i>(ken)</i> victorieux,	<i>hat'</i> s'étant éclairée	<i>to</i> la terre,	<i>tes-nā</i> ² j'ai disposé
				<i>seki</i> ³ les batail-

connus de ce groupe sont : 1° « pêcheur, pêche »; 2° « ouvrir », d'où « traduire, interpréter ». Ce dernier sens est donné par l'inscription de Rosette, qui le rend (l. 23) en démotique par $\times \int$, *nem*, « expliquer ».

1. *Xer*, « frapper », *sezer*, avec l's intensitif.

2. Dans tout ce passage, le papyrus met la phrase à la troisième personne, tandis que les textes monumentaux emploient la première, ce qui est évidemment la bonne leçon.

3. *seki*, « la bataille, la mêlée »; *sekiu*, « les bataillons »; voir ci-dessous, Louqsor, l. 74.

P. S. IX,	1					
L.	73					
K.	62					
		<i>u</i> lons	<i>em</i> pour	<i>χerau</i> combattre :		<i>tu-à</i> je me suis
P. S. IX,	1					
L.	73					
K.	62					
		<i>her</i> ¹ précipité	- kuà ²	<i>er</i> au	<i>χerau</i> combat	<i>mā</i> comme un taureau
P. S. IX,	1					
L.	73					
K.	62					
		<i>sput</i> ³ muni (de cornes).		<i>tu-à</i> Je suis	<i>χā-kuā</i> apparu	<i>er</i> à

1. , *her*, « être prêt à combattre »; cf. Louqsor, l. 5.

2. *Au-à her-kuā*, aoriste emphatique, mot à mot : « je suis, je me » précipite ». Le papyrus donne : *au-f hā her*, « il se tient pour se précipiter ».

3. , *sput*, « munir », ici sous-entendu *de cornes*. Il est dit de Ramsès II (*Denkm.*, III, 196) : etc. « Orné de la couronne blanche et de la couronne rouge, il a » réuni les deux pays en paix, comme son père Horus » — Cf. *ceāte*, *instruere*, où il faut remarquer le passage du au : le démotique, d'ailleurs, a déjà *sebtī*. — Le papyrus offre la variante : « comme un » taureau qui se précipite sur des oies ».

P. S.
IX,

2



L. 73

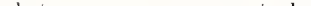
K. 62

*sen*¹ *ma* *Mentu* *aper*² - *kuà* *em*

eux semblable à Mont, j'étais habile dans

[illegible]

L. 73

K. 62  

<i>sekiu</i>	(<i>em</i>	<i>mati</i>	<i>ken</i>	<i>em</i>)
les combats		également		

P. S. IX, 2     

L. 74 |    

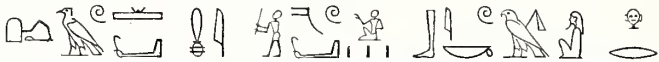
K. 62           

āk - *kuá*³ *em* *seku* *her*
Je suis entré dans les bataillons pour

1. Le papyrus, continuant à employer la troisième personne, dit : *ḫāu-nefer ro-sen āu-k mā Mentu* « Il apparaît à eux : tu es semblable » à Mont »; — , *ro*, est ici un type pronominal. Puis, le scribe, s'il n'y a pas une faute, change brusquement de personne.

2. *Āper*, peut-être « équipé pour le combat »; voir ci-dessus, Louqsor, l. 19.

3. Que fait ici  du Papyrus Sallier? Les autres textes mettent simplement : « J'entrai, *āk-kuā* ». — Le passage de Sallier devrait se traduire : « Les braves entrent dans la mêlée ». La leçon monumentale continue mieux le discours.

P. S. IX, 2 
 L. 74 
 K. 62 
χerau *mā* *hu* *bāuk* *her*
 combattre comme un choc d'épervier contre

P. S. IX, 2 
 L. 74 
 K. 62 
¹ (*ha - h* *sejeru* *tu-s* *hes-*
 des (ta face précipite : elle fait flam-

P. S. IX, 3 
 L. 74 
 K. 63 
hes *em* *neser-t* *em)* *her-u en* *χeru-ā*²
 boyer en flamme sur) les faces de mes ennemis.

P. S. IX, 3 
 L. 75 ⁷⁵ 
 K. 63 
tu-ā *mā* *rā*³ *em* *χāu-f* *tep*
 Je fus semblable au soleil à son lever au commencement

1. Le papyrus donne ici un signe qui doit être l'hieratique d'un petit quadrupède tel qu'un rat ou un lièvre.

2. Nous n'avons pour cette phrase que le texte du papyrus; encore est-il incomplet. Louqsor permettra peut-être d'en rétablir l'intégrité.

3. *Rā*, le soleil. Le papyrus donne l'orthographe complète : 

P. S. IX,	3			
L.	75			
K.	63			
		<i>tuai-t¹</i> du matin.	<i>satu-à²</i> Ma radiation	<i>ubet³</i> - <i>nes</i> a brûlé

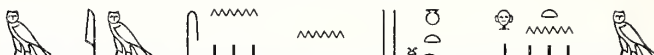
P. S. IX,	4		
L.	75		
K.	63		
		<i>hā-u</i> (en) <i>sebāu</i> les membres des impies :	<i>āu</i> <i>uā</i> (her) <i>āš</i> fut l'un à crier

d'abord le caractère idéographique, puis les deux compléments phonétiques, ce qui est assez rare, au moins à cette époque, car on rencontre souvent cette orthographe par la suite.

1. , *tep tuai*, mot à mot : « la tête du matin », c'est-à-dire « la » pointe du jour ».

2. , *sat*, au propre, « lancer des flèches », d'où , « darder des rayons » pour le soleil. Le papyrus donne, à la place de ce mot, , *senen*, qui paraît une erreur du scribe. *Senen* veut dire « déplacer, transporter ». L'orthographe hiératique de donne souvent lieu à des erreurs de transcription chez les graveurs des inscriptions (voir ci-dessus, Louqsor, l. 36, note). (J. R.)

3. , *ubet*, « brûler ». Le papyrus n'a que la fin du mot : était-ce , *uṭet*, « brûler », ou, comme plus bas (IX, 5), ? Il est difficile de le dire, mais ici le papyrus semble encore fautif.

P. S. 4 

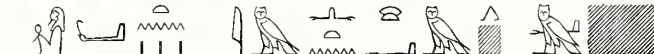
L. 75 

K. 63 

em *âm* - *sen* *en* *sen-f* (*heri-ten*)¹
d' entre eux à l'autre : Faites bien

P. S. 4 

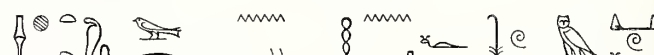
L. 75 

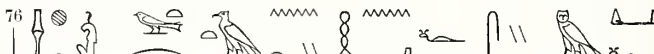
K. 63 

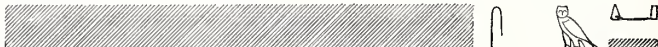
sau-ten
attention!

âm-ten *χām*²
Ne tombez pas!

māk
Car

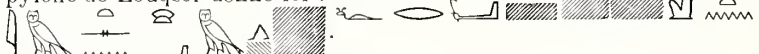
P. S. 4 

L. 76 

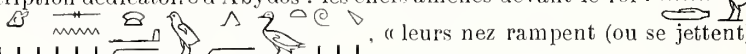
K. 63 

Seḫet *uēr-t* *ta-nti* *hnā-f* *si*³ *mā-f*
Sekhet la grande qui (est) avec lui, elle (est) avec lui

1. Un fragment, dans une cour de maison, sur la face postérieure du pylône de Louqsor donne ici :



2.  *χām*, « tomber », verbe rare et mal expliqué jusqu'ici : il se retrouve, à la ligne suivante, avec le même sens. Cf. Inscription dédicatoire d'Abydos : les chefs amenés devant le roi :

 « leurs nez rampent (ou se jettent) sur le sol ». Maspero (*Hymne au Nil*) rapporte ce mot du verbe

 (voir ci-dessus, Louqsor, l. 70).

3.  *si*, forme féminine du pronom réfléchi  *su*.

P. S.	5							
IX,								
L.	76							
K.	64							
		<i>hā-u-f</i>	<i>un</i>	<i>ân</i>	<i>sen</i>	<i>her</i>	<i>xeper</i>	
		ses membres.	Étant	ceux qui	à l'état de	devenir		
P. S.	5							
IX,								
L.	77							
K.	64							
		<i>hā</i>	<i>em</i>	<i>(ua)uu-f¹</i>		<i>her</i>	<i>seni - ta</i>	<i>em</i>
		s'arrêter	dans	leur course,		à l'état de se prosterner sur		
P. S.	5							
IX,								
L.	77							
K.	64							
		<i>χα-t</i>	<i>sen²</i>	<i>er</i>	<i>χefte³-â⁴</i>	<i>un</i>	<i>ân</i>	<i>hon-â</i>
		leur ventre	devant	moi.		Était	Ma	Majesté

1. . On peut rétablir ce mot dans Louqsor, sans crainte de se tromper : les deux premières lettres seules manquent. *Uauu* signifie « marcher rapidement ». Souvent il est écrit simplement : , *ua*, cf. *ores*, *cursus*.

2. *Sen-to er χα-t-sen*, mot à mot : « sentir la terre sur leur ventre », locution bien connue pour « se prosterner à terre ». Le papyrus omet ici un membre de phrase et donne seulement : « Ils furent [à] devenir sentant la terre devant Sa Majesté ».

3. , *χefte*, « en face ». Voir Louqsor, l. 64.

4. En réunissant ce qui subsiste dans les derniers textes, on peut re-

P. S. IX, 7 

L. 78 

K. 65 
 un àn p-uer xer en
 Fut le chef vil de

P. S. IX, 7 

L. 78 

K. 65 
 Xeta her hab¹ her uaš
 Khéta dans l'action d'envoyer pour implorer

P. S. IX, 8 

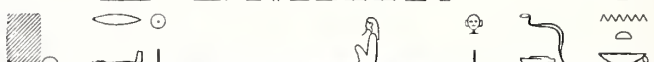
L. 78 

K. 65 
 her ran (uer en hon)-à²
 le nom grand de Ma Majesté,

1. , hab, « envoyer », conservé dans le copte *peu-ū-ḡawē*, *nuntius*; c'est un mot bien connu. Le papyrus ajoute, à tort, le pluriel qui n'a pas, ici, de raison d'être : il donne au verbe suivant *uaš* la forme causative *s-uaš*, pour « faire invoquer », il met aussi *en ran* au lieu de *her ran*, qui est plus exact.

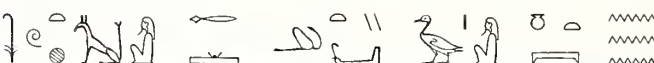
2. Comme ci-dessus, le papyrus continue à mettre le récit à la troisième personne, et ceci indique un remaniement intentionnel du texte : malheureusement, le papyrus est une mauvaise copie de cette édition. — Le scribe du papyrus a dû encore, à la suite de cette phrase, faire une confusion : il a omis *her l'aṭ*, qui introduit le discours de l'envoyé, et il commence ce discours trop tôt sans l'indiquer, en mettant *mntek* avant *Rā*, car il faudrait traduire le papyrus : « Tu es Ra-Harmakhis, » tu es Sutekh. »

P. S. 8
IX, 

L. 79 

K. 65 

ma-ti *Rā* *her* *t'at* *ntek*
image de Ra, en disant : « Tu es

P. S. 8
IX, 

L. 79 

K. 65 

*Suteχ*¹ (*āa* *peh-ti* *si* *Nu-t*)
Sutekh (le grand vaillant, fils de Nu);

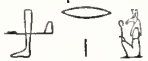
P. S. 8
IX, 

L. 79 

K. 65 

*Bār*² *em* *hā-u-f*³ *taik*
Baal en personne, ta

1. , *Suteχ*. Il faut bien lire *Suteχ* et non seulement *Set*, comme le veut Chabas; cf. la variante  (Lepsius, *Anciens Textes du Todtenbuch*). — Le papyrus développe ici la phrase : il ajoute les qualificatifs de *Sutekh*.

2. , *Bār*, est, depuis longtemps, assimilé à Baal,  : en tout cas, ce serait ainsi qu'il faudrait transcrire le nom hébreu. Il faut toutefois remarquer que ce nom est ancien en Égypte : il désigne le même animal symbolique de Set ou Sutekh. Dans tous ces textes, Sutekh a pour insigne le sceptre , indice de son ancienne royauté.

3. *Em hā-u-f*, mot à mot : « dans ses membres », c'est-à-dire lui-même, en personne.

P. S. IX, 9 

L. 79 

K. 65 

*heri*¹ *em* *pe* *to* *en* *Xeta*
terreur (est) dans le pays de Khéta.

P. S. IX, 9 

L. 79 

K. détruit

(*nsa*)² *sau-k* *ati*³ (*en*) *pen*⁴ *Xeta*
Tu as brisé les reins de celui de Khéta

P. S. IX, 9 

L. 79 

K. détruit

er *neheh*⁵ *t'eta* (*hān* *t'aṭ* *en*)
pour les siècles à toujours. Alors on dit au

1. , *heri*, « terreur »; cf. *ḫeri*, *terror*.

2. Ce groupe paraît fautif : déjà (Louqsor, l. 65), le scribe avait fait une répétition inutile avant ce même mot *sau*. (J. R.) — On peut se demander, pourtant, si *nes* n'indique pas pour *sau* ou *nsau* une prononciation adoucie, comme nous en constatons pour le *s* transcrit *ns*, le *d* (*ḏ*) transcrit *nt*, etc., dans les papyrus bilingues démotico-grecs. Il s'agirait, alors, simplement de compléments phonétiques du verbe *sau* =  qui, dans les langues sémitiques, a les mêmes sens. (E. R.)

3. , *ati*, et , *aat*, « le dos, les reins ».

4.  après le substantif est déterminatif : avant, c'est plutôt l'article composé *pa-en*, « le de ».

5. *Neheh* paraît être l'éternité qui a commencé à un lever de soleil

P. S. IX, 10		X, 1		
L. 80				
K. 66				
	<i>en</i> vine, du	<i>her</i> seigneur	<i>ka</i> taureau	<i>next</i> victorieux,
P. S. X, 1				
L. 80				
K. 66				
	<i>meri</i> aimant	<i>mā¹</i> la justice,	<i>āti²</i> chef suprême,	<i>māl</i> protecteur
P. S. X, 1				
L. 80				
K. 66				
	<i>menfi-u-f</i> de ses soldats,	<i>tanro</i> fort	<i>her³</i> par	<i>em</i> son
				<i>xepeš-f</i> glaive,

sens mystique à l'action exercée par les dieux qui se tiennent debout derrière les rois dans les représentations monumentales.

1. *Ka next meri mā* est la légende d'enseigne de Ramsès II : aussi, dans les textes monumentaux, est-elle entourée, comme le sont ces sortes, de légendes.

2. , *āti*, exprime quelque chose de supérieur à , « roi » : il est quelquefois déterminé par un homme coiffé des deux longues plumes d'Ammon. L'orthographe ne modifie en rien le sens : est une variante du son *a*. Le papyrus ajoute par honneur la fin d'un cartouche.

3. I, ainsi placé, désigne quelquefois ce qui est personnel : ici il doit être fautif.

P. S. X,	1				2			
L.	81							
K.	66							
		<i>sebtî</i> rempart	<i>em</i> de	<i>menfi-u-f¹</i> ses soldats		<i>hru</i> au jour		
P. S. X,	2							
L.	81							
K.	66							
		<i>çerau</i> du combat,	<i>suten çeb²</i> roi de l'Égypte,	<i>āa</i> grand	<i>peh-ti</i> valeuroux,	<i>uer</i> grand		
P. S. X,	2							
L.	81							
K.	66							
		<i>šeft-t-u³</i> par la terreur,	<i>Ra-user-mā-setep-en-rā</i>		<i>se rā</i> fils du Soleil			

1. , *menfi-u*. Voici un bon exemple de la lecture *menfi* et du sens de *soldats*, au lieu de *gardes*, adopté par Brugsch, qui ne saurait convenir ici.

2. Le papyrus allonge la série des titres élogieux.

3. , *šeft*. Au sens propre, « béliet »; cf. *Todtenbuch*, chap. CLXV, 12, 13 : « Une tête de béliet sur son épaule droite et une » autre sur son épaule gauche ». — De là, il passe au sens d'*ardeur*.
Ex. : *Denkm.*, IV, 26, Isis dit à Philométor : « Je te donne l'amour dans le cœur des hommes, les

P. S. X,	5			
L.	83			
K.	67			
		<i>zem</i> pare pas	<i>ām - nā'</i> de nous!	<i>māk</i> Car

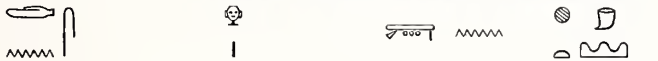
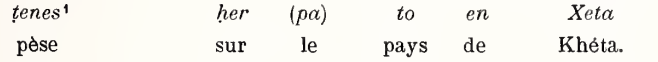
P. S. X,	5				
L.	83				
K.	68				
		<i>biu-k²</i> tes esprits (sont) grands,	<i>āa-u</i>	<i>(her³ tai-k)</i>	<i>peh-ti-k</i> ta valeur

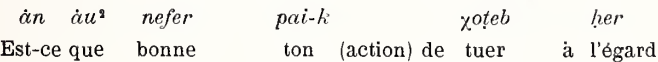
écrit , il signifie « doubler, augmenter, enrichir »; cf. *ρωε*, *duplicare*. Serait-ce le même radical écrit ici simplement par le phonétique  *keb*? Cela est possible. Voici un exemple où ce même mot semble signifier *beaucoup* : Champ., *Mon.*, pl. XXVIII,  « *Ahi-t* prend pour toi » des bandes d'oies : tu traînes tes filets ». (J. R.)

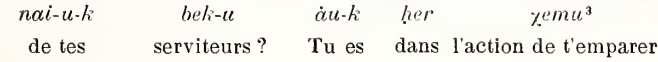
1. , *zem*, se construit avec  ou . — Le papyrus donne la version : « Ne t'empare pas d'eux ».

2. , *bi-u*, « les esprits du roi ». On rencontre souvent cette expression sans pouvoir dire quelle nuance exacte s'y rattache (voir E. de Rougé, *Abrégé gramm.*, Types pronominaux); elle semble s'employer plus spécialement quand il est question d'une idée de puissance et de terreur.

3. Le papyrus ajoute *her*, qui n'a pas ici de raison d'être : d'ailleurs, la fin du papyrus paraît ainsi surechargée de mots inutiles et souvent fautifs. (J. R.) — C'est la copulation  signifiant « et », d'un fréquent usage en hiéroglyphes, en démotique et en copte. (E. R.)

P. S. 6 
 X, 63 
 L. 83 
 K. 68 
tenes¹ *her* (pa) *to* *en* *Xeta*
pèse *sur* *le* *pays* *de* *Khéta.*

P. S. 6 
 X, 63 
 L. 83 
 K. 68 
ân *au²* *nefer* *pai-k* *χoteb* *her*
Est-ce que *bonne* *ton* (action) *de* *tuer* *à l'égard*

P. S. 6 
 X, 63 
 L. 83 
 K. 68 
nai-u-k *bek-u* *au-k* *her* *χemu³*
de tes *serviteurs ?* *Tu es* *dans l'action de t'emparer*

1. , *tenes*, « peser ». Ce mot a été discuté par Chabas et bien établi dans ce sens : je l'avais traduit de même. — Le papyrus, au lieu de la forme du participe *tenes-ta*, emploie la forme passive *tenes-tu*. Le parallélisme de la phrase serait détruit par *ha tai-k*, ajouté dans le papyrus.

2. Brugsch croit que  initial amène toujours une réponse affirmative : on voit, par cet exemple, que le cas contraire peut se présenter.

3.  du papyrus paraît fautif.

P. S. X,	7		
L.	83		
K.	68		
		<i>em àm sen ha-k</i>	<i>hesi¹ (àn er àn-k)²</i>
		d'eux : ton visage est en fureur, tu ne t'apaises pas,	
P. S. X,	7		
L.	84		
K.	68		
		<i>māk</i>	<i>ari nek³ (em) saf</i>
		<i>car</i>	<i>tu as agi hier,</i>
P. S. X,	7		
L.	84		
K.	68		
		<i>χuteb-k</i>	<i>hufennu tu-k ài-t⁴</i>
		<i>tu as tué</i>	<i>des cent mille : tu es venant</i>

1. Karnak conserve le membre de phrase important : *ha-k hesi*, qui a été omis dans Sallier.

2. , *àn*, « ce qui est aimable, doux » ; , *r-àn*, « rendre doux, adoucir ». L'œil est ici déterminatif, comme il l'est, dans un sens opposé, dans *hesi*, « se mettre en colère ». Cf. *pan*, *placere*, *gratus* ; *panar*, *pulchrum*, *facere*.

3. Le papyrus porte : *māk-tu-k ài-tu em sef*, « car toi, tu es venu » hier, tu as tué », etc. C'est une formule possible.

4. Les trois textes donnent la forme participiale : le papyrus , Louqsor et Karnak . Cette dernière forme ne s'applique pas toujours au féminin.

P. S. 8 

L. 84 

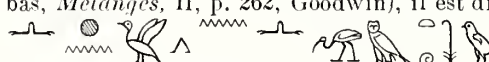
K. 69 
χennu-k¹ *suten* *next* *χu*
 tes desseins! Roi victorieux! Esprit

P. S. 8 

L. 84 

K. 69 
her-t *er* *χerau²*
 qui se plaît au combat!

« Énumération des prisonniers, amenés de cette ville, en sujets de ce » vil de *Tunep* ». — De même au Ramesséum, le roi reproche leur négligence aux  et aux *uers* des provinces. — , *t'erà* : mot assez rare, de la racine , *t'er*, « tout », d'où le sens « terminer, achever ».

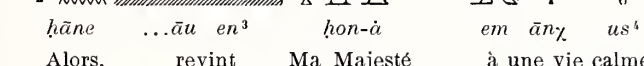
1. , *χennu* (cf. Louqsor, l. 26). Le sens propre de *χennu* sans le déterminatif  est « s'arrêter, se poser », déterminé par l'oiseau, les deux ailes relevées dans la position de se poser. Ainsi (Chabas, *Mélanges*, II, p. 262, Goodwin), il est dit d'Isis cherchant Osiris :  « elle ne s'est pas arrêtée, » lui n'étant pas trouvé ». — Au figuré, avec  comme déterminatif, il semble désigner d'une façon générale « les choses, les desseins, les » propositions ». Ainsi il paraît indiquer les circonstances d'une fête (Chabas, *Mélanges*, II, p. 33).

2. Le papyrus donne la variante : *χu pu nte na χerau-u*, « cet esprit » des combattants ».

P. S. 8 

L. 84 

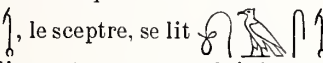
K. 69 
 àmmā¹ en na (pa) nifu²
 Donne-nous les souffles.

P. S. 9 
 X, 9 
 L. 85 
 K. 69 
 hāne ...āu en³ hon-à em ānꜥ us⁴
 Alors, revint Ma Majesté à une vie calme

1. , àmmā, forme impérative de *mā, « donner »; cf. *amoi*, *da*. — Le papyrus met *pa nifu*, l'article étant au singulier, parce qu'il s'applique à un collectif.

2. Ici se termine la partie du poème qui a été expliquée au cours du Collège de France. (J. R.)

3. La lecture du message du prince de Khéta est terminée : la suite du récit continue à être mise dans le papyrus à la troisième personne et sur les monuments dans la bouche même du Pharaon. — Le papyrus met en rubrique *hāne ... āu en*.

4. , le sceptre, se lit  (cf. Brugsch, *Dict.*) : c'est le sceptre des dieux et rarement celui des rois. Il n'y a rien qui puisse, jusqu'à présent, nous donner un renseignement précis sur son sens propre. La tête d'animal qui le termine ressemble à celle d'un lévrier; elle a toujours les oreilles couchées (cf. *Revue archéologique*, 1846, où Prisse en donne le dessin exact). Si l'on remarque que le chacal a toujours les oreilles dressées, symbole de la vigilance, on pourrait supposer que le quadrupède au museau pointu qui a les oreilles couchées symbolise le calme, le repos.

P. S. 9  10 

L. 85 

K. 69    
menflu-à *hnā nte* *hetar-u*
 mes soldats avec mes cavaliers

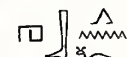
P. S. 10   

L. 86     

K. 70     
er t'eru *tu-t¹* *em bu uā* *er*
 tous étant réunis ensemble, pour

P. S. 10   

L. 86    

K. 70    
ta-t *setem - sen²* *pa - seyer³* *hab-nef*
 qu'il soit donné entendre eux la teneur de ce qui

1.  *tut*, « rassembler, réunir » ; cf. *σοροτ, σορετ, colligere*.

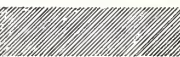
Ex. (coudée du Louvre) : 
 « Les docteurs réunis pour entendre ce qui sortait de sa bouche ». Le décret de Canope traduit de même  *συνιδρεύσαντες*
 ἐν τῷ ἱερῷ.

2. Le papyrus passe ici quelques mots : sa phrase se suit quand même, mais, cependant, ce doit être une erreur du scribe provenant de la répétition du mot *hab*.

3.  *seyer*, mot à mot : « le sujet (du message) il avait envoyé

P. S. 10   

L. 86 

K. 70      
her-f hāne er ¹ nen t'ut-u
 était envoyé. Voici que (je répétais) les paroles

P. S. 10       

L. 86 

K. 70      
habu - nū pa uer² āa en Xeta
 envoyées à moi (par) le chef grand de Khéta

P. S. 10     XI, 1   

L. 86 

K. 70 

..... ro - sen per-āa
 leur bouche Pharaon.

» sur lui ». *Sezer*, « plan, dessin; partie intellectuelle d'un plan, d'une » chose qui sera ou a été exécutée ».

1. Lacune dans les trois textes : la phrase commençait (Karnak) par *hāne*, « voici que ». On peut supposer : « Voici que je répétais les paroles » que m'avait envoyées le chef de Khéta. » — Le papyrus emploie l'article pluriel simple *na* : le texte monumental se sert du pronom démonstratif : *nen*, « ces ».

2.  , *uer*, « grand prince, chef ». Remarquez le phonétique qui

P. S. 1 

L. 86

K. 70

un an - sen

.....¹

ušabu-u²

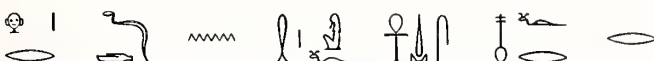
au sen

Furent eux

(à délibérer sur)

la réponse.

Ils furent

P. S. 1 

L. 87

K. 70

her t'aṭ

en

hon-f

nefer

er

à dire

à

Sa Majesté :

Cela

est

P. S. 1 

L. 87

K. 70

aker

excellent,

her-t

apaise-toi,

est ici écrit et indique la prononciation qu'il faut choisir dans ce texte pour  quand il est employé seul.

1. Peut-être faut-il lire ici , *ārek*, qui signifie « terminer, » achever » : « ils furent à achever de répondre ».

2.   , *ušeb*, « réponse, répondre ». Cf. *ṣṣwḥ*, *res-*
pondere.   , *ān ušeb*, mot à mot : « retourner la » réponse », c'est-à-dire « rendre une réponse ».

P. S.	3					
XI,						
L.	88					
K.	71					
		<i>hotep</i> paix	<i>em</i> au	<i>χenti</i> ¹ Midi.	<i>(er</i>	<i>res)</i>

P. S.	3						
XI,							
L.	88						
K.	71						
		<i>hesi</i> ² Marcha	<i>hon:f</i> Sa Majesté	<i>em</i> en	<i>hotep</i> paix	<i>er to - Merà</i> vers l'Égypte	

P. S.	3						
XI,							
L.	88						
K.	71						
		<i>linā</i> avec	<i>nai-f</i> ses	<i>uer-u</i> chefs,	<i>pai-f</i> son	<i>menfi-u</i> infanterie	

1. , *χenti*, au propre : « remonter le Nil », d'où : « aller vers le Midi d'une manière générale ». Le papyrus ajoute : « vers le Midi », ce qui était inutile, mais s'ajoute quelquefois. — *Xenti* est, dans les inscriptions, opposé à , *χut*, « descendre » le Nil », et de là, « aller vers le Nord ».

2. , *hesi*, « pénétrer, marcher à travers ». Il peut arriver au sens de « s'échapper ». Ainsi (*Denkm.*, III, 129, a), Sétî I^{er} : « Il n'y en a pas qui se sauve de lui au jour du » combat. »

P. S. 5 

L. 89 

K. 72 
peh em hotep er to - Merà
 Parvint (Sa Majesté) heureusement en Égypte

P. S. 5 

L. 89 

K. 72 
er pa Àmen-meri-Ramsès āa
 à la ville¹ de Ramsès le grand

P. S. 6 

L. 89 

K. 72 
next-u hotep-u em ā
 victorieux. Il se reposa dans son palais

1. Cette ville de Ramsès est citée dans plusieurs autres textes (*Inscript. dedicat. d'Abydos*, et *Traité de Ramsès II avec les Khétas*); la description poétique de cette ville nous a été donnée dans le *Papyrus Anastasi III*, 1. C'est la ville de Ramsès à laquelle, selon la Bible (*Exode*, I, 11 et XII, 27), auraient travaillé les Israélites. On en plaçait le site non loin d'Ismaïliah, près de *Tell-el-Maskhoutah* : les fouilles récentes dirigées par M. Naville dans cette localité doivent faire abandonner cette identification, car de ces fouilles il résulte, au contraire, que *Tell-el-Maskhoutah* cachait les ruines de *Pithom*, une autre ville

P. S. 6 

L. 89 

K. 72 

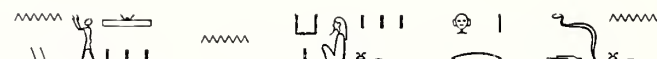
em anχ ut'a senb en Uas mà Rā
en paix à Thèbes, comme Ra

P. S. 6 

L. 90  90 

K. 72 

her nesa-ti-f f em
sur son double trône. (Voici que son père)

P. S. 7 

L. 90 

K. 72   

nini¹ (en ka-u-f) her t'aṯ nef
salua sa personne en disant :

biblique. Ramsès devra être recherché plus à l'ouest de la *Wadi-Toumitat*. Le papyrus change le nom donné ordinairement à cette ville quand il met : « la demeure de Ramsès, la grande personnification de Ra- » Harmakhis ».

1.  *nini*, « saluer, respecter ». Ce mot est quelquefois déterminé, comme ici à Louqsor, par l'homme versant de l'eau. Brugsch (*Dict.*, p. 743) dit que ce déterminatif rappelle l'usage, encore existant en Orient, de verser de l'eau sur les mains de l'invité en témoignage de respect et d'honneur.

P. S. XI,	7			
L.	90			
K.	72			
		<i>âi-u¹</i>	<i>sî - na</i>	<i>meri - na</i>
		Viens !	Notre fils,	que nous aimons,
				<i>s. χ.</i>
				roi

P. S. XI,	7		
L.	90		
K.	73		
		<i>Ra-user-mâ-setep-en-râ</i>	<i>se rā</i>
			<i>Âmen-meri-Ramsès</i>
			fil du Soleil,
			Ramsès,

P. S. XI,	7		
L.	90		
K.	73		
		<i>ta anχ</i>	<i>er toṭ</i>
		doué de vie.	Qu'ils donnent à
			<i>en sen</i>
			lui
			<i>n(f) heḥ</i>
			des myriades de
			<i>em</i>

P. S. XI,	8		
L.	90		
K.	73		
		<i>hebes-u</i>	<i>t'eta</i>
		panéguries	(et) l'éternité
			<i>her</i>
			<i>nesa-ti</i>
			sur le double trône

1. Le papyrus, au lieu du verbe *âi*, « viens », met *âau-tu*, « sois glorifié ».

P. S. XI,	8					
L.	90					
K.	73					
		<i>âtef-f</i>	<i>Tum</i>	<i>(to-u) neb-u'</i>	<i>tes-t-u neb-t</i>	
		de son père	Tum.	Tous les pays,	toutes les nations	
P. S. XI,	8					
L.	90					
K.	73					
		<i>χer</i>	<i>(χer</i>	<i>teb-ti-f)</i>	<i>ter-nef</i>	
		sont renversés	sous	tes sandales :	il a détruit	
P. S. XI,	8					
		<i>to-u</i> ²	<i>sχa</i> ³	<i>pen</i>	<i>em</i>	<i>renpe</i>
		les pays.	A été écrit	ceci	en	l'an
						<i>sefeχ</i>
						<i>abot sen</i>
						7, le 2 ^e mois
P. S. XI,	9					
		<i>šemu</i>	<i>s. χ.</i>	<i>Ra-user-mâ-setep-en-râ</i>	<i>se</i>	<i>fil</i>
		de l'été		du roi		

1. Incorrection du papyrus qui répète deux fois *neb-u* sans mettre le substantif. On peut, dans le texte de Karnak, supposer le mot *pays* dans la lacune.

2. La lacune est un peu plus longue : elle devait contenir quatre ou cinq groupes en plus. — Ici, les textes monumentaux sont terminés.

3. , dans le sens d'« écrire, peindre », se lit d'ordinaire : , *sχa*, ou , *ân*. Le livre se dit plutôt , *ut*. *Sχa* se prend aussi au figuré, ex. : (*Pap. Anast. I*), le voyageur écrit à son maître : « Je te décris ».

P. S.
XI, 11

perāa

Pharaon :



ari

fait



en

par le scribe



ān

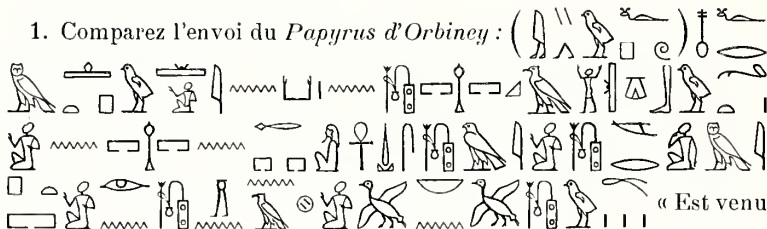


Pentaur

Pentaour¹.

....

1. Comparez l'envoi du *Papyrus d'Orbiney* :



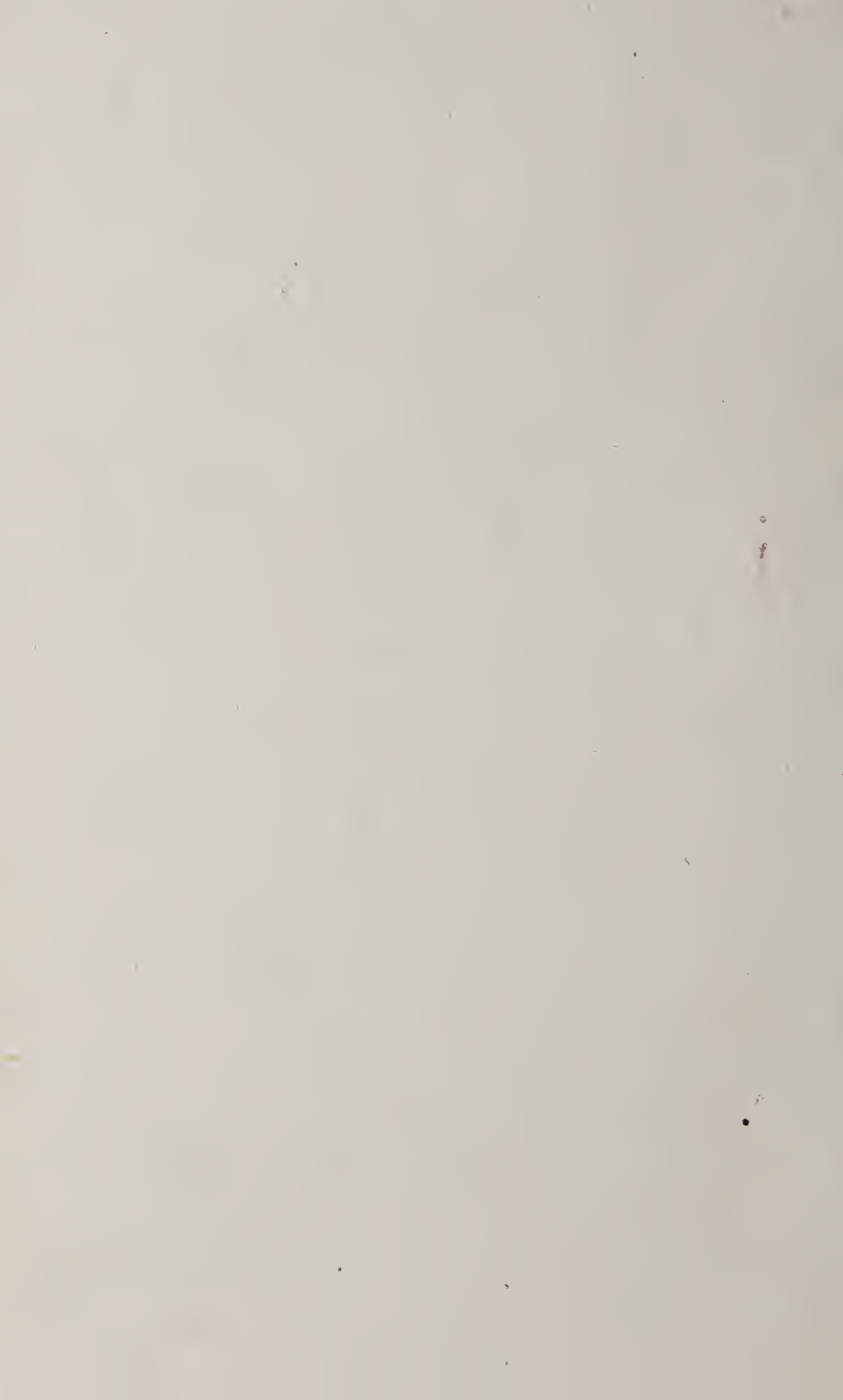
« Est venu

» ceci à bien, offert au scribe du trésor royal *Kakabou*, du trésor royal
 » de Pharaon, et au scribe *Hora* et au scribe *Meremap*; fait par le
 » scribe *Ennana*, le chef des livres. » — *Ennana* offre également à
Kakabu le fragment *Sallier II*, pl. XII, 8. — Dans *Anastasi IV*,
 pl. XC, l'endossement porte le nom des scribes du ; ils sont
 neuf : 1° *Kakabu*, 2° (?), 3° *Anna*, 4° *Meriemap*, 5° *Bek en Amon*,
 6° *Hora*, 7° *Amenmes*, 8° *Soumar*, 9° *Uerpen*.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Leçons professées au Collège de France :	
I. — Cours de 1865.....	1-38
II. — Cours de 1867, sur le règne de Ramsès II.....	39-84
III. — Cours de 1869, sur les rapports des Égyptiens avec les peuples de l'Asie antérieure et sur les mo- numents de Tanis.....	85-145
IV. — Cours de 1872. Étude des monuments du massif de Karnak.....	146-253
V. — Plan de la leçon d'ouverture du cours de 1862..	254-256
Le Poème de Pentaour :	
I. — Nouvelle traduction.....	257-261
II. — Poème de Pentaour.....	261-274
Leçons professées au Collège de France :	
VI. — Cours de 1868-1872. Le Poème de Pentaour..	275-460





PJ1025 .B58 v.25
Bibliothèque égyptologique : comprenant
Princeton Theological Seminary-Speer Library



1 1012 00085 0133